



# L'affaire du tableau

BERNARD CORNWELL

roman

Presses de la Cité

## L'AFFAIRE DU TABLEAU

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Légende de Stonehenge  
La Lance de saint Georges

Bernard Cornwell

L'AFFAIRE  
DU  
TABLEAU

Traduction de Thierry Piélat

*Roman*

Titre original : *Gallows Thief*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Bernard Cornwell, 2001

© Presses de la Cité, 2003, pour la traduction française

ISBN 2-258-06034-6

*À Antonia et Jef*

## Prologue

Sir Henry Forrest, banquier et échevin de la Ville de Londres, eut un haut-le-cœur en entrant dans le Press Yard. L'odeur était terrible, pire que la puanteur des déjections là où l'égout qu'était devenue la Fleet suintait dans la Tamise, une pestilence digne des cloaques de l'enfer, une infection à couper le souffle. Malgré lui, sir Henry recula d'un pas et retint sa respiration pour ne pas vomir.

Son guide eut un petit rire.

— Je ne remarque plus l'odeur, monsieur, dit-il, mais elle est répugnante, je sais. Répugnante. Faites attention aux marches, monsieur, faites bien attention.

Sir Henry retira prudemment le mouchoir de son nez et fit un effort pour ouvrir la bouche :

— Pourquoi appelle-t-on ça le Press Yard ?

— Autrefois, monsieur, c'est là qu'on faisait pression sur les détenus. Réellement. On les écrasait, on les mettait sous des pierres, monsieur, pour les forcer à dire la vérité. On ne le fait plus et c'est bien dommage, parce que maintenant ils mentent comme des arracheurs de dents, monsieur.

Le guide, l'un des geôliers de la prison, était un gros homme vêtu d'une culotte de cuir, d'un manteau taché, et armé d'une grosse matraque. Il rit.

— À les entendre, il n'y a pas un seul coupable là-dedans, monsieur.

Sir Henry s'efforçait de respirer le moins possible pour ne pas

inhaler les miasmes délétères.

— Y a-t-il des installations sanitaires ? demanda-t-il.

— Très modernes, monsieur, très modernes. Il y a des égouts à Newgate. Nous les gâtons, monsieur, mais ce sont des porcs. Ils souillent leur nid, voilà ce qu'ils font, ils souillent leur nid.

Le geôlier referma et verrouilla la porte renforcée de barreaux par laquelle ils étaient entrés dans la cour.

— Les condamnés ont le droit de venir dans le Press Yard dans la journée, monsieur, sauf les grands jours comme aujourd'hui.

Il sourit, signifiant ainsi à sir Henry qu'il plaisantait.

— Il leur faut attendre que nous ayons fini, monsieur. En tournant à gauche, vous allez trouver M. Brown et les autres messieurs dans la salle d'association.

— La salle de réunion ?

— Là où les condamnés se retrouvent dans la journée, monsieur, expliqua le geôlier. Sauf les jours de fête et les grands jours, comme aujourd'hui, monsieur. Ces fenêtres sur votre gauche sont les boîtes à sel.

Sir Henry vit une quinzaine de fenêtres très étroites, équipées de barreaux, au fond de la cour. Petites, sombres, sur trois étages, c'étaient celles des cellules appelées « boîtes à sel ». Il n'avait pas la moindre idée de l'origine de ce nom et ne souhaitait pas interroger le geôlier, de peur que celui-ci ne manifeste à nouveau son humour lugubre. Sir Henry savait seulement que les quinze boîtes à sel étaient aussi appelées « salles d'attente du diable » et « antichambres de l'enfer ». C'étaient les cellules des condamnés de Newgate. L'un d'eux, dont on devinait les yeux, simple lueur derrière les épais barreaux, rendit son regard à sir Henry, qui se détourna lorsque le geôlier ouvrit la lourde porte de la salle de réunion.

— Merci infiniment, monsieur, merci, dit l'homme en se touchant le front en guise de salut quand sir Henry lui donna un shilling pour le remercier de l'avoir guidé dans le labyrinthe des couloirs de la prison.

Il entra dans la salle commune, où il fut accueilli par le directeur, William Brown, un chauve lugubre à lourdes bajoues. Un prêtre râblé, qui portait une perruque à l'ancienne mode, une soutane, un surplis taché et le rabat ecclésiastique, se tenait derrière le directeur, souriant.

— Permettez-moi de vous présenter l'ordinaire, dit ce dernier. Le



révérend Dr Horace Cotton. Sir Henry Forrest.

Sir Henry ôta son chapeau.

— Votre serviteur, Dr Cotton.

— Moi de même, sir Henry, répondit avec empressement le Dr Cotton après s'être profondément incliné.

La perruque de l'ordinaire, trois épaisses volutes de toison blanche, encadrait son visage blafard. Il avait un furoncle suppurant à la joue gauche et un petit bouquet attaché autour du cou au-dessus de son rabat pour neutraliser la mauvaise odeur de la prison.

— Sir Henry est en mission officielle, confia le directeur au chapelain.

— Ah ! fit le Dr Cotton en écarquillant les yeux, signifiant ainsi que la visite de sir Henry était une rare aubaine. C'est votre première visite ?

— La première, reconnut sir Henry.

— Je suis persuadé que vous la trouverez édifiante, sir Henry, dit l'ecclésiastique.

— Édifiante ! répéta sir Henry, qui jugea le terme mal choisi.

— L'expérience a gagné des âmes au Christ, dit gravement le Dr Cotton.

Il sourit et s'inclina obséquieusement tandis que le directeur entraînait sir Henry auprès des six autres invités venus participer au petit déjeuner traditionnel de Newgate. Le dernier d'entre eux s'appelait Matthew Logan. Sir Henry et lui étaient de vieux amis. Échevins tous les deux, et par conséquent gouverneurs officiels de la prison de Newgate, ils étaient considérés comme de très distingués visiteurs. Le directeur et l'ordinaire, dont les échevins fixaient les salaires, leur offrirent du café. Ils refusèrent. Logan prit sir Henry par le bras et l'entraîna près du foyer où ils purent discuter en aparté près des braises et des cendres fumantes.

— Vous êtes certain de vouloir assister à tout cela ? demanda Logan à son ami avec sollicitude. Vous êtes fort pâle.

Grand, mince, le dos bien droit, sir Henry avait belle allure, un visage intelligent, l'air raffiné. C'était un riche banquier, un homme qui avait réussi. Ses cheveux prématurément gris, à cinquante ans à peine, lui donnaient un air distingué. Pour l'heure, devant cette cheminée, il paraissait pourtant vieux, fragile, émacié et maladif.

— Il est tôt, Logan, expliqua-t-il, et je n'ai jamais bonne mine de si bon matin.

— Soit, répondit Logan en faisant semblant de croire à l'explication de son ami, mais l'expérience est éprouvante, bien que, je dois le dire, le petit déjeuner qui suit soit excellent. Rognons grillés au poivre et à la moutarde. J'en suis sans doute à ma dixième ou onzième visite et le petit déjeuner ne m'a jamais déçu. Comment va lady Forrest ?

— Bien, merci.

— Et votre fille ?

— Eleanor s'en remettra certainement, dit sir Henry d'un ton pincésans-rire. Avoir le cœur brisé n'a encore jamais tué personne.

— Sauf des poètes.

— Au diable, les poètes, Logan, fit sir Henry en souriant.

Il tendit les mains vers le feu qui avait besoin d'être ranimé. Les détenus avaient empilé leurs marmites et leurs chaudrons sur le côté, et un tas d'épluchures de pommes de terre calcinées étaient recroquevillées dans les cendres.

— Pauvre Eleanor. S'il n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais laissée se marier, mais Florence ne veut pas en entendre parler et j'imagine qu'elle a raison.

— Les mères sont d'ordinaire bien avisées en de telles matières, dit Logan avec désinvolture.

Le murmure des conversations se tut et les invités se tournèrent vers une porte renforcée de barreaux qui s'était soudain ouverte en grinçant. Personne n'apparut tout de suite dans l'embrasure et les invités retinrent leur souffle, puis, l'instant d'après, un homme porteur d'un gros sac de cuir entra à pas lourds. Rien dans son apparence n'expliquait la petite exclamation étouffée que poussèrent les membres de l'assistance. Solidement charpenté, rougeaud, il portait des guêtres marron, une culotte et un manteau noirs, ce dernier boutonné trop serré sur son ventre rebondi. Il ôta respectueusement un chapeau brun pas très net quand il vit les nobles personnages qui attendaient, mais ne dit pas bonjour et personne ne salua son arrivée.

— Voici M. James Botting, familièrement appelé Jemmy, dit Logan à mi-voix à sir Henry.

— Le bourreau ? demanda doucement celui-ci.

— Lui-même.

Sir Henry réprima un frisson et se rappela qu'on ne devait pas juger les hommes sur leur apparence physique. Il était pourtant difficile de ne pas être choqué par la laideur de James Botting, dont le visage congestionné était défiguré par des verrues, des kystes et des cicatrices. Une frange de cheveux bruns raides et ternes entourait son crâne chauve et tombait sur son col effiloché. Quand il grimaçait, ce qu'il faisait sans cesse à cause d'un tic nerveux, il découvrait ses dents jaunes et ses gencives rétractées.

De ses grosses mains, il écarta un banc de la table, sur laquelle il déposa son sac de cuir. Il ouvrit celui-ci et, conscient d'être regardé par l'assistance silencieuse, en sortit huit rouleaux de cordelette blanche. Il les aligna sur la table d'une manière tatillonne, de façon à ce qu'ils soient à égale distance les uns des autres. Puis, avec des airs de conspirateur, il sortit quatre sacs carrés en coton blanc d'un pied de côté qu'il rangea près des cordelettes et enfin, après s'être assuré d'un coup d'œil qu'on le regardait toujours, il tira du sac de cuir quatre grosses cordes de chanvre à trois brins. Chacune, d'un peu plus de trois mètres de long, comportait un nœud coulant à une extrémité et un œil épissé à l'autre bout.

James Botting posa les cordes sur la table et se recula d'un pas.

— Bonjour, messieurs, dit-il avec élégance.

— Oh, Botting ! s'exclama William Brown comme s'il venait seulement de remarquer sa présence. Bonjour !

— Beau temps, monsieur. J'ai si mal aux articulations du coude que je craignais qu'il ne pleuve, mais il n'y a pas le moindre nuage à l'horizon. Ils ne sont toujours que quatre, aujourd'hui, monsieur ?

— Toujours quatre, Botting.

— Ils ont attiré une belle assemblée, monsieur. Une très belle assemblée.

— Très belle, en effet, dit évasivement le directeur avant de reprendre sa conversation avec l'un des invités.

Sir Henry se retourna vers Logan.

— Botting sait-il pourquoi nous sommes ici ?

— J'espère que non, répondit son ami en faisant la grimace. S'il le savait, il risquerait de saboter le travail.

— Saboter le travail ?

— Quoi de mieux pour prouver qu'il a besoin d'un aide ? répondit

Logan en souriant.

— Rappelez-moi combien nous le payons.

— Dix shillings et dix pence par semaine, mais il y a d'autres émoluments. La main de gloire, d'abord, et aussi les vêtements et les cordes.

— D'autres émoluments ? répéta sir Henry, perplexe.

Logan sourit.

— Nous assistons aux exécutions, sir Henry, puis nous partons prendre le petit déjeuner. M. Botting invite alors des gens à monter sur l'échafaud pour toucher la main d'un mort. C'est censé faire disparaître les verrues, et je crois qu'il demande un shilling et six pence à chacun. Quant au reste, il vend les vêtements des condamnés à Mme Tussaud. Si elle n'en veut pas, il les vend à la criée comme souvenirs, ainsi que la corde, coupée en petits morceaux. Croyez-moi, M. Botting n'est pas à plaindre. Il m'est souvent arrivé de penser que nous devrions proposer le travail de bourreau au plus offrant au lieu de payer un salaire à ce scélérat.

Sir Henry se retourna pour regarder le visage ravagé de Botting.

— La main de gloire ne semble pas faire d'effet sur le bourreau, remarqua-t-il.

— C'est vrai qu'il n'est pas joli à voir, reconnut Logan en souriant, avant de lever la main pour réclamer l'attention de son ami. Vous entendez ?

Sir Henry entendit un bruit de chaînes. Le silence était tombé sur la pièce et il fut pris d'effroi. Il eut honte de la pulsion malsaine qui l'avait poussé à venir à ce petit déjeuner, puis frissonna quand la porte du Press Yard s'ouvrit.

Un autre geôlier entra dans la pièce. Il salua le directeur en portant la main à son front et alla se placer près d'un billot de bois posé par terre. Il avait un gros marteau à la main, et sir Henry se demanda ce qu'il allait en faire. Les invités qui se trouvaient le plus près de la porte retirèrent alors leur chapeau. Le shérif et son adjoint venaient d'apparaître et faisaient entrer les condamnés. Ils étaient quatre, trois hommes et une fille. Cette dernière, toute jeune, les traits tirés, était pâle et terrorisée.

— Brandy, monsieur ? proposa l'un des serviteurs du directeur, apparu aux côtés de Matthew Logan et de sir Henry.

— Merci, dit Logan en prenant deux gobelets, un pour lui et l'autre pour sir Henry. Il n'est pas bon, fit-il à voix basse, mais c'est une sage précaution. Ça donne de l'estomac.

La cloche de la prison se mit soudain à sonner. La fille grimaça en l'entendant, puis le geôlier au marteau lui ordonna de poser un pied sur l'enclume en bois pour pouvoir ôter ses fers. Sir Henry, qui avait depuis longtemps cessé de prêter attention à la puanteur ambiante, but son brandy à petites gorgées sans être certain de ne pas le vomir. Il était comme pris de vertiges et avait l'impression que tout cela n'était pas réel. Le geôlier fit sauter les rivets du premier fer et sir Henry vit que la cheville de la fille était à vif.

— L'autre pied, dit le geôlier.

La cloche continuait de sonner et elle ne s'arrêterait que lorsque les quatre corps seraient descendus. La main de sir Henry tremblait.

— J'ai entendu dire que le blé était monté jusqu'à soixante-trois shillings le quart à Norwich la semaine dernière, dit-il d'une voix trop forte.

— Elle a volé le collier de sa patronne, dit Logan en regardant la jeune fille.

— Vraiment ?

— Des perles. Elle a dû le vendre car on ne l'a jamais retrouvé. Le grand gaillard après elle est un voleur de grand chemin. Dommage que ce ne soit pas Hood, hein ? On finira bien par le voir se balancer au bout d'une corde un de ces jours, celui-là. Les deux autres ont assassiné un épicier de Southwark. Soixante-trois shillings le quart, hein ? On se demande comment les gens peuvent manger.

La fille s'éloigna gauchement de l'enclume de fortune, ayant perdu l'habitude de marcher sans fers aux pieds. Elle se mit à pleurer et sir Henry lui tourna le dos.

— Des rognons grillés au poivre et à la moutarde, dites-vous ?

— Le directeur sert toujours cela les jours de pendaison. C'est une tradition.

Le marteau s'abattit sur les fers du bandit de grand chemin tandis que la cloche sonnait toujours et que James Botting ordonnait sèchement à la fille de s'approcher de lui.

— Tiens-toi tranquille et bois ça si tu veux. Bois tout, dit-il en montrant un gobelet de brandy posé sur la table près des cordes

enroulées.

Elle en renversa un peu parce que ses mains tremblaient, mais elle avala le reste puis laissa tomber le gobelet qui tinta sur les dalles de pierre. Elle voulut s'excuser, mais Botting lui coupa la parole.

— Les bras le long du corps, ordonna-t-il.

— Je n'ai rien volé ! pleurnicha-t-elle.

— Du calme, ma fille, du calme, dit le révérend Cotton, qui s'était approché d'elle et avait posé la main sur son épaule. Dieu est ton refuge et ta force, mon enfant, et tu dois placer ta foi en lui.

Elle portait une robe en coton bleu pâle décolletée et le prêtre caressait et pelotait sa peau blanche, y laissant des marques roses.

— Le Seigneur est d'un précieux secours dans les moments difficiles. Il sera ton réconfort et ton guide. Te repens-tu pour tes péchés, mon enfant ?

— Je n'ai rien volé !

Sir Henry se força à respirer profondément.

— Vous avez réussi à vous défaire de ces emprunts brésiliens ? demanda-t-il à Logan, qui était banquier lui aussi.

— Je les ai vendus à Drummonds et je vous en suis infiniment reconnaissant. Infiniment.

— C'est Eleanor que vous devez remercier. Elle a lu un rapport dans un journal parisien et en a tiré les conclusions qui s'imposaient. J'ai une fille intelligente.

— Quel dommage, ces fiançailles rompues, dit Logan en regardant pleurer la pauvre fille que Botting ligotait à hauteur des coudes.

Il attacha la corde dans le dos en serrant si fort que la fille émit un petit cri de douleur. Botting sourit et serra davantage, l'obligeant à faire ressortir les seins qui tendaient la fine étoffe de sa robe.

— Tu dois te repentir, mon enfant, tu dois te repentir. insista le révérend Cotton en se penchant vers elle, son haleine tiède sur sa face.

— Je n'ai rien fait ! dit-elle, haletante, le visage déformé par la douleur et inondé de larmes.

— Lève les mains ! fit sèchement Botting.

Elle s'exécuta. Il enroula une autre longueur de corde autour d'un de ses poignets puis autour de l'autre, mais il avait tellement serré ses coudes dans le dos qu'il ne réussit pas à rapprocher ses poignets.

— Vous me faites mal, se plaignit-elle.

— Botting ? intervint le directeur.

— Ça ne devrait pas être à moi de les ligoter, objecta le bourreau d'une voix rageuse, mais il détendit un peu la corde qui liait les coudes de la jeune fille et celle-ci hocha la tête pathétiquement pour remercier.

— Elle serait jolie, si on la lavait, fit remarquer Logan.

Sir Henry comptait les marmites rangées dans la cheminée. Tout paraissait irréel. Que Dieu me vienne en aide ! pensa-t-il.

— Jemmy ! lança au bourreau, en guise de salut, le voleur débarrassé de ses fers.

— Viens ici, mon gars, dit Botting, ignorant cette familiarité. Bois ça, puis mets les bras le long du corps.

Le condamné posa une pièce sur la table à côté du gobelet de brandy.

— C'est pour toi, Jemmy, dit-il.

— Tu es un bon garçon, dit le bourreau à voix basse.

Grâce à ce cadeau, le voleur n'allait pas avoir les bras liés trop serrés et sa mort serait aussi rapide que possible.

— Eleanor m'affirme qu'elle s'est remise de la rupture de ses fiançailles, mais je n'en crois rien, dit sir Henry, le dos toujours tourné aux condamnés. Elle est très malheureuse, je le sais. Tenez, je me demande parfois s'il n'y a pas de la perversité dans son attitude.

— De la perversité ?

— Il m'est venu à l'esprit que l'attirance qu'elle éprouve pour Sandman n'a fait que croître depuis cette rupture.

— C'était un garçon très bien, dit Logan.

— C'est un garçon très bien, admit sir Henry.

— Mais peut-être scrupuleux à l'excès.

— En effet, approuva sir Henry qui regardait par terre, essayant d'ignorer les sanglots de la fille. Le jeune Sandman est un excellent garçon, mais sans la moindre perspective d'avenir. Et Eleanor ne peut pas entrer par mariage dans une famille déshonorée.

— C'est vrai.

— Elle affirme le contraire, et c'est bien son genre, dit sir Henry en secouant la tête, l'air navré. Et rien de tout cela n'est de la faute de Rider Sandman, mais il se retrouve maintenant sans un penny.

Logan fronça les sourcils.

— Il a pourtant une demi-solde, non ?

Sir Henry eut un geste de dénégation.

— Il a vendu sa charge pour entretenir sa mère et sa sœur.

— Il entretient sa mère ? Cette redoutable femme ? Pauvre Sandman. (Logan eut un petit rire.) Mais Eleanor n'est sans doute pas à court de prétendants ?

— Loin de là. Ils se bousculent, Logan, mais Eleanor leur trouve toujours des défauts.

— Ah, ça, elle s'y entend, remarqua Logan sans ironie.

Il avait de l'affection pour la fille de son ami, bien qu'il la trouvât trop gâtée. Eleanor était intelligente et cultivée, mais ce n'était pas une raison pour ne pas la tenir en bride.

— Il n'en reste pas moins qu'elle va sans doute se marier bientôt ?

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute en effet, répondit sir Henry sans sourciller.

Non seulement sa fille était belle, mais il était de notoriété publique que le père assurerait un généreux revenu à son futur gendre. C'est pourquoi il avait été parfois tenté de la laisser épouser Rider Sandman, mais son épouse ne voulait pas en entendre parler. Florence voulait qu'Eleanor soit titrée et Rider Sandman ne l'était pas. Le mariage entre le capitaine Sandman et Mlle Forrest n'aurait donc pas lieu.

Sir Henry fut tiré de ses pensées par un cri de la jeune condamnée, un cri si pitoyable qu'il se retourna, bouleversé. James Botting avait passé l'une des lourdes cordes à nœud coulant autour des épaules de la fille, qui essayait de se dérober au contact du chanvre comme s'il avait été trempé dans de l'acide.

— Calme-toi, mon petit, dit le révérend Cotton avant d'ouvrir son livre de messe et de s'écarter des condamnés, ligotés tous les quatre.

— Ça n'a jamais été le travail du bourreau, se plaignit James Botting avant que l'ordinaire ait pu commencer à lire l'office des morts. Le commis de la corde retirait les fers et ligotait les condamnés dans la cour ! Cela n'a jamais été le travail du bourreau de ligoter les condamnés !

— Il veut dire que c'est son assistant qui s'en chargeait, chuchota Logan.

— Il sait donc pourquoi nous sommes ici ? s'étonna sir Henry.

Pendant ce temps-là, le shérif et son adjoint, tous deux en robe



longue, revêtus de la chaîne de leur office et porteurs du bâton à embout d'argent, manifestement rassurés de voir que les condamnés avaient été préparés comme il fallait, s'approchèrent du directeur. Ce dernier s'inclina cérémonieusement devant eux, puis présenta au shérif une feuille de papier.

— Je suis la résurrection et la vie, entonna le révérend Cotton. Celui qui croit en moi, bien qu'il soit mort, vivra.

Le shérif jeta un coup d'œil au document, eut un hochement de tête satisfait et le fourra dans une poche de sa robe ornée de fourrure. Jusque-là, les quatre condamnés avaient été à la charge du directeur de Newgate. Ils étaient désormais sous la responsabilité du shérif de la Ville de Londres qui, une fois ces formalités accomplies, se dirigea vers sir Henry en souriant, la main tendue.

— Vous êtes venu pour le petit déjeuner, sir Henry ?

— Je suis venu parce que c'était mon devoir, répondit sir Henry gravement, mais je suis très content de vous voir, Rothwell.

— Il faut absolument que vous restiez au petit déjeuner, dit le shérif tandis que l'ordinaire récitait l'office des morts. Les rognons grillés sont excellents.

— Je pouvais très bien prendre le petit déjeuner chez moi, dit sir Henry. Non, je suis venu parce que Botting a réclamé un aide et nous avons estimé, avant de pouvoir justifier cette dépense, que nous devions juger par nous-mêmes si elle était ou non nécessaire. Vous connaissez monsieur Logan ?

— L'échevin et moi sommes de vieilles connaissances, répondit le shérif en serrant la main de Logan. L'avantage de lui procurer un aide, ajouta-t-il à voix basse à l'intention de sir Henry, c'est que son remplaçant sera déjà formé. Et s'il y a quelque chose qui ne va pas sur l'échafaud, deux hommes valent mieux qu'un. C'est un plaisir de vous voir, sir Henry, et vous aussi, monsieur Logan.

Son visage changea d'expression et il se tourna vers le bourreau.

— Vous êtes prêt, Botting ?

— Fin prêt, monsieur, fin prêt, répondit Botting en fourrant dans sa poche les quatre sacs de toile blanche.

— Nous pourrons bavarder au petit déjeuner, dit le shérif à sir Henry. Des rognons au poivre et à la moutarde ! J'en ai senti le fumet en arrivant. (Il tira sa montre de son gousset et en ouvrit le couvercle.)

Il est temps d'y aller, me semble-t-il.

Le shérif conduisit la procession hors de la salle à travers l'étroit Press Yard. Une main sur le cou de la fille, le révérend Cotton la guidait tout en lisant l'office des morts à haute voix, ce même office qu'il avait entonné la veille dans la fameuse chapelle du Banc Noir à l'intention des quatre condamnés. Alors qu'ils étaient regroupés autour du cercueil posé sur la table, l'ordinaire avait récité l'office et, dans son prêche, avait affirmé qu'ils seraient punis pour leur péché comme Dieu avait décrété que les hommes et les femmes devaient l'être. Il avait décrit les flammes de l'enfer qui les attendaient, les supplices démoniaques qui leur étaient préparés en ce moment même, réussissant à faire fondre en larmes la fille et l'un des deux meurtriers. La galerie de la chapelle était pleine de gens qui avaient payé un shilling et six pence chacun pour assister au dernier service religieux des quatre âmes damnées.

Dans les cellules qui donnaient sur le Press Yard, les détenus protestaient et lançaient des adieux au passage de la procession. Sir Henry était alarmé par le tapage et surpris d'entendre une voix de femme lancer des insultes.

— Les hommes et les femmes ne partagent pourtant plus les mêmes cellules, n'est-ce pas ?

— Non, confirma Logan. Je suppose que ce n'est pas une détenue, mais une belle-de-nuit, sir Henry. Elles versent des pots-de-vin aux geôliers pour pouvoir entrer ici et y gagner leur vie.

— Des pots-de-vin ? Doux Seigneur ! s'exclama sir Henry. Et nous laissons faire ?

— Nous fermons les yeux, répondit Logan à voix basse. Mieux vaut avoir des filles dans la prison que des émeutes de détenus.

Le shérif avait conduit le cortège au bas d'un escalier en pierre, dans un passage souterrain sombre qui courait sous le bâtiment principal de la prison et débouchait à la loge. Ils passèrent devant une cellule vide dont la porte était ouverte.

— C'est là que les condamnés ont passé leur dernière nuit, expliqua Logan.

La fille chancelait et un geôlier la prit par le coude pour la presser de continuer.

— Nous venons en ce monde les mains vides et il est certain que

nous repartons sans rien, poursuivait le révérend Cotton, dont la voix résonnait contre les parois de granit humide du passage. Le Seigneur nous donne et nous reprend, béni soit le nom du Seigneur.

— Je n'ai rien volé ! s'écria soudain la fille.

— Silence ! gronda le directeur.

Tous les hommes étaient nerveux. Ils souhaitaient que les détenus se montrent coopératifs et la fille était à deux doigts de l'hystérie.

— Seigneur, révèle-moi mon destin et le nombre de mes jours, priait l'ordinaire.

— Je vous en supplie ! gémissait la jeune fille, en larmes. Non, non ! Je vous en prie !

Un autre geôlier s'approcha, prêt à la porter le reste du chemin si elle s'effondrait, mais elle continuait d'avancer en chancelant.

— S'ils se débattent trop, on les attache à une chaise et on les pend ainsi, mais je confesse que je ne n'ai pas assisté à cela depuis de longues années, dit Logan à sir Henry. Je me rappelle pourtant que Langley l'a fait une fois.

— Langley ?

— Le prédécesseur de Botting.

— Vous avez assisté à beaucoup d'exécutions ? demanda sir Henry.

— Bon nombre, admit Logan. Et vous ?

— À aucune. Si je suis venu aujourd'hui, c'est par devoir.

Sir Henry regarda les condamnés monter l'escalier au bout du passage souterrain. Il regrettait de s'être déplacé. Il n'avait jamais assisté à une mort violente. Rider Sandman, son ex-futur gendre, en avait vu beaucoup parce qu'il avait été soldat. Sir Henry aurait aimé qu'il soit là. Il avait toujours bien aimé Rider Sandman. Ce qui était arrivé à sa famille était regrettable.

En haut de l'escalier se trouvait la loge, l'entrée sombre qui donnait sur Old Bailey. La porte qui ouvrait sur la rue, appelée porte des Débiteurs, était ouverte, mais l'échafaud installé juste devant empêchait la lumière de passer. Le vacarme que faisait la foule étouffait le tintement de la cloche de la prison, mais celle de St Sepulchre, de l'autre côté de Newgate Street, sonnait elle aussi pour annoncer les morts imminentes.

— Messieurs, dit le shérif en se tournant vers les invités, si vous montez sur l'échafaud, vous trouverez des sièges à droite et à gauche.

Soyez seulement aimables de laisser libres les deux de devant.

En passant sous la haute voûte de l'entrée, sir Henry vit devant lui l'espace sombre sous l'échafaud en bois brut et il se demanda quelle impression cela pouvait faire de se trouver là. Sur le devant et le côté de l'estrade, les planches étaient enveloppées de serge noire et ne bénéficiaient d'aucune lumière, sinon celle qui filtrait entre les planches formant la plate-forme. Un escalier de bois grimpait dans l'ombre, à la droite de sir Henry, tournait à angle droit sur la gauche et débouchait dans le pavillon situé à l'arrière de l'échafaud. L'escalier et la plate-forme étaient solidement bâtis, et on avait peine à imaginer qu'ils avaient été construits la veille de l'exécution et allaient être démontés ensuite. Le pavillon était destiné à abriter les invités de marque en cas de mauvais temps, mais ce jour-là le soleil brillait assez sur Old Bailey pour que sir Henry cligne des yeux en arrivant sur l'estrade.

Une immense clameur salua l'arrivée des invités. Personne ne se souciait de savoir qui ils étaient, mais leur venue présageait celle des condamnés. La rue était bondée. Il y avait du monde à toutes les fenêtres qui donnaient sur la rue et des gens étaient même montés sur les toits.

— Dix shillings, dit Logan.

— Dix shillings ? répéta sir Henry sans comprendre.

— C'est ce qu'il faut payer pour louer une fenêtre, expliqua Logan. Lorsqu'un meurtrier célèbre est exécuté, le prix grimpe à deux, et même trois guinées.

Il montra la taverne qui se trouvait de l'autre côté de l'échafaud.

— Les fenêtres du Magpie and Stump sont les plus chères, car on voit bien la fosse dans laquelle tombent les condamnés. (Il eut un petit rire.) Vous pouvez même louer une longue-vue au propriétaire et les regarder mourir. Mais, naturellement, c'est nous qui avons la meilleure vue.

Sir Henry aurait préféré s'asseoir dans l'ombre, au fond du pavillon, mais Logan avait déjà pris l'une des chaises de devant et sir Henry ne put faire autrement que de s'installer à côté de lui. Sa tête bourdonnait à cause du bruit terrible qui montait de la rue. Il se sentait comme sur la scène d'un théâtre. Il était bouleversé et hébété. Que de monde ! Partout des visages levés vers la plateforme tendue de noir. L'échafaud

proprement dit, devant le pavillon, avait une dizaine de mètres de long et cinq de large. Des crochets de boucher noirs étaient vissés sous une grande poutre qui le surmontait, du toit du pavillon à l'extrémité de la plate-forme. Une échelle y était adossée.

Une autre acclamation, ironique celle-là, salua l'arrivée du shérif et de son adjoint dans leurs robes ornées de fourrure. Sir Henry était assis sur une chaise en bois un peu trop petite et terriblement inconfortable.

— La fille va passer la première, dit Logan.

— Pourquoi ?

— C'est elle qu'ils sont venus voir.

Logan s'amusait manifestement, et sir Henry en était surpris. Comme on connaît mal ses amis, pensa-t-il. Il regretta de nouveau que Rider Sandman ne soit pas là, car sir Henry supposa que le jeune homme, en tant que soldat, désapprouverait qu'on donne la mort aussi facilement. À moins qu'il ne réagisse plus face à la violence...

— J'aurais dû le laisser l'épouser, dit-il.

— Comment ? fit Logan en élevant la voix parce que la foule réclamait la venue des condamnés.

— Rien.

— Je tiendrai ma bouche en bride tant que l'impie sera sous mes yeux.

La voix du révérend approchait tandis qu'il montait l'escalier derrière la fille. Un geôlier apparut le premier, puis la jeune fille, qui grimpait gauchement, n'ayant toujours pas perdu l'habitude de marcher les fers aux pieds. Le geôlier dut la retenir quand elle trébucha sur la dernière marche.

La foule la vit alors. « Chapeau bas ! Chapeau bas ! » Le cri poussé dans les premiers rangs fut repris à l'arrière. Ce n'était pas par respect pour la condamnée que les gens lançaient cette injonction, mais parce que les chapeaux de ceux qui se trouvaient devant empêchaient les autres de voir. Dans un vacarme épouvantable, la marée humaine avança, si bien que le capitaine et les hommes qui gardaient l'échafaud levèrent leurs bâtons et leurs piques.

Sir Henry se sentait assailli par le bruit et par les milliers de gens qui criaient. Il y avait autant de femmes que d'hommes dans la foule. À l'une des fenêtres de l'auberge, une mère de famille d'allure

respectable s'agrippait à une longue-vue. Derrière, un homme mangeait du pain et des œufs sur le plat. Une autre femme s'était munie de jumelles de théâtre. Un vendeur de tourtes avait installé sa marchandise devant l'entrée d'une maison. Affolés par le bruit, des pigeons, des milans royaux et des moineaux décrivaient des cercles dans le ciel.

Sir Henry avait la tête qui tournait. Il remarqua soudain les quatre cercueils ouverts posés au bord de l'échafaud. Ils étaient en pin mal équarri et résineux. L'angoisse déformait le visage rougi de la fille, bouche bée. Des larmes coulèrent sur ses joues quand Botting l'entraîna par le coude jusqu'au milieu de la plate-forme, où était ménagée une trappe qui grinça sous leur poids. Botting plaça la jeune fille tremblante, horrifiée, sous la poutre. Le bourreau sortit ensuite un sac en cotonnade de sa poche et l'en coiffa comme d'un chapeau. Elle cria à son contact et se tortilla pour s'écarter de lui, mais le révérend Cotton posa la main sur son bras. Botting saisit alors la corde passée sur les épaules de la jeune fille et grimpa à l'échelle. Il était lourd et les barreaux grinçaient de manière alarmante. Il enfila l'œil épissé à l'extrémité de la corde sur l'un des gros crochets de boucher, puis redescendit pesamment, haletant, le visage rouge.

— J'ai besoin d'un aide, il me semble, grommela-t-il. C'est pas juste. On a toujours un aide. Reste donc tranquille, la petite demoiselle ! Sache mourir en chrétienne !

Il lui passa la corde au cou en la regardant dans les yeux, puis serra le nœud coulant autour de l'oreille gauche et imprima à la corde quelques légères secousses comme pour s'assurer qu'elle supporterait le poids. La fille poussa une petite exclamation, puis cria parce que Botting avait posé les mains sur ses cheveux.

— Tais-toi ! gronda-t-il avant de tirer le sac de coton vers le bas de façon à lui couvrir le visage.

Elle cria encore :

— Je veux voir !

Sir Henry ferma les yeux.

— Pour Toi, Seigneur, mille ans, c'est comme hier.

L'ordinaire avait élevé la voix pour pouvoir se faire entendre malgré le vacarme. Le deuxième condamné, le voleur de grand chemin, était maintenant lui aussi monté sur l'échafaud. Botting le plaça à côté de la

filles, disposa le sac sur sa tête et grimpa derechef à l'échelle pour fixer la corde.

— Ô Seigneur, apprends-nous à compter nos jours afin que nous puissions appliquer nos cœurs à la sagesse, lut le révérend d'une voix chantante.

— Amen, dit sir Henry avec une ferveur excessive.

— Tenez, fit Logan en poussant du coude son ami, qui avait toujours les yeux fermés, et en lui tendant une flasque. Du bon brandy. De contrebande.

Le voleur avait une fleur à la boutonnière. Il s'inclina devant la foule, qui l'acclama, mais c'était de la bravade, car sir Henry vit ses jambes flageoler, ses mains liées trembler.

— La tête haute, chérie, dit-il à sa voisine.

Il y avait des enfants dans la foule. Une fillette d'à peine six ans était assise sur les épaules de son père et suçait son pouce. La foule acclamait chaque condamné à son arrivée. Des marins à queue-de-cheval enduite de goudron crièrent à Botting d'enlever la robe de la jeune fille.

— Montre-nous ses seins, Jemmy ! Allez, vas-y !

— Ça va bientôt être fini, dit le voleur à la fille. Toi et moi, nous allons être parmi les anges.

— Je n'ai rien volé ! répétait-elle en pleurant.

— Reconnaissez votre culpabilité ! Confessez vos péchés ! prêchait le révérend Cotton en s'adressant aux quatre condamnés alignés sur la trappe.

La fille, la plus éloignée de sir Henry, tremblait de tout son corps. Tous les quatre avaient le visage couvert d'un sac et un nœud coulant autour du cou.

— Allez à Dieu après avoir déchargé votre conscience ! poursuivait l'ordinaire. Humiliez-vous devant Dieu !

— Allez, Jemmy ! cria un marin. Fous-la à poil !

La foule réclama le silence, espérant entendre les dernières paroles des condamnés.

— Je n'ai rien fait ! s'écria la fille.

— Va au diable, espèce de gros salaud, lança au prêtre l'un des meurtriers.

— Rendez-vous en enfer, Cotton ! railla le voleur.

— Allez, Botting, faites votre office ! ordonna le shérif, qui voulait en finir.

Le bourreau alla précipitamment à l'arrière de l'échafaud, où il se baissa pour retirer d'une planche une cheville en bois grosse comme un rouleau à pâtisserie. Sir Henry se tendit, mais il ne se passa rien.

— La cheville doit être enlevée avant de libérer la trappe, expliqua Logan.

Sir Henry resta coi. Il se pencha de côté pour éviter le contact avec Botting, qui l'effleura en passant à côté de lui pour descendre l'escalier, à l'arrière du pavillon. Les quatre condamnés et l'ordinaire restaient seuls au soleil. Le révérend Cotton se tenait entre les cercueils, bien à l'écart de la trappe.

— Car si Tu es en colère, notre temps est venu, psalmodiait-il. Nos ans tirent à leur fin, comme dans un conte.

— Tu es un gros saligaud, Cotton ! cria le voleur.

La fille chancelait et sa bouche s'ouvrait et se fermait sous la fine cottonnade qui lui cachait le visage. Le bourreau avait disparu sous l'échafaud et se frayait péniblement un chemin entre les poutres de soutien de la plate-forme pour atteindre une corde qui permettait de tirer la poutrelle supportant la trappe.

— Tourne-Toi encore, ô Seigneur.

Le révérend Cotton avait haussé le ton et levé une main vers le ciel.

— Montre-Toi enfin clément envers tes serviteurs.

Botting tira un coup sec sur la corde ; la poutrelle glissa, mais pas jusqu'au bout. En retenant son souffle, sir Henry vit la trappe bouger. La fille sanglotait. Ses jambes se dérochèrent et elle s'effondra sur les planches. La foule poussa un glapissement, qui s'évanouit quand les spectateurs se rendirent compte que la trappe était toujours fermée. Botting tira alors un bon coup sur la corde, la poutrelle libéra la trappe et les quatre condamnés tombèrent dans le vide. Ce n'était qu'une chute de cinq ou six pieds et elle ne tua aucun des quatre.

— C'était plus rapide quand ils utilisaient la charrette à Tybum, dit Logan en se penchant en avant, mais on a droit à davantage de spectacle de cette façon.

Sir Henry n'eut pas à demander à Logan ce qu'il voulait dire. Agités de mouvements convulsifs, les quatre condamnés gigotaient et se tordaient. C'était la danse des pendus, les pirouettes dans les affres de



l'agonie, les derniers soubresauts avant la mort. Caché sous l'échafaud, Botting fit un bond de côté quand les intestins de la fille se relâchèrent. Sir Henry ne vit rien de tout cela car il avait fermé les yeux, et il ne les rouvrit même pas quand la foule s'égosilla parce que Botting, se servant des coudes ligotés du voleur comme d'un étrier, était monté sur ses épaules pour hâter son agonie. Le voleur l'avait payé pour cela et Botting remplissait son contrat.

— Regardez ! Je vais vous révéler un mystère, continuait l'ordinaire, ignorant Botting, souriant, accroché au dos du mourant comme une bosse monstrueuse. Nous ne dormirons pas, mais nous serons tous changés en un instant, en moins de temps qu'il ne faut pour cligner des yeux.

— Et d'un, dit Logan tandis que Botting descendait du dos du cadavre. Tout cela m'a aiguisé l'appétit, j'ai une faim de loup !

Les trois autres condamnés dansaient toujours au bout de leur corde, mais de plus en plus faiblement. Le voleur se balançait, la tête penchée. Botting tira sur les chevilles de la fille. Il flottait une odeur d'excréments et sir Henry ne put supporter davantage le spectacle. Il descendit l'escalier de l'échafaud d'un pas incertain et alla se réfugier dans la fraîche obscurité de la loge. Il y vomit, puis chercha sa respiration, haletant, écoutant la foule et les grincements de l'échafaud jusqu'au moment du petit déjeuner.

Des rognons grillés au poivre et à la moutarde. C'était la tradition.

Ce lundi, Rider Sandman s'était levé tard. Il avait été payé sept guinées pour jouer avec les onze de sir John Hart contre une équipe du Sussex, les gagnants devant se partager une prime de cent guinées. Il avait marqué soixante-trois points dans le premier tour de batte et trente-deux dans le second, des scores tout à fait honorables, mais les onze de sir John n'en avaient pas moins perdu. Cela avait eu lieu le samedi et Sandman, en regardant les batteurs de l'équipe adverse taper furieusement sur des balles mal lancées, avait compris que le match avait été perdu délibérément. Les bookmakers avaient été escroqués. On s'attendait à ce que l'équipe de sir John, forte du célèbre Rider Sandman, gagne haut la main, mais quelqu'un avait dû miser gros sur les onze du Sussex, qui avaient gagné d'un tour de batte et de quarante-huit points. Le bruit courait que sir John lui-même avait parié contre son équipe ; il évitait de croiser le regard de Sandman, ce qui laissait penser que la rumeur était probablement fondée.

Le capitaine Rider Sandman était donc reparti à pied pour Londres. Il avait fait cela parce qu'il refusait de partager une voiture avec des hommes qui se laissaient acheter pour perdre un match. Il adorait le cricket. C'était un excellent joueur. Il avait un jour marqué cent quatorze points pour un onze d'Angleterre contre l'équipe triée sur le volet du marquis de Canfield. Les amateurs venaient de loin pour voir le capitaine Rider Sandman, ancien du 52<sup>e</sup> régiment de fantassins de Sa Majesté, jouer sur la ligne du batteur. Mais il détestait les pots-de-

vin et la corruption, et il avait du tempérament. Il s'était âprement disputé avec ses coéquipiers, qui avaient passé la nuit dans la demeure confortable du marquis avant de rentrer confortablement à Londres en voiture le lendemain. Sandman, trop fier pour ça, n'avait fait ni l'un ni l'autre.

Fier et pauvre. Il ne pouvait se permettre de prendre la diligence, ni même un transport public, car dans sa colère il avait jeté son cachet au visage de sir John Hart. C'était stupide, il le reconnaissait, parce que pour sa part il avait gagné cet argent honnêtement. Il était donc rentré à pied. Il avait passé la nuit sur une meule de foin quelque part près de Hickstead et marché toute la journée de dimanche, au point d'en perdre presque la semelle de sa botte droite. Il arriva à Drury Lane très tard le soir, monta dans la chambre qu'il louait au grenier, laissa tomber par terre son équipement de cricket, se déshabilla, se jeta dans son lit et s'endormit sur-le-champ. Il dormait encore quand la trappe s'ouvrit dans Old Bailey et l'acclamation poussée par la foule effraya mille oiseaux qui s'envolèrent dans le ciel enfumé de Londres. Sandman était encore dans les bras de Morphée à huit heures et demie. Il rêvait, s'agitait dans son sommeil et transpirait. Il poussa un cri incohérent, les oreilles pleines d'un martèlement de sabots et d'un fracas de mousquets et de canons, stupéfait par la vision de coups de sabre et d'épée. Son rêve s'acheva quand la cavalerie enfonça les rangs des Anglais, et le battement des sabots se confondit avec un bruit de pas précipités dans l'escalier et un coup rapide frappé à la porte de sa chambre. Il ouvrit les yeux, se rendit compte qu'il n'était plus soldat et, avant qu'il ait eu le temps de répondre, Sally Hood entra dans la pièce. L'espace d'un instant, Sandman crut que ce tourbillon – robe de calicot, cheveux dorés et yeux vifs – faisait partie de son rêve, mais Sally se mit à rire.

— Je vous ai réveillé, bon Dieu ! Je suis désolée, s'excusa-t-elle avant de tourner les talons pour s'en aller.

— Ce n'est pas grave, Mlle Hood.

Sandman chercha sa montre à tâtons. Il était en nage.

— Quelle heure est-il ?

— St Giles vient de sonner huit heures et demie.

— Oh, mon Dieu !

Il n'arrivait pas à croire qu'il avait dormi si longtemps. Rien ne

l'obligeait à se lever tôt, mais il en avait gardé l'habitude. Il se dressa sur son séant, se rappela qu'il était nu et remonta la fine couverture jusqu'à sa poitrine.

— Il y a une robe de chambre suspendue à la porte. Voulez-vous avoir l'amabilité de me la donner, Mlle Hood ?

Sally la lui tendit.

— C'est que je suis en retard, dit-elle pour expliquer son intrusion soudaine. Mon frère est sorti, faut que j'aille travailler et ma robe n'est pas agrafée, vous voyez ? (Elle se retourna, montrant la robe ouverte sur son dos nu.) J'aurais bien demandé à Mme Gunn de le faire, mais elle est allée assister à une pendaison. Dieu sait ce qu'elle peut voir, étant donné qu'elle est à moitié aveugle et complètement saoule, mais elle aime bien les belles pendaisons. Il ne lui reste plus beaucoup de plaisirs, à son âge ! Vous pouvez vous lever, maintenant, j'ai les yeux fermés.

Sandman sortit de son lit avec précaution. Il n'y avait qu'une zone limitée de la chambre mansardée où il pouvait se tenir debout sans se cogner la tête contre une poutre. Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, les cheveux or pâle, les yeux bleus et un long visage émacié. Il n'était pas beau au sens conventionnel du terme, ayant les traits trop irréguliers, mais son expression reflétait une gentillesse, une intelligence qui marquaient ceux qui le rencontraient. Il enfila la robe de chambre et en noua la ceinture.

— Vous avez du travail, dites-vous ? Un bon travail, j'espère.

— Ce n'est pas ce que je voulais, répondit Sally, parce que ce n'est pas sur le pont.

— Sur le pont ?

— Sur scène, capitaine.

Elle se disait comédienne. Peut-être l'était-elle, en effet, bien que, pour Sandman, rien n'ait vraiment montré que Sally était très demandée sur les planches : comme lui, elle oscillait à la limite de la respectabilité et y était maintenue, semble-t-il, par son frère, un homme très mystérieux qui travaillait à des heures inhabituelles.

— Mais ce n'est pas un mauvais travail, et il est respectable, poursuivit-elle.

— J'en suis certain, dit Sandman, sentant que Sally n'avait pas vraiment envie de parler de ça.

Il se demanda pourquoi elle se tenait tellement sur la défensive à propos d'un travail respectable, et elle, pourquoi Sandman, qui était de toute évidence un gentleman, louait une chambre sous les toits à la taverne de la Gerbe de Blé dans Drury Lane. Il n'avait pas eu de chance, c'était certain, mais quand même, la Gerbe de Blé ! Peut-être ne connaissait-il pas de meilleur endroit. La taverne était connue pour être un lieu mal famé, un repaire de voleurs de tout poil, du pickpocket au tire-laine et au cambrioleur, et il semblait à Sally que le capitaine Rider Sandman était la rectitude même. Il est sympathique, pensa-t-elle. Il la traitait comme une dame et, bien qu'ils ne se soient parlé que deux ou trois fois en se croisant dans les couloirs de l'auberge, elle avait perçu en lui de la gentillesse. Assez en tout cas pour empiéter sur son intimité ce lundi matin.

— Et vous, capitaine, vous travaillez ?

— Je cherche un emploi, Mlle Hood.

C'était vrai, mais il n'en trouvait aucun. Il n'avait pas les qualifications nécessaires pour exercer un métier juridique ou d'argent, il était trop vieux pour apprendre celui de clerc et trop scrupuleux pour accepter un travail lié à la traite des esclaves vers les îles sucrières.

— J'ai entendu dire que vous jouiez au cricket.

— C'est exact.

— Un fameux joueur, selon mon frère.

— Je n'en suis pas sûr, dit-il modestement.

— Mais vous pouvez gagner de l'argent en jouant, n'est-ce pas ?

— Pas assez pour subvenir à mes besoins, répondit Sandman, qui n'en gagnait que pendant la saison d'été et seulement s'il tolérait la corruption de ce milieu. J'ai un petit problème avec votre robe, ajouta-t-il. Il manque des crochets.

— Je n'ai pas trouvé le temps de les recoudre, dit Sally. Faites ce que vous pouvez.

Elle regardait la tablette de la cheminée, sur laquelle était posée une pile de lettres dont les bords usés montraient l'ancienneté. Elle se pencha légèrement et réussit à voir que l'enveloppe du dessus portait l'adresse d'une demoiselle. Elle ne réussit pas à déchiffrer le nom, mais cela voulait dire que le capitaine Sandman avait été délaissé et que ses lettres lui avaient été retournées. Pauvre garçon, pensa Sally.

— Et il y a des crochets sans œillets, continua Sandman.

— C'est pourquoi j'ai pris ça, dit-elle en laissant pendre un foulard en soie effrangé par-dessus son épaule. Enfilez-le par les trous, capitaine. Rendez-moi présentable.

— Aujourd'hui, j'ai des visites à rendre à des personnes de ma connaissance, dit Sandman, répondant à la première question de Sally. Je vais voir si elles ont un emploi à me proposer. Puis, dans l'après-midi, je céderai à la tentation.

— Ooh ! fit Sally en lui souriant par-dessus son épaule. À la tentation ?

— Je vais voir un match de cricket au champ de tir.

— Ça ne me dirait rien. À propos, capitaine, si vous descendez prendre le petit déjeuner, ne tardez pas, parce qu'il ne reste plus une miette après neuf heures.

— Vraiment ? dit Sandman, bien qu'en vérité il n'eut aucune intention de prendre un petit déjeuner qu'il ne pouvait s'offrir.

— La taverne est toujours bondée quand il y a une pendaison à Newgate, expliqua Sally, parce que les gens veulent prendre leur petit déjeuner sur le chemin du retour. Ça leur ouvre l'appétit. C'est là que mon frère est allé. Il va toujours à Old Bailey les jours d'exécution. Ils sont contents qu'il soit là.

— Qui cela ?

— Ses amis. Il connaît généralement l'un des pauvres diables que l'on rectifie.

— Que l'on rectifie ?

— Que l'on pend, capitaine. Que l'on zigouille, raccourcit, bousille. Si vous habitez ici, il faut que vous appreniez l'argot, capitaine.

— D'accord, dit Sandman.

Il venait de commencer à enfiler le foulard dans les œillets quand Dodds, le garçon de course de l'auberge, se faufila par la porte entrebâillée. Il sourit en trouvant Sally Hood dans la chambre du capitaine Sandman et celui-ci, ébouriffé, en robe de chambre, qui l'aidait à boutonner sa robe.

— Tu vas gober des mouches si tu ne la fermes pas, dit Sally. Et ce n'est pas mon homme, abruti. Il est seulement en train de m'aider à m'habiller parce que mon frère et la mère Gunn sont allés à la pendaison. Où tu finiras toi aussi s'il y a une justice.

Dodds ignora cette tirade et tendit un papier cacheté à Sandman.

— Une lettre pour vous, capitaine.

— Tu es bien brave, fit Sandman en se penchant sur ses vêtements pliés pour chercher un penny. Attends un instant, dit-il au garçon qui, à la vérité, n'avait montré aucune intention de s'en aller avant d'avoir reçu un pourboire.

— Ne lui donnez rien ! s'insurgea Sally en écartant la main du jeune homme pour arracher la lettre de celle de Dodds. Ce petit sagouin a oublié de vous la donner. Aucun courrier n'est arrivé ce matin ! Depuis combien de temps elle est là, cette lettre ?

Dodds la regarda d'un air renfrogné.

— Elle est arrivée vendredi, admit-il finalement.

— Quand une lettre arrive le vendredi, tu la remets le vendredi ! Allez, fiche le camp, et au trot !

Elle claqua la porte derrière lui.

— Quel fainéant ! On devrait l'emmener à Newgate et le faire danser au bout d'une corde pour lui allonger un peu le cou, conclut-elle.

Sandman acheva de fermer la robe avec le foulard, puis se recula et hocha la tête d'un air appréciateur.

— Vous êtes ravissante, Mlle Hood.

— Vous trouvez ?

— Bien sûr.

La robe était vert pâle, avec des bleuets imprimés, et ces couleurs allaient très bien avec le teint miel de Sally et ses cheveux bouclés pareils à de l'or, comme ceux de Sandman. C'était une jolie fille aux yeux bleus, à la peau immaculée, au sourire contagieux.

— On dirait que la robe fait partie de vous, dit-il.

— C'est la seule acceptable que j'aie, alors vaut mieux qu'elle m'aille. Merci. (Elle lui tendit sa lettre.) Avant de l'ouvrir, fermez les yeux, tournez trois fois sur vous-même et dites tout haut le nom de votre chérie.

— Et pourquoi ? demanda-t-il en souriant.

— Comme ça vous aurez de bonnes nouvelles, capitaine, répondit-elle avec conviction avant de disparaître.

Sandman écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis regarda la lettre. Peut-être était-ce la réponse à l'une de ses demandes d'emploi ? Le papier était d'excellente qualité et l'écriture, élégante et distinguée.

Il passa le doigt sous le rabat, prêt à la décacheter, puis s'arrêta. C'était idiot, mais il ferma les yeux, tourna trois fois sur lui-même et prononça à voix haute le nom de sa bien-aimée : « Eleanor Forrest ». Il rouvrit les yeux, fit sauter le cachet de cire rouge et déplia la lettre. Il la lut, la relut, et se demanda si c'était ou non une bonne nouvelle.

Le Très Honorable vicomte Sidmouth présentait ses compliments au capitaine Rider Sandman et le priait de lui rendre visite le plus tôt possible à son cabinet, de préférence dans la matinée. Une prompt réponse, adressée à M. Sébastien Witherspoon, le secrétaire particulier de lord Sidmouth, serait appréciée.

De prime abord, Sandman eut l'impression que cette lettre était de mauvais augure. Son père devait sans doute avoir escroqué le vicomte Sidmouth comme il en avait escroqué tant d'autres, et le vicomte écrivait pour réclamer son dû sur les pauvres restes des biens de la famille Sandman. Non, c'était absurde. Pour autant que Rider Sandman le sût, son père n'avait jamais rencontré lord Sidmouth ; s'il l'avait connu, il s'en serait vanté, car il se plaisait dans la compagnie des hommes importants. Et il y avait peu d'hommes plus importants que le Très Honorable Henry Addington, premier vicomte Sidmouth, autrefois Premier ministre de Grande-Bretagne et désormais ministre de l'Intérieur de Sa Majesté.

Pourquoi le ministre de l'Intérieur voulait-il rencontrer Rider Sandman ? Il n'y avait qu'une façon de le savoir.

Sandman passa sa chemise la plus propre, astiqua ses bottes avec la plus sale, donna un coup de brosse à son manteau et, dissimulant sa pauvreté en s'habillant comme le gentleman qu'il était, alla voir lord Sidmouth.

Le vicomte était maigre, et rien en lui n'était généreux. Il avait les lèvres minces, le cheveu clairsemé, le nez fin, la mâchoire étroite terminée par un menton de fouine, les yeux perçants comme des silex taillés en pointe et la voix fluette, précise, sèche et sans chaleur. On l'avait surnommé « le Docteur », surnom qui n'avait rien d'affectueux, mais correspondait à son caractère austère, désapproubateur et froid. Il avait fait attendre Sandman plus de deux heures, mais celui-ci ne pouvait guère l'en blâmer, étant venu à son bureau sans rendez-vous. Une mouche bleue bourdonnait contre l'une des hautes fenêtres et



lord Sidmouth dévisageait son visiteur en fronçant les sourcils.

— Vous avez été recommandé par sir John Colborne, annonça-t-il.

Sandman inclina la tête, mais ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Une horloge égrenait son tic-tac dans un angle du bureau.

— Vous étiez dans le bataillon de sir John à Waterloo, n'est-ce pas ? poursuivit Sidmouth.

— C'est cela, monsieur le Ministre.

Sidmouth grogna comme s'il n'avait pas une très bonne opinion des hommes qui avaient été à Waterloo. C'était peut-être ce qu'il pensait vraiment, se dit Sandman, car la Grande-Bretagne semblait divisée entre ceux qui avaient combattu les Français et ceux qui n'avaient pas bougé du pays. Ces derniers, soupçonnait Sandman, étaient jaloux et aimaient suggérer qu'ils n'avaient pu se couvrir de gloire à l'étranger parce qu'il fallait bien maintenir la prospérité de la Grande-Bretagne. Les guerres napoléoniennes étaient finies depuis deux ans, mais la division demeurait. Sir John Colborne devait cependant jouir d'une certaine influence auprès du gouvernement puisque, grâce à sa recommandation, Sandman se trouvait dans ce bureau ministériel.

— Sir John m'a dit que vous cherchiez du travail, dit le ministre de l'Intérieur.

— Il le faut, monsieur le comte.

— Il le faut ? répéta Sidmouth. Vous devez pourtant être en demi-solde ? Et il me semblait que la demi-solde était substantielle ?

La question était posée sur un ton très acide, comme si le ministre désapprouvait tout à fait le versement de pensions à des hommes capables de gagner leur vie.

— Je n'ai pas droit à la demi-solde, monsieur le Ministre.

Sandman avait vendu sa charge et, comme on était en temps de paix, il en avait retiré une somme moins importante qu'il ne l'espérait, quoique suffisante pour la location d'une maison pour sa mère.

— Vous n'avez pas de revenu ? demanda Sébastian Witherspoon, le secrétaire particulier du ministre, depuis son fauteuil près du bureau de Sidmouth.

— Si, un petit, répondit Sandman, estimant qu'il était préférable de ne pas préciser qu'il le touchait en jouant au cricket.

Le vicomte Sidmouth ne semblait pas du genre à approuver cela.

— Insuffisant, corrigea-t-il, et j'affecte une grande partie de ce que

je gagne au remboursement des petites dettes laissées par mon père. Les dettes auprès des commerçants, crut-il bon d'ajouter au cas où le ministre aurait pensé qu'il essayait de rembourser les sommes énormes dues à de riches investisseurs.

Witherspoon fronça le sourcil.

— Vous n'êtes pas légalement responsable des dettes laissées par votre père, Sandman.

— Je suis responsable de la réputation de ma famille.

Lord Sidmouth émit un petit grognement de dérision. Peut-être exprimait-il ainsi le dédain avec lequel il considérait la réputation des Sandman et les scrupules du jeune homme. Mais sa réaction ironique s'adressait plus probablement à Ludovic Sandman : menacé de prison ou d'exil par ses lourdes dettes, il s'était suicidé, semant l'opprobre sur son nom et laissant derrière lui une famille ruinée. Le ministre de l'Intérieur examina longuement Sandman d'un air revêché, puis se tourna pour regarder la mouche qui se cognait à la vitre. L'horloge émettait son tic-tac creux. Il faisait chaud dans la pièce et Sandman se sentait mal à l'aise parce que sa chemise était trempée de sueur. Le silence s'éternisait et le ministre se demandait sans doute s'il était judicieux d'offrir un emploi au fils de Ludovic Sandman. Des chariots passaient avec fracas dans la rue et les sabots claquaient sur le pavé. Lord Sidmouth prit enfin une décision.

— J'ai besoin de quelqu'un pour effectuer un travail, dit-il, mais je dois vous avertir qu'il s'agit d'un emploi temporaire.

— Cela n'a rien de permanent, insista Witherspoon.

Sidmouth lança un regard mauvais à son secrétaire, mécontent de son intervention.

— Le poste est purement temporaire, reprit Sidmouth.

Il montra un grand panier posé à même le tapis, plein de papiers – certains roulés comme des parchemins, d'autres pliés et cachetés, quelques autres encore enroulés dans un ruban rouge, à prétention plus officielle.

— Ce sont des requêtes, capitaine, commenta lord Sidmouth sur un ton qui montrait bien son mépris pour ces suppliques. Un condamné a la possibilité de solliciter la clémence du roi en son Conseil, ou même sa grâce. C'est sa prérogative, et toutes les requêtes formulées en Angleterre et au pays de Galles arrivent dans ce bureau. Nous en

recevons près de deux mille par an ! Il semble que tous les condamnés à mort envoient une requête et toutes doivent être lues. Ne le sont-elles pas toutes, Witherspoon ?

Le secrétaire de Sidmouth, un jeune homme aux joues rondes et aux manières élégantes, à qui rien n'échappait, hocha la tête.

— Elles le sont en effet, *my lord*. Les ignorer serait négligent de notre part.

— Oui, négligent, répéta pieusement Sidmouth, et si le crime n'est pas trop odieux, si des personnes de qualité acceptent de parler en faveur du condamné, il nous arrive de montrer de la clémence. Nous pouvons, par exemple, commuer une peine de mort en exil.

— Qu'entendez-vous par « nous », monsieur le Ministre ?

— Les requêtes sont adressées au roi, mais la responsabilité de la décision incombe à ce ministère, et mes décisions sont ensuite ratifiées par le Conseil privé. Je puis vous assurer, capitaine, qu'il s'agit bien d'une simple ratification. Elles ne sont pas remises en question.

— C'est certain ! confirma Witherspoon, amusé.

— C'est moi qui décide, déclara brutalement Sidmouth. C'est l'une des responsabilités de ce ministère, capitaine, de décider quels criminels seront pendus et quels autres graciés. Il y a des centaines d'âmes en Australie qui doivent la vie à ce bureau, capitaine.

— Et je suis certain, *my lord*, que leur gratitude est infinie, fit remarquer discrètement Witherspoon.

Sidmouth ignora son secrétaire et lança à Sandman une requête enroulée retenue par un ruban.

— De temps en temps, poursuivit-il, très rarement, une requête nous incite à enquêter sur les faits. En pareil cas, capitaine, nous nommons un enquêteur, mais nous n'aimons pas cela.

Il marqua une pause, invitant manifestement Sandman à demander pourquoi le ministère de l'Intérieur se montrait si réticent à nommer un enquêteur, mais Sandman défit le ruban sans paraître se poser la question.

— Un condamné à mort a déjà été jugé, expliqua malgré tout le ministre de l'Intérieur. Il a déjà été jugé et estimé coupable par un tribunal et il n'appartient pas au gouvernement de Sa Majesté de revenir sur les faits qui ont été examinés par les tribunaux compétents. Il n'est pas conforme à notre politique, capitaine, d'empiéter sur les

prérogatives du pouvoir judiciaire, mais de temps à autre, très peu souvent, nous menons effectivement une enquête. Cette requête concerne l'une de ces rares affaires.

Sandman déroula le document, écrit avec une encre brunâtre sur un papier jaune bon marché.

— Dieu m'est témoin, lut-il à voix haute, que c'est un bon garçon et qu'il n'a pas pu tuer lady Avebury, étant incapable, Dieu le sait, de tuer ne serait-ce qu'une mouche.

Il y en avait beaucoup plus long dans la même veine, mais Sandman ne put continuer à lire parce que le ministre de l'Intérieur avait repris la parole.

— Il s'agit d'un certain Charles Corday. Ce n'est pas son vrai nom. Comme vous le voyez, la requête vient de sa mère, qui signe Cruttwell, mais, Dieu sait pourquoi, ce garçon semble avoir adopté un nom français. Il a été reconnu coupable de l'assassinat de la comtesse d'Avebury. Vous vous souvenez sans doute de l'affaire ?

— Je crains que non, monsieur le Ministre, répondit Sandman, qui ne s'était jamais beaucoup intéressé aux crimes, n'avait jamais acheté les calendriers de Newgate ni lu les feuilles qui célébraient les grands criminels et leurs faits et gestes.

— Il n'y a là-dedans aucun mystère, dit le ministre de l'Intérieur. Ce misérable a violé et tué la comtesse à coups de couteau. Il mérite amplement d'être pendu. Quand doit-il monter sur l'échafaud ? demanda-t-il à Witherspoon.

— Dans une semaine, *my lord*.

— S'il n'y a pas de mystère, monsieur le Ministre, pourquoi enquêter sur les faits ? demanda Sandman.

— Parce que la requérante, Maisie Cruttwell, répondit Sidmouth en prononçant le nom comme s'il avait mauvais goût, est une couturière de Sa Majesté, la reine Charlotte, et Sa Majesté a eu la bonté de s'intéresser à son cas.

Par le ton de sa voix, lord Sidmouth laissait entendre qu'il eût volontiers étranglé l'épouse du roi George III pour cette bonté.

— Il est de ma responsabilité et de mon devoir de loyal sujet d'assurer à Sa Majesté que l'enquête a été menée comme il le fallait et que la culpabilité de ce misérable ne fait pas l'ombre d'un doute. J'ai donc écrit à Sa Majesté pour l'informer que je nomme un enquêteur

qui va examiner les faits et lui donner la garantie que justice a bien été rendue.

Sidmouth avait expliqué tout cela d'une voix ennuyée. Il pointa un doigt osseux vers Sandman.

— Je veux savoir si vous serez cet enquêteur, capitaine, et si vous comprenez ce qu'il faut faire.

Sandman acquiesça.

— Vous souhaitez rassurer la reine, monsieur le Ministre, et pour cela vous devez être entièrement convaincu de la culpabilité du condamné.

— Non ! fit sèchement Sidmouth. Je suis d'ores et déjà tout à fait convaincu de sa culpabilité. Corday a été reconnu coupable après que la procédure eut dûment suivi son cours. C'est la reine qui veut obtenir une certitude.

— Je comprends, dit Sandman.

Witherspoon se pencha en avant.

— Pardonnez la question, capitaine, mais vous n'êtes pas d'inclination radicale ?

— Radicale ?

— Vous n'êtes pas opposé à la pendaison ?

— Pour un homme qui viole et tue ? Bien sûr que non, dit Sandman avec indignation.

La réponse était sincère, bien qu'en vérité il n'ait guère réfléchi à la question. Il n'avait jamais assisté à une exécution. Il savait qu'il y avait un gibet à Newgate, un autre au sud du fleuve, à la prison de Horsemonger Lane, et un dans chaque ville d'Angleterre et du pays de Galles où siégeait une cour d'assises. De temps à autre, il entendait dire que le gibet était utilisé trop souvent, qu'il était absurde de pendre un paysan affamé parce qu'il avait volé un mouton à cinq shillings, mais rares étaient ceux qui souhaitaient supprimer purement et simplement la pendaison. L'échafaud servait à la fois à dissuader, à châtier et à servir d'exemple. C'était une nécessité, un engin civilisateur qui protégeait les honnêtes gens des criminels.

Witherspoon sourit, satisfait par la réponse indignée de Sandman.

— Je ne pensais pas que vous étiez un radical, mais mieux vaut en être sûr, dit-il tranquillement.

— Alors, allez-vous entreprendre cette enquête ? demanda lord

Sidmouth en jetant un coup d'œil à l'horloge.

Il attendait une réponse immédiate, mais Sandman hésitait. Il hésitait non pas parce qu'il ne voulait pas de ce travail, mais parce qu'il n'était pas certain de posséder les compétences nécessaires pour enquêter sur un crime. Mais qui les possédait ? se demanda-t-il. Lord Sidmouth prit cette hésitation pour de la répugnance.

— Le travail ne vous coûtera guère, dit-il d'un air irrité. Ce garçon est de toute évidence coupable et nous voulons seulement apaiser les inquiétudes bien féminines de la reine. Un salaire d'un mois pour une journée de travail ?

Il s'interrompit et ricana.

— À moins que vous ne craigniez que cette mission ne vous empêche de jouer au cricket ?

Sandman avait besoin d'un mois de salaire et il ignora donc l'insulte.

— Je vais mener cette enquête et j'en serai honoré, monsieur le Ministre.

Witherspoon se leva, signifiant que l'entretien était terminé, et le ministre de l'Intérieur salua Sandman d'un signe de tête.

— Witherspoon va vous fournir un mandat et j'attends avec impatience votre rapport. Au revoir, monsieur.

— Votre serviteur, monsieur le Ministre.

Sandman s'inclina, mais le ministre s'occupait déjà d'autres affaires. Le jeune homme suivit le secrétaire dans une antichambre où un clerc s'affairait à son bureau.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie. Apposer le cachet sur votre mandat va prendre un petit moment.

Sandman avait emporté la requête Corday et il la lut en entier, ce qui ne lui apprit d'ailleurs pas grand-chose de plus. La mère du condamné, qui avait signé la requête d'une croix, avait dicté ce recours en grâce de manière incohérente. Son fils était une bonne âme, affirmait-elle, un garçon inoffensif et un chrétien. Au bas de la requête, il y avait deux commentaires accablants. « Absurde, disait le premier. Il est coupable d'un crime odieux », tandis que le second, écrit en pattes de mouche, affirmait : « Que la loi suive son cours. » Sandman montra la requête à Witherspoon.

— Qui a rédigé ces commentaires ?

— Le second est la décision du ministre de l'Intérieur. Il a écrit cela avant de savoir que Sa Majesté s'intéressait à l'affaire. Le premier, c'est celui du juge qui a prononcé la sentence. Il est de coutume d'adresser toutes les requêtes au juge compétent avant de prendre une décision. Dans le cas présent, il s'agit de sir John Silvester. Vous le connaissez ?

— Je crains que non.

— C'est l'avocat nommé par la Couronne pour remplir les fonctions de juge. Vous imaginez qu'il s'agit d'un juge très expérimenté. Pas le genre d'homme à laisser commettre une grossière erreur judiciaire dans son tribunal.

Il tendit une lettre au clerc.

— Votre nom doit figurer sur le mandat. Il s'écrit comme il se prononce ?

— Oui, répondit Sandman.

Il relut la requête, mais elle n'apportait aucune preuve démentant les faits. Maisie Cruttwell se bornait à clamer l'innocence de son fils, mais ne la prouvait en rien. Elle en appelait simplement à la pitié du roi.

— Pourquoi avez-vous fait appel à moi ? demanda Sandman à Witherspoon. Je veux dire que vous avez sans doute eu recours aux services d'autres personnes dans le passé ? Elles ne donnaient pas satisfaction ?

— Monsieur Talbot donnait entière satisfaction, répondit Witherspoon en cherchant le cachet qui allait authentifier le mandat, mais il est mort.

— Ah.

— Une attaque. C'est très triste. Pourquoi vous avoir choisi ? Parce que, comme vous l'a dit le ministre de l'Intérieur, vous avez été recommandé.

Il farfouillait dans le contenu d'un tiroir en quête du cachet.

— J'avais un cousin à Waterloo, poursuivit-il, le capitaine Witherspoon, un hussard. Il était dans l'état-major du duc. Vous le connaissiez ?

— Non, hélas.

— Il a été tué.

— Je suis navré de l'apprendre.

— C'est peut-être mieux ainsi, fit Witherspoon, qui avait enfin

trouvé le cachet. Il disait sans cesse qu'il redoutait la fin de la guerre. Il se demandait quelle agitation la paix risquait d'apporter.

— C'était une crainte assez répandue dans l'armée, remarqua Sandman.

— Ce mandat confirme que vous effectuez une enquête pour le compte du ministère de l'Intérieur. Il prie vos interlocuteurs de se montrer coopératifs, mais elle ne les y oblige pas, dit le secrétaire en faisant chauffer un bâtonnet de cire sur la flamme d'une bougie. Prenez note de cette distinction, capitaine, notez-la bien. Nous n'avons aucun droit légal d'exiger leur coopération, insista-t-il en laissant couler la cire sur la lettre avant d'enfoncer avec soin le cachet dans la pâte écarlate. Nous ne pouvons que les prier de coopérer. Je vous serai reconnaissant de me restituer ce mandat à la fin de votre enquête et, quant à la nature de celle-ci, capitaine, je vous suggère qu'elle ne soit pas trop laborieuse. La culpabilité de ce garçon ne fait aucun doute. Corday est un violeur, un meurtrier et un menteur. Il ne nous manque qu'une confession. Vous le trouverez à Newgate et, si vous vous montrez suffisamment énergique, je suis persuadé qu'il vous confessa son crime abominable. Votre travail sera alors achevé.

Il lui tendit le mandat.

— J'espère avoir très bientôt de vos nouvelles. Nous voulons un rapport écrit, mais, je vous en prie, soyez bref.

Il retira soudain la lettre pour donner plus de force à ses paroles.

— Ce que nous ne voulons surtout pas, capitaine, c'est que vous compliquiez les choses. Fournissez-nous un rapport succinct, qui permettra d'assurer à la reine qu'il n'y a aucun motif possible de pardon et de classer cette triste affaire.

— Et s'il ne confesse pas son crime ?

— Amenez-le à le faire, dit Witherspoon avec force. De toute façon, il sera pendu, capitaine, que vous ayez ou non rendu votre rapport. Il serait seulement préférable que nous puissions rassurer Sa Majesté quant à la culpabilité de ce misérable avant qu'il ne soit exécuté.

— Et s'il est innocent ? demanda Sandman.

Witherspoon parut épouvanté par cette hypothèse.

— Comment pourrait-il l'être ? Il a déjà été jugé coupable !

— Certes, dit Sandman en prenant la lettre pour la glisser dans la poche de sa redingote. Monsieur le Ministre a évoqué des



émoluments, ajouta-t-il gauchement.

Il détestait parler d'argent : c'était très gênant, mais la pauvreté aussi.

— Oui, bien sûr. Nous versions d'ordinaire vingt guinées à M. Talbot, mais je trouve difficile d'accorder une telle rémunération dans l'affaire présente, tant elle est simple. Je demanderai une lettre de change de quinze guinées. Je vous la fais envoyer à cette adresse ?

Il jeta un coup d'œil à son calepin et parut choqué.

— La Gerbe de Blé ? Dans Drury Lane ?

— C'est cela, confirma froidement Sandman.

Il n'ignorait pas que Witherspoon attendait qu'il se justifiât, car la Gerbe de Blé était connue comme un repère de vauriens. Sandman n'était pas au fait de cette triste réputation quand il avait loué sa chambre et il estimait donc qu'il n'avait pas à donner d'explications.

— Je suis sûr que vous savez ce que vous faites, dit Witherspoon d'un ton dubitatif.

Sandman hésitait. Il n'était pas lâche et il passait même pour un brave, mais il s'était acquis cette réputation dans le feu de la bataille et ce qu'il avait à dire à ce moment-là exigeait tout son courage.

— Vous avez parlé d'une lettre de change, monsieur Witherspoon, et je me demandais si vous accepteriez de me faire remettre des espèces. Il va inévitablement y avoir des dépenses...

Il n'acheva pas sa phrase, étant incapable d'imaginer quelles pourraient être ces dépenses. Witherspoon et le clerc le regardaient comme s'il avait baissé son pantalon.

— Des espèces ? répéta Witherspoon à mi-voix.

— Vous souhaitez que l'affaire soit réglée rapidement, dit Sandman en rougissant, et il peut y avoir des imprévus qui entraîneront des frais. Je ne peux prévoir la nature de ces imprévus, mais...

Il haussa les épaules et laissa à nouveau sa phrase inachevée.

— Prendergast, dit Witherspoon au clerc en regardant Sandman, voulez-vous aller au bureau de M. Hodge lui présenter mes compliments et lui demander de nous avancer quinze guinées. (Il marqua une pause sans cesser de regarder Sandman.) En espèces.

On alla chercher l'argent, le remit à Sandman, qui sortit du ministère les poches lestées d'or. Pauvreté de malheur, pensa-t-il, mais il devait son loyer à la Gerbe de Blé et n'avait pas pris de vrai repas

depuis trois jours.

Quinze guinées ! Il pouvait s'offrir un déjeuner. Un déjeuner, du vin et un après-midi de cricket. C'était tentant, mais il n'était pas homme à se dérober à son devoir. Peut-être son travail d'enquêteur du ministère de l'Intérieur était-il temporaire, mais, s'il menait rondement cette enquête, il pouvait espérer se voir confier par lord Sidmouth d'autres missions plus lucratives. Il renonça donc à son déjeuner, oublia le vin et remit le cricket à plus tard. Il lui fallait rendre visite à un meurtrier et obtenir sa confession.

Il se mit en route.

Dans Old Bailey, une rue qui partait de Newgate Street et se rétrécissait pour aboutir à Ludgate Hill, on était en train de démonter l'échafaud. La serge noire qui avait enveloppé la plate-forme était déjà pliée dans une carriole, et deux hommes descendaient la lourde potence à laquelle avaient été pendus les quatre condamnés. Les premières feuilles décrivant les exécutions et les crimes qui les avaient motivées étaient vendues à la criée pour un penny à ceux qui étaient restés pour voir Jemmy Botting hisser les quatre cadavres hors de la fosse, les asseoir sur le bord pour leur enlever le nœud coulant et les placer dans leur cercueil. Une poignée de spectateurs étaient ensuite montés sur l'échafaud pour faire toucher leurs verrues, leurs furoncles ou leurs tumeurs par la main de l'un des morts.

Les cercueils avaient enfin été portés à l'intérieur de la prison, mais des badauds restaient là uniquement pour assister au démontage de l'échafaud. Deux colporteurs vendaient ce qu'ils prétendaient être des bouts des cordes qui avaient servi à la pendaison. Des avocats en perruque et en robe noire se hâtaient entre le Lamb Inn, le Magpie and Stump et les tribunaux construits près de la maison d'arrêt. La rue avait été réouverte à la circulation et Sandman dut se faufiler entre des chariots, des équipages et des charrettes pour gagner l'entrée de la prison. Il s'attendait à voir des gardiens et des verrous, et trouva un portier en uniforme en haut des marches et une douzaine de personnes qui allaient et venaient. Des femmes portaient des paquets de nourriture, des bébés et des bouteilles de gin, de bière ou de rhum. Des enfants couraient et criaient tandis que deux garçons en tablier du Magpie and Stump traversaient la rue pour apporter sur des plateaux de bois des repas chauds aux détenus qui pouvaient se les offrir.

— Votre Honneur cherche quelqu'un ? demanda le portier qui, voyant Sandman indécis, avait traversé la cohue pour venir à lui.

— Je viens voir Charles Corday, répondit-il.

Devant l'air stupéfait du portier, il ajouta qu'il était envoyé par le ministère de l'Intérieur.

— Je m'appelle Sandman, capitaine Sandman, et je suis l'enquêteur officiel de lord Sidmouth, expliqua-t-il en tirant de sa poche le mandat portant l'impressionnant cachet du ministère.

— Ah ! fit le portier, pas du tout intéressé par la lettre d'agrément. Vous remplacez M. Talbot, Dieu ait son âme. C'était un vrai gentleman, monsieur.

Sandman remit le mandat dans sa poche.

— Peut-être devrais-je présenter mes respects au gouverneur ? suggéra-t-il.

— Au directeur, monsieur. M. Brown est le directeur de l'établissement, et il est tout à fait inutile de lui rendre visite. Entrez, monsieur, et allez voir le détenu. M. Talbot, Dieu ait son âme, les emmenait dans l'une des boîtes à sel vides et il avait avec eux une petite discussion. (Le portier sourit et mima des coups de poing.) Il s'y entendait, M. Talbot, pour découvrir la vérité. Il était grand et fort, mais vous l'êtes aussi. Rappelez-moi comment s'appelle votre gars ?

— Corday.

— Il est condamné à mort, n'est-ce pas ? Vous le trouverez donc dans le Press Yard, Votre Honneur. Vous avez un riboustin, monsieur ?

— Un riboustin ?

— Un pistolet, monsieur. Non ? Certains messieurs en ont, mais les armes ne sont pas recommandables, pour la raison que ces misérables pourraient vous maîtriser. Et un petit conseil, si vous permettez, capitaine.

Le portier, dont l'haleine empestait le rhum, prit Sandman par le revers de la redingote pour appuyer ses paroles.

— Il va vous dire qu'il n'a rien fait, monsieur. À les en croire, aucun d'eux n'est coupable ! Ils jurent tous sur la vie de leur mère qu'ils n'ont rien fait. Mais c'est faux.

Il sourit derechef et lâcha le revers de Sandman.

— Vous avez une montre, monsieur ? Oui ? Mieux vaut ne pas entrer

avec un objet de valeur. Elle sera dans ce placard, monsieur, sous clé et sous ma garde. En tournant par là, vous trouverez un escalier. Descendez, monsieur, suivez le passage souterrain et ne faites pas attention à l'odeur. Attention derrière vous !

Cette dernière injonction s'adressait à toutes les personnes présentes dans l'entrée car trois ouvriers armés de matraques portaient un cercueil à l'extérieur de la prison.

— C'est la fille qui a été pendue ce matin, confia le portier à Sandman. Ces messieurs aiment disséquer le corps des jeunes dames, ils aiment beaucoup ça. En bas des escaliers, monsieur, et tout droit.

La puanteur rappela à Sandman les cantonnements espagnols pleins de soldats britanniques fatigués. L'odeur devenait de plus en plus répugnante à mesure qu'il avançait dans le passage souterrain dallé. Un autre escalier montait vers le corps de garde, où s'ouvrait la grosse porte à barreaux donnant dans le Press Yard. Deux geôliers armés de gourdins la gardaient.

— Charles Corday ? répéta l'un d'eux quand Sandman lui demanda où le trouver. Vous ne pouvez le manquer. S'il n'est pas dans la cour, c'est qu'il est dans la salle de réunion, expliqua-t-il en montrant une porte ouverte de l'autre côté du Press Yard. Il a l'air d'une nistonne, c'est pour ça que vous ne pouvez pas le rater.

— Une nistonne ?

— Il a l'air d'une donzelle, monsieur, fit le geôlier avec mépris en déverrouillant la porte. Vous êtes un de ses amis ? demanda-t-il en souriant.

Son sourire s'évanouit quand Sandman se retourna et le fixa. Le geôlier avait été soldat ; il se redressa instinctivement et prit une attitude plus respectueuse sous le regard de Sandman.

— Je ne le vois pas dans la cour, monsieur, il doit donc être dans la salle de réunion. La porte là-bas, monsieur.

Le Press Yard était un étroit espace encaissé entre de hauts bâtiments aux murs suintants. Le peu de lumière qui entraît dans cette cour passait par-dessus la frange de pointes de fer qui couronnait le mur de Newgate Street, près duquel une vingtaine de détenus, reconnaissables à leurs chaînes, recevaient leurs visiteurs.

Des enfants jouaient autour d'un égout à ciel ouvert. Assis au pied des marches menant aux cellules, un aveugle marmottait en grattant

les plaies laissées par les fers autour de ses chevilles. Un ivrogne, lui aussi enchaîné, dormait étendu à même le sol tandis qu'une femme, manifestement son épouse, pleurait en silence près de lui. Elle prit Sandman pour un homme riche et tendit la main.

— Ayez pitié d'une pauvre femme, Votre Honneur, ayez pitié.

Sandman entra dans la salle de réunion, une vaste pièce remplie de tables et de bancs. Un feu de charbon brûlait dans une grande cheminée où des marmites étaient suspendues à une crémaillère. Deux femmes, qui de toute évidence préparaient le repas pour une douzaine de personnes assises autour d'une des longues tables, en remuaient le contenu. Le seul geôlier présent dans la pièce, un jeune homme armé d'une matraque assis lui aussi à la table, partageait une bouteille de gin. Les rires cessèrent brusquement quand Sandman apparut. Puis le silence tomba sur les autres tables, et une quarantaine ou une cinquantaine de visages se tournèrent vers le nouveau venu. Quelqu'un cracha. Quelque chose chez Sandman, peut-être sa haute taille, lui donnait un air d'autorité, et ce n'était pas un endroit où l'autorité était appréciée.

— Corday ! appela-t-il en prenant son ton de commandement habituel. Je cherche Charles Corday !

Personne ne répondit.

— Corday ! appela-t-il encore.

— Monsieur ?

La voix, tremblante, venait du coin le plus reculé et sombre de la salle. Sandman se fraya un chemin entre les tables et trouva un personnage pathétique recroquevillé contre le mur. Charles Corday était très jeune, à peine plus de dix-sept ans apparemment, maigre, l'air fragile, le visage d'une pâleur mortelle encadré par de longs cheveux blonds qui lui donnaient effectivement une allure efféminée. Il avait de longs cils, la lèvre tremblante et une ecchymose sombre sur une joue.

— Vous êtes Charles Corday ? demanda Sandman, éprouvant une antipathie instinctive pour ce jeune homme si délicat qui semblait s'apitoyer sur son sort.

— Oui, monsieur, répondit Corday, dont le bras droit tremblait.

— Levez-vous, ordonna Sandman.

Corday cligna des yeux, surpris par ce ton de commandement, mais

il obéit, en grimaçant parce que les fers mordaient dans ses chevilles.

— Je suis envoyé par le ministre de l'Intérieur et il me faut un endroit tranquille où nous puissions parler. Peut-être pouvons-nous aller dans l'une des cellules. Par où y accède-t-on ? Par ici ou par la cour ?

— Par la cour, monsieur, répondit Corday, sans l'air de vraiment comprendre le reste des paroles de Sandman.

Celui-ci emmena le jeune homme vers la porte.

— C'est ton miché, Charlie ? demanda un homme, les fers aux pieds. Il est venu te faire un câlin d'adieu ?

Les autres détenus se mirent à rire, mais Sandman possédait cette capacité qu'ont les officiers aguerris de savoir quand il vaut mieux ignorer l'insubordination. Il ne s'arrêta pas, mais entendit Corday pousser un cri perçant. Il se retourna et vit qu'un individu aux cheveux gras, pas rasé, retenait Corday par les cheveux.

— Je te parle, Charlie ! fit l'homme en lui tirant les cheveux, le faisant crier de nouveau. Un petit baiser, Charlie, ordonna-t-il, un petit baiser.

Les femmes attablées près de la cheminée rirent elles aussi.

— Lâchez-le, dit Sandman.

— On ne donne pas d'ordre ici, l'ami, grogna l'homme. Personne n'en donne, fini les ordres jusqu'à ce que Jemmy vienne nous chercher. Alors, tu peux te barrer, mon vieux...

L'homme s'arrêta brusquement, puis poussa un cri.

— Non ! Non ! hurla-t-il.

Rider Sandman s'était toujours mis en colère facilement. Il le savait et luttait contre cette tendance. Dans la vie quotidienne, il adoptait un ton aimable et mesuré, se montrait poli plus que nécessaire, privilégiait la raison et s'aidait de la prière. Il faisait tout cela parce qu'il craignait que ne se manifeste son tempérament irascible, mais prière, raison et courtoisie n'avaient pas complètement fait disparaître ses accès de mauvaise humeur. Ses soldats savaient qu'il était habité par un démon et qu'il valait mieux ne pas le contrarier, car ses colères étaient aussi soudaines et violentes qu'un orage d'été. Il était grand et fort, assez fort en l'occurrence pour soulever de terre le fauteur de troubles et le plaquer contre le mur, si rudement que sa tête rebondit contre la pierre. Puis l'homme hurla parce qu'il lui avait décoché un

coup de poing dans le ventre.

— Lâchez-le, j'ai dit, répéta sèchement Sandman avec une violence contenue. Vous n'avez pas entendu ? Vous êtes sourd ou complètement idiot ?

Des éclairs dans les yeux, il gifla l'homme à deux reprises.

— Bon Dieu ! Vous me prenez pour un imbécile ? Répondez ! dit-il en secouant le bonhomme.

— Monsieur ? réussit à balbutier l'autre.

— Répondez, bon sang !

Il avait pris le détenu à la gorge et étranglait le malheureux, incapable de prononcer un mot de plus. Un silence total était tombé dans la salle. L'homme étouffait en fixant les yeux clairs de Sandman. Aussi effrayé que les autres détenus par la violence de cette colère, le geôlier traversa la pièce, nerveux.

— Monsieur ! Vous l'étranglez, monsieur !

— Je vais le tuer, gronda Sandman.

— Monsieur ! Je vous en prie, monsieur !

Sandman se calma soudain et lâcha le détenu.

— Si vous êtes incapable de vous montrer courtois, alors taisez-vous, dit-il à l'homme à moitié étouffé.

— Il ne fera plus l'insolent, monsieur, je vous le garantis, affirma anxieusement le geôlier.

— Venez, Corday, ordonna Sandman en sortant de la salle à grandes enjambées.

Il y eut un soupir de soulagement quand il eut quitté la pièce.

— Qui diable était-ce donc ? réussit à demander le détenu en tenant sa gorge endolorie.

— Je l'ai jamais vu.

— Il a pas le droit de me taper dessus.

Les autres grommelèrent leur assentiment, mais aucun ne prit le risque de suivre Sandman pour en débattre avec lui. Il traversa le Press Yard avec Corday, terrifié, jusqu'aux marches d'accès aux quinze boîtes à sel. Les cinq cellules de plain-pied étaient toutes occupées par des prostituées, en plein exercice de leur métier. Encore bouillonnant de colère, Sandman ne se mit pas en peine de s'excuser de les avoir interrompues. Il claqua les portes et grimpa l'escalier pour chercher une cellule vide au premier niveau.

— Celle-ci, dit-il à Corday, qui passa devant lui précipitamment pour entrer dans la cellule.

Sandman frissonna, agressé par la puanteur ambiante dans cette partie de la prison épargnée par l'incendie allumé lors des émeutes de Gordon. Le reste de la prison avait été réduit en cendres, alors que ces étages avaient seulement été un peu calcinés. Les boîtes à sel ressemblaient plus à des culs-de-basse-fosse médiévaux qu'à des cellules modernes. Une natte à même le sol faisait office de matelas, des couvertures pour cinq ou six personnes étaient entassées sous la fenêtre à barreaux et un vase de nuit non vidé puait dans un coin.

— Je suis le capitaine Sandman, se présenta-t-il à nouveau, et le ministre de l'Intérieur m'a demandé d'enquêter sur votre affaire.

— Pourquoi ? osa demander Corday, qui s'était écroulé sur la pile de couvertures.

— Votre mère a des relations, répondit laconiquement Sandman, dont la colère n'était pas encore retombée.

— La reine a parlé en ma faveur ? s'enquit Corday, plein d'espoir.

— Sa Majesté veut avoir confirmation de votre culpabilité, répondit Sandman sur un ton désapprobateur.

— Mais je ne suis pas coupable ! protesta Corday.

— Vous avez été condamné et votre culpabilité n'est donc pas mise en doute.

Il se rendait compte qu'il prenait un ton insupportablement pontifiant, mais il voulait en finir au plus vite avec cette besogne déplaisante afin de pouvoir jouer au cricket. Ce seraient les quinze guinées les plus vite gagnées de sa vie, car il n'imaginait pas que cet individu abject résisterait à sa demande de confession. Efféminé, pathétique, Corday semblait au bord des larmes. Il était débraillé, mais ses vêtements étaient élégants et à la mode : culotte noire, bas blancs, chemise blanche à jabot et gilet de soie bleue. Il ne portait cependant ni cravate ni redingote. Ces vêtements semblaient de bien plus grand prix que tous ceux que Sandman avait jamais pu s'offrir. Cela ne faisait qu'augmenter son antipathie pour le jeune homme, dont la voix nasale et monocorde et l'accent trahissaient une certaine affectation. Un petit arriviste pleurnichard, estima instinctivement Sandman, un gamin tout juste sorti de l'adolescence qui singeait déjà les manières de l'aristocratie.



— Je n'ai rien fait, protesta derechef Corday, puis il se mit à pleurer.

Ses épaules maigres se soulevaient, il geignait et des larmes coulaient le long de ses joues pâles. Sandman se tenait dans l'embrasement de la porte. Son prédécesseur avait manifestement extorqué la confession des détenus à coups de poing. Ce n'était pas honorable et ne pouvait s'envisager. Il lui fallait donc persuader ce petit misérable de lui dire la vérité, mais avant tout il devait le calmer.

— Pourquoi vous faites-vous appeler Corday alors que le nom de votre mère est Cruttwell ? demanda-t-il en espérant le distraire de ses pensées.

Corday renifla.

— Ce n'est pas interdit.

— Ai-je dit cela ?

— Je suis peintre, portraitiste, dit Corday avec humeur comme s'il devait s'en convaincre, et les clients préfèrent les peintres qui portent un nom français. Cruttwell manque de distinction. Feriez-vous faire votre portrait par Charlie Cruttwell si vous pouviez engager M. Charles Corday ?

— Vous êtes peintre ? s'étonna Sandman sans pouvoir cacher sa surprise.

— Oui !

Les yeux rougis par les pleurs, Corday lança un regard belliqueux à Sandman, puis sombra de nouveau dans la détresse.

— J'étais l'apprenti de sir George Phillips.

— Il a beaucoup de succès, malgré son nom anglais prosaïque, dit Sandman avec mépris. Et sir Thomas Lawrence ne me semble pas très français non plus.

— Je pensais que changer de nom me serait utile, répondit Corday d'un air boudeur. Cela a-t-il de l'importance ?

— Votre culpabilité en a, fit sévèrement Sandman et, à tout le moins, vous pourriez affronter le jugement de votre Créateur avec une conscience claire si vous la confessiez.

Corday regarda Sandman comme s'il était fou.

— Vous savez de quoi je suis coupable ? demanda-t-il finalement. Je suis coupable d'avoir aspiré à m'élever au-dessus de mon état. Je suis coupable d'être un peintre honnête, d'être un bien meilleur peintre que ce fichu sir George Phillips, et coupable, ô combien, d'être stupide,

mais je n'ai pas tué la comtesse d'Avebury ! Je ne l'ai pas tuée !

Sandman n'aimait pas ce garçon, mais il craignait de se laisser convaincre par lui, et il se durcit en se rappelant l'avertissement du portier de la prison.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Dix-huit ans, répondit Corday.

— Dix-huit ans, répéta Sandman. Dieu aura pitié de votre jeunesse. On fait tous des choses stupides quand on est jeune et vous en avez fait de terribles, mais Dieu pèsera votre âme et il reste encore de l'espoir. Vous n'êtes pas condamné aux flammes de l'enfer si vous vous confessez et si vous demandez pardon à Dieu.

— Pardon pour quoi ? demanda Corday sur un ton de défi.

Sandman était si décontenancé qu'il ne répondit rien. Les yeux rouges, le visage pâle, Corday leva les yeux vers son imposant interlocuteur.

— Regardez-moi, dit-il. Ai-je l'air d'un homme assez fort pour violer et tuer une femme ? En ai-je l'air ?

Il n'en avait pas l'air, Sandman devait le reconnaître, car Corday était un garçon maigre et chétif, une mauviette, et il se remit à pleurer.

— Vous êtes tous les mêmes, geignit-il. Personne ne m'écoute ! Personne ne se soucie de moi ! Tout ce qu'on veut, c'est que quelqu'un soit pendu.

— Cessez de pleurer, nom de Dieu ! s'exclama Sandman d'une voix rageuse, en se reprochant immédiatement ce nouvel accès de colère. Excusez-moi, bredouilla-t-il.

En entendant ces derniers mots, Corday fronça les sourcils, perplexe. Il s'arrêta de pleurer et regarda Sandman.

— Je ne l'ai pas tuée, dit-il doucement.

— Que s'est-il passé, alors ? demanda Sandman, s'en voulant d'avoir perdu la conduite de l'entretien.

— J'étais en train de peindre son portrait. Le comte d'Avebury voulait un tableau représentant sa femme et il avait demandé à sir George de le faire.

— Il avait demandé à sir George et c'est vous qui le faisiez ? questionna Sandman, sceptique.

Corday n'avait que dix-huit ans, et sir George Phillips était considéré comme le seul rival de sir Thomas Lawrence. Corday soupira

comme si Sandman était irrémédiablement obtus.

— Sir George boit, dit-il d'un ton méprisant. Il attaque au rhum dès le petit déjeuner et picole jusqu'au soir. Sa main tremble. Il boit, et moi je peins.

Sandman recula dans le couloir pour échapper à l'odeur du vase de nuit. Il se demanda s'il n'était pas naïf, car il se sentait porté à croire Corday.

— Vous travaillez dans l'atelier de sir George ? demanda-t-il, non parce que cela lui importait, mais pour combler le silence.

— Non. Son mari voulait qu'elle soit représentée dans sa chambre et c'est là que je peignais. Vous n'imaginez pas combien ça compliquait les choses. Il a fallu que j'apporte un chevalet, une toile, des fusains, des huiles, des bols, des chiffons, des crayons, des bâches. Enfin, puisque le comte d'Avebury payait...

— Combien ?

— Ce qu'a réussi à obtenir sir George. Huit cents guinées ? Neuf cents ? Il m'en a proposé cent.

Corday ne semblait pas satisfait de ce salaire, alors qu'il représentait une fortune aux yeux de Sandman.

— Est-il habituel de peindre une dame dans sa chambre ? demanda celui-ci, étonné.

Il concevait volontiers qu'une femme veuille faire faire son portrait dans un salon ou sous un arbre dans un jardin ensoleillé, mais choisir la chambre lui semblait pervers.

— C'est un portrait de boudoir, répondit Corday, et bien que le terme fût nouveau pour lui, Sandman comprit ce que le prisonnier voulait dire. Ils sont très à la mode. En ce moment, toutes les dames veulent ressembler à la Pauline Bonaparte de Canova.

— Je ne vous suis pas, dit Sandman en fronçant les sourcils.

Face à une telle ignorance, Corday leva les yeux au ciel.

— Le sculpteur Canova a fait une statue très célèbre de la sœur de l'empereur et toutes les beautés d'Europe veulent être représentées dans la même pose. Elle est étendue sur une méridienne, une pomme dans la main gauche, la tête soutenue par la droite.

Corday prit la pose, ce qui embarrassa un peu Sandman.

— Le trait saillant est qu'elle est nue au-dessus de la taille. Et presque nue au-dessous.

— La comtesse était donc nue quand vous l'avez peinte ? demanda Sandman.

— Non. (Corday hésita, puis haussa les épaules.) Il ne fallait pas qu'elle sache qu'elle était représentée nue, et elle posait donc en peignoir. Nous devions faire appel à un modèle pour peindre les seins, à l'atelier.

— Elle ne savait pas qu'elle allait être représentée nue ? fit Sandman, incrédule.

— Son mari voulait un portrait, dit Corday impatiemment, et il voulait qu'elle soit nue, mais elle n'aurait pas accepté. Il lui a donc menti. Une scène de boudoir ne la gênait pas, mais elle aurait refusé de se déshabiller devant qui que ce soit. Nous nous proposons par conséquent de tricher. J'effectuais le travail préliminaire, le dessin, les teintes, au fusain, sur toile, avec quelques touches de couleur : les nuances de la courtepointe, du papier mural, de la peau et des cheveux de cette garce.

Sandman sentit l'espoir renaître tant ces derniers mots avaient été prononcés avec malveillance, comme ils l'auraient été par un meurtrier parlant de sa victime.

— Vous ne l'aimiez pas ? dit-il.

— L'aimer ? Je la méprisais, oui !

Corday cracha par terre.

— C'était une demi-mondaine, une courtisane de haute volée. Une paire de fesses, rien de plus. Mais ça n'est pas parce que je ne l'aimais pas que je l'aurais violée et assassinée. D'ailleurs, vous croyez vraiment qu'une femme comme la comtesse d'Avebury aurait permis à un apprenti peintre d'être seul avec elle ? Pendant tout le temps où j'ai été là, elle a été chaperonnée par une servante. Comment aurais-je pu la violer et la tuer ?

— Il y avait une servante ?

— Bien sûr. Une affreuse garce, appelée Meg, fit Corday avec mépris.

Sandman n'y comprenait plus rien.

— Et je suppose que cette Meg a témoigné à votre procès ?

— Meg a disparu, répondit Corday avec lassitude. C'est pour ça que je vais être pendu.

Il lança un regard noir à Sandman.

— Vous ne me croyez pas, hein ? Vous croyez que j’invente. Mais une femme de chambre était bien là et, quand le procès a eu lieu, elle est restée introuvable.

Il avait dit cela sur un ton de défi, mais son attitude changea brusquement et il se remit à pleurer.

— Est-ce que ça fait mal ? Je sais que oui. C’est certain.

— Où se trouve la demeure du comte ? demanda Sandman en fixant le sol.

— Dans Mount Street, répondit Corday, effondré, en sanglotant. C’est juste à côté...

— Je sais où est Mount Street, le coupa Sandman un peu trop sèchement.

Les pleurs de Corday l’embarrassaient mais, poussé par la curiosité, il continuait à lui poser des questions.

— Et vous reconnaissez que vous étiez chez la comtesse le jour du meurtre ?

— J’y étais juste avant qu’elle soit assassinée. On a frappé à la porte de l’escalier de service. Un petit coup, un signal. La comtesse était tout agitée ; elle a insisté pour que je m’en aille sur-le-champ. Meg m’a donc raccompagné jusqu’à la porte de la maison. J’ai dû tout laisser là, les peintures, la toile, tout, et c’est cela qui a persuadé les agents de police que j’étais coupable.

— Qui a fait appeler la police ?

Corday haussa les épaules pour montrer qu’il l’ignorait.

— Meg ? Un autre domestique ?

— Et les agents vous ont trouvé à l’atelier de sir George. Qui se trouve où ?

— Dans Sackville Street. Au-dessus de chez Gray, le bijoutier.

Corday fixait Sandman de ses yeux rouges.

— Vous avez un couteau ?

— Non.

— Si vous en avez un, je vous supplie de me le donner. Donnez-le-moi ! J’aime mieux me couper les veines que rester ici ! Je n’ai rien fait, rien ! Et pourtant, on me bat, on me maltraite toute la journée et je vais être pendu dans une semaine.

Sandman se racla la gorge.

— Pourquoi ne restez-vous pas ici, dans ces cellules ? Vous y seriez

seul.

— Seul ! J'y serais seul deux minutes ! C'est plus sûr en bas. Au moins, il y a des témoins.

Corday s'essuya les yeux avec sa manche.

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— Maintenant ?

Sandman était dérouté. Il avait espéré entendre une confession, puis rentrer à l'auberge pour rédiger son rapport. Au lieu de cela, il se trouvait plongé dans la plus grande perplexité.

— Vous avez dit que le ministre de l'Intérieur veut que vous fassiez une enquête. Vous allez la faire ? demanda le jeune homme avec un regard de défi, puis son visage se décomposa de nouveau. Vous vous en fichez. Tout le monde s'en fiche !

— Je mènerai l'enquête, répondit Sandman d'un ton bourru.

Soudain, il fut incapable de supporter plus longtemps la puanteur des lieux, les pleurs et la détresse de Corday. Il tourna les talons et descendit l'escalier précipitamment. Il se retrouva dans l'atmosphère moins viciée du Press Yard et eut un bref moment de panique à la pensée que les geôliers n'allaient pas lui ouvrir la porte menant au passage souterrain – ce qui n'arriva pas, évidemment.

Le portier déverrouilla le placard et lui rendit sa montre, une Bréguet en or que lui avait offerte Eleanor. Il avait essayé de la lui renvoyer avec ses lettres, mais elle avait refusé de les accepter.

— Vous avez trouvé votre homme, monsieur ?

— Oui.

— Et il vous a débité son histoire, j'en suis certain, fit le portier en riant. Il vous l'a débitée, hein ? Ils vous racontent des balivernes, monsieur. Des vrais baratineurs. Mais il y a un bon moyen de savoir si ces vauriens vous mentent, un très bon moyen, monsieur.

— Puisque je dois le savoir...

— Ils parlent, monsieur. C'est comme ça qu'on voit qu'ils racontent des mensonges : ils parlent.

Content de sa plaisanterie, le portier s'étrangla de rire. Sandman descendit les marches et se retrouva dans Old Bailey.

Il resta immobile sur le trottoir, ignorant la cohue. Il se sentait comme souillé par la prison. Il ouvrit le boîtier de sa montre : il était déjà plus de deux heures et demie. « *A Rider in aeternam* », disait

l'inscription qu'Eleanor avait fait graver à l'intérieur du boîtier. Cette promesse manifestement fausse n'était pas pour améliorer son humeur. Il referma le couvercle d'un coup sec à l'instant où un ouvrier lui criait de faire attention. La trappe, le pavillon et l'escalier de l'échafaud avaient été démontés et les planches auparavant assemblées pour servir de revêtement à la plate-forme étaient jetées au sol, dangereusement près de lui. Un charretier transportant une cargaison de briques fouettait jusqu'au sang les flancs de ses chevaux, bien que ceux-ci se trouvent bloqués par d'autres véhicules.

Sandman remit finalement sa montre dans son gousset et se dirigea vers le nord. Il hésitait beaucoup. Corday avait été jugé coupable et pourtant, bien que Sandman n'ait pas éprouvé une ombre de sympathie pour le jeune homme, son récit se tenait. Le portier avait sans aucun doute raison et tous les détenus de Newgate devaient être convaincus de leur innocence, mais Sandman n'était pas précisément un naïf. Il avait commandé une compagnie de soldats avec une habileté consommée et savait déceler la vérité dans ce qu'on lui racontait. Si Corday était innocent, les quinze guinées qui alourdissaient ses poches n'allaient être gagnées ni rapidement ni facilement.

Il avait besoin de conseils et alla donc regarder un match de cricket.

Sandman arriva à Bunhill juste avant que les cloches de la ville sonnent trois heures, leur tintement couvrant momentanément le claquement de la batte sur la balle, les hurlements et les applaudissements des spectateurs. À en juger par les cris, ce devait être une foule importante et un bon match.

— Je ne veux pas de vos six pence, capitaine, lui dit le gardien en lui faisant signe d'entrer.

— Vous devriez, Joe.

— Ouais, et vous, vous devriez jouer, capitaine.

Joe Mallock, le gardien du champ de tir, avait naguère lancé pour les meilleurs clubs de Londres, mais des douleurs articulaires l'avaient empêché de continuer à jouer. Il se rappelait bien l'un de ses derniers matchs, où un jeune officier à peine sorti de l'école l'avait battu à plates coutures sur le terrain de New Road, à Marylebone.

— Ça fait trop longtemps que vous n'avez pas manié la batte, capitaine.

— Je ne suis plus de toute première jeunesse, Joe.

— Plus de toute première jeunesse ! Vous n'avez pas encore trente ans. Allez-y ! Aux dernières nouvelles, l'Angleterre en était à cinquante-six points d'avance avec seulement quatre guichets gagnés. Ils ont besoin de vous !

Au moment où Sandman se dirigeait vers les limites du terrain, des huées s'élevèrent dans la foule. Le onze du marquis de Canfield jouait



contre un onze d'Angleterre, et l'un des joueurs de champ du marquis avait laissé tomber une balle facile à rattraper et affrontait les quolibets des spectateurs. « Espèce d'empoté ! Donnez-lui une épuisette ! » criaient-ils.

Sandman jeta un coup d'œil au tableau d'affichage. À son second tour de batte, l'Angleterre n'avait que soixante points d'avance et avait toujours en main quatre guichets. La plupart des spectateurs soutenaient le onze d'Angleterre et des hurlements saluèrent un beau coup qui envoya la balle à toute vitesse vers l'autre bout du terrain. Le lanceur du marquis, un géant barbu, cracha dans l'herbe puis leva les yeux vers le ciel bleu comme s'il était sourd aux cris de la foule. Sandman regarda le batteur, un certain Budd, parcourir le terrain entre les guichets et tapoter de la main une parcelle de gazon déjà aplanie.

Sandman dépassa les voitures stationnées près des limites du terrain. Le marquis de Canfield, cheveux blancs, barbe blanche, bien installé avec sa longue-vue dans un landau, le gratifia d'un bref signe de tête, puis regarda intentionnellement ailleurs. Un an plus tôt, avant que le père de Sandman ait jeté l'opprobre sur sa famille, le marquis l'aurait salué de vive voix, aurait souhaité bavarder un moment avec lui et l'aurait prié de jouer dans son équipe. Désormais que le nom de Sandman était sali, le marquis le battait froid délibérément. Au même moment, un peu plus loin le long des limites et comme à titre de compensation, quelqu'un lui fit signe vigoureusement d'une voiture et l'appela avec enthousiasme :

— Rider ! Par ici ! Rider !

C'était un grand jeune homme dégingandé, terriblement maigre, tout en os, au long nez, qui portait des vêtements noirs élimés et fumait une pipe en terre dont des cendres dégringolaient sur son gilet et sa redingote. Ses longs cheveux roux tombaient sur son visage et sur son large col démodé.

— Abaisse le marche-pied et monte, dit-il à Sandman. Tu es affreusement en retard. Heydell a marqué trente-quatre points au premier tour, et des points bien mérités. Comment vas-tu, mon cher ? Fowkes sert très convenablement, mais il manque un peu de précision vers l'extérieur. Budd est toujours en jeu et le gars qui vient d'entrer s'appelle Fellowes. Je ne sais rien de lui. Tu aurais dû jouer. Tu es tout

pâle. Tu manges comme il faut ?

— Je mange. Et toi, comment vas-tu ?

— Dieu me protège. Dans Son ineffable sagesse, Il me protège.

Le révérend et lord Alexander Pleydell se rassit.

— J'ai vu que mon père t'a ignoré.

— Il m'a salué discrètement.

— Il t'a salué ? Ah ! C'est bien aimable à lui. Est-il vrai que tu as joué pour sir John Hart ?

— Joué et perdu, dit Sandman avec amertume. Ses joueurs ont été achetés.

— Cher Rider ! Je t'avais pourtant mis en garde contre sir John ! Il est cupide. Il voulait que tu joues uniquement pour que tout le monde croie que son équipe était incorruptible et ça a marché, n'est-ce pas ? J'espère seulement qu'il t'a bien payé parce qu'il a dû gagner beaucoup d'argent sur ta crédulité. Veux-tu une tasse de thé ? Bien sûr. Je vais demander à Hughes d'aller en chercher, avec du gâteau, au stand de Mme Hillman, qu'en penses-tu ? Budd est bon comme toujours, tu ne trouves pas ? Quelle frappe ! Tu as déjà soupesé sa batte ? Un véritable gourdin ! Oh, bravo ! Quel coup ! Allez, vas-y !

Il acclamait l'Angleterre d'une voix forte, afin que son père, qui possédait l'équipe adverse, l'entende.

— Excellent ! Bien joué ! Hughes, mon cher, où êtes-vous ?

Hughes, le valet de lord Alexander, s'approcha de la voiture.

— Monsieur ?

— Saluez le capitaine Sandman, Hughes. Je crois que nous allons nous offrir un thé. Et peut-être du gâteau aux abricots de Mme Hillman ?

Il lui mit de l'argent dans la main.

— Que disent les bookmakers, Hughes ?

— Ils donnent l'équipe de votre père largement gagnante, monsieur.

Il confia au domestique deux pièces de plus.

— Le capitaine Sandman et moi allons parier une guinée chacun sur l'équipe d'Angleterre.

— Je ne puis me le permettre, protesta Sandman, et par ailleurs je déteste parier au cricket.

— Allons, ne fais pas l'important, dit lord Alexander. Nous n'achetons pas les joueurs mais risquons seulement un peu d'argent

sur leurs performances potentielles. Tu es vraiment pâle, Rider. Tu n'es pas malade, au moins ? Tu n'as pas attrapé le choléra, la peste ou une consommation ?

— La fièvre des prisons.

— Mon cher ami ! s'exclama lord Alexander, horrifié. La fièvre des prisons ? Eh, pour l'amour de Dieu, assieds-toi.

La voiture tangua quand Sandman s'assit face à son ami. Ils étaient allés à la même école et y étaient devenus des amis inséparables. Sandman, qui excellait en sport et était donc l'un des héros de l'école, protégeait lord Alexander des brimades que lui valait son pied bot. Au sortir de l'école, Sandman avait acheté un brevet dans l'infanterie tandis que lord Alexander, deuxième fils du marquis de Canfield, était entré à Oxford. Il y avait obtenu une double mention très bien, lors de la première année où ce genre de distinction était accordée.

— Ne me dis pas que tu es allé en prison, fit-il sur un ton de reproche.

Sandman sourit et montra à son ami le mandat confié par le ministère de l'Intérieur. Puis il raconta sa visite à la prison – son récit était constamment interrompu par les exclamations élogieuses ou méprisantes que poussait lord Alexander à la suite d'un beau ou d'un mauvais coup. Comme il avait souvent la bouche pleine de gâteau aux abricots, les miettes venaient rejoindre les cendres de sa pipe sur son gilet. Un sac plein de pipes en terre était posé près de lui et, dès que l'une se bouchait, il en prenait une autre et actionnait son briquet. Les étincelles tombaient sur sa redingote et sur la banquette de cuir de la voiture.

— À mon sens, il y a peu de chances que le jeune Corday soit coupable, dit-il quand Sandman eut achevé son récit.

— Mais il a été jugé.

— Mon cher Rider ! Mon très cher Rider ! As-tu déjà assisté à un procès à Old Bailey ? Bien sûr que non, tu étais trop occupé à châtier les Français, mon pauvre ami. Mais je crois pouvoir affirmer que ces quatre juges statuent sur une centaine d'affaires par semaine. Cinq par jour chacun ! Parfois plus. Ces prévenus ne sont pas jugés, Rider. On les traîne de Newgate par le passage souterrain, ils arrivent en clignant des yeux dans le tribunal, on expédie leur procès et ils repartent les fers aux pieds ! Ce n'est pas de la justice !

— Ils sont pourtant défendus, n'est-ce pas ?

Lord Alexander se tourna, atterré, vers son ami.

— Les assises ne sont pas vos cours martiales, Rider. Nous sommes en Angleterre ! Quel avocat daignerait défendre un jeunot sans le sou accusé d'avoir volé un mouton ?

— Corday n'est pas sans le sou.

— Mais je parie qu'il n'est pas riche. Bon sang, Rider, cette femme a été retrouvée nue, en sang, le couteau du peintre dans la gorge.

Sandman regardait les batteurs voler un point après que l'un d'eux eut fait rouler la balle juste derrière lui d'un geste inélégant. Il s'amusait intérieurement de ce que son ami connût en détail l'affaire Corday. Cela signifiait que lord Alexander, quand il n'était pas plongé dans des ouvrages de philosophie, de théologie et de littérature, ne répugnait pas à lire les journaux populaires où l'on décrivait par le menu les crimes les plus odieux.

— Insinues-tu que Corday est coupable ? dit-il.

— Non, Rider. J'insinue qu'il a l'air coupable. C'est différent. Dans tout système judiciaire qui se respecte, on se donne les moyens de distinguer entre les apparences et la réalité. Mais pas dans le tribunal de sir John Silvester. C'est une brute, une brute dénuée de conscience. Oh, bien joué, Budd, bien joué ! Cours, l'ami, cours ! Ne lambine pas !

Lord Alexander prit une autre pipe et l'alluma.

— L'ensemble du système est pernicieux, expliqua-t-il entre deux bouffées. Pernicieux ! On condamne une centaine de types à la pendaison et on n'en occit qu'une dizaine parce que les autres bénéficient d'une commutation de peine. Et comment obtient-on une commutation ? Eh bien, en faisant signer un recours en grâce par le châtelain ou le pasteur local. Mais que se passe-t-il si tu ne connais pas de notables ? Tu es pendu. Pendu haut et court. Quel crétin ! Tu as vu ça ? Fellowes est éliminé, par Dieu ! Piquet du milieu ! Il a fermé les yeux et il a tapé au hasard ! On en a pendu pour moins que ça. Tu comprends ce qui se passe, Rider ? La société, c'est-à-dire les gens respectables comme toi et moi, comme toi du moins, la société a imaginé le moyen de maintenir sous son contrôle les ordres inférieurs. Nous faisons en sorte qu'ils dépendent de notre clémence et de notre bonté. Nous les condamnons à la potence, puis nous leur faisons grâce et ils sont censés se montrer reconnaissants. Reconnaisants ! C'est

très pernicieux.

Lord Alexander était dans tous ses états. Il tordait ses longues mains et ses cheveux, déjà en désordre auparavant, étaient désormais irrémédiablement ébouriffés à force d'être malmenés.

— Ces sacrés Tories sont très pernicieux, dit-il en lançant un regard noir à Sandman, l'incluant dans sa condamnation.

Il fronça les sourcils, puis une heureuse idée lui vint subitement.

— Rider, nous allons assister tous les deux à une pendaison !

— Non !

— C'est de ton devoir de le faire, mon cher. Maintenant que tu es un fonctionnaire de cet État oppresseur, tu dois comprendre quel sort cruel attend ces pauvres diables. Je vais écrire au directeur de Newgate et lui demander de nous réserver une place de choix pour assister à la prochaine exécution. Ah, changement de lanceur. On dit que ce gars-là coupe ses coups très habilement. Tu dînes avec moi ce soir ?

— À Hampstead ?

— Bien sûr. C'est là que j'habite, Rider.

— Alors, je ne pourrai pas.

Lord Alexander soupira. Il s'était efforcé de persuader Sandman de s'installer chez lui et celui-ci avait été tenté. Le père de lord Alexander, quoique en désaccord avec les vues radicales de son fils, lui allouait une rente qui lui permettait d'avoir une voiture, une écurie, des domestiques et une bibliothèque exceptionnellement bien fournie. Mais Sandman savait d'expérience qu'après plus de quelques heures en compagnie de son ami naissaient invariablement d'âpres querelles. Mieux valait rester indépendant.

— J'ai vu Eleanor samedi dernier, dit lord Alexander avec son manque de tact habituel.

— J'imagine qu'elle va bien ?

— J'en suis persuadé, mais j'ai oublié de le lui demander. Pourquoi l'aurais-je fait ? Cela paraissait inutile. Elle n'était manifestement pas à l'agonie et avait bonne mine : pourquoi lui aurais-je posé la question ? Tu te souviens des *Principes* de Paley ?

— C'est un livre ? s'enquit Sandman, s'attirant un regard incrédule. Je ne l'ai pas lu, se hâta-t-il d'ajouter.

— À quoi passes-tu donc ton temps ? demanda lord Alexander d'un ton irrité. Je te l'enverrai, uniquement pour que tu puisses

comprendre les arguments fallacieux avancés pour justifier la potence. Tu sais, dit-il en donnant à Sandman un coup avec le bout de sa pipe pour souligner son propos, tu sais que Paley justifie effectivement la pendaison d'innocents pour la raison spécieuse que la peine capitale est une nécessité, que des erreurs sont inévitables dans un monde imparfait et que celui qui n'est pas coupable souffre donc pour que l'ensemble de la société connaisse une plus grande sécurité. L'innocent exécuté représente donc un sacrifice inévitable, quoique regrettable. Peux-tu souscrire à un tel argument ? On aurait dû pendre Paley !

— C'est un ecclésiastique, j'imagine ? avança Sandman en applaudissant un coup subtil qui envoya un joueur de champ galoper vers la limite du terrain, côté Chiswell Street.

— Bien sûr que oui, mais qu'est-ce que ça a à voir avec la question ? Moi aussi, je suis un ecclésiastique ; est-ce que ça donne à mes arguments une force divine ? Tu dis des absurdités, parfois.

Lord Alexander avait cassé le tuyau de sa pipe en en aiguillonnant son ami et il en alluma une autre.

— Thomas Jefferson dit exactement la même chose, c'est vrai, mais je trouve son raisonnement plus élégant que celui de Paley.

— Ce qui veut dire que tu admires Jefferson et qu'il ne peut rien faire de mal.

— J'espère avoir davantage de discernement, répliqua lord Alexander d'un ton froissé. Et tu dois admettre que Jefferson justifie ses convictions par des raisons politiques.

— Ce qui les rend encore plus répréhensibles. Tu es en train de brûler ta redingote.

— Oh !

Lord Alexander tapa sur l'étoffe pour éteindre la braise tombée de sa pipe.

— Eleanor m'a demandé de tes nouvelles, si j'ai bonne mémoire.

— Vraiment ?

— Je ne te l'ai pas déjà dit à l'instant ? Je lui ai répondu que tu étais en pleine forme. Oh, bien joué ! Excellent. Budd tape presque aussi dur que toi ! Nous nous sommes rencontrés, elle et moi, à l'Egyptian Hall. Il y avait une conférence sur...

Il s'interrompit en fronçant les sourcils pour regarder les batteurs.

— Fichtre, j'ai complètement oublié le sujet de la conférence, mais

Eleanor était là avec le Dr Vaux et sa femme. Bon sang, ce type est stupide.

— Vaux ?

— Non, le nouveau batteur ! Inutile d'agiter la batte comme un éventail ! Tape, mon bonhomme, tape, les battes, c'est fait pour ça ! Eleanor m'a chargé de te transmettre un message.

— Ah, bien !

Le cœur de Sandman se mit à battre plus vite. Ses fiançailles avec Eleanor avaient beau être rompues, il était toujours amoureux d'elle.

— Et qu'a-t-elle dit ?

Lord Alexander fronça les sourcils.

— Ça m'est complètement sorti de la tête, Rider. Vraiment ! Mais ça ne devait pas être bien important. Quant à la comtesse d'Avebury...

Il frissonna, manifestement incapable d'exprimer une opinion sur elle.

— Eh bien ? s'enquit Sandman, sachant qu'il était vain d'attendre que son ami se souvienne de la commission.

— La comtesse ! Ah !

Son exclamation fut assez forte pour attirer les regards d'une centaine de spectateurs.

— Cette coquine ! dit-il avant de se souvenir qu'il était ecclésiastique. Pauvre femme. Elle est sans doute dans un endroit beaucoup plus chaud. Je pense que, si quelqu'un voulait sa mort, ce devait être son mari. Le malheureux portait de ces cornes !

— Tu crois que le comte l'a assassinée ?

— Ils étaient séparés, Rider. N'est-ce pas une indication ?

— Séparés ?

— Ça semble te surprendre, et on se demande pourquoi. La moitié des maris d'Angleterre sont, semble-t-il, séparés de leur femme. La situation n'a rien d'exceptionnel.

Sandman était étonné, parce qu'il aurait juré que Corday avait dit que le comte avait commandé le portrait de sa femme. Pourquoi l'aurait-il fait s'ils étaient séparés ?

— Tu es certain qu'ils n'étaient plus ensemble ?

— Je le sais de source sûre. Je suis lié d'amitié avec le fils du comte, Christopher. Un garçon très cordial. Il était à Brasenose quand j'étais au Trinity.

— Cordial ? répéta Sandman, qui trouvait l'adjectif curieux.

— Très ! Il a eu son diplôme avec des résultats très honorables, puis il est parti étudier avec Lasalle à la Sorbonne. Il s'est spécialisé dans l'étymologie.

— Les insectes ?

— Les mots, Rider, les mots, fit lord Alexander en levant les yeux au ciel. Tu confonds étymologie et entomologie. L'étude de l'origine des mots. J'ai toujours trouvé que ce n'était pas un sujet très sérieux, mais Christopher semblait persuadé qu'il y avait des choses à faire dans ce domaine. La comtesse assassinée était sa belle-mère.

— Il t'a parlé d'elle ?

— Nous parlions de choses sérieuses, dit Alexander d'un ton réprobateur, mais il va de soi que, dans une relation amicale, on apprend des futilités. Il n'y a pas beaucoup d'amour dans cette famille, je puis te le dire. Le père méprise son fils et haïssait sa femme, la femme détestait son mari et le fils était mal disposé à l'égard des deux. On peut affirmer que le comte et la comtesse illustrent à merveille les dangers de la vie de famille. Oh, quel coup ! Excellent travail ! Bravo, l'ami ! Galope, galope !

Sandman applaudit le batteur, puis but le reste de son thé.

— Je suis surpris d'apprendre que Carl et la comtesse étaient séparés, dit-il, parce que Corday a affirmé que Carl avait commandé le portrait. Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Tu dois le lui demander. Mais selon moi, pour ce que vaut mon avis, Avebury, quoique jaloux, en pinçait toujours pour elle. Elle était connue pour sa beauté et lui pour sa sottise. Attention, Rider, je n'accuse personne. Je dis seulement que si quelqu'un avait envie de voir la comtesse morte, cela pouvait bien être son mari, mais je doute qu'il ait porté le coup fatal. Il est malgré tout assez avisé pour louer les services d'un tiers pour effectuer cette sale besogne. Par ailleurs, il est perclus de goutte. Oh, bien joué ! Bien joué ! Allez, vite, fonce !

— Le fils est toujours à Paris ?

— Il est revenu. Je le vois de temps en temps, même si nous ne sommes plus aussi proches que nous l'étions à Oxford. Regarde-moi ça ! Il ne fait que taquiner la balle !

— Tu pourrais me présenter ?

— Au fils d'Avebury ? Pourquoi pas ?



Le match s'acheva peu après huit heures, quand l'équipe du marquis flancha, alors qu'elle était seulement à quatre-vingt-treize points de la victoire. Sa défaite fit plaisir à lord Alexander, mais Sandman soupçonna que le jeu avait encore été truqué. Il ne pouvait le prouver et lord Alexander se moqua de ses soupçons. Il ne voulut rien entendre quand Sandman essaya de refuser ses gains.

— Tu vas prendre ça, insista lord Alexander. Tu loges toujours à la Gerbe de Blé ? Tu sais que c'est un repaire de brigands ?

— Je le sais, maintenant, reconnut Sandman.

— Pourquoi ne dînons-nous pas là-bas ? Je pourrais apprendre un peu d'argot. Hughes ? Faites venir l'équipage et dites à William que nous allons à Drury Lane.

Lord Alexander apprit en effet un peu d'argot. On ne disait pas voler un sac mais barboter un baise-en-ville. Une prison était une carluque, Newgate, l'Auberge de la Tête du Roi, les geôliers, des cascadeurs. Un voyou était un caroubleur et sa victime, un nave. Lord Alexander fut considéré comme un nave, mais un nave sympathique. Il apprit des mots et, en échange, offrit du gin et de la bière.

Quand il partit, minuit était depuis longtemps passé. C'est alors que Sally Hood rentra à l'auberge au bras de son frère, tous les deux passablement éméchés. Ils dépassèrent lord Alexander, déjà monté dans sa voiture, qui avait été ravi d'apprendre que c'était en fait une chignole et ses lanternes, des calbombes. Il se maintenait en station verticale en s'agrippant à une roue quand Sally passa rapidement près de lui. Il la regarda s'éloigner, bouche bée.

— Je suis amoureux. Rider, déclara-t-il tout haut.

Sally jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et lança un sourire éclatant à Sandman.

— Tu n'es pas amoureux, dit celui-ci avec fermeté.

Lord Alexander ne quitta pas Sally des yeux jusqu'au moment où elle disparut dans l'auberge.

— Je suis amoureux, insista lord Alexander. J'ai été frappé par une flèche de Cupidon. Je suis absolument amoureux.

— Tu es surtout très soûl, Alexander.

— Je suis très soûl et amoureux. Tu connais cette dame ? Tu peux me présenter ?

Il partit à la suite de Sally en chancelant ; son pied bot glissa sur les

pavés et il s'étala de tout son long.

— Je tiens absolument à lui présenter mes respects, Rider. Je veux l'épouser.

Il était si ivre qu'il ne tenait plus debout, mais Sandman, Hughes et le cocher réussirent à le hisser dans la voiture, qui, les calbombes vacillantes, partit en bringuebalant vers le nord.

Il pleuvait le lendemain matin et tout Londres semblait de mauvaise humeur. Sandman avait mal à la tête, au ventre, et se rappelait lord Alexander braillant la chanson des condamnés qu'il avait apprise à l'auberge.

« Et maintenant, je vais en enfer, je vais en enfer.  
Ne serions-nous pas bien, ne serions-nous pas bien,  
Si toi aussi tu venais habiter là, habiter là.  
Va au diable ! »

L'air trottait dans la tête de Sandman pendant qu'il se rasait, puis préparait le thé sur le réchaud de l'office, où les locataires avaient le droit de faire bouillir de l'eau. Sally entra précipitamment, les cheveux en désordre, mais sa robe déjà agrafée. Elle remplit une tasse d'eau et la leva comme pour boire à sa santé.

— Bonjour, lança-t-elle à Sandman, avant d'ajouter en souriant : il m'a semblé que vous étiez d'humeur joyeuse, hier soir.

— Bonjour, Mlle Hood, grogna Sandman.  
Elle rit.

— Qui était ce type boiteux avec vous ?

— Mon meilleur ami, répondit Sandman. Le révérend et lord Alexander Pleydell, titulaire d'une maîtrise ès lettres, second fils du marquis et de la marquise de Canfield.

Sally le fixa.

— Vous blaguez.

— Je vous promets que non.

— Il a dit qu'il était amoureux de moi.

Sandman avait espéré qu'elle n'avait pas entendu.

— Et il ne fait aucun doute, Mlle Hood, qu'il le sera encore ce matin en se réveillant à jeun.

Le tact de Sandman fit rire Sally.

— Il est vraiment révérend ? Il n'en porte pas l'habit.

— Il est entré dans les ordres en sortant d'Oxford, mais je crois qu'il l'a fait pour ennuyer son père. À moins qu'à l'époque il n'ait voulu devenir chargé de cours dans son collège ? Mais il n'a jamais eu besoin de gagner sa vie. Il n'a jamais cherché à obtenir une paroisse ni quelque autre travail car il est assez riche. Il prétend qu'il écrit un livre, mais je n'en ai jamais vu la moindre trace.

Sally but son eau et fit la grimace.

— Un révérend riche et boiteux ?

Elle réfléchit un moment puis sourit malicieusement.

— Est-ce qu'il est marié ?

— Non, répondit Sandman, sans ajouter qu'Alexander tombait régulièrement amoureux de toutes les jolies grisettes qu'il rencontrait.

— Bon. J'aurais pu tomber beaucoup plus mal que sur un pasteur bourré, hein ? dit Sally avant de pousser une petite exclamation en entendant la pendule sonner neuf heures. Dieu du Ciel, je suis en retard ! Le casse-pieds pour lequel je travaille aime commencer tôt.

Elle partit en courant. Sandman passa sa casaque et se mit en route pour Mount Street. Alexander l'avait poussé à enquêter et il allait donc le faire. Il avait six jours pour découvrir la vérité et il décida de commencer par Meg, la servante disparue. En cette matinée pluvieuse, Sandman doutait de la véracité de l'histoire de Corday, mais si la servante existait, elle pourrait l'éclairer en confirmant ou contestant les dires du jeune peintre.

Il remonta rapidement New Bond Street, puis se rendit compte soudain qu'il allait passer devant chez Eleanor, dans Davies Street. Comme il ne voulait pas qu'on croie qu'il était venu jouer les importuns, il fit un détour et arriva trempé jusqu'aux os devant la maison de Mount Street où le meurtre avait été commis. Il était facile de repérer l'hôtel particulier du comte d'Avebury, car, même par ce temps et en dépit de la rareté des piétons, une marchande de journaux accroupie sous une bâche vendait ses feuilles de chou juste devant la demeure.

— Le récit d'un meurtre, monsieur ! lança-t-elle à Sandman. Un penny seulement. Un crime affreux, monsieur.

— Donnez-m'en un.

Sandman attendit qu'elle extraie la feuille de son sac en toile goudronnée, puis monta les marches du perron et tapa à la porte. Les volets de la maison étaient clos, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Beaucoup de gens, coincés à Londres en dehors de la saison mondaine, fermaient leurs volets pour laisser croire qu'ils étaient partis à la campagne. Il semblait cependant que la maison était vraiment vide, car personne ne répondit.

— Il n'y a personne, dit la marchande de journaux. Il n'y a plus personne depuis le meurtre, monsieur.

Attiré par les coups de Sandman, un balayeur, un gamin d'une dizaine d'années qui passait par là, s'approcha et confirma que la maison était vide.

— Mais c'est bien la maison du comte d'Avebury ? demanda Sandman.

— Oui, monsieur, et elle est vide, Votre Honneur, répondit le gamin qui espérait un pourboire.

— Il y avait là une servante appelée Meg. Tu la connaissais ?

— Je connais personne, monsieur.

Deux autres gamins payés pour balayer le crottin de cheval se joignirent au premier.

Un vigile armé d'un bâton vint regarder placidement Sandman, mais n'intervint pas. À ce moment-là, la porte de la maison voisine s'ouvrit et une quinquagénaire mal fagotée apparut sur le seuil. La pluie la fit frissonner. Elle jeta un regard nerveux vers le petit groupe et ouvrit un parapluie.

— Madame ! appela Sandman. Madame !

— Monsieur ?

Les vêtements de la femme donnaient à penser que c'était une domestique, peut-être une gardienne. Sandman s'approcha et ôta son chapeau.

— Pardonnez-moi, madame, mais le vicomte Sidmouth m'a chargé d'enquêter sur les tristes événements qui ont eu lieu ici.

Il marqua une pause. La femme le regardait bouche bée tandis que la pluie dégoulinait de son parapluie. Elle semblait impressionnée par la mention du vicomte – en parlant de lui, Sandman espérait bien produire cet effet.

— Est-il vrai, madame, qu'une servante appelée Meg travaillait dans

cette maison ?

La femme lança un coup d'œil à sa porte comme pour chercher une échappatoire, puis elle hocha la tête.

— C'est vrai, monsieur. Elle travaillait bien là.

— Vous la connaissez ?

— Elle est partie, monsieur. Ils sont tous partis.

— Où cela ?

— À la campagne, je crois, monsieur.

Elle fit la révérence, espérant sans doute le persuader de s'en aller.

— À la campagne ?

— Ils sont partis, monsieur. Le comte a une maison à la campagne. Près de Marlborough, monsieur.

Elle n'en savait pas plus. Sandman la cuisina, mais, plus il l'interrogeait, moins elle était certaine de ce qu'elle lui avait déjà dit. Elle n'était en fait sûre que d'une chose : les cuisiniers, les valets de pied, les cochers et les servantes étaient tous partis et elle pensait qu'ils étaient allés à la maison de campagne du comte près de Marlborough.

— C'est ce que je vous ai dit, ils sont tous partis, reprit l'un des petits balayeurs.

— Mme la comtesse est partie et bien partie, ajouta le vigile en riant.

Il semblait évident qu'il n'y avait pas grand-chose de plus à apprendre là et Sandman s'en alla. Meg existait. Cela confirmait en partie l'histoire de Corday, mais en partie seulement, car l'apprenti peintre avait fort bien pu commettre le meurtre quand la servante était sortie de la chambre. Il songea à la mise en garde du portier de Newgate, selon qui tous les détenus mentaient et il se demanda si ce n'était pas une grande naïveté de sa part de douter de la culpabilité de Corday. Après tout, ce petit misérable avait été jugé et condamné.

Lord Alexander méprisait la justice britannique, mais il semblait difficile de la rejeter aussi aisément. Sandman avait passé la majeure partie de la décennie écoulée à se battre pour son pays, contre une tyrannie que lord Alexander célébrait. Un portrait de Napoléon était accroché au mur chez son ami, à côté de George Washington et de Thomas Paine. Rien de ce qui était anglais ne semblait jamais plaire à lord Alexander, qui préférait tout ce qui venait de l'étranger. Le sang qu'avait versé la lame de la guillotine ne le convaincrail jamais que la

liberté et l'égalité sont incompatibles, point de vue qui paraissait évident à Sandman. Ils semblaient condamnés à ne jamais être du même avis. Lord Alexander Pleydell était prêt à se battre pour l'égalité alors que Sandman croyait en la liberté. Il était inconcevable qu'un Anglais libre ne soit pas jugé équitablement, et pourtant sa fonction d'enquêteur l'incitait à penser le contraire. Il était moins dérangeant de supposer que Corday était un menteur. Cependant, Meg existait indubitablement et son existence même faisait planer un doute sur la solide foi de Sandman en la justice britannique.

Il traversait vers l'est Burlington Gardens, plongé dans ses pensées, sans guère prêter attention au fracas des voitures qui passaient sous la pluie avec force éclaboussures, quand il vit que des chariots de tailleurs de pierre et des échafaudages l'empêchaient de continuer. Il obliqua donc dans Sackville Street, où il dut marcher dans le caniveau car un attroupement s'était formé sous le store de la bijouterie Gray. Les badauds étaient là surtout pour s'abriter de la pluie, mais quelques-uns admiraient les rubis et les saphirs d'un magnifique collier exposé dans la vitrine à l'intérieur d'une cage dorée. Gray. Le nom disait quelque chose à Sandman. Il s'arrêta et regarda l'immeuble.

— T'es fatigué de vivre ? lança un charretier en tirant brusquement les rênes pour éviter Sandman, debout au milieu de la rue.

Il l'ignora. Corday avait dit que l'atelier de sir George Phillips se trouvait là, mais on ne voyait rien par les fenêtres au-dessus de la boutique. Il remonta sur le trottoir et trouva une entrée indépendante à côté du magasin. Aucune plaque n'indiquait qui habitait ou travaillait derrière la porte peinte en vert brillant et équipée d'un heurtoir en cuivre bien poli. Un mendiant unijambiste était assis sur le seuil, défiguré par des ulcères.

— Une petite pièce pour un vieux soldat, monsieur ?

— Où avez-vous servi ?

— Au Portugal, monsieur, en Espagne et à Waterloo.

Le mendiant tapota son moignon.

— J'ai perdu cette guibole à Waterloo. J'y étais, monsieur.

— Dans quel régiment ?

— Dans l'artillerie, monsieur, répondit l'homme avec une certaine nervosité.

— Quel bataillon et quelle compagnie ?

— 8<sup>e</sup> bataillon, monsieur.

Le mendiant était maintenant manifestement mal à l'aise et sa réponse n'était pas convaincante.

— Et votre compagnie ? Comment s'appelait le commandant de votre compagnie ?

— Pourquoi est-ce que vous ne passez pas votre chemin ? fit l'homme d'un ton hargneux.

— Je ne suis pas resté longtemps au Portugal, lui dit Sandman, mais je me suis battu en Espagne et j'étais à Waterloo. (Il leva le heurtoir et frappa vigoureusement.) Ça n'a pas été facile en Espagne, mais Waterloo a été bien pire et j'ai beaucoup de sympathie pour ceux qui y ont combattu. (Il frappa de nouveau.) Mais je peux me mettre très en colère contre ceux qui prétendent y avoir été et n'y étaient pas ! ajouta-t-il, de plus en plus menaçant.

Le mendiant décampa et au même moment la porte s'ouvrit sur un page, un jeune Noir de treize ou quatorze ans qui eut un mouvement de recul en voyant le visage furieux de Sandman. Il eut peur et tenta de refermer la porte, mais Sandman réussit à la bloquer avec le pied. Il aperçut à l'intérieur un petit vestibule élégant et, dans le fond, un escalier.

— Je suis à l'atelier de sir George Phillips ?

Le page, qui portait une livrée élimée et une perruque en manque de poudre, poussa sur la porte, mais en vain.

— Si vous n'avez pas de rendez-vous, vous ne pouvez entrer, dit-il.

— J'ai rendez-vous.

— Vous avez rendez-vous ?

Surpris, le garçon lâcha la porte si brusquement que Sandman faillit perdre l'équilibre.

— Vous avez vraiment rendez-vous ?

— Un rendez-vous pris par le vicomte Sidmouth, fit Sandman solennellement.

— Qui est-ce, Sammy ? tonna une voix à l'étage.

— Un monsieur qui dit être envoyé par le vicomte Sidmouth.

— Alors, fais-le monter ! Nous ne sommes pas trop fiers pour peindre les hommes politiques. On leur fait seulement payer le prix fort, à ces salopiots.

— Je prends votre manteau, monsieur ? demanda Sammy en s'inclinant pour la forme devant Sandman.

— Je le garde.

Sandman se glissa dans le vestibule, minuscule mais décoré d'un papier mural rayé au goût du jour et d'un lustre. Il fallait que les riches clients de sir George soient accueillis par un page en livrée, qu'il y ait un tapis dans l'entrée, mais quand on montait l'escalier on était agressé par une forte odeur de térébenthine et la pièce du premier, censée être aussi élégante que le vestibule, était envahie par le désordre. C'était un salon où sir George pouvait montrer ses œuvres et inciter ses clients potentiels à lui commander leur portrait, mais il avait été transformé en débarras où s'entassaient des toiles à demi terminées, des palettes couvertes de peinture séchée, des vieux pinceaux, des chiffons, des vêtements d'homme et de femme et un pâté en croûte moisi. Une deuxième volée d'escalier grimpait au dernier étage et Sammy invita Sandman à monter.

— Vous voulez du café ou du thé, monsieur ? demanda-t-il en se dirigeant vers une porte cachée par un rideau qui menait sans doute à la cuisine.

— Du thé, volontiers.

Le plafond du dernier niveau avait été enlevé pour gagner la hauteur du grenier et des lucarnes avaient été installées entre les fermes du toit pour donner de la lumière. La pluie battait contre les tuiles et des seaux avaient été disposés dans l'atelier partout où il y avait des fuites. Un poêle noir ventru trônait au milieu de la pièce, mais il faisait seulement office de table où étaient posés une bouteille de vin et un verre. Près du poêle, une grande toile était installée sur un chevalet. De l'autre côté de la pièce, un officier de marine, un marin et une femme posaient sur une estrade. La femme poussa un cri en voyant apparaître Sandman, puis saisit vivement un bout de tissu terne qui couvrait une malle sur laquelle était assis l'officier.

C'était Sally Hood. Son chapeau humide à la main, Sandman s'inclina pour la saluer. Elle tenait un trident et portait un casque en cuivre et pas grand-chose d'autre. Rien du tout, même, constata Sandman, bien que ses hanches et ses cuisses aient été à peu près cachées par un bouclier en bois sur lequel on avait hâtivement dessiné au fusain le drapeau du Royaume-Uni. Elle incarnait Britannia.



— Vous vous repaissez les yeux de Mlle Hood à ce que je vois, dit l'homme debout près du chevalet. Et pourquoi pas ? Elle a des seins magnifiques – la quintessence du téton.

— Capitaine, salua Sally d'une petite voix.

— Votre serviteur, Mlle Hood, dit Sandman en s'inclinant derechef.

— Dieu tout-puissant ! s'exclama le peintre. Est-ce moi que vous êtes venu voir ou Sally ?

C'était un homme énorme, gros comme une barrique, avec de grandes bajoues et le nez boursouflé. Son ventre distendait sa chemise à jabot tachée de peinture. Un petit bonnet, comme ceux que l'on met sous une perruque, couvrait ses cheveux blancs.

— Sir George ? s'enquit Sandman.

— À votre service, monsieur.

Sir George tenta une révérence. Il était si corpulent qu'il ne réussit qu'à s'incliner légèrement au niveau de ce qui était censé être sa taille, mais il fit un joli geste avec son pinceau, comme s'il avait tenu un éventail replié.

— Si vous venez pour une commande, vous êtes le bienvenu. Je prends huit cents guinées pour un portrait en pied, six cents à partir de la taille et je ne fais pas de simples portraits à moins de crever de faim, ce qui ne m'est pas arrivé depuis 1799. Le vicomte Sidmouth vous envoie ?

— Il ne souhaite pas commander son portrait, sir George.

— Alors, fichez le camp ! dit le peintre.

Sandman ignore l'injonction et jeta un coup d'œil circulaire sur l'atelier, un véritable bric-à-brac de statues en plâtre, de rideaux, de vieux chiffons et de toiles inachevées.

— Oh, je vous en prie, faites comme chez vous, railla sir George avant de crier : Sammy, coquin de noiraud, ça vient, ce thé ?

— Il infuse ! lança Sammy en réponse.

— Dépêche-toi !

Sir George jeta à terre sa palette et son pinceau. Deux garçons, sans doute ses apprentis, l'entouraient et peignaient des vagues. L'immense toile, d'au moins trois mètres de large, représentait un rocher solitaire au milieu d'une mer ensoleillée où voguait une flotte à moitié peinte. Un amiral était assis sur le rocher, flanqué d'un beau jeune homme vêtu en marin et de Sally Hood dévêtue en Britannia. La raison exacte

pour laquelle l'amiral, le marin et la déesse avaient été abandonnés sur ce rocher n'était pas claire, mais Sandman ne se hasarda pas à la demander. Il remarqua alors que l'officier qui posait en amiral ne devait guère avoir plus de dix-huit ans mais portait un uniforme chamarré d'or sur lequel étincelaient deux étoiles ornées de pierres précieuses. Cela l'intrigua un instant, puis il vit que la manche droite vide du jeune homme était épinglée à la poitrine de son manteau.

— Le vrai Nelson est mort et nous faisons donc du mieux que nous pouvons avec le jeune commandant Corbett, expliqua sir George qui avait suivi son regard et déduit l'enchaînement de ses pensées. Et savez-vous quel est le drame du commandant Corbett ? C'est qu'il a le dos tourné à Britannia et doit rester assis là pendant des heures tous les jours en sachant que l'une des plus belles paires de tétons de Londres se trouve à cinquante centimètres derrière son oreille gauche. Oh, Sally, cesse donc de te cacher, pour l'amour du Ciel !

— Comme vous ne peignez pas, je me couvre, répondit la jeune fille, qui avait laissé tomber le tissu servant à donner à la malle l'apparence d'un rocher et avait passé son manteau.

— Je peins, maintenant, gronda sir George en reprenant son pinceau.

— J'ai froid, se plaignit Sally.

— Te voilà d'un seul coup trop grande dame pour nous montrer tes gaillards, hein ? railla sir George, puis, s'adressant à Sandman : elle vous a parlé de son lord ? Celui qui est si gentil avec elle ? On va bientôt tous lui faire des courbettes, n'est-ce pas ? Allez, madame la marquise, montrez-nous vos nénés.

Il rit et les apprentis sourirent.

— Elle ne vous a pas menti, dit Sandman. Ce lord existe bien, je le connais, et il est amoureux de Mlle Hood. Il est très riche. Assez riche pour vous commander une douzaine de portraits comme si de rien n'était, sir George.

Sally lui lança un regard reconnaissant tandis que sir George, décontenancé, trempait son pinceau dans la peinture sur sa palette.

— Mais qui diable êtes-vous donc ? demanda-t-il à Sandman. À part l'envoyé de Sidmouth ?

— Je suis le capitaine Rider Sandman.

— De la marine, de l'armée, de la garde nationale, de la cavalerie ou

de pure fiction ? La plupart des grades le sont, de nos jours.

— J'étais dans l'armée.

— Tu peux te découvrir, expliqua sir George à Sally, car le capitaine a été soldat, ce qui veut dire qu'il a vu plus de doudounes que moi.

— Il n'a pas vu les miennes, rétorqua Sally en serrant son manteau sur sa poitrine.

— Comment la connaissez-vous ? demanda sir George d'un ton soupçonneux.

— Nous logeons dans la même auberge.

— Alors, ou bien elle mène une vie au-dessus de sa condition ou bien vous vivez en dessous de la vôtre. Lâche ce manteau, espèce d'idiot.

— Ça me gêne, confessa Sally en rougissant.

— Il a vu des choses plus affreuses que toi toute nue, fit remarquer aigrement sir George en prenant du recul pour examiner son œuvre. *L'Apothéose de lord Nelson*, le croiriez-vous ? Et vous vous demandez certainement pourquoi je n'ai pas représenté ce petit salaud avec un bandeau sur l'œil. Vous vous le demandez, n'est-ce pas ?

— Non.

— Il n'en a jamais porté, voilà pourquoi je ne lui en ai pas mis. Je l'ai peint deux fois d'après nature. Il portait parfois une visière verte, mais jamais de bandeau. Jamais ! Il n'en portera donc sur aucun de ces chefs-d'œuvre commandés par ces messieurs de l'amirauté. Ils ne pouvaient pas le supporter de son vivant, et maintenant ils veulent avoir un portrait de lui. Mais ce qu'ils veulent surtout, capitaine Sandman, c'est voir les tétons de Sally Hood. Sammy, petit salaud ! Qu'est-ce que tu fabriques en bas, nom de Dieu ? Tu fais pousser ce putain de thé ? Apporte-moi du brandy !

Il lança un regard noir à Sandman.

— Alors, que voulez-vous de moi ?

— M'entretenir avec vous de Charles Corday.

— Oh, nom de Dieu ! blasphéma sir George en dardant un regard incendiaire vers Sandman. Charles Corday ? répéta-t-il d'un ton pontifiant. Vous voulez dire ce petit cochon de Charlie Crutwell ?

— Qui se fait maintenant appeler Corday, oui.

— Peu importe comment il se fait appeler, ça n'empêche pas qu'ils vont lui rallonger son cou de poulet lundi prochain. J'irai peut-être

voir ça. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de voir pendre l'un de ses apprentis et c'est bien dommage, dit sir George en donnant une calotte à l'un des deux garçons, qui peignait laborieusement les vagues couronnées d'écume, avant de lancer d'un air renfrogné : Sally, pour l'amour du Ciel, tes tétons sont mon gagne-pain. Maintenant, tu vas poser comme il faut ! Tu es payée pour ça !

Sandman se tourna courtoisement tandis qu'elle retirait son manteau.

— Le ministre de l'Intérieur m'a demandé d'enquêter sur l'affaire Corday.

Sir George se mit à rire.

— Sa mère est allée se plaindre à la reine, c'est ça ?

— Oui.

— Le petit Charlie a de la chance d'avoir une telle mère. Vous voulez savoir s'il a assassiné la comtesse, je suppose ?

— Il m'a dit qu'il ne l'avait pas tuée.

— Évidemment, fit sir George avec mépris. Il pouvait difficilement avouer le contraire. Mais, curieusement, il vous a sans doute dit la vérité. Du moins à propos du viol.

— Il ne l'a pas violée ?

— Il aurait pu le faire, répondit sir George en donnant des petits coups de pinceau délicats qui animaient comme par magie le visage de Sally sous son casque. Il aurait pu le faire, mais ç'eut été contraire à sa nature. (Il lança un regard en coin à Sandman.) Notre M. Corday, capitaine, est un sodomite.

Il rit en voyant la tête que Sandman faisait.

— Pour ça, on vous envoie à l'échafaud ; ça ne change donc pas grand-chose que Charlie soit coupable de meurtre ou non. Il est sans aucun doute coupable de sodomie et il mérite donc bien d'être pendu. Ils le méritent, ces petits salauds. Si ça ne tenait qu'à moi, je les pendrais tous, et pas par le cou, encore.

Sammy, sans livrée ni perruque, apporta des tasses dépareillées, une théière et une bouteille de brandy sur un plateau. Le jeune Noir versa du thé à sir George et à Sandman, mais seul le premier eut droit à un verre de brandy.

— Vous aurez votre thé dans une minute. Je finis ça, dit sir George aux trois modèles.

— Vous en êtes sûr ? demanda Sandman.

— Qu'ils vont avoir leur thé ou que Charlie est un sodomite ? Évidemment que j'en suis sûr. Vous pourriez flanquer à poil Sally et une douzaine d'autres du même tonneau, il ne prendrait même pas la peine de les regarder. En revanche, il essayait tout le temps de mettre ses pattes sur le jeune Sammy ici présent, n'est-ce pas, Sammy ?

— Je lui disais d'aller voir ailleurs, répondit l'intéressé.

— Très bien, Samuel ! s'exclama sir George, qui posa son pinceau et avala son brandy. Et vous vous demandez, je n'en doute pas, capitaine, pourquoi j'ai permis à un cochon de sodomite de s'introduire dans ce temple de l'art ? Je vais vous le dire. Parce que Charlie était excellent. Ah, ça oui !

Il se versa encore du brandy et en but la moitié, puis se tourna vers la toile.

— Il dessinait magnifiquement bien, capitaine, il dessinait comme Raphaël jeune. C'était un plaisir de le regarder. Il était doué, et je ne peux pas en dire autant de ces deux cochons. (Il donna une claque au second apprenti.) Charlie était vraiment excellent. Il peignait aussi bien qu'il dessinait ; je pouvais lui laisser peindre les chairs, et pas seulement les draperies. Dans un an ou deux, il aurait volé de ses propres ailes. Le portrait de la comtesse ? Il est ici, si vous voulez juger par vous-même de son talent.

Il montra des toiles sans cadre appuyées contre une table couverte de pots de colle, de couteaux, de pilons et de flacons d'huile.

— Va la chercher, Barney, ordonna-t-il à l'un des apprentis. Le travail est entièrement de lui, car il n'était pas encore arrivé au point où il avait besoin de mes talents.

— Il n'aurait pas pu le finir lui-même ? demanda Sandman avant de boire son thé vert à petites gorgées.

Sir George se mit à rire.

— Que vous a-t-il dit, capitaine ? Non, laissez-moi deviner. Charlie vous a dit que je n'étais pas capable de tenir un pinceau, n'est-ce pas ? Que je buvais, et qu'il lui fallait peindre la comtesse. C'est ce qu'il vous a dit ?

— Oui, reconnut Sandman.

Sir George était amusé.

— Le petit menteur... Il mérite d'autant plus d'être pendu.

— Pourquoi alors l'avez-vous laissé peindre le portrait ?

— À votre avis ? dit sir George. Sally ! Les épaules en arrière, la tête haute, les seins en avant ! Très bien, ma fille. Tu es Britannia, tu gouvernes les mers, tu n'es pas une catin de Brighton affalée sur un rocher.

— Pourquoi ? insista Sandman.

— Parce que, capitaine... (Sir George s'interrompit pour donner un coup de pinceau.) Parce que nous avons monté le coup à la comtesse. Nous la peignons en robe, mais une fois la toile rapportée à l'atelier, nous devons la déshabiller. C'est ce que voulait le comte et c'est ce qu'aurait fait Charlie. Mais quand un homme demande à un peintre de représenter sa femme nue, et beaucoup le font, vous pouvez être certain que le portrait ne sera pas exposé. Accroche-t-on un tel tableau dans son petit salon pour émoustiller ses amis ? Non. Le montre-t-on dans son hôtel particulier londonien pour l'édification de la société ? Non plus. On le met dans son dressing ou dans son bureau, où personne d'autre que soi ne peut le voir. Et quel intérêt cela a-t-il pour moi ? Si je peins un tableau, capitaine, je veux que tout Londres reste bouche bée devant. Je veux que les gens fassent la queue dans cet escalier pour me prier de leur faire le même. Cela veut dire qu'il n'y a pas d'argent à gagner en peignant les seins des dames du monde. Je ne peins que des tableaux rentables et Charlie se chargeait des portraits de boudoir.

Il se recula et regarda en fronçant les sourcils le jeune homme qui posait en marin.

— Tu tiens cette rame comme une poule tiendrait une casquette, Johnny. J'aurais peut-être dû te faire poser nu. En Neptune. (Il se tourna et lorgna Sandman.) Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Vous auriez fait un superbe Neptune, capitaine. Vous avez un beau visage. M'obligeriez-vous en vous dévêtant et en allant vous mettre en face de Sally ? Je vous donnerai une coquille de triton. Je dois en avoir une quelque part que j'ai utilisée pour *L'Apothéose* du comte de St Vincent.

— Combien payez-vous ?

— Cinq shillings par jour, répondit sir George, surpris de sa réaction.

— Vous ne me donnez pas autant ! protesta Sally.

— Parce que tu es une femme ! rétorqua sir George sèchement avant de se tourner vers Sandman : alors ?

— Non.

Sandman se tut brusquement, les yeux posés sur l'apprenti qui retournait les toiles. Il l'arrêta.

— Faites-moi voir celle-là, ordonna-t-il en montrant un portrait en pied.

Le garçon tira un tableau du tas et le posa sur une chaise afin qu'il soit éclairé par une lucarne. Il représentait une jeune femme assise à une table, la tête penchée, l'air presque belliqueux, la main droite posée sur une pile de livres, la gauche sur un sablier. Ses cheveux roux relevés découvraient son cou long et mince orné d'un collier de saphirs. Elle portait une robe argent et bleu agrémentée de dentelle blanche au cou et aux poignets. Son regard hardi ajoutait à l'impression d'agressivité adoucie par l'ombre de sourire qui se dessinait sur ses lèvres.

— Une jeune femme remarquablement intelligente, commenta sir George avec respect. Fais attention, Barney, on va la vernir cet après-midi. Le tableau vous plaît, capitaine ?

— Il est...

Sandman chercha le mot propre à flatter sir George.

— Il est magnifique, dit-il à voix basse.

— En effet, confirma sir George avec enthousiasme en s'écartant de *L'Apothéose de Nelson* pour admirer la jeune femme.

Ses cheveux roux dégageaient un grand front. Le nez était droit et long, la bouche grande et généreuse. On l'avait représentée dans un salon somptueux sous une galerie de portraits d'ancêtres, ce qui donnait à penser qu'elle était issue d'une vieille famille – en réalité, son père était fils d'apothicaire et sa mère, une fille de pasteur qui, estimait-on, s'était mésalliée.

— C'est Mlle Eleanor Forrest, dit sir George. Son nez est trop long, son menton, trop pointu, sa bouche, trop pulpeuse, ses yeux, plus espacés que ne le voudraient les canons de la beauté, ses cheveux, d'un roux excessif, et pourtant l'ensemble est extraordinaire, ne trouvez-vous pas ?

— Si, fit Sandman avec ferveur.

— Cependant, poursuivit sir George qui avait abandonné son ton

badin et s'exprimait avec une réelle chaleur, de tous les attributs de la jeune femme, c'est l'intelligence que j'admire le plus. Je crains qu'elle ne soit étouffée par le mariage.

— Vraiment ? s'étonna Sandman s'efforçant de ne pas trahir ses sentiments.

— Aux dernières nouvelles, continua sir George en revenant à Nelson, on dit que c'est la future lady Eagleton. Je crois en fait que ce portrait est un cadeau destiné à l'époux. Mais à mon sens Mlle Eleanor est trop intelligente pour épouser un imbécile comme Eagleton. (Il poussa un grognement.) Du gaspillage !

— Eagleton ?

Sandman avait l'impression qu'une main glacée lui serrait le cœur. Le message oublié par lord Alexander annonçait-il les fiançailles d'Eleanor avec lord Eagleton ?

— Oui, lord Eagleton, héritier du comte de Bridport. Un raseur de première. Un raseur, capitaine, et je déteste les raseurs. Sally Hood va vraiment devenir une dame ? Bon Dieu, l'Angleterre fiche le camp. Sors-les bien, chérie, tes nénés ne sont pas encore anoblis et c'est pour les voir que l'amirauté paie. Barney, trouve-nous donc le portrait de la comtesse.

L'apprenti chercha parmi les toiles. Le vent soufflait en bourrasques et faisait grincer les poutres du toit. Sammy vida par la fenêtre de derrière deux seaux que la pluie avait remplis, provoquant un concert de protestations en dessous. Sandman regarda par la fenêtre qui donnait sur Sackville Street. Eleanor allait-elle vraiment se marier ? Il ne l'avait pas vue depuis plus de six mois et c'était bien possible. Sa mère, en tout cas, avait hâte de la voir aller à l'autel, de préférence un autel aristocratique, car Eleanor avait maintenant vingt-cinq ans et n'allait pas tarder à passer pour une vieille fille. Bon sang de bon sang, pensa Sandman, mais oublions-la.

— Le voilà, monsieur, annonça Barney en installant un portrait inachevé sur une chaise et interrompant le cours de ses pensées. La comtesse d'Avebury, monsieur.

Une autre beauté, pensa Sandman. Le tableau était tout juste commencé, mais déjà étrangement suggestif. Une femme couchée sur un lit surmonté d'un dais en forme de chapiteau avait été dessinée au fusain. Corday avait indiqué grossièrement les teintes du papier mural,



du dais, du dessus-de-lit, du tapis et du visage. Il avait peint légèrement les cheveux en les ébouriffant un peu, comme si la comtesse avait été en plein vent plutôt que dans sa chambre et, bien que les couleurs du reste de la toile aient été à peine esquissées, le portrait n'en était pas moins à couper le souffle et plein de vie.

— Ah, ça, il savait peindre, Charlie, il savait peindre.

Sir George s'était approché du tableau en s'essuyant les mains avec un chiffon. Il y avait du respect dans sa voix et ses yeux trahissaient un mélange d'admiration et de jalousie.

— Quel habile petit démon, hein ?

— Est-ce ressemblant ?

— Oh, oui, vraiment. C'était une beauté, capitaine, une femme qui faisait tourner les têtes, mais elle n'avait que ça. Elle était sortie du caniveau, capitaine. Elle était comme notre Sally. C'était une danseuse d'opéra.

— Je suis comédienne, corrigea Sally avec ardeur.

— Comédienne, danseuse, putain, c'est du pareil au même, grommela sir George, et Avebury a été stupide de l'avoir épousée. Il aurait dû la garder comme maîtresse mais il n'aurait pas dû se marier avec elle.

— Le thé est froid, se plaignit Sally, qui était descendue de l'estrade et avait ôté son casque.

— Va déjeuner, petite, dit sir George avec majesté, mais sois de retour à deux heures. Avez-vous fini, capitaine ?

Sandman acquiesça. Il regardait le portrait de la comtesse. Sa robe n'avait été qu'esquissée, probablement parce qu'elle était appelée à disparaître, mais son visage, aussi saisissant que séduisant, était presque achevé.

— Vous avez dit, n'est-ce pas, que c'est le comte d'Avebury qui a commandé le portrait ? demanda-t-il.

— Oui, confirma sir George.

— J'ai pourtant entendu dire qu'ils étaient séparés ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre moi aussi, répondit sir George d'un ton dégagé, avant de rire malicieusement. Il était sans doute cocu. La comtesse avait une réputation qui n'était pas précisément due à une compassion pour les indigents et les affligés, capitaine.

Il passa un manteau à l'ancienne mode à larges poignets, grand col

et boutons dorés.

— Sammy, monte-moi ce pâté en croûte ! cria-t-il. Et ce salmigondis, s'il n'est pas moisi. Tu peux aussi ouvrir une autre bouteille de bordeaux 1809.

Il se dirigea à pas lourds vers la fenêtre et regarda d'un air renfrogné la pluie qui luttait contre la fumée de mille cheminées.

— Pourquoi un homme séparé de sa femme dépenserait-il une fortune pour son portrait ? s'enquit Sandman.

— Le comportement d'autrui est un mystère, même pour moi, répondit sir George d'un ton pontifiant. Comment diable le saurais-je ? Vous devez le demander à ce cocu de comte, ajouta-t-il en se retournant. Je crois qu'il habite près de Marlborough, mais on raconte qu'il y vit reclus et je crains donc que vous effectuiez le voyage pour rien. Et puis, peut-être cela n'a-t-il rien de mystérieux, après tout. Peut-être voulait-il se venger d'elle ? L'accrocher au mur les seins à l'air aurait été une forme de vengeance, non ?

— Vraiment ?

Sir George eut un petit rire.

— Il n'y a pas plus imbu de sa position qu'une courtisane anoblie, capitaine. Alors pourquoi ne pas lui rappeler ce qui lui a valu son titre ? Ses tétons, monsieur, ses tétons. Si elle n'avait pas eu de beaux seins et de longues jambes, elle en serait encore à prendre dix shillings la nuit. Mais est-ce que ce petit sodomite de Charlie l'a tuée ? J'en doute, capitaine. J'en doute beaucoup, mais ça ne m'importe guère. Charlie commençait à avoir des prétentions et je ne pleurerai pas en le voyant se balancer au bout d'une corde. Ah !

Il se frotta les mains tandis que son domestique montait l'escalier avec un lourd plateau.

— Voilà le déjeuner ! Je vous souhaite le bonjour, capitaine. Je crois que je vous ai été utile.

Sandman n'en était pas persuadé, sauf à considérer qu'ajouter à la confusion de quelqu'un revenait à lui rendre service, mais sir George en avait fini avec lui et le lui signifiait.

Sandman s'en alla. La pluie redoublait.

— Ce gros cochon ne nous offre jamais à déjeuner ! se plaignit Sally. Elle était assise face à Sandman dans une taverne de Piccadilly où, mis

en appétit par le repas de sir George, ils partageaient un salmigondis : un mélange froid de viandes cuites, d'anchois, d'œufs durs et d'oignons.

— Il s'empiffre, continua Sally, et nous on est censés se serrer la ceinture.

Elle arracha un morceau de pain à la miche, ajouta de l'huile dans le plat puis sourit timidement à Sandman.

— J'étais très gênée quand vous êtes arrivé.

— Il n'y avait pas de quoi, dit Sandman.

En sortant de l'atelier de sir George, il avait invité Sally à se joindre à lui. Ils avaient couru sous la pluie et étaient allés s'abriter aux Trois Navires, où il avait payé le salmigondis et une grande cruche de bière blonde sur la somme avancée par le ministère de l'Intérieur.

Sally rajouta du sel, puis remua vigoureusement le mélange.

— Vous ne le direz à personne ? dit-elle avec ardeur.

— Bien sûr que non.

— Je sais que ce n'est pas jouer la comédie et je n'apprécie pas que ce gros cochon me lorgne toute la sainte journée, mais c'est du blé, pas vrai ?

— Du blé ?

— De l'argent.

— C'est du blé, admit Sandman.

— Et j'aurais dû ne rien dire à propos de votre ami. Je me sentais si bête !

— Vous voulez parler de lord Alexander ?

— Suis-je bête, hein ? fit-elle en souriant.

— Pas du tout.

— Si, si. Mais je ne veux pas continuer à faire ça éternellement. J'ai vingt-deux ans maintenant et il faut que je trouve rapidement quelque chose. Ça ne me gênerait pas de rencontrer un vrai lord.

— Vous voulez vous marier ?

Elle hocha la tête, haussa les épaules, puis piqua un demi-œuf dur avec sa fourchette.

— Je n'en sais rien, admit-elle. Quand tout va bien, la vie vaut vraiment le coup. Il y a deux ans, je n'arrêtais pas de travailler. J'ai joué le rôle de la servante d'une sorcière dans une pièce sur un roi écossais, expliqua-t-elle, le sourcil froncé en essayant de se souvenir

du titre, puis secoua la tête. Un vrai salaud, ce roi. Puis j'ai été danseuse dans un spectacle historique qui racontait l'histoire d'un roi nègre qui se faisait tuer en Inde. Un autre salaud, celui-là. Mais depuis deux ou trois mois, rien ! Il n'y a même pas de travail à Vauxhall Gardens !

— Qu'y faisiez-vous ?

Sally ferma les yeux pour réfléchir.

— Des tabels, des tableaux ?

— Des *tableaux vivants* ?

— Oui, c'est ça ! J'ai été une déesse pendant trois mois l'été dernier. J'étais montée sur un arbre et je jouais de la harpe. Ça payait pas mal. Puis j'ai eu une période chez Astleys dans un numéro de chevaux dansants et ça m'a permis de passer l'hiver, mais maintenant il n'y a rien, pas même sur le Strand !

Elle faisait référence aux théâtres récemment ouverts où il y avait plus de musique et de danse que dans les salles plus anciennes de Drury Lane et de Covent Garden.

— Mais je vais avoir un engagement dans un spectacle privé, ajouta-t-elle en faisant la moue à cette idée.

— Un spectacle privé ?

— C'est un mec riche qui veut que sa petite amie soit comédienne. Alors il loue un théâtre en dehors de la saison et il nous paie pour chanter et danser. Il paie aussi un public pour applaudir et des pisse-copies pour la présenter dans leurs articles comme la prochaine Vestris. Vous voulez venir ? Jeudi soir à Covent Garden. C'est seulement pour un soir ; alors, c'est pas avec ça que je vais payer mes factures.

— Si je peux, je viendrai, promit Sandman.

— Ce qu'il me faudrait, c'est entrer dans une compagnie et je le pourrais si je voulais bien faire la goton. Vous savez ce que c'est ? Oui, bien sûr. Et ce gros cochon pense que j'en suis une, dit-elle en faisant référence à sir George. Mais c'est faux !

— Je n'ai jamais supposé que vous en étiez une.

— Alors, vous êtes bien le seul, dit-elle en lui souriant. Enfin, vous et mon frère. Jack estourbirait celui qui dirait ça.

— Un bon point pour Jack. J'aime bien votre frère.

— Tout le monde l'aime bien.

— Je ne le connais pas vraiment, certes, mais il paraît sympathique.

Les rares fois où Sandman avait rencontré le frère de Sally, il lui avait semblé être un garçon sûr de lui, aux manières faciles. Il jouissait d'une grande popularité et présidait une table généreuse à la Gerbe de Blé. Il était extrêmement beau et plaisait beaucoup aux femmes. Il était aussi entouré de mystère, car personne à la taverne ne savait au juste comment il gagnait sa vie. Il devait bien la gagner, car Sally et lui louaient deux grandes chambres au rez-de-chaussée de l'auberge.

— Que fait votre frère ? demanda Sandman, ce qui lui valut un étrange regard de Sally. Non, vraiment, qu'est-ce qu'il fait ? Il a des horaires qui ne sont pas ceux de tout le monde.

— Vous ne le savez pas ?

— Je le devrais ?

— C'est Robin des Bois, dit-elle avant d'éclater de rire en voyant la tête que faisait son interlocuteur. Eh oui, capitaine, mon Jack est Robin des Bois.

— Doux Jésus, lâcha Sandman.

Robin des Bois était le surnom d'un voleur de grand chemin recherché par tous les magistrats de Londres. On offrait pour sa capture une récompense bien supérieure à cent livres et elle ne cessait d'augmenter.

Sally haussa les épaules.

— Il est idiot, vraiment. Je n'arrête pas de lui dire qu'il finira par danser la matelote pour Jemmy Botting, mais il ne m'écoute pas. Il s'occupe de moi... Enfin, jusqu'à un certain point parce que, avec lui, on passe sans cesse des banquets à la famine et, quand il a du blé, il le distribue à ses donzelles. Mais il est gentil avec moi, ça oui, et il ne laisserait personne me toucher. (Elle fronça les sourcils.) Vous ne le direz à personne ?

— Bien sûr que non !

— Tout le monde à la Gerbe de Blé sait qui il est, mais aucun d'eux n'irait le moucharder.

— Moi non plus.

— Evidemment, fit Sally en souriant. Et vous ? Parlez-moi de vous. Qu'attendez-vous de la vie ?

Surpris par la question, Sandman réfléchit quelques instants.

— Recommencer à vivre comme avant, je suppose.

— Faire la guerre ? Être soldat ? demanda-t-elle d'un air désapprobateur.

— Non. Seulement jouir de ce luxe qui consiste à ne pas s'inquiéter de savoir où on va trouver ses prochains shillings.

Sally rit.

— C'est ce que nous voulons tous.

Elle rajouta de l'huile et du vinaigre dans le plat et remua.

— Vous aviez donc de l'argent ?

— Mon père en avait. Il était riche, mais il a fait de mauvais investissements, il a trop emprunté, il a joué et il a perdu. Alors il a contrefait des lettres de change et les a présentées à la banque de...

— Des lettres de change ?

— Des ordres de paiement. Ce qui, évidemment, était stupide, mais je suppose qu'il se trouvait dans une situation désespérée. Il voulait trouver de l'argent pour fuir en France, mais les contrefaçons ont été repérées et il allait être arrêté. On l'aurait pendu, alors il s'est fait sauter la cervelle avant que les gendarmes n'arrivent.

— Mon Dieu ! dit Sally en le fixant.

— Ma mère a tout perdu. Elle vit maintenant à Winchester avec ma sœur cadette et je m'efforce de subvenir à leurs besoins. Je paie le loyer, les factures, etc., expliqua-t-il avec un haussement d'épaules.

— Pourquoi ne travaillent-elles pas ? demanda brutalement Sally.

— Cela ne leur est pas venu à l'esprit, répondit Sandman et Sally, incrédule, répéta la phrase à mi-voix, ce qui le fit rire. Cela s'est passé il y a à peine plus d'un an ; j'avais déjà quitté l'armée. Je devais me marier. Nous avons choisi une maison dans l'Oxfordshire, mais naturellement ma fiancée n'a plus pu m'épouser quand je me suis retrouvé sans le sou.

— Pourquoi ?

— Parce que sa mère ne voulait pas qu'elle se marie avec un pauvre.

— Parce qu'elle était pauvre elle aussi ?

— Bien au contraire. Son père avait promis de lui verser une rente annuelle de six mille livres. Mon père avait promis encore plus, mais quand il a fait faillite, évidemment... Sandman haussa les épaules sans prendre la peine d'achever sa phrase.

Sally le regardait avec de grands yeux.

— Six mille livres ? demanda-t-elle dans un souffle, incapable

d'imaginer une telle fortune.

— Oui, confirma Sandman.

— Nom de nom !

Du coup, elle s'arrêta de manger un moment, puis son appétit la rappela à l'ordre et elle recommença à piocher dans le plat.

— Continuez, dit-elle.

— Je suis resté avec ma mère et ma sœur quelque temps, mais ça n'était pas pratique. Il n'y a pas de travail à Winchester, et je suis venu à Londres le mois dernier.

— Vous n'avez jamais vraiment travaillé de votre vie, hein ? s'enquit Sally, amusée à cette idée.

— J'étais un bon soldat.

— Je suppose que c'est aussi une sorte de travail, admit Sally à contrecœur en essayant d'attraper une cuisse de poulet. Mais qu'avez-vous envie de faire ?

— Travailler, tout simplement, répondit-il évasivement en regardant le plafond noirci par la fumée. Je n'ai aucune formation particulière. Je ne suis ni juriste, ni pasteur. J'ai enseigné au collège de Winchester pendant deux trimestres. (Il s'interrompit et frissonna à ce souvenir.) J'ai donc pensé m'adresser aux marchands de Londres. Ils engagent des hommes pour diriger leurs plantations de tabac ou de canne à sucre.

— À l'étranger ?

— Oui.

On lui avait en fait déjà proposé un tel travail dans une plantation de canne à sucre de la Barbade, mais il avait refusé, sachant qu'il lui faudrait diriger des esclaves. Sa mère s'était moquée de lui, l'avait accusé de faiblesse, mais il était content de sa décision.

— Mais vous n'avez plus besoin de partir à l'étranger maintenant que vous travaillez pour le ministère de l'Intérieur.

— Je crains que ce ne soit un emploi très temporaire.

— Arracher des innocents de la potence ? C'est pas demain que vous aurez fini ! Un boulot à plein temps, si vous voulez mon avis, dit-elle en mordant à pleines dents dans sa cuisse de poulet. Est-ce que vous allez réussir à faire sortir Charlie de tôle ?

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré une fois, dit-elle la bouche pleine, et le gros sir

George a raison, il est de la jaquette.

— De la jaquette... ? Ah, d'accord, je vois ce que vous voulez dire. Et vous le croyez innocent ?

— Bien sûr qu'il est innocent, répondit-elle avec conviction.

— Il a été jugé coupable, fit gentiment remarquer Sandman.

— Au tribunal d'Old Bailey ? Qui était le juge ?

— Sir John Silvester.

— Sacré nom ! Black Jack ? C'est un salaud. Je vous le dis, capitaine, il y a des dizaines d'innocents dans la tombe à cause de Black Jack. Et Charlie est innocent. C'est obligé. Il est de la jaquette, non ? Il ne saurait pas quoi faire avec une femme, alors en violer une ! Et celui qui l'a tuée l'a sacrément amochée ; Charlie n'est pas assez costaud pour ça. Vous avez vu vous-même comment il est bâti. Est-ce qu'il donne l'impression d'être capable de lui trancher la gorge ? Qu'est-ce qu'ils disent là-dedans ? demanda-t-elle en montrant la feuille à un penny que Sandman avait sortie de sa poche et étalée sur la table.

En haut de la feuille, l'image mal imprimée d'une pendaison, présentée comme étant celle, imminente, de Charles Corday, montrait un homme cagoulé debout dans une charrette sous l'échafaud.

— Ils reprennent toujours le même dessin, dit Sally. Ils pourraient en trouver un nouveau. On n'utilise même plus de charrette pour amener le condamné. Fous le camp, l'ami !

Ces derniers mots s'adressaient à un homme bien habillé qui s'était approché d'elle, s'était incliné et s'apprêtait à lui parler. Il battit en retraite, déconcerté.

— Je sais ce qu'il veut, expliqua-t-elle.

Sandman s'était alarmé de cet éclat, puis il avait ri et revenait à la feuille de chou.

— D'après eux, dit-il, on a retrouvé la comtesse nue. Nue et couverte de sang.

— Elle a été tuée à coups de couteau, c'est ça, hein ?

— Ils disent qu'elle avait le couteau de Corday planté dans la gorge.

— Il n'aurait pas pu la tuer avec ça, objecta catégoriquement Sally. Ça n'est pas pointu. C'est un... je ne sais pas comment on appelle ça. C'est fait pour mélanger les peintures, pas pour chouriner.

— Chouriner ?

— Trancher la gorge à quelqu'un.



— Oui, un couteau à palette, mais ils disent ici qu'elle a été frappée douze fois dans les...

— Dans les nénés. Ils disent toujours ça quand il s'agit d'une femme. On ne leur donne jamais de coups de couteau ailleurs. Toujours dans les doudounes. (Incrédule, elle secoua la tête.) Ça n'est pas le genre d'une tapette. Pourquoi l'aurait-il déshabillée, sans parler de la tuer ? Vous en voulez encore ? dit-elle en poussant le plat vers lui.

— Non, merci. Finissez-le.

— Je serais capable de manger un cheval entier, fit-elle en écartant son assiette pour mettre le plat devant elle. Non, ce n'est pas lui qui a fait le coup, reprit-elle après un moment de réflexion.

Elle s'arrêta de nouveau, le sourcil froncé. Elle se demandait visiblement si elle devait lui faire une confidence et il eut l'intelligence de se taire. Elle le regardait comme pour juger si elle l'aimait vraiment bien, puis elle haussa les épaules.

— Il vous a raconté des craques grosses comme ça, dit-elle à voix basse.

— Corday ?

— Non ! Sir George ! Il a menti. Je l'ai entendu vous dire que le comte voulait le tableau, mais ce n'est pas vrai.

— Ah bon ?

— Ils en parlaient hier, un ami et lui, et il croyait que je n'écoutais pas, dit-elle avec ardeur. Je suis là à me geler et il parle comme si je n'étais qu'une paire de nichons. (Elle se reversa de la bière.) Ce n'est pas le comte qui a commandé le tableau. Sir George l'a expliqué à son ami, puis il m'a regardée et a dit : « Tu n'as rien entendu, hein, Sally ? » Il l'a dit !

— A-t-il dit qui l'a commandé ?

Sally hocha la tête.

— C'est un club, mais il serait fou de rage s'il savait que je vous ai raconté ça, parce qu'il a une trouille bleue de ces salauds-là.

— Un club a commandé le tableau ?

— Oui, un club de messieurs. Comme les Boodles ou les Whites, sauf que c'était pas eux. Un drôle de nom. Le Sémaphore Club ? Non, c'est pas ça. Sema ? Serra ? Je ne sais plus. Quelque chose en rapport avec les anges.

— Avec les anges ?

— Oui. Quelque chose comme Sémaphore ?

— Seraphim ?

— C'est ça !

Sally était extrêmement impressionnée par le fait que Sandman ait trouvé le nom.

— Le Seraphim Club.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Un club très privé, paraît-il. Très très privé ! C'est pas loin d'ici. Sur St James Square. Ça veut dire qu'ils ont de l'argent. Trop rupin pour moi.

— Vous savez quelque chose sur ce club ?

— Pas grand-chose, mais on m'a demandé un jour d'y aller. J'ai refusé parce que je suis pas de ce genre de comédienne.

— Mais pourquoi le Seraphim Club voudrait-il avoir le portrait de la comtesse ?

— Dieu seul le sait.

— Il va falloir que je le leur demande.

Sally avait l'air alarmée.

— Ne leur dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit ! Sir George me tuerait !

— Je ne dirai rien, promit-il, et de toute façon je ne crois pas qu'ils l'aient tuée.

— Comment allez-vous faire pour découvrir la vérité, alors ?

Bonne question, pensa Sandman, qui répondit honnêtement :

— Je n'en sais rien. Quand le ministre m'a demandé d'enquêter, je croyais qu'il me suffirait d'aller à Newgate et de poser quelques questions. Un peu comme j'aurais fait avec mes soldats. Mais ça ne se passe pas comme prévu. Il faut que je trouve la vérité et je ne sais pas par où commencer. Je n'ai encore jamais rien fait de pareil et je ne connais personne qui l'ait fait. Je suppose qu'il me faut interroger les gens. Je parle avec tout le monde, je pose des tas de questions, et j'espère retrouver la servante.

— Quelle servante ?

Sandman lui parla de Meg, lui raconta qu'il était allé à la maison de Mount Street et qu'on lui avait dit que les domestiques avaient été congédiés.

— Peut-être ont-ils suivi le comte dans sa maison de campagne, ou

bien ils ont été tout simplement renvoyés.

— Demandez à d'autres domestiques dans la rue et les rues voisines, conseilla Sally. Vous en trouverez bien un qui sera au courant. On peut tout savoir par les ragots des domestiques. Oh, mon Dieu, c'est déjà l'heure ?

Une pendule venait de sonner deux heures. Sally prit vivement son manteau et le pain qui restait, puis elle partit en courant.

Sandman relut le journal. Il n'apprit rien de plus, mais cela lui laissa le temps de réfléchir. Et le temps de se demander pourquoi un club privé, un club très privé au nom angélique, souhaitait avoir le portrait d'une dame représentée toute nue.

Le moment était venu de le découvrir. Le moment était venu d'aller au Seraphim Club.

La pluie avait cessé, mais l'air semblait gras et les pavés de St James Street reluisaient comme s'ils avaient été vernis. Le vent froid emportait la fumée vomie par d'innombrables cheminées en des tourbillons de flocons de suie et de cendres pareils à de la neige noire. Deux voitures élégantes remontèrent la rue avec fracas et en dépassèrent une troisième qui avait perdu une roue. Des badauds attroupés discutaient autour du véhicule penché pendant qu'un cocher faisait aller et venir les chevaux, un équipage fringant de chevaux bais. Deux ivrognes, vêtus à la mode, se soutenaient mutuellement en s'inclinant devant une dame qui, aussi élégamment vêtue que ses admirateurs, marchait avec nonchalance sur le trottoir. Elle les ignora et ne prêta pas plus attention aux obscénités lancées depuis les fenêtres des clubs pour gentlemen. Ce ne doit pas être une femme respectable, se dit Sandman, sinon elle ne se serait pas aventurée dans St James Street. À son approche, elle lui lança un regard hardi et Sandman la salua poliment, mais il passa son chemin.

— Elle est trop chaude pour toi ? lança un type d'une fenêtre.

Sandman ne réagit pas. Réfléchis, se dit-il. Réfléchis bien. Et pour mieux y parvenir, il s'arrêta au coin de King Street et regarda le palais de St James comme pour chercher l'inspiration dans ses vieilles briques.

Pourquoi allait-il au Seraphim Club ? Parce que, si Sally avait raison, c'était eux qui avaient commandé le portrait de la comtesse. Et

puis après ? Sandman commençait à croire que le tableau n'avait rien à voir avec le meurtre. Si Corday disait la vérité, le meurtrier était presque certainement la personne qui avait interrompu le peintre dans son travail quand on avait frappé à la porte de l'escalier de service, mais Sandman n'avait pas la moindre idée de qui cela pouvait bien être. Pourquoi alors allait-il au Seraphim ? Parce que les membres de ce mystérieux club connaissaient manifestement la défunte, avaient dépensé une grosse somme pour avoir son portrait et que ce portrait devait, à son insu, la montrer nue. Ce qui donnait à penser soit que l'un d'eux avait été son amant, soit qu'elle avait refusé d'être sa maîtresse. Or, l'amour, comme son rejet, pouvait conduire à la haine, et la haine au meurtre. Cet enchaînement de pensées amena Sandman à envisager à nouveau que le portrait était peut-être lié à l'assassinat. Tout cela s'avérait extrêmement déroutant ; y réfléchir indéfiniment ne le menait nulle part et il se remit à marcher.

Rien ne signalait le Seraphim Club de l'extérieur, mais un balayeur lui indiqua une maison aux volets clos sur le côté est de la place. Il traversa St James Square et, en s'approchant, vit une voiture tirée par quatre chevaux stationnée devant le club. Elle était bleu marine et des écus rouges emblasonnés d'anges à robe or en plein vol étaient représentés sur ses portières. La voiture venait d'évidence de prendre un passager car elle démarra lorsque Sandman se dirigea vers la porte peinte en bleu laqué dépourvue de plaque de cuivre. Une chaînette dorée pendait dans l'entrée et, lorsqu'il la tira, une cloche tinta dans les profondeurs de la bâtisse. Il était sur le point de la tirer une seconde fois quand il remarqua un point lumineux au milieu de la porte. Quelqu'un l'observait par le judas et il soutint son regard jusqu'à ce qu'un verrou soit tiré à l'intérieur. Un second verrou racla, puis on tourna la serrure et la porte fut enfin ouverte avec réticence par un domestique en livrée noir et jaune. Il inspecta Sandman.

— Vous êtes sûr, monsieur, que vous ne vous trompez pas d'adresse ? demanda-t-il au bout de quelques instants, le « monsieur » étant de pure forme, sans aucune intonation de respect.

— Je suis bien au Seraphim Club ?

Le domestique hésita. Il était grand, du même âge que Sandman à un ou deux ans près, le visage cousu de cicatrices et endurci par l'expérience. Un homme rude, mais beau, l'air efficace, pensa

Sandman.

— C'est une maison privée, monsieur, dit-il avec fermeté.

— Qui appartient, je crois, au Seraphim Club avec lequel j'ai une affaire à traiter, dit Sandman avec brusquerie en montrant son mandat. Une affaire gouvernementale, précisa-t-il et, sans attendre de réponse, il entra dans le hall, qui était haut de plafond, élégant et luxueux.

Le sol était dallé en damier de marbre blanc et noir étincelant. Un petit feu avait été allumé dans la cheminée, en marbre elle aussi, dont le dessus était encadré d'une guirlande dorée de chérubins, de fleurs et de feuilles d'acanthé. Un lustre pendait dans la cage d'escalier et ses branches devaient porter au moins une centaine de bougies éteintes. Des tableaux sombres étaient accrochés aux murs blancs. De prime abord, c'étaient des paysages et des marines, sans le moindre sein nu.

— Le gouvernement n'a rien à faire ici, monsieur, rien du tout, dit le domestique.

Il semblait surpris que Sandman ait osé entrer et, comme un reproche, il tenait intentionnellement la porte ouverte pour l'inviter à s'en aller. Deux autres domestiques, eux aussi grands, forts et en livrée noir et jaune, arrivaient d'un côté de la pièce pour encourager le visiteur indésirable à quitter les lieux.

Sandman regarda de nouveau le premier et remarqua qu'il avait de minuscules cicatrices noires sur la joue droite, comme s'il avait eu des particules sombres sous la peau. La plupart des gens n'y auraient pas prêté attention, mais les brûlures laissées par la poudre étaient familières à Sandman.

— Dans quel régiment étiez-vous ? lui demanda-t-il.

Un demi-sourire se dessina sur le visage du laquais.

— Premier de la garde à pied, monsieur.

— J'ai combattu à vos côtés à Waterloo, dit Sandman en remettant le mandat dans la poche de sa redingote avant d'ôter sa cape mouillée et son chapeau, qu'il lança sur une chaise dorée. Vous avez sans doute raison, le gouvernement n'a probablement rien à faire ici, mais j'ai besoin d'en entendre confirmation par un représentant légal du club. Un secrétaire ? Un président ? Un comité ? (Il haussa les épaules.) Je regrette, mais le gouvernement est pareil aux dragons français. Si on ne leur flanque pas une bonne déculottée à la première occasion, ils

reviennent deux fois plus nombreux à la suivante.

Le grand laquais était tiraillé entre son devoir envers le club et sa sympathie pour un ancien militaire, mais le premier l'emporta. Il lâcha la porte et serra les poings comme s'il s'apprêtait à se battre.

— Je regrette, monsieur, insista-t-il, mais ils vous diraient seulement de prendre rendez-vous.

— Alors, je vais attendre qu'on me le dise.

Sandman alla jusqu'à la cheminée et tendit les mains vers les flammes pour se réchauffer.

— À propos, je m'appelle Sandman et je suis envoyé ici par lord Sidmouth.

— Monsieur, ils ne permettent pas qu'on attende, dit le domestique, mais si vous voulez bien laisser votre carte dans la coupe sur la table...

— Je n'ai pas de carte, répondit Sandman d'un ton enjoué.

— Il faut partir, affirma le laquais sans prendre la peine de dire monsieur, cette fois-ci, et s'approchant du visiteur avec une assurance impressionnante.

— Ça va, sergent Berrigan, coupa une voix mielleuse derrière Sandman. La présence de M. Sandman sera tolérée.

— Capitaine Sandman, reprit celui-ci en se retournant.

Un dandy lui faisait face. C'était un grand jeune homme d'une beauté extraordinaire, vêtu d'une redingote noire à boutons de cuivre, d'une culotte blanche si serrée qu'elle semblait avoir rétréci sur ses cuisses et de bottes noires à revers brillantes. Une cravate blanche empesée ondulait sur une chemise immaculée qu'encadrait le col de sa redingote, si haut qu'il lui couvrait la moitié des oreilles. Ses cheveux noirs coupés court faisaient ressortir la pâleur de son visage, rasé de si près que la peau blanche paraissait luisante. Il semblait intelligent et amusé. Il tenait un lorgnon à fine monture en or à travers lequel il inspecta rapidement Sandman, puis il s'inclina légèrement avec courtoisie.

— Capitaine Sandman, dit-il en insistant un peu sur le premier mot, je vous présente mes excuses. J'aurais dû vous reconnaître plus tôt. Je vous ai vu marquer cinquante points face à Martingale et à Bennett l'année dernière. Quel dommage qu'on n'ait pas eu le plaisir d'assister à vos prouesses sur un terrain londonien cette saison ! Je m'appelle Skavadale, lord Skavadale. Venez dans la bibliothèque, je vous en prie,

fit-il en montrant la pièce derrière lui. Sergent, voulez-vous avoir l'amabilité de suspendre la cape du capitaine ? Près de la cheminée du concierge, s'il vous plaît. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour vous réchauffer, capitaine ? Café ? Thé ? Vin chaud ? Brandy de contrebande ?

— Un café.

En passant devant lord Skavadale, Sandman sentit le parfum de l'eau de lavande.

— Quelle affreuse journée, n'est-ce pas ? dit le jeune dandy en suivant Sandman dans la bibliothèque. Alors qu'hier, il faisait si beau ! Comme vous l'avez vu, j'ai ordonné qu'on fasse du feu, plus pour chasser l'humidité que pour donner de la chaleur, d'ailleurs.

La bibliothèque était une vaste pièce d'élégantes proportions et un beau feu avait été allumé dans la grande cheminée entre les étagères couvertes de livres. Une douzaine de fauteuils y étaient répartis, mais Skavadale et Sandman étaient seuls.

— La plupart des membres du club sont à la campagne à cette époque de l'année, dit Skavadale pour expliquer le vide de la pièce. Il a fallu que je revienne en ville pour une affaire. Une affaire passablement ennuyeuse, je le crains. (Il sourit.) Et vous, capitaine, qu'est-ce qui vous amène ?

— Drôle de nom, Seraphim Club, s'étonna Sandman, ignorant la question.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur la bibliothèque, mais ne releva rien d'anormal. Le seul tableau présent était un portrait en pied accroché au-dessus de la cheminée. Il représentait un homme mince, au beau visage de libertin, aux cheveux abondamment bouclés qui tombaient sur ses épaules. Il portait une redingote cintrée en soie à motif floral, ornée de dentelle au col et aux poignets, et en travers de la poitrine une large écharpe à laquelle était suspendue une épée à garde en coquille.

— John Wilmot, deuxième comte de Rochester, commenta lord Skavadale. Vous connaissez son œuvre ?

— Je sais que c'était un poète, répondit Sandman, et un libertin.

— Il avait effectivement la chance d'être les deux à la fois, dit Skavadale en souriant. C'était bien un poète, avec beaucoup d'esprit et un talent exceptionnel. Nous le considérons comme notre modèle,



capitaine. Les séraphins sont des êtres supérieurs, en fait les plus hauts dans la hiérarchie angélique. C'est une de nos petites vanités.

— Des êtres supérieurs aux simples mortels que nous autres sommes ? remarqua aigrement Sandman, que l'aisance et la politesse parfaites de lord Skavadale agaçaient.

— Nous nous efforçons seulement de nous surpasser, dit celui-ci d'un ton affable. Comme je suis sûr que vous le faites vous-même, capitaine, au cricket et dans vos autres activités. J'ai d'ailleurs négligé de vous donner l'occasion de me dire en quoi elles consistent.

Cette occasion dut attendre encore un peu car un domestique entra avec des tasses en porcelaine et une cafetière en argent sur un plateau de même métal. Ni lord Skavadale ni Sandman ne parlèrent pendant qu'on leur versait le café et, dans ce silence, ce dernier entendit d'étranges grincements qui provenaient par intermittence de la pièce voisine. Il perçut ensuite un bruit métallique et comprit qu'on faisait de l'escrime et que les grincements étaient ceux des chaussures sur le sol enduit de craie.

— Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi ce que vous pensez de notre café, dit Skavadale lorsque le domestique fut sorti après avoir alimenté le feu.

— Charles Corday, prononça Sandman en prenant place dans un fauteuil.

Lord Skavadale parut stupéfait, puis sourit.

— Vous m'avez déconcerté un instant, capitaine. Charles Corday, naturellement, le jeune homme déclaré coupable du meurtre de la comtesse d'Avebury ! Vous êtes un homme mystérieux. Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous évoquez son nom ?

Sandman buvait son café à petites gorgées. Un ange doré volant sur un bouclier écarlate décorait la sous-tasse. Il ressemblait à celui que Sandman avait vu peint sur la portière de la voiture, sauf que celui-ci était entièrement nu.

— Le ministre de l'Intérieur m'a chargé d'enquêter sur les faits qui accusent Corday.

Skavadale leva un sourcil.

— Pour quelle raison ?

— Parce que des doutes planent sur sa culpabilité, répondit Sandman en ayant soin de ne pas mentionner que le ministre ne

partageait pas ses doutes.

— Il est rassurant de savoir que le gouvernement de Sa Majesté se donne tant de peine pour protéger ses sujets, dit pieusement Skavadale, mais pourquoi cela vous a-t-il amené à notre porte, capitaine ?

— Parce que nous savons que le portrait de la comtesse d'Avebury a été commandé par le Seraphim Club.

— Vraiment ? Je trouve cela remarquable.

Il s'assit sur le bras d'un fauteuil en veillant à ne pas faire de pli à sa redingote et à sa culotte.

— Le café vient de Java et je crois qu'il est assez bon. Comment le trouvez-vous ?

— Ce qui rend le problème plus intéressant, poursuivit Sandman, c'est que le portrait commandé devait représenter la comtesse nue.

Skavadale eut un demi-sourire.

— La comtesse est très aimable de s'y être prêtée.

— Elle ne devait pas le savoir.

— Ça, par exemple ! s'exclama Skavadale en articulant bien.

Son ton était ironique, mais son regard sombre demeurait très acéré et il ne parut pas du tout surpris. Il posa son lorgnon sur la table et but son café.

— Puis-je vous demander, capitaine, comment vous avez eu vent de tout cela ?

— Quand on est sur le point de monter sur l'échafaud, on devient parfois très communicatif, répondit Sandman en éludant la question.

— C'est Corday qui vous l'a dit ?

— Je l'ai vu hier.

— Espérons que l'imminence du trépas lui fait dire la vérité. (Skavadale sourit.) Je confesse que j'ignore tout de cette histoire. Il se peut que l'un de nos membres ait commandé le portrait, mais, hélas, il ne s'en est pas ouvert à moi. Toutefois, je suis bien obligé de me demander quelle importance cela peut bien avoir ? Quel rapport cela a-t-il avec la culpabilité de ce garçon ?

— Vous parlez au nom du Seraphim Club, n'est-ce pas ? demanda Sandman en éludant une fois de plus une question. En êtes-vous le secrétaire ? Ou l'administrateur ?

— Nous n'avons pas d'administrateur, capitaine. C'est d'un

commun ! Nous sommes très peu de membres et nous nous considérons tous comme des amis. Nous employons effectivement quelqu'un pour tenir les comptes, mais il ne prend aucune décision. Elles sont prises par nous tous collectivement, en tant qu'amis et égaux.

— Si le Seraphim Club avait commandé un portrait, vous seriez donc au courant ? insista Sandman.

— Je le serais, bien sûr, et aucun portrait n'a été commandé par le club. Mais, comme je l'ai dit, il est possible que l'un de nos membres l'ait fait à titre particulier.

— Le comte d'Avebury fait-il partie de vos membres ?

Skavadale hésita.

— Je ne puis révéler les noms de nos membres, capitaine. C'est un club privé. Mais je crois cependant pouvoir vous assurer que le comte d'Avebury ne nous fait pas l'honneur de sa compagnie.

— Vous connaissiez la comtesse ?

Skavadale sourit.

— Naturellement, capitaine. Beaucoup d'entre nous la vénéraient pour sa divine beauté et nous déplorons énormément sa disparition. Énormément. (Il posa sa tasse à moitié pleine sur la table et se leva.) Je crains que vous n'ayez perdu votre temps en venant nous rendre visite. Le Seraphim Club n'a commandé aucun portrait, je vous l'assure, et M. Corday vous a sans doute mal informé. Permettez-moi de vous raccompagner.

Sandman se leva à son tour. Il n'avait rien appris de nouveau et on l'avait fait passer pour un imbécile. À ce moment-là, une porte s'ouvrit bruyamment derrière lui et il se retourna. Un élément de la bibliothèque, sur lequel étaient collés des dos de livres, dissimulait une porte. Un jeune homme en culotte et chemise blanches se tenait dans l'embrasure, un fleuret à la main, l'air hostile.

— Je croyais que tu avais déjà raccompagné ce monsieur, Johnny, mais je vois qu'il n'en est rien, dit-il.

Onctueux, Skavadale sourit.

— Permits-moi de te présenter le capitaine Sandman, le célèbre joueur de cricket. Voici lord Robin Holloway.

— Le joueur de cricket ? répéta lord Robin, dérouté. Je croyais que c'était un laquais de Sidmouth.

— Je le suis aussi, dit Sandman.

Son ton agressif n'échappa pas à lord Robin, dont le fleuret s'agita dans sa main. Il n'avait en rien la courtoisie de Skavadale. Il avait à peine plus de vingt ans et était grand et beau garçon comme son ami. Cependant, alors que Skavadale était brun, les cheveux de lord Robin étaient blonds comme l'or qu'il portait aux doigts et autour du cou. Il passa la langue sur ses lèvres et leva à moitié son fleuret.

— Et que nous veut Sidmouth ? demanda-t-il.

— Le capitaine Sandman en a fini avec nous, dit Skavadale avec fermeté.

— J'étais venu poser des questions sur la comtesse d'Avebury, dit Sandman.

— Elle est dans la tombe, mon ami, fit Holloway.

Un autre homme apparut derrière lui, un fleuret à la main, lui aussi, mais, à en juger par sa chemise et son pantalon fort simples, ce devait être un employé du club – peut-être le maître d'armes. La pièce sur laquelle s'ouvrait la porte dérobée était une salle d'armes, avec des fleurets et des sabres rangés sur des râteliers et un parquet en chêne.

— Redites-moi votre nom.

— Je ne vous l'ai pas dit. Je m'appelle Sandman, Rider Sandman.

— Le fils de Ludovic Sandman ?

— Lui-même, répondit Sandman en s'inclinant.

— Ce fichu bonhomme m'a roulé, dit lord Robin Holloway, qui lança de ses yeux légèrement protubérants un regard de défi à son interlocuteur. Il me doit de l'argent.

— Cela concerne vos avocats, Robin, remarqua calmement Skavadale.

— Six mille livres ! continua lord Robin. Et parce que ce malhonnête s'est mis une balle entre les deux yeux, nous ne sommes pas payés ! Que comptez-vous faire, l'ami ?

— Le capitaine Sandman s'en va, dit lord Skavadale avec fermeté en prenant l'intéressé par le coude.

— J'ai entrepris de rembourser certaines des dettes de mon père, répondit Sandman en se dégageant.

Il sentait la colère monter en lui mais n'en montrait rien et conservait un ton respectueux.

— Je suis en train de rembourser les dettes auprès des commerçants

que le suicide de mon père a laissés dans l'embarras. Quant à votre créance... (Il marqua une pause.) J'envisage de ne rien faire du tout.

— Sacré nom ! s'exclama lord Robin en ramenant son fleuret en arrière comme pour en lacérer le visage de Sandman.

Lord Skavadale s'interposa.

— Suffit ! Le capitaine s'en va.

— Tu n'aurais jamais dû le laisser entrer, dit lord Robin. Ce n'est qu'un petit espion visqueux de ce foutu Sidmouth ! La prochaine fois, Sandman, passez par l'entrée de service. La porte de devant est réservée aux gentlemen.

Sandman se maîtrisait et se dirigeait vers la porte, mais brusquement il revint sur ses pas et passa devant Skavadale et Holloway.

— Où diable allez-vous ? demanda ce dernier.

— À la porte de service, bien sûr, répondit Sandman.

Il s'arrêta devant le maître d'armes et tendit la main.

L'homme hésita, regarda Skavadale et fronça les sourcils, Sandman lui ayant arraché le fleuret de la main.

— J'ai changé d'avis, dit celui-ci. Je crois que finalement je vais passer par-devant. Je me sens une âme de gentleman, aujourd'hui. À moins que monsieur n'ait l'intention de m'en empêcher.

— Robin ! lança lord Skavadale pour alerter son ami.

— Ça, c'est trop fort ! s'exclama Holloway.

Il leva son fleuret brusquement, écarta d'un coup celui de Sandman et porta une botte. Sandman para d'un mouvement ample et cingla le visage de Holloway. La pointe de la lame était mouchetée et elle ne pouvait donc blesser, mais elle laissa une zébrure rouge sur la joue droite de son adversaire. La lame revint comme l'éclair marquer la joue gauche, puis il se recula de trois pas et abaissa son fleuret.

— Alors, que suis-je ? demanda-t-il. Laquais ou gentleman ?

— Allez au diable !

Holloway était furieux et ne se rendait pas compte que son adversaire l'était aussi, mais la colère de Sandman était froide et cruelle alors que la sienne n'était qu'emportement et vanité. Maniant son fleuret comme un sabre, Holloway tenta d'ouvrir le visage de Sandman grâce à la seule force du coup, mais ce dernier rejeta le buste en arrière, laissa passer la lame à un pouce de son nez, puis s'avança et

porta un coup d'estoc dans le ventre de Holloway. La mouche empêcha la lame de percer le vêtement et la peau ; l'arme s'incurva comme un arc et Sandman utilisa l'effet de ressort pour se projeter en arrière au moment où lord Robin frappait de nouveau. Sandman se recula encore d'un pas, Holloway prit cela pour de la nervosité et allongea une botte en direction de son cou.

— Petit freluquet ! lança Sandman avec dédain.

Il commença à se battre. Mais désormais sa rage avait pris le dessus, une rage incandescente et meurtrière contre laquelle il luttait, qu'il haïssait, dont il voulait se libérer. Il ne tirait plus au fleuret, il essayait de tuer. Il s'avancait, martelant le sol de son pied droit, sa lame sifflant comme une furie. La mouche fouettait le visage de lord Holloway, manquant de peu de l'éborgner, lui lacérant le nez jusqu'au sang. La lame d'acier frappait inlassablement, aussi rapide qu'un serpent, et lord Holloway reculait pour échapper à ses coups cuisants lorsque soudain des bras puissants se refermèrent sur la poitrine de Sandman. Le sergent Berrigan le tenait et le maître d'armes s'était placé devant lord Holloway tandis que lord Skavadale arrachait le fleuret de la main de son ami.

— Suffit ! dit Skavadale. Suffit !

Il jeta le fleuret de Holloway à l'autre bout de la pièce, puis prit celui de Sandman et le lança à côté de l'autre.

— Allez-vous-en, capitaine, insista-t-il. Allez-vous-en sur-le-champ !

Sandman se dégagea d'une secousse. La peur se lisait dans les yeux de lord Robin.

— Je combattais déjà contre de vrais hommes quand vous faisiez encore pipi dans votre culotte.

— Allez ! fit sèchement Skavadale.

— Monsieur ! intervint Berrigan en montrant la porte d'un signe de tête. Je crois qu'il est préférable que vous partiez, capitaine.

— Si vous découvrez qui a commandé le portrait, dit Sandman à Skavadale, je vous serais reconnaissant de m'en informer.

Il n'espérait guère qu'il le fasse, mais cela lui permettait de s'en aller avec une certaine dignité.

— On peut me laisser un message à la Gerbe de Blé, dans Drury Lane.

— Au revoir, capitaine, dit froidement Skavadale.

Lord Robin jeta un regard noir à Sandman mais ne dit rien. Il avait été battu à plates coutures et il en avait conscience. Le maître d'armes semblait respectueux, mais il savait reconnaître ceux qui maniaient bien l'épée.

Le chapeau et la cape de Sandman, à demi séchés et parfaitement brossés, lui furent apportés dans le hall où le sergent Berrigan ouvrit la porte de devant. Le sergent salua froidement Sandman, qui passa devant lui pour gagner la première marche.

— Il vaut mieux que vous ne reveniez pas, monsieur, dit Berrigan calmement avant de claquer la porte.

Il recommençait à pleuvoir.

Sandman se dirigea lentement vers le nord.

Il se sentait nerveux, si nerveux qu'il se demandait s'il n'était pas allé au Seraphim Club uniquement pour retarder sa visite suivante. Était-il obligé de la rendre, cette visite ? Il se persuada qu'il l'était, tout en soupçonnant qu'il agissait par faiblesse et faisait une sottise. Pourtant, Sally n'avait pas tort. Il lui fallait retrouver Meg, la servante, pour découvrir la vérité. Le meilleur moyen de la retrouver consistait à interroger d'autres domestiques, raison pour laquelle il allait à Davies Street, qu'il avait consciencieusement évitée depuis six mois.

Cependant, quand il frappa à la porte, il lui sembla s'être trouvé là la veille et Hammond, le majordome, ne cilla même pas.

— Capitaine Rider ! dit-il. C'est un plaisir de vous voir, monsieur. Puis-je prendre votre manteau ? Vous devriez vous munir d'un parapluie, monsieur.

— Vous savez que le duc n'a jamais approuvé l'usage du parapluie, Hammond.

— Le duc de Wellington dicte peut-être la mode chez les militaires, monsieur, mais Monseigneur n'a aucune autorité sur les piétons de Londres. Puis-je vous demander comment va votre mère, monsieur ?

— Elle ne change pas, Hammond. Le monde ne lui réussit guère.

— Je suis navré de l'entendre, monsieur.

Hammond suspendit la cape et le chapeau de Sandman à un portemanteau déjà chargé de vêtements.

— Vous avez un carton d'invitation, monsieur ? demanda-t-il.

— Lady Forrest donne un divertissement musical ? Je crains de ne

pas être invité. J'espérais que sir Henry serait ici. S'il n'y est pas, je vais lui laisser un petit mot.

— Il est là, monsieur, et je suis certain qu'il se fera un plaisir de vous recevoir. Pourquoi n'attendez-vous pas dans le petit salon ?

Le petit salon était deux fois plus spacieux que la salle de réception de la maison que Sandman louait pour sa mère et sa sœur à Winchester – ce que la première faisait souvent remarquer. Mais ce n'était pas le moment de penser à cela. Il contempla un tableau représentant un mouton dans un pré et écouta le ténor qui chantait un air retentissant derrière la porte à double battant, dans le grand salon à l'arrière de la maison. Le chanteur acheva le morceau avec des fioritures, il y eut un crépitement d'applaudissements, puis la porte du vestibule s'ouvrit et sir Henry Forrest entra.

— Mon cher Rider !

— Sir Henry !

— Un nouveau ténor français qu'on aurait dû arrêter à Douvres, dit-il plaintivement.

Sir Henry n'avait jamais vraiment apprécié les divertissements musicaux de sa femme et d'ordinaire il prenait soin de les éviter.

— J'ai oublié qu'il y avait un récital cet après-midi, sinon je serais certainement resté à la banque, expliqua-t-il avec un sourire espiègle. Comment allez-vous, Rider ?

— Bien, merci, et vous-même, monsieur ?

— Je m'occupe, Rider, je m'occupe. Le conseil municipal me prend beaucoup de temps et l'Europe a besoin d'argent, que nous lui fournissons. Du moins récupérons-nous les affaires dont Rothschild et Baring ne veulent pas. Vous avez vu le prix du blé ? Soixante-trois shillings le quart à Norwich la semaine dernière, le croiriez-vous ?

Sir Henry examina rapidement les vêtements de Sandman pour déterminer si sa situation financière s'était améliorée, et il estima que non.

— Comment va votre mère ?

— Elle se plaint.

Sir Henry fit la grimace.

— Eh oui. Pauvre femme. (Il frissonna.) Elle a toujours ses chiens ?

— Hélas, oui.

La mère de Sandman prodiguait son affection à deux petits chiens



d'appartement bruyants, mal élevés et qui sentaient mauvais.

Sir Henry ouvrit le tiroir d'un buffet et en tira deux cigares.

— Interdit de fumer dans le conservatoire, aujourd'hui, et nous risquons sans doute la pendaison si nous enfumons le salon.

Il s'interrompit pour allumer un briquet à amadou, puis un cigare. Sa haute taille, son dos légèrement voûté, ses cheveux argentés et son expression dolente rappelaient don Quichotte, mais la ressemblance était trompeuse, comme des hommes d'affaires concurrents l'avaient appris à leurs dépens et trop tard. Sir Henry, fils d'un apothicaire, savait d'instinct comment manier l'argent : comment en gagner, l'utiliser et le faire fructifier. Son savoir-faire l'avait aidé à construire des navires, à fournir les armées et à fondre les canons qui avaient permis de vaincre Napoléon. Il avait valu à Henry Forrest son titre de chevalier, particulièrement apprécié de sa femme. Bref, c'était un homme talentueux, quoique d'un comportement hésitant avec ses semblables.

— Ça me fait plaisir de vous voir, Rider, dit-il avec sincérité, car Sandman était l'une des rares personnes avec lesquelles il se sentait à l'aise. Il y avait si longtemps !

— En effet, sir Henry.

— Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

— Un travail peu ordinaire, monsieur, qui m'a amené à solliciter de vous une faveur.

— Une faveur ? répéta Henry sur un ton amical, le regard circonspect.

— En réalité, c'est à Hammond que je dois la demander, monsieur.

— À Hammond ? répéta sir Henry en regardant Sandman d'un air interrogateur comme s'il n'avait pas bien compris. Mon majordome ?

— Il faut que je vous explique.

— Je le crois, en effet, dit sir Henry, les sourcils toujours froncés, avant de retourner au buffet pour servir deux brandys. Vous prendrez bien un verre avec moi, n'est-ce pas ? Ça me fait toujours un drôle d'effet de vous voir sans uniforme. Alors, dites-moi ce que vous attendez de Hammond.

Avant que Sandman ait eu le temps de commencer son explication, la porte du salon s'ouvrit et Eleanor apparut. La lumière de la grande salle de réception l'éclairait par-derrière et ses cheveux semblaient

former une auréole rougeoyante autour de son visage. Elle regarda Sandman, prit une profonde inspiration et sourit à son père.

— Mère craignait que vous ne manquiez le duo, papa.

— Le duo ?

— Les sœurs Pearman répètent depuis des semaines, papa, expliqua Eleanor, puis, se retournant vers Sandman, elle le salua.

— Mlle Eleanor, dit-il cérémonieusement en s'inclinant.

Elle le fixait. Derrière elle, dans la salle de réception, une vingtaine d'invités étaient assis sur des chaises dorées face aux portes ouvertes du conservatoire, où deux jeunes filles s'asseyaient au piano. Eleanor jeta un coup d'œil dans leur direction, puis ferma la porte d'un air décidé.

— Je crois que les sœurs Pearman sauront se passer de moi. Comment allez-vous, Rider ?

— Bien, merci.

Il avait craint un instant de ne pas être capable de parler car il avait la gorge serrée et presque les larmes aux yeux. Eleanor portait une robe en soie vert pâle agrémentée de dentelle sur la poitrine et aux poignets. Elle avait un collier d'or et ambre qu'il n'avait jamais vu et il se sentit jaloux de la vie qu'elle avait menée depuis six mois. Elle devait se marier, il ne l'oubliait pas, et cela lui faisait mal, quoiqu'il veillât à n'en rien laisser paraître.

— Je vais bien, et vous ?

— Je suis chagrinée que vous alliez bien, répondit Eleanor avec une sévérité feinte. Comment imaginer que vous puissiez aller bien sans moi ? Cela m'attriste beaucoup.

— Eleanor ! la reprit son père.

— Je le taquinais, papa, ça n'est pas défendu et tant de choses le sont. (Elle se tourna vers Sandman.) Vous venez d'arriver en ville ?

— J'habite ici.

— Je l'ignorais.

Ses yeux gris semés d'éclats verts semblaient immenses. Qu'avait dit d'elle sir George Phillips ? Que son nez était trop long, son menton trop pointu, ses yeux trop écartés, ses cheveux trop roux et sa bouche trop généreuse. Et c'était vrai. Pourtant, rien qu'en la regardant, Sandman se sentait presque ivre, comme s'il avait bu toute la bouteille de brandy.

— Ici, à Londres ? s'enquit sir Henry, rompant le silence.

— Pardon, monsieur ? dit Sandman en s'obligeant à regarder son interlocuteur.

— Vous habitez ici, Rider ? À Londres ?

— Dans Drury Lane, monsieur.

Sir Henry fronça les sourcils.

— N'est-ce pas un peu... dangereux ?

— Je suis descendu dans une auberge qui m'avait été recommandée par un officier de l'infanterie légère. C'est seulement après m'être installé que j'ai compris que ce n'était peut-être pas la meilleure adresse qui soit. Mais ça me convient pour l'instant.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? demanda Eleanor.

— Un peu plus de trois semaines, reconnut Sandman.

Elle donna l'impression d'avoir reçu une gifle.

— Et vous ne m'avez pas rendu visite ? s'insurgea-t-elle.

Sandman se prit à rougir.

— Je ne savais trop à quelle fin vous rendre visite et j'ai pensé que vous préféreriez que je m'en abstienne.

— Ah, si vous pensiez ça... fit Eleanor aigrement.

Sir Henry indiqua la porte sans grande conviction et dit :

— Tu vas manquer le duo, ma chérie, et c'est pour voir Hammond que Rider est venu ici. N'est-ce pas, Rider ? Ce n'est pas précisément une visite mondaine.

— Non, confirma Sandman.

— Que diable voulez-vous à Hammond ? demanda Eleanor, les yeux soudain brillants de curiosité.

— Je suis certain qu'il appartient à eux deux d'en discuter, intervint sir Henry avec raideur. Et à moi, naturellement, s'empressa-t-il d'ajouter.

Eleanor ignore son père.

— Alors ? insista-t-elle en s'adressant à Sandman.

— C'est une assez longue histoire, je le crains.

— Mieux vaut l'écouter qu'entendre les sœurs Pearman massacrer l'arrangement de Mozart de leur maître de musique, dit Eleanor en s'asseyant, l'air très intéressée.

— Ma chérie... commença son père.

— Papa, je suis certaine que tout de ce que Rider veut traiter avec

Hammond peut être entendu par une jeune fille, et on ne peut pas en dire autant des épanchements des sœurs Pearman, dit-elle gravement. Rider ?

Sandman réprima un sourire et commença son récit, qui suscita l'étonnement car ni Eleanor ni son père n'avaient fait le lien entre Charles Corday et sir George Phillips. Il était déjà assez fâché que la comtesse d'Avebury ait été assassinée dans la rue voisine et il apparaissait désormais que le meurtrier avait passé du temps en compagnie d'Eleanor.

— Je suis sûre que c'est le même jeune homme, bien que je l'aie seulement entendu appeler Charlie. Mais il semblait accomplir une grande partie du travail.

— C'est probablement lui, confirma Sandman.

— Mieux vaut ne pas le dire à ta mère, fit gentiment observer sir Henry.

— Elle va penser que j'ai été à deux doigts d'être assassinée, dit Eleanor.

— Je ne crois pas que ce soit le meurtrier, remarqua Sandman.

— De plus, tu étais sans doute chaperonnée ? s'enquit son père.

— Bien entendu, papa. Notre famille est... (Eleanor regarda Sandman et leva un sourcil) *respectable*.

— La comtesse elle aussi était chaperonnée, dit le jeune homme.

Il parla de Meg, la servante disparue, et expliqua qu'il cherchait à savoir ce qu'elle était devenue en interrogeant des domestiques. Il s'excusa d'avoir osé penser impliquer Hammond dans cette affaire.

— En temps normal, je n'encouragerais pas les serviteurs à cancaner, dit-il.

Eleanor l'interrompt :

— Ne soyez pas aussi collet monté, Rider. Les potins n'ont pas à être encouragés ou découragés, ils existent.

— Il est vrai que les domestiques parlent entre eux, poursuivit Sandman, et si Hammond pouvait demander aux servantes ce qu'elles ont entendu...

— Eh bien, vous n'apprendrez rien, intervint derechef Eleanor.

— Ma chère ! protesta son père.

— Rien ! répéta Eleanor avec fermeté. Hammond est un très bon majordome et un admirable chrétien. J'ai même souvent pensé qu'il

ferait un remarquable évêque, mais les servantes sont terrifiées par lui. Non, la personne à qui vous devez vous adresser est Lizzie, ma femme de chambre.

— Tu ne peux pas demander cela à Lizzie ! objecta sir Henry.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... tu ne peux pas, dit son père, incapable de trouver une raison convaincante. Ce n'est pas bien, c'est tout.

— Il ne faut pas que Corday soit pendu s'il est innocent ? Vous ne pouvez qu'être d'accord avec moi, papa !

Sandman jeta un regard interrogateur à sir Henry, qui haussa les épaules.

— Mon devoir m'a conduit à Newgate, expliqua-t-il. Comme je l'ai découvert, nous, les échevins de la ville, sommes juridiquement les employeurs du bourreau et celui-ci a demandé qu'on lui adjoigne un assistant. Il n'est jamais bon de déboursier de l'argent inutilement et deux d'entre nous, dont moi, sont allés sur place pour juger du bien-fondé de sa demande et des exigences de sa charge.

— Avez-vous pris une décision ? demanda Eleanor.

— Nous prenons conseil auprès du shérif. J'aurais tendance à rejeter la requête, mais je suis peut-être de parti pris contre le bourreau, je le confesse. Il m'a fait l'effet d'être un individu infâme.

— Ce n'est pas en effet un travail susceptible d'attirer des gens de qualité, fit remarquer Eleanor d'un air pince-sans-rire.

— Botting, il s'appelle James Botting, dit sir Henry en frissonnant. Une pendaison est un triste spectacle. Y avez-vous déjà assisté, Rider ?

— J'ai vu des hommes après qu'ils ont été pendus.

Sandman pensait à ce fossé fumant de sang et à ces rues pleines de cris qu'il avait vus à Badajoz. Malgré la défense française acharnée, l'armée britannique était entrée dans la ville espagnole et s'était horriblement vengée sur ses habitants. Wellington avait ordonné aux bourreaux d'apaiser la colère de ses soldats.

— Nous pendions les pillards, expliqua-t-il à sir Henry.

— Il fallait le faire, je suppose. C'est une mort affreuse, terrible. Mais nécessaire, bien sûr, personne ne le conteste...

— Si, objecta Eleanor.

— Aucune personne saine d'esprit ne le conteste, corrigea avec fermeté son père, mais j'espère ne plus voir une telle exécution de ma

vie.

— J'aimerais bien en voir une, dit Eleanor.

— Ne sois pas ridicule, fit sèchement sir Henry.

— J'aimerais ! On ne cesse de nous répéter que les exécutions répondent à deux objectifs : châtier les coupables et décourager le crime. À cette fin, elles ont lieu en public. Mon âme immortelle serait plus à l'abri de la damnation si j'assistais à une pendaison et étais donc prévenue contre tout crime que je pourrais un jour être tentée de commettre. Vous pensez qu'il y a peu de chances que je devienne une criminelle, papa ? C'est gentil à vous, mais je suis certaine que la fille qui a été pendue lundi dernier était dans le même cas.

Sandman regarda sir Henry, qui acquiesça à contrecœur.

— C'est vrai qu'ils ont pendu une fille. Une très jeune fille, Rider, très jeune, ajouta-t-il en fixant le tapis.

— Peut-être que si son père l'avait emmenée voir une pendaison, elle aurait été dissuadée de commettre son crime. On peut même affirmer, papa, que vous manquez à votre devoir de chrétien et de père en ne m'emmenant pas à Newgate.

Sir Henry la fixa, ne sachant trop si elle plaisantait, puis il regarda Sandman. Il haussa les épaules comme pour signifier qu'il ne fallait pas la prendre au sérieux.

— Vous croyez, Rider, que mes domestiques ont pu apprendre ce qu'est devenue cette Meg ?

— Je l'espère, monsieur. Ou bien qu'ils interrogeront leurs collègues de Mount Street. La demeure des Avebury est à une encablure d'ici et je suis sûr que tous les gens de maison du quartier se connaissent.

— Je suis certaine que Lizzie connaît tout le monde, dit Eleanor.

— Ce sont là des questions délicates, ma chérie. Ce n'est pas un jeu.

Eleanor jeta un regard exaspéré à son père.

— Il s'agit de cancan échangés par les domestiques, papa, et Hammond est au-dessus de ça, alors que Lizzie s'en repaît.

— Cela ne présente pas de danger ? demanda sir Henry, mal à l'aise, à Sandman.

— Je ne le crois pas, monsieur. Comme le dit Eleanor, nous voulons seulement savoir où Meg est allée. Ce ne sont que des potins.

— Lizzie pourra justifier son intérêt pour Meg en disant qu'un de nos cochers a un faible pour elle, dit Eleanor avec enthousiasme.

Il déplaisait à son père qu'elle se mêle de cette histoire, mais il était quasiment incapable de lui refuser quoi que ce soit. C'était sa fille unique et son affection pour elle était telle qu'il lui aurait même permis d'épouser Sandman, même désargenté et bien que son nom fût marqué d'opprobre. Lady Forrest ne l'entendait cependant pas ainsi. Elle avait toujours considéré Rider Sandman comme un pis-aller. Il était vrai qu'au moment où les fiançailles avaient été conclues, Sandman avait une fortune importante en perspective, suffisante pour persuader lady Forrest qu'il ferait un gendre à peu près acceptable. Mais il lui manquait quelque chose que lady Forrest désirait par-dessus tout pour sa fille. Il n'avait pas de titre et lady Forrest rêvait qu'Eleanor devienne un jour duchesse, marquise, comtesse ou, à tout le moins, lady. Quand Sandman s'était retrouvé démuni, elle avait vu une bonne raison de l'écarter. Son mari, malgré toute son indulgence pour sa fille, n'avait pu vaincre sa détermination à en faire une aristocrate qui posséderait de vastes terres et une demeure avec des escaliers en marbre et des salles de bal assez grandes pour y faire manœuvrer des régiments entiers.

Si donc Eleanor ne pouvait épouser qui elle voulait, elle allait du moins avoir la permission de demander à sa femme de chambre de prêter l'oreille aux ragots de Mount Street.

— Je vous écrirai si vous me dites où vous logez, dit-elle à Sandman.

— J'habite à la Gerbe de Blé, dans Drury Lane.

Eleanor se leva, se dressa sur la pointe des pieds et embrassa son père sur la joue.

— Merci, papa, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Pour me laisser faire quelque chose d'utile, même si cela consiste seulement à encourager la tendance de Lizzie à cancaner. Et merci à vous, Rider. Je suis fière de vous, dit-elle en lui serrant la main.

— J'espère que vous l'avez toujours été.

— Bien sûr que oui, mais vous faites quelque chose de bien.

Elle lui tenait toujours la main quand la porte s'ouvrit. Lady Forrest entra. Elle avait les mêmes cheveux roux, la même beauté et la même force de caractère que sa fille, bien que celle-ci eût hérité de son père ses yeux gris et son intelligence. Lady Forrest ouvrit de grands yeux quand elle vit Eleanor tenant Sandman par la main, mais elle s'obligea

à sourire.

— Capitaine Sandman, quelle surprise ! le salua-t-elle d'une voix propre à couper le verre.

— Lady Forrest, fit Sandman en réussissant à s'incliner malgré sa main prise.

— Qu'es-tu en train de faire, Eleanor ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Je lis les lignes de la main de Rider, maman.

— Ah !

Lady Forrest fut tout de suite intriguée. Elle redoutait que sa fille ne s'attachât malencontreusement à un garçon sans fortune, mais elle était attirée par tout ce qui touchait au surnaturel.

— Elle se refuse toujours à lire les miennes, capitaine. Et que vois-tu donc ?

Eleanor fit semblant d'examiner la paume de Sandman.

— Je vois un voyage, dit-elle d'un ton solennel.

— En un lieu plaisant, j'espère ? s'inquiéta lady Forrest.

— En Écosse.

— Cela peut être très agréable à cette époque de l'année.

Plus perspicace, sir Henry perçut dans les paroles de la jeune fille une allusion à Gretna Green, un village de l'autre côté de la frontière écossaise où de jeunes couples allaient se marier sans le consentement de leurs parents.

— Assez, Eleanor, dit-il à mi-voix.

— Oui, papa.

Eleanor lâcha la main de Sandman et fit la révérence à son père.

— Qu'est-ce qui vous amène, Rid... capitaine ? demanda lady Forrest.

— Rider a eu l'amabilité de venir m'avertir d'une rumeur selon laquelle les Portugais pourraient manquer à leurs engagements quant à leurs emprunts à court terme, répondit sir Henry à la place de Sandman. Ce qui ne me surprend guère, je dois dire. Nous avons déconseillé cette conversion, vous vous en souvenez, ma chère ?

— Vous l'aviez fait, mon cher, je m'en souviens fort bien.

Lady Forrest ne s'en souvenait pas du tout, mais l'explication la satisfaisait.

— Viens, maintenant, Eleanor, le thé est servi et tu délaisses nos



invités. Nous avons lord Eagleton avec nous, annonça-t-elle fièrement à Sandman.

— Je ne le connais pas, dit-il froidement.

— Cela ne me surprend point, rétorqua lady Forrest, car il n'évolue que dans les meilleurs cercles. Henry, faut-il absolument que vous fumiez ici ?

— Oui, il le faut.

— J'espère que vous passerez un bon séjour en Écosse, capitaine, dit lady Forrest en entraînant sa fille avant de refermer la porte sur la petite pièce enfumée.

— L'Écosse, dit sir Henry d'un air lugubre. On pend moins en Écosse que nous ne le faisons en Angleterre et au pays de Galles. Et pourtant, je crois bien que le taux de criminalité n'y est pas plus élevé. C'est curieux, vous ne trouvez pas ?

— Très curieux, monsieur, répondit Sandman.

— J'imagine malgré tout que le ministère de l'Intérieur sait ce qu'il fait.

Il se tourna et regarda le foyer d'un air morose.

— Ce n'est pas une mort rapide, Rider, pas rapide du tout, ce qui n'empêche pas le directeur de Newgate d'être excessivement fier du système.

Il se tut un moment, les sourcils froncés.

— Vous saviez qu'il y a un couloir entre la prison et le tribunal ? Afin que les détenus n'aient pas à sortir dans la rue quand ils vont être jugés. Ils appellent ça la Cage à Oiseaux, et c'est là qu'ils enterrent les pendus. Les femmes aussi, j'imagine, bien que la jeune fille que j'ai vu pendre ait été livrée aux chirurgiens pour être disséquée.

En parlant, il avait fixé la cheminée vide. Il regarda Sandman.

— Les dalles de la Cage à Oiseaux bougeaient, Rider, elles bougeaient. Parce que les tombes se tassent en dessous d'elles. Ils mettent là des fûts de chaux pour hâter la décomposition. C'est une ignominie, Rider, une ignominie indescriptible.

— Je suis navré que vous ayez dû subir cette épreuve.

— J'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire, répondit sir Henry en frissonnant. J'étais avec un ami et il prenait un plaisir indécent à tout cela. L'échafaud est bien sûr nécessaire, mais de là à se complaire à ce spectacle ! À moins que je ne sois trop scrupuleux ?

— Votre aide est très précieuse, sir Henry, et je vous en suis reconnaissant.

Sir Henry hocha la tête.

— Vous aurez votre information d'ici un jour ou deux j'en suis certain, et espérons qu'elle vous sera utile. Vous partez ? Il faut que vous reveniez, Rider, il le faut.

Il accompagna Sandman dans le vestibule et l'aida à mettre sa cape.

Et Sandman s'en alla, sans même remarquer s'il pleuvait ou pas. Il pensait à lord Eagleton. Eleanor ne s'était pas comportée comme si elle avait été amoureuse de lui et elle avait eu en fait une grimace de dégoût en entendant mentionner son nom. Cela lui donnait de l'espoir. Mais, se dit-il, qu'est-ce que l'amour a à voir avec le mariage ? Le mariage était une question d'argent, de respectabilité et de terres. C'était fait pour se mettre à l'abri du besoin, pour acquérir une réputation.

Et l'amour ? Bon sang, pensa-t-il, je suis amoureux.

Il ne pleuvait plus. C'était même une belle fin d'après-midi. Sous le ciel londonien, d'une clarté exceptionnelle, toute chose paraissait bien dessinée, lavée de frais, virginale. Les nuages de pluie étaient partis vers l'ouest. Les Londoniens à la page circulaient dans les rues. Des cabriolets tirés par des équipages assortis de chevaux à la robe lustrée et à la crinière enrubannée filaient avec élégance vers Hyde Park pour la parade quotidienne. Trompettes sonnantes, tambours battants, des fanfares de rue rivalisaient pour attirer dans leur sèbile l'argent des passants. Sandman était perdu dans ses pensées.

Il pensait à Eleanor. Quand il ne put décrypter davantage les intentions contenues dans ses regards et les nuances de son comportement enregistrés dans sa mémoire, il fit le bilan de sa journée. Il avait eu confirmation que les dires de Corday étaient vrais pour l'essentiel, que les jeunes aristocrates comptaient parmi les moins courtois de tous les hommes et il avait lancé la femme de chambre d'Eleanor à la chasse aux ragots. En vérité, il n'avait pas appris grand-chose. Il ne pouvait encore rédiger aucun rapport pour le vicomte Sidmouth. Que faire, alors ?

Il songeait toujours à cela quand il rentra à la Gerbe de Blé et descendit son linge à laver à la blanchisseuse, qui prenait un penny par

chemise. Il lui fallut rester bavarder avec elle pendant vingt minutes, sinon elle se vexait. Il recousit ensuite ses bottes avec une aiguille de voilier et un protège-main qu'il emprunta à l'aubergiste et, une fois ses bottes réparées, il brossa sa redingote et essaya d'enlever une tache qu'il avait faite à une basque. Il se dit que, de tous les inconvénients de la pauvreté, l'absence de domestique pour s'occuper de ses vêtements était celui qui prenait le plus de temps.

Le temps. C'était ce dont il avait le plus besoin et il tenta de décider de ce qu'il allait faire. Aller dans le Wiltshire, se dit-il. Il n'avait pas envie d'y aller parce que c'était loin et qu'il n'était pas sûr d'y trouver Meg, mais s'il attendait des nouvelles de la femme de chambre d'Eleanor, cela risquait d'être trop long. Il était hautement probable que les domestiques de l'hôtel particulier londonien avaient été emmenés dans la maison de campagne du comte. Il faut donc que j'y aille, se dit-il.

En prenant la malle-poste le matin, il serait là-bas en début d'après-midi et pourrait repartir avec la malle-poste le lendemain à l'aube, mais il rechignait à la dépense. Il pensa prendre la diligence, estimant que l'aller-retour ne lui coûterait pas plus de deux livres, mais la diligence n'arriverait pas dans le Wiltshire avant le soir et il lui faudrait sans doute deux ou trois heures au moins pour trouver la propriété du comte d'Avebury. Il était donc peu probable qu'il y arrive avant la nuit et il serait obligé d'attendre le lendemain matin pour s'y rendre, alors qu'avec la malle-poste il serait chez le comte au plus tard en milieu d'après-midi. Ça lui coûterait deux fois plus cher, mais l'exécution de Corday devait avoir lieu cinq jours plus tard. Il compta son argent, regretta de s'être montré aussi généreux avec Sally Hood, s'en voulut d'avoir eu cette pensée mesquine et partit pour le bureau de poste de Charing Cross. Il paya deux livres et sept shillings pour la dernière des quatre places dans la malle du lendemain matin à destination de Marlborough.

Il retourna à la Gerbe de Blé où, dans l'arrière-salle de l'auberge encombrée de tonneaux de bière et de meubles cassés attendant d'être réparés, il cira et astiqua ses bottes. C'était un lieu obscur, malodorant et hanté par les rats et par Dodds, le garçon de course. Assis sur un tonneau dans un coin sombre, il entendit Dodds siffloter et était sur le point de le saluer quand il distingua une voix inconnue :

— Sandman n'est pas en haut.

— Je l'ai pourtant vu rentrer, dit Dodds de son ton agressif habituel.

Sandman reposa ses bottes en silence. La voix dure de l'inconnu n'incitait pas Sandman à signaler sa présence mais plutôt à se mettre en quête d'une arme – la seule qu'il avait sous la main était une douve de tonneau, c'est-à-dire pas grand-chose. En la tenant comme une épée, il se dirigea sans bruit vers la porte.

— T'as trouvé quelque chose ? demanda l'inconnu.

— Ça, répondit un autre.

Toujours dans l'ombre, Sandman se pencha légèrement en avant et vit un jeune homme qui portait sa batte de cricket et son épée de militaire. Les deux hommes avaient dû monter à l'étage et, ne le trouvant pas, l'un était redescendu pour continuer à le chercher pendant que l'autre fouillait sa chambre et y dénichait les deux seuls objets de valeur qu'il possédât. Il pouvait difficilement se permettre de les perdre ; il lui fallait les récupérer et découvrir qui étaient ces hommes.

— Je vais jeter un coup d'œil dans la taverne, dit le premier.

— Si tu le trouves, ramène-le, je reste là, fit le second, se mettant ainsi à la merci de Sandman.

Celui-ci n'avait qu'à attendre. Le premier des deux hommes suivit Dodds par la porte de service et laissa le second dans le couloir. Là il tira à moitié l'épée de son étui et regarda l'inscription sur la lame. Sandman sortit de sa cachette et lui assena un coup de douve dans les reins. Le bois se fendit sous le choc et l'homme vacilla en avant, le souffle coupé. Sandman lâcha la douve, prit l'individu par les cheveux et le tira en arrière. L'homme battit des bras pour reprendre l'équilibre, mais Sandman lui fit un croc-en-jambe et il tomba violemment sur le dos. Sandman lui décocha ensuite un coup bien placé. L'homme hurla de douleur et se recroquevilla sur lui-même.

Sandman récupéra sa batte et son épée, tombées au sol. La lutte n'avait duré que quelques secondes. L'homme gémissait, agité de mouvements convulsifs, paralysé par la souffrance, mais cela ne voulait pas dire qu'il n'allait pas se remettre vite. Craignant qu'il n'ait un pistolet, Sandman écarta d'un coup sec, avec le fourreau de l'épée, le manteau de l'inconnu. C'est alors qu'il vit la livrée noir et jaune.

— Vous êtes du Seraphim Club ? demanda-t-il.

L'individu l'envoya au diable dans un souffle. Cette réponse ne satisfaisait pas Sandman, qui n'était pas disposé à obéir à l'injonction. Il se pencha sur l'homme, tâta les poches de sa redingote et en tira un pistolet, si précipitamment qu'il déchira la doublure de la poche.

— Il est chargé ? demanda-t-il.

Comme l'homme lui fit la même réponse que précédemment, Sandman appuya le canon du pistolet contre sa tête et l'arma.

— Je vous le demande encore une fois, dit-il, est-ce qu'il est chargé ?

— Oui !

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— On nous a demandé de vous ramener au club.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas ! On nous a envoyés, c'est tout.

Il était évident qu'il n'en savait guère plus et Sandman se recula.

— Levez-vous, ordonna-t-il. Allez chercher votre ami dans la salle et dites-lui que, s'il veut causer des ennuis à un soldat, il doit venir avec une armée.

Toujours par terre, l'homme se retourna et leva vers lui un regard incrédule.

— Je peux m'en aller ?

— Sortez d'ici, dit Sandman.

Il regarda l'autre se relever et sortir du couloir en boitillant. Que me veulent ceux du Seraphim Club ? se demanda-t-il. Et pourquoi avoir envoyé deux brutes me chercher au lieu de m'y inviter tout simplement ?

Il suivit le laquais dans la salle où une vingtaine de clients étaient attablés. Un violoneux aveugle accordait son instrument dans le coin de la cheminée et il leva brusquement ses yeux vides quand Sally Hood poussa un cri. Elle regardait le pistolet que tenait Sandman. Celui-ci le leva, en pointa la gueule noire vers le plafond. Les deux hommes ne demandèrent pas leur reste et s'enfuirent. Sandman abaissa avec précaution le silex et fourra l'arme dans sa ceinture. Sally se précipita vers lui.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, anxieuse, lui agrippant le bras.

— Tout va bien, Sally.

— Oh, non ! Ça ne va pas ! s'exclama-t-elle en regardant derrière lui,

les yeux écarquillés.

Sandman entendit le bruit d'un pistolet qu'on armait. Il libéra son bras et se retourna. Il se retrouva alors face à un pistolet à canon long braqué sur lui, entre les deux yeux. Le Seraphim Club n'avait pas envoyé deux hommes le chercher, mais trois, et le troisième était le plus dangereux : le sergent Berrigan, ancien garde à pied de Sa Majesté. Il était assis, souriant, dans une alcôve. Sally saisit de nouveau le bras de Sandman en gémissant de peur.

— C'est comme avec les dragons français, capitaine, dit le sergent Berrigan. Si vous ne damez pas le pion à ces salauds du premier coup, ils reviennent vous prendre au piège.

Et Sandman était piégé.

Le sergent Berrigan garda son pistolet pointé sur Sandman une fraction de seconde, puis il abaissa le chien, posa l'arme sur la table et indiqua d'un signe de tête le banc face à lui.

— Vous m'avez fait gagner une livre, capitaine, dit-il.

— Espèce de salaud ! lui cracha Sally.

— Sally ! Sally ! dit Sandman pour la calmer.

— Il n'a pas le droit de pointer un pétard vers vous, protesta Sally, puis, se tournant vers Berrigan : pour qui vous vous prenez ?

Sandman la fit asseoir doucement sur le banc, puis prit place à côté d'elle.

— Permettez-moi de vous présenter le sergent Berrigan, dit-il, ancien du 1<sup>er</sup> régiment de la garde à pied de Sa Majesté. Voici Mlle Sally Hood.

— Sam Berrigan, dit le sergent, amusé par la fureur de Sally. Très honoré, mademoiselle.

— Moi, je suis pas honorée du tout, fit Sally en lui jetant un regard noir.

— Je vous ai fait gagner une livre ? s'étonna Sandman.

— J'ai parié que ces deux abrutis n'arriveraient pas à vous mettre la main dessus, monsieur. Qu'ils seraient incapables de prendre le capitaine Sandman du 52<sup>e</sup>.

Sandman sourit à demi.

— Lord Skavadale semblait ne me connaître qu'en tant que joueur

de cricket, et non comme soldat.

— C'est moi qui connaissais le régiment dans lequel vous serviez, dit Berrigan, qui claqua des doigts.

L'une des serveuses arriva au trot. Sandman n'était pas particulièrement impressionné par le fait que Berrigan ait connu son ancien régiment, mais il l'était beaucoup plus parce que, inconnu à la Gerbe de Blé, il réussissait à se faire servir instantanément. Ce Sam Berrigan était décidément un garçon efficace.

— Ce sera une blonde pour moi, mademoiselle, dit le sergent, puis, s'adressant à Sally : que prendrez-vous, Mlle Hood ?

Sally se demanda un instant si elle allait refuser l'offre de Berrigan, puis elle estima que la vie était trop courte pour ne pas accepter de boire un verre.

— Je prendrai un gin punch, Molly, dit-elle, boudeuse.

— Une blonde, dit Sandman.

Berrigan mit une pièce dans la main de Molly, lui referma les doigts dessus, puis, lui tenant la main, dit :

— Une cruche de bière, Molly, et assure-toi que le gin punch est aussi bon qu'au Limmer's.

En extase devant le sergent, Molly lui fit la révérence.

— M. Jenks n'aime pas qu'on laisse son artillerie sur la table, monsieur, chuchota-t-elle.

Berrigan sourit, lâcha sa main et fourra le pistolet dans une poche de sa redingote. Il regarda Sandman.

— Lord Robin Holloway a envoyé les deux autres, dit-il dédaigneusement, et le marquis m'a envoyé, moi.

— Le marquis ?

— Skavadale, capitaine. Il ne voulait pas qu'il vous arrive quelque chose de fâcheux.

— M. le marquis est soudain fort généreux.

— Non, monsieur. Le marquis ne veut pas s'attirer d'ennuis alors que lord Robin ne s'en soucie guère. C'est un sot, voilà tout. Il a envoyé ces deux-là pour vous persuader de revenir au club, où il projetait de vous lancer un défi.

— Un duel ? fit Sandman, amusé.

— Au pistolet, j'imagine, continua Berrigan, amusé lui aussi. Je ne peux pas croire qu'il voulait vous affronter une nouvelle fois à l'épée.



Mais j'ai dit au marquis que les deux autres seraient incapables de vous obliger à venir. Vous étiez trop bon soldat.

Sandman sourit.

— Comment savez-vous quelle sorte de soldat j'étais, sergent ?

— Je le sais fort bien, répondit Berrigan.

Il a une bonne tête, pensa Sandman. Le visage large, viril, le regard assuré. Il haussa les épaules.

— Je ne crois pas avoir eu une réputation particulière.

Berrigan regarda Sally.

— C'était la fin de la journée à Waterloo, mademoiselle, et nous étions battus, je le savais. J'avais participé à assez de batailles pour savoir que nous étions battus. Nous étions là à succomber les uns après les autres. Nous ne nous étions pas avoués vaincus, comprenez-moi bien, mademoiselle, mais les Crapauds nous avaient flanqué une raclée. Ils étaient trop nombreux, ces salauds. Nous en avons tué toute la journée et d'autres ne cessaient d'arriver. C'était la fin du jour et les derniers gravissaient la colline ; ils étaient quatre fois plus nombreux que nous. Je le regardais, dit-il en montrant Sandman d'un signe de tête. Il allait et venait devant la ligne de front comme s'il n'avait peur de rien. Vous aviez perdu votre chapeau, n'est-ce pas, monsieur ?

Sandman rit à ce souvenir.

— C'est vrai, vous avez raison.

Son bicorne avait été soufflé par une balle de mousquet français et il s'était volatilisé. Immédiatement, Sandman s'était mis à le chercher autour de lui sur le champ de bataille noirci par le feu, mais le bicorne avait disparu. Il ne l'avait jamais retrouvé.

— Ce sont ses cheveux blonds qui ont attiré mon regard, expliqua Berrigan à Sally. Ils se détachaient dans le crépuscule. Il faisait des allers et retours, et les Crapauds avaient un essaim de tirailleurs à moins de cinquante pas. Ils lui tiraient dessus et il marchait, sans bouger un cil.

Sandman était embarrassé par ce récit élogieux.

— Je ne faisais que mon devoir, sergent, comme vous faisiez le vôtre. Et j'étais terrifié, je peux vous le dire.

— Mais vous l'avez fait, dit Berrigan avant de se retourner vers Sally, qui écoutait bouche bée. Il allait et venait devant la ligne de front et la

garde impériale montait la colline dans notre direction. Je me suis dit : « C'est fini ! C'est fini, Sam. » Une vie courte et une tombe creusée à la hâte, car nous n'étions plus beaucoup. Mais le capitaine continuait de se promener comme dans Hyde Park un dimanche, puis il s'est arrêté. Il a regardé les Français, aussi flegmatique que possible, et s'est mis à rire.

— Je ne me souviens pas de ça, dit Sandman.

— Si, si, vous l'avez fait. La mort venait vers nous en uniforme bleu et vous riez !

— Mon sergent-chef faisait de très mauvaises plaisanteries aux moments les plus mal choisis et j'imagine qu'il venait d'en lancer une salée.

— Puis je l'ai vu entraîner ses hommes sur le flanc de ces salauds et il leur a flanqué une déculottée, continua Berrigan.

— Ce n'était pas moi, objecta Sandman. C'est Johnny Colborne qui a attaqué les Français sur le flanc. C'était son régiment.

— Mais c'est vous qui les avez conduits, insista Berrigan. C'est vous.

— Non, non. J'étais seulement le plus proche de vous, sergent, et nous n'avons certainement pas battu la garde française à nous seuls. Si je me souviens bien, votre régiment était au plus fort de la mêlée ?

— Nous avons été bons, ce jour-là, concéda Berrigan. Très bons, même. Et il fallait l'être, parce que les Crapauds étaient déchaînés.

Il remplit les deux chopes de bière et leva la sienne.

— À votre santé, capitaine.

— Je bois donc à ma santé, bien que je doute que vos employeurs partagent votre souhait, dit Sandman.

— Lord Robin ne vous aime pas parce que vous l'avez fait passer pour un imbécile, alors qu'il n'est pas difficile de voir qu'il en est un.

— Peut-être ne m'aiment-ils pas parce qu'ils ne veulent pas que l'on enquête sur le meurtre de la comtesse ?

— Je crois qu'ils s'en fichent, répondit Berrigan.

— J'ai entendu dire qu'ils avaient commandé le portrait et le marquis a reconnu qu'il connaissait la défunte. Et ils refusent de répondre à mes questions. Je les soupçonne.

Berrigan but, puis se servit à nouveau. Il regarda Sandman quelques instants et haussa les épaules.

— Ils forment le Seraphim Club, capitaine, et il est vrai qu'ils ont

commis des meurtres, des vols, qu'ils ont soudoyé des gens et se sont même essayés au vol de grand chemin. Ils appellent ça des équipées. Mais je n'ai pas entendu dire qu'ils aient assassiné la comtesse.

— Vous auriez été au courant ? demanda Sandman.

— Pas forcément, admit Berrigan. Mais nous, les domestiques, savons en général ce qu'ils font parce que nous nettoyons derrière eux.

— Parce que ce sont des voleurs ? s'indigna Sally.

Que ses amis de la Gerbe de Blé aient été des voyous, ça se comprenait. Ils étaient nés pauvres.

— Quel besoin ils ont de voler ? demanda-t-elle. Ils sont déjà riches, non ?

Berrigan la regarda, de toute évidence sous le charme.

— C'est pour cela qu'ils le font, mademoiselle, parce qu'ils sont riches, dit-il. Riches, titrés et privilégiés. Et, pour cette raison, ils estiment qu'ils valent mieux que nous. Ils s'ennuient. Ce qu'ils veulent, ils le prennent, et ce qui se trouve en travers de leur chemin, ils le détruisent.

— Ou vous chargez de le détruire ? devina Sandman.

Berrigan lui lança un regard assuré.

— Ils sont trente-neuf séraphins, dit-il, et nous sommes vingt domestiques, sans compter les cuisinières et les servantes. Et nous ne sommes pas de trop pour nettoyer la pagaille qu'ils laissent. Ils sont assez riches pour ne pas avoir à s'inquiéter, expliqua-t-il sur un ton qui semblait vouloir mettre Sandman en garde, et ce sont des salauds, capitaine, de vrais salauds.

— Vous travaillez pour eux, pourtant, fit remarquer Sandman très doucement.

— Je ne suis pas un saint, capitaine, et ils me paient bien.

— Pour acheter votre silence ? hasarda-t-il.

Et, comme le sergent ne répondait pas, il le pressa davantage.

— Pourquoi ont-ils besoin de votre silence ?

Berrigan jeta un coup d'œil à Sally, puis regarda de nouveau Sandman.

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas, grommela-t-il.

Sandman comprit ce qu'impliquait ce coup d'œil rapide en direction de Sally.

— Viol ? demanda-t-il.

Berrigan hocha la tête, mais ne dit rien.

— Est-ce l'objet du club ? demanda Sandman.

— Leur but, c'est de faire tout ce qu'ils veulent. Ils sont tous lords ou baronnets et riches comme Crésus. Pour eux, les autres sont des manants et ils estiment avoir le droit de faire ce qui leur plaît. Il faudrait tous les pendre.

— Vous compris ? demanda Sandman.

Berrigan ne répondant pas, il posa une autre question :

— Pourquoi me dites-vous tout ça ?

— Lord Robin Holloway veut vous tuer parce que vous l'avez humilié, mais je ne le tolérerai pas, capitaine. Pas après Waterloo. C'était un... (Il s'interrompit, chercha le mot juste, les sourcils froncés, et ne le trouva pas.) Je ne croyais pas en réchapper, confessa-t-il, et depuis rien n'a plus été pareil. Nous sommes allés jusqu'aux portes de l'enfer, mademoiselle, et nous avons été brûlés profondément, mais nous nous en sommes sortis.

La voix du sergent était étranglée par l'émotion et Sandman comprenait ça. Il avait rencontré beaucoup de soldats qui se mettaient à pleurer uniquement parce qu'ils pensaient à leurs années de service, aux batailles subies, aux amis perdus. Sam Berrigan avait l'air aussi dur que le granit et il l'était sans doute, mais il était également sensible.

— Il n'y a pas un jour où je ne vous aie revu sur cette crête au milieu de la fumée, poursuivit-il. C'est la seule chose dont je me souviens de la bataille, rien d'autre, et je ne sais pas pourquoi. Je ne veux donc pas qu'un crétin boiteux comme lord Robin Holloway vous fasse du mal.

Sandman sourit.

— Je crois que vous êtes ici, sergent, parce que vous voulez quitter le Seraphim Club.

Berrigan s'adossa au mur et contempla Sandman, puis, avec davantage de plaisir, Sally. Elle en rougit. Il prit un cigare dans sa poche intérieure et l'alluma avec un briquet à amadou.

— Je n'ai pas l'intention de rester au service de qui que ce soit longtemps, dit-il quand le cigare tira bien. Et lorsque je m'en irai, capitaine, je monterai une affaire.

— De quel genre ? demanda Sandman.

— Ça, répondit Berrigan en tapotant le cigare. Beaucoup de

messieurs y ont pris goût au cours de la guerre d'Espagne, mais il est très difficile de s'en procurer. J'en trouve pour les membres du club et je me fais presque autant de blé avec ça qu'avec mon salaire. Vous me comprenez, capitaine ?

— Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre.

— Je n'ai pas besoin de votre avis, pas besoin de vos sermons et pas besoin de votre aide. Sam Berrigan est assez grand pour s'occuper de lui tout seul. Je suis venu uniquement pour vous avertir, rien de plus. Quittez la ville, capitaine.

— La joie est au ciel quand un pécheur se repent, récita Sandman.

— Oh, non. Non, non, fit Berrigan en secouant la tête. Je vous ai fait une faveur, capitaine, et c'est tout ! (Il se leva.) C'est tout ce que je suis venu faire.

— J'ai besoin d'aide, sergent, dit Sandman en souriant. Alors, quand vous déciderez de quitter le club, venez me voir. Je quitte Londres demain, mais je serai de retour jeudi après-midi.

— J'espère bien, intervint Sally.

Amusé, Sandman leva un sourcil.

— C'est le jour de la représentation privée, expliqua Sally. Vous viendrez m'acclamer à Covent Garden, n'est-ce pas ? On joue *Aladin*.

— *Aladin*, tiens, tiens ?

— Une répétition. Il faut que j'aille là-bas demain matin pour apprendre les pas. Vous allez venir, hein, capitaine ?

— Bien sûr, assura Sandman avant de s'adresser de nouveau à Berrigan : je serai donc de retour ici jeudi. Si vous décidez de m'aider, vous savez où me trouver. Merci pour la bière.

Berrigan le fixa un bref instant sans rien dire, salua Sally de la tête et s'en alla après avoir laissé une poignée de pièces sur la table. Sandman le regarda partir.

— Un jeune homme très préoccupé, Sally.

— Il ne m'en a pas l'air. Mais il est beau garçon, vous ne trouvez pas ?

— Beau garçon ?

— Oh oui ! affirma énergiquement Sally.

— N'empêche qu'il est préoccupé. Il veut être bon et trouve plus facile d'être mauvais.

— C'est la vie, dit Sally.

— Il va donc falloir que nous l'aidions à devenir bon, n'est-ce pas ?

— Nous ? s'exclama Sally, alarmée.

— Il m'est apparu que je ne peux pas refaire le monde tout seul. J'ai besoin d'alliés, ma chère, et vous êtes choisie. Jusqu'ici, il y a vous, quelqu'un que j'ai vu cet après-midi, peut-être le sergent Berrigan et...

Sandman se retourna : un nouveau venu était entré dans la taverne en faisant tomber une chaise. Il se répandit en excuses, mania sa canne maladroitement et se cogna la tête à une poutre. Le révérend et lord Alexander Pleydell venait d'arriver.

— ... Et ça fait quatre avec votre admirateur, conclut-il.

Et peut-être cinq, car lord Alexander était accompagné d'un jeune homme, un jeune homme au visage ouvert et à l'expression inquiète. Ce dernier n'attendit pas les présentations, traversa la salle précipitamment et lui tendit la main.

— Vous êtes le capitaine Sandman ?

— À votre service, répondit celui-ci avec circonspection.

— Grâce à Dieu, je vous ai trouvé ! Je m'appelle Carne, Christopher Carne.

— Content de faire votre connaissance, dit Sandman poliment, bien que ce nom n'évoquât rien pour lui et que le visage du jeune homme lui fût complètement inconnu.

— La comtesse d'Avebury était ma belle-mère, expliqua Carne. Je suis le seul fils de mon père, le seul enfant en fait, et donc l'héritier du titre.

— Ah, fit Sandman.

— Il faut que nous parlions. Je vous en prie, c'est nécessaire.

Lord Alexander s'inclina devant Sally tout en devenant rouge comme une pivoine. Sandman savait que son ami allait être aux anges pendant un moment. Il entraîna donc le jeune homme dans le fond de la salle, où une alcôve permettait de discuter plus tranquillement.

— Il faut absolument que nous parlions, répéta Carne. Vous pouvez empêcher une grande injustice, Sandman, et vous le devez.

Ils parlèrent donc.

— Appelez-moi Kit, voulez-vous ? proposa Carne.

Sandman n'était pas un radical. Il n'avait jamais rêvé, comme lord Alexander, de renverser une société fondée sur la richesse et les

privilèges, mais il n'aimait pas non plus donner du *my lord*, à moins de trouver son interlocuteur ou sa fonction vraiment digne de respect. Le marquis de Skavadale avait sans aucun doute noté cette réticence, mais il était assez gentleman pour ne pas lui en avoir fait la remarque. Cependant, bien qu'il ait répugné à appeler lord Christopher *my lord*, il n'était pas disposé non plus à l'appeler Kit, et mieux valait donc ne rien dire du tout.

Il se contenta d'écouter. Lord Christopher Carne était un jeune homme nerveux, hésitant, le nez chaussé d'épaisses lunettes. Il était tout petit, les cheveux clairsemés, et bégayait légèrement. Bref, il n'était pas très bien de sa personne, mais il y avait dans ses manières une véhémence qui compensait son apparente faiblesse.

— Mon père, dit-il, est un homme re-redoutable.

— Vraiment ?

— C'est comme si la liste des dix commandements avait été dressée à son intention, Sandman. Surtout le septième.

— Tu ne commettras pas l'adultère.

— Bien sûr. Il l'ignore, Sandman, il l'ignore complètement !

Derrière les gros verres de ses lunettes, les yeux de lord Christopher s'agrandirent comme si la seule pensée de l'adultère l'horrifiait, puis il rougit, insistant ainsi sur le caractère honteux de cet acte. Il était vêtu assez convenablement d'une redingote bien coupée et d'une chemise de qualité, mais les poignets de ses vêtements étaient tachés d'encre, ce qui dénotait des activités studieuses.

— Cep-pendant, comme beaucoup de pécheurs imp-pénitents, poursuivit-il, mal à l'aise sous le regard attentif de Sandman, mon père prend ombrage quand on pêche contre lui.

— Je ne vous suis pas.

Lord Christopher cligna des yeux plusieurs fois.

— Il a péché souvent avec la femme des autres, capitaine Sandman, mais il était furieux quand la sienne se montrait infidèle.

— Votre belle-mère ?

— Oui. Il a menacé de la tuer ! Je l'ai entendu.

— Menacer quelqu'un de le tuer n'est pas le tuer, fit observer Sandman.

— Je connais la différence, rétorqua lord Christopher avec une rudesse soudaine, mais j'ai parlé avec Alexander et il m'a dit que vous

enquêtiez sur l'affaire du peintre... Cordell ?

— Corday.

— C'est ça, et je ne peux pas croire qu'il ait commis ce crime, je ne peux pas le croire ! Alors que mon père, Sandman, mon père avait des raisons de le faire.

Lord Christopher s'était exprimé avec une exaltation peu ordinaire ; il s'était même penché en avant pour prendre Sandman par le poignet en portant son accusation. Puis, se rendant compte de ce qu'il avait fait, il l'avait lâché en rougissant.

— Peut-être comprendrez-vous mieux si je raconte un peu l'histoire de mon père, poursuivit-il plus posément.

Le récit fut bref. La première femme du comte, la mère de lord Christopher, était issue d'une noble famille et, affirmait-il, une véritable sainte.

— Il se comportait abominablement avec elle, Sandman. Il l'humiliait, la maltraitait et l'insultait, mais elle a supporté cela avec une patience chrétienne jusqu'à sa mort, en 1809. Dieu ait son âme.

— Amen, dit pieusement Sandman.

— C'est à peine s'il a porté le deuil, reprit lord Christopher avec indignation, et il a continué à mettre des femmes dans son lit. Parmi elles, il y avait Celia Collett. C'était encore presque une enfant, Sandman. Elle avait le tiers de son âge ! Mais il s'était entiché d'elle.

— Celia Collett ?

— Ma belle-mère. Et elle était maligne, Sandman, elle était très maligne. (Il s'enflamma de nouveau.) C'était une danseuse d'opéra. Elle était au Sans Pareil. Vous connaissez ?

— Je connais, répondit mollement Sandman.

Le Sans Pareil, sur le Strand, était l'un des théâtres populaires récemment ouverts dont les spectacles comportaient beaucoup de danse et de chant. Si Celia, future comtesse d'Avebury, était montée sur ses planches, c'était qu'elle devait être très belle.

— Elle refusait ses avances, reprit lord Christopher. Elle l'envoyait sur les roses ! Elle lui a refusé son lit jusqu'à ce qu'il l'épouse et ensuite elle lui a donné du f-fil à retordre, Sandman, elle lui en a fait voir de toutes les couleurs ! Je ne dis pas qu'il ne le méritait pas, au contraire, mais elle lui a pris tout l'argent qu'elle a pu et l'a dépensé pour lui acheter des cornes.



— Vous ne l’aimiez manifestement pas ?

Lord Christopher rougit une nouvelle fois.

— Je la connaissais à peine, dit-il, gêné, mais qu’avait-elle d’aimable ? Elle n’avait aucune religion, peu de manières et quasiment pas d’éducation.

— Est-ce que ce genre de choses – la religion, les manières, l’éducation – comptaient... comptent pour votre père ?

Lord Christopher fronça les sourcils comme s’il ne comprenait pas la question, puis il hocha la tête.

— Vous avez bien saisi le personnage. Mon père ne se soucie nullement de Dieu, des lettres ou de la courtoisie. Il me hait, Sandman, et savez-vous pourquoi ? Parce que la propriété familiale a été substituée à mon profit. C’est son père qui a fait cela, son père !

Lord Christopher tapota la table pour souligner son propos. Sandman ne dit rien, mais il savait que la substitution de ces biens constituait une grave insulte à l’actuel comte d’Avebury, car elle voulait dire que son père, le grand-père de lord Christopher, avait eu si peu confiance en son fils qu’il avait fait en sorte que celui-ci n’hérite pas de la fortune familiale. Il l’avait mise entre les mains de curateurs et, bien que le comte pût vivre des revenus du domaine, le capital, les terres et les investissements étaient administrés par fidéicommiss jusqu’à sa mort, et reviendraient alors à lord Christopher.

— Il me hait, répéta celui-ci, non seulement à cause de cette substitution, mais parce que j’ai exprimé le vœu d’entrer dans les ordres.

— Le vœu ?

— Ce ne sont pas des choses que l’on fait à la lé-légère, dit gravement lord Christopher.

— En effet.

— Et mon père sait que lorsqu’il mourra et que la fortune familiale me sera retransmise, elle sera utilisée au service de Dieu. Cela l’ennuie beaucoup.

La conversation s’est beaucoup écartée de l’assertion de lord Christopher selon laquelle son père était l’auteur du meurtre, pensa Sandman.

— Si je comprends bien, il s’agit d’une fortune considérable, dit-il avec prudence.

— Très considérable.

Sandman s'adossa au mur. De grands éclats de rire s'élevaient dans la taverne bondée, mais les clients évitaient instinctivement l'alcôve où lord Christopher parlait à Sandman avec tant d'ardeur. Lord Alexander contemplait Sally avec vénération, insoucieux des hommes qui essayaient d'attirer l'attention de la jeune fille. Sandman regarda de nouveau le minuscule lord Christopher.

— Votre belle-mère entretenait une importante domesticité dans l'hôtel particulier de Mount Street, dit-il. Qu'est-il advenu de tous ces gens ?

Lord Christopher cligna des yeux comme si la question le surprenait.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ne seraient-ils pas allés dans la propriété de votre père ?

— C'est possible, répondit lord Christopher d'un air incertain. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Sandman haussa les épaules, comme si les questions qu'il posait étaient sans grande importance. Il n'aimait pas lord Christopher, tout en sachant que cette antipathie était aussi irrationnelle et injuste que celle qu'il éprouvait pour Charles Corday. Lord Christopher, comme Corday, manquait de ce que, faute d'un mot plus approprié, il concevait comme de la virilité. Il doutait que lord Christopher ait été de la jaquette, comme disait Sally, et les regards qu'il ne cessait de lancer à celle-ci donnaient même à penser le contraire, mais il y avait en lui de la faiblesse mêlée d'irascibilité. Sandman voyait très bien ce petit homme cultivé en pasteur obsédé par les moindres péchés de ses ouailles. Il n'avait pas envie de prolonger la conversation et, au lieu d'évoquer Meg, il se borna à dire qu'il voulait apprendre de la bouche des domestiques ce qui s'était passé le jour du meurtre.

— S'ils sont fidèles à mon père, ils ne vous diront rien, fit remarquer lord Christopher.

— Pourquoi leur fidélité les rendrait-elle muets ?

— Parce qu'il l'a tuée ! s'écria le jeune homme, qui rougit immédiatement en voyant qu'il avait attiré l'attention de clients installés à d'autres tables. Ou, en tout cas, il l'a fait tuer. Il a la goutte, il ne peut plus marcher beaucoup, mais il a des hommes dévoués, qui font ce qu'il leur ordonne. Des scélérats. (Il frissonna.) Vous devez dire

au ministre de l'Intérieur que Corday est innocent.

— Je doute que cela change quoi que ce soit.

— Pourquoi ? Au nom de Dieu, dites-moi pourquoi ?

— Pour lord Sidmouth, Corday a déjà été jugé coupable, expliqua Sandman. Pour revenir sur le verdict, il faut soit que je trouve le véritable meurtrier et obtienne sa confession, soit que je fournisse une preuve irrécusable de son innocence. Les convictions, hélas, ne suffisent pas.

Lord Christopher fixa Sandman en silence quelques instants.

— Vous devez faire ça ?

— Bien sûr que je le dois.

— Doux Jésus !

Apparemment stupéfait, Lord Christopher se renversa en arrière, pris de vertige.

— Il ne vous reste donc plus que cinq jours pour trouver l'assassin ?

— Oui.

— Corday est perdu, n'est-ce pas ?

Sandman le craignait en effet, mais il se refusait à l'admettre. Pas encore. Car il lui restait cinq jours pour découvrir la vérité et arracher un condamné au gibet de Newgate.

À quatre heures et demie du matin, une faible lumière luisait à deux ou trois fenêtres du George Inn. L'aube répandait une lueur blême sur les toits. Un cocher emmitouflé dans son manteau bâilla à se décrocher la mâchoire. Il fit claquer son fouet pour chasser un fox-terrier qui grondait. Le chien s'éloigna furtivement des grosses portes ouvertes de la remise par lesquelles on apercevait la malle-poste bleu foncé rutilante.

Le véhicule, verni de frais, portières, fenêtres et volée soulignées d'un filet rouge, fut tiré sur les pavés de la cour. Un garçon alluma les deux lanternes à huile et une demi-douzaine d'hommes hissèrent les sacs de courrier dans la malle. Huit chevaux furent sortis des écuries, fringants, leur souffle embuant l'air nocturne. Les cochers, tous deux en livrée bleu et rouge de la Poste royale et armés d'un tromblon et de pistolets, fermèrent la malle et regardèrent leur attelage qu'on harnachait.

« On part dans une minute ! » lança une voix, et Sandman avala le

café brûlant fourni aux passagers par l'auberge. Le premier cocher bâilla derechef, puis grimpa sur le siège. « Tout le monde à bord ! » Il y avait quatre passagers. Sandman et un pasteur quinquagénaire prirent la banquette avant, dos à la marche, un couple âgé s'installa en face d'eux, si près que les genoux des uns et des autres se touchaient. Les malles-poste étaient légères et étroites, mais deux fois plus rapides que les diligences, plus spacieuses.

On ouvrit les portes de la cour dans un grincement de charnières, les cochers fouettèrent les chevaux, la voiture s'ébranla et sortit dans Tothill Street en tanguant. Elle prit de la vitesse dans un grondement de roues et le battement des trente-deux sabots résonnait entre les maisons qui renvoyaient l'écho, mais Sandman dormait à poings fermés quand la voiture arriva à Knightsbridge.

Quand il se réveilla, vers six heures, la malle-poste filait à bonne allure en se balançant à travers un bocage. Un carnet de notes sur les genoux, des lunettes en demi-lune sur le nez et une montre à la main, le pasteur guettait les bornes en regardant par les fenêtres. Il vit que son voisin s'était réveillé.

— Un peu plus de neuf miles à l'heure ! s'exclama-t-il.

— Ah, bon ?

— Oui, oui.

Ils dépassèrent une borne et le pasteur rajouta des chiffres sur la page de son carnet.

— Dix et je retiens trois, ça fait encore un demi, moins seize et je retiens deux. Ça, par exemple ! Neuf un quart ! J'ai voyagé un jour à une vitesse moyenne de onze miles à l'heure, mais c'était durant l'été très sec de 1804. Très sec, et les routes étaient très bonnes...

La voiture fit une violente embardée dans une ornière, projetant le pasteur contre l'épaule de Sandman.

— Vraiment très bonnes, confirma-t-il en reprenant son observation par la fenêtre.

Le vieux monsieur serrait un sac de voyage contre sa poitrine et semblait terrifié, comme si Sandman ou le pasteur pouvait être un voleur. En vérité, les voleurs de grand chemin comme le frère de Sally représentaient un danger beaucoup plus grand. Mais pas ce matin, car deux rouges-gorges les escortaient. Les rouges-gorges, qui formaient la patrouille à cheval, tous anciens de la cavalerie, portaient une

redingote bleue sur le gilet rouge qui leur avait valu ce surnom. Armés de pistolets et de sabres, ils assuraient la protection des voyageurs sur les routes proches de Londres. Les deux agents de la sécurité accompagnèrent la voiture jusqu'à ce qu'elle traverse avec fracas un village, où ils prirent la tangente en direction d'une auberge devant laquelle, en dépit de l'heure matinale, deux ou trois hommes en longues blouses étaient assis devant une bière blonde.

Sandman regardait fixement par la fenêtre, heureux d'être sorti de Londres. L'air paraissait remarquablement pur. Aucune odeur tenace de fumée de charbon et de crottin, mais seulement le soleil du matin sur les feuilles et le miroitement d'un ruisseau serpentant entre des saules et des aulnes le long d'un champ. Des vaches levèrent la tête quand le cocher actionna la trompe. Ils étaient encore près de Londres et la campagne était plate, mais bien drainée. Un bon terrain de chasse, pensa Sandman. Il s'imaginait poursuivant un renard près de la route. Il avait presque l'impression de sentir son cheval prendre son élan pour sauter une haie, d'entendre le cor de chasse et les chiens donner de la voix.

— Vous allez loin ? demanda le pasteur, interrompant sa rêverie.

— À Marlborough.

— Jolie ville.

Le pasteur, un archidiacre, avait abandonné ses calculs et il discourut à n'en plus finir sur sa sœur, à laquelle il allait rendre visite à Hungerford. Sandman répondait poliment, mais ne cessait de regarder par la fenêtre. Les épis de blé, de seigle et d'orge étaient lourds dans les champs sur le point d'être moissonnés. Le paysage devenait plus vallonné, mais, malgré les cahots, la malle-poste conservait son allure et soulevait une traînée de poussière qui blanchissait les haies. La trompe signalait leur approche et les enfants leur faisaient signe tandis que les huit chevaux passaient dans un grondement de tonnerre. Un forgeron, son tablier de cuir noirci par le feu, se tenait sur le pas de sa porte. Une femme agita le poing car le fracas du véhicule avait effrayé son troupeau d'oies, tandis qu'un enfant faisait tourner une crécelle pour éloigner des geais d'un carré de pois. Puis le bruit des chaînes du trait, des sabots et des roues se répercuta contre le mur d'enceinte apparemment interminable d'un immense domaine.

Le comte d'Avebury devait sans doute avoir une propriété

semblable, songea Sandman, de vastes terres protégées par des murs et des gardiens. Et s'il refusait de le recevoir ? On disait qu'il vivait reclus et, plus ils progressaient vers l'ouest, plus Sandman redoutait d'être sommairement éconduit. Mais c'était un risque qu'il lui fallait courir. Il oublia ses craintes quand la voiture entra en bringuebalant dans une rue bordée de maisons modernes en brique. La trompe sonna et il se rendit compte qu'ils étaient arrivés au village de Reading. La malle-poste vira pour entrer dans la cour d'une auberge où les attendaient les chevaux de rechange.

— Moins de deux minutes d'arrêt, messieurs ! Moins de deux minutes et nous n'attendons pas les traînants ! annonça un cocher.

Son collègue et lui sautèrent de leur siège et, parce qu'il faisait plus chaud, ôtèrent leur manteau à triple cape. Sandman et l'archidiacre allèrent uriner de concert au coin de l'auberge, puis avalèrent une tasse de thé tiède pendant qu'on harnachait les chevaux frais et conduisait à l'abreuvoir ceux du premier équipage, blancs de sueur. On descendit un sac de courrier, promptement remplacé par un autre tandis que les deux cochers remontaient sur leur perchoir capitonné de cuir.

— Nous partons, messieurs ! Nous partons !

— Une minute quarante-cinq secondes ! lança un homme à la porte de l'auberge. Bravo, Josh ! Bravo, Tim !

La trompe sonna, les chevaux frais couchèrent leurs oreilles en arrière, Sandman claqua la portière et fut projeté sur la banquette quand la voiture bondit en avant. Le couple âgé était descendu au village, remplacé par une quinquagénaire qui ne tarda pas à vomir par la fenêtre.

— Excusez-moi, dit-elle, haletante.

— Ça remue autant que sur un bateau, madame, fit observer le pasteur en sortant de sa poche une flasque en argent. Un peu de brandy vous fera peut-être du bien ?

— Oh, Dieu du ciel ! Non, gémit la femme, horrifiée, avant de se pencher encore par la fenêtre pour vomir.

— La suspension laisse à désirer, commenta l'archidiacre.

— Et la route est très inégale, ajouta Sandman.

— Surtout à huit miles et demi à l'heure, confirma l'archidiacre, qui avait repris sa montre et son stylo et s'efforçait de tracer des chiffres

lisibles malgré les cahots. Il faut toujours un peu de temps pour lancer un nouvel équipage et la vitesse, qui nous manque encore, égalise la route.

À chaque mile, le moral de Sandman remontait. Il était heureux sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il avait donné un nouveau but à sa vie, un but digne d'être poursuivi, ou peut-être parce qu'il avait revu Eleanor et que rien dans son comportement ne laissait supposer un mariage imminent avec lord Eagleton.

Lord Alexander Pleydell le lui avait confirmé par des allusions la veille au soir, qu'il avait passée en adoration devant Sally Hood. Elle-même était distraite par le souvenir du sergent Berrigan, mais lord Alexander ne s'en était pas aperçu. Lord Christopher Carne et lui étaient restés muet devant Sally. Les deux aristocrates la regardaient bouche bée, bredouillant de temps à autre quelque lieu commun, jusqu'au moment où Sandman avait entraîné lord Alexander dans la salle du fond.

« Il faut que je te parle, avait-il dit.

— Je veux poursuivre ma conversation avec Mlle Hood, s'était plaint lord Alexander d'un air maussade, contrarié que son ami Kit continue à faire sa cour sans être dérangé.

— Tu le feras, mais d'abord nous allons parler. Que sais-tu du marquis de Skavadale ?

— Héritier du duché de Ripon, issu de l'une des plus vieilles familles catholiques d'Angleterre, avait répondu du tac au tac lord Alexander. Intelligence limitée. Le bruit court que sa famille a des ennuis d'argent. Ils étaient naguère très riches, excessivement riches, à la tête de domaines dans le Cumberland, le Yorkshire, le Cheshire, le Hertfordshire, le Kent et le Sussex, mais le père et le fils sont joueurs. Il se peut donc que la rumeur soit fondée. Il était un batteur acceptable dans l'équipe d'Eaton, mais n'a jamais su lancer. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Et lord Robin Holloway ?

— Le plus jeune fils du marquis de Bleasby. Un chenapan qui tient de son père. Il a beaucoup d'argent, aucune intelligence, et a tué un homme en duel l'année dernière. Et en plus, il ne joue pas au cricket.

— C'était un duel à l'épée ou au pistolet ?

— À l'épée. Il a eu lieu en France. Tu vas me poser des questions sur

tous les membres de l'aristocratie ?

— Lord Eagleton ?

— Un dandy, mais un bon batteur gauche qui joue parfois dans l'équipe du vicomte de Barchester. Sinon, absolument rien de remarquable. Un fieffé raseur, bien que ce soit un joueur de cricket passable.

— Le genre d'homme qui pourrait plaire à Eleanor ? »

Alexander l'avait regardé avec étonnement.

« Ne dis pas de sottises, Rider, avait-il dit en allumant une autre pipe. Elle ne le supporterait pas plus de deux minutes ! »

Il avait froncé les sourcils comme s'il avait essayé de se souvenir de quelque chose, mais n'y avait pas réussi.

« Ton ami lord Christopher est persuadé que son père a commis le meurtre.

— Ou qu'il a payé quelqu'un pour le commettre. Cela paraît probable. Kit est venu me voir quand il a entendu dire que tu enquêtais sur l'affaire et je l'en ai félicité. Comme moi, il tient absolument à ce qu'aucune injustice ne soit commise lundi. Bon, tu crois que je peux retourner auprès de Mlle Hood ?

— Dis-moi d'abord ce que tu sais du Seraphim Club.

— Je n'en ai jamais entendu parler, mais on dirait une association d'ecclésiastiques à l'âme noble.

— Ce n'est pas le cas, crois-moi. Le mot "séraphin" a-t-il un sens particulier ? »

Lord Alexander avait soupiré.

« Les séraphins sont considérés comme l'ordre le plus élevé des anges, Rider. Les crédules croient qu'il existe neuf ordres : les séraphins, les chérubins, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les principautés, les archanges et, en bas de l'échelle, les simples anges. Cela ne fait pas partie du credo de l'Église anglicane, je m'empresse de t'en assurer. On pense que le terme séraphin vient d'un mot hébreu qui signifie "serpent brûlant". L'association est obscure mais suggestive. Les séraphins sont des créatures glorieuses dont le contact brûle comme le feu. On croit aussi que ce sont les protecteurs de l'amour. Pourquoi, je n'en ai aucune idée, mais c'est ce qu'on dit, de même que les chérubins seraient les protecteurs de la connaissance. Je ne me souviens plus de ce que font les autres ordres. Ai-je satisfait ta



curiosité ou veux-tu que je continue mon cours ?

— Les séraphins sont les anges de l'amour et du poison ?

— C'est un résumé sommaire mais pertinent, avait répondu lord Alexander solennellement. »

Il avait ensuite insisté pour retourner dans la taverne, où il avait été de nouveau frappé de mutisme par la présence de Sally. Il y était resté jusqu'après minuit, ivre et verbeux, puis était parti avec lord Christopher qui avait beaucoup moins bu et avait dû soutenir son ami. Celui-ci était sorti de la Gerbe de Blé en déclarant son amour éternel pour Sally d'une voix pâteuse.

Une fois sa voiture partie, Sally avait froncé les sourcils.

« Pourquoi m'a-t-il traitée de stupide ?

— Mais non, lui avait dit Sandman, il a seulement dit que vous étiez la *stupor mundi*, la merveille du monde.

— Sacré nom, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il est subjugué par votre beauté. »

Cela avait plu à Sally. Sandman était allé se coucher en se demandant comment il allait faire pour ne pas manquer la malle-poste. Pourtant, il était là, secoué dans la voiture, par cette magnifique journée estivale.

La route longeait un canal et Sandman admirait les étroites péniches peintes halées par de grands chevaux à la crinière enrubannée, au harnais garni de cuivre. Un gamin faisait rouler un cerceau sur le chemin de halage, des canards barbotaient, Dieu était aux cieux et il fallait un regard attentif pour remarquer que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le chaume était souvent défraîchi et, dans chaque village, deux ou trois cottages effondrés étaient envahis par le liseron.

Il y avait trop de vagabonds sur les routes, trop de mendiants devant les églises, et Sandman savait que nombre d'entre eux étaient d'anciens soldats ou marins. Il y avait là de la pauvreté, de la pauvreté au milieu de l'abondance, provoquée par la montée des prix et le manque de travail. Derrière les cottages, les vieilles églises et les ormes lourds, les ateliers paroissiaux étaient pleins de réfugiés des émeutes du pain qui avaient éclaté dans les grandes villes d'Angleterre. Et pourtant la campagne était d'une beauté à couper le souffle. Les digitales formaient des fourrés pourpres sous les roses des haies.

Sandman n'arrivait pas à détacher les yeux du paysage. Il n'était à Londres que depuis un mois, mais cela lui semblait avoir duré trop longtemps.

À midi, la voiture vira pour traverser un pont de pierre et gravit une petite colline avant de s'engager dans la grand-rue de Marlborough, aux églises jumelles et aux vastes auberges. Une petite foule attendait le courrier. Sandman se fraya un chemin à travers la presse et se retrouva devant le porche voûté de la taverne. Un chariot de carrier se dirigeait lentement vers l'est. Sandman demanda à son conducteur où se trouvait le domaine du comte d'Avebury. « Le manoir des Carne n'est pas loin, répondit l'homme. Il suffit de passer la rivière, de monter sur la colline et de continuer jusqu'en lisière de la forêt de Savernake. Une demi-heure de marche », estima-t-il. Sandman, la faim au ventre, se dirigea vers le sud et les grands arbres de la forêt.

Il faisait chaud. Il avait pris son manteau, bienvenu dans la fraîcheur de l'aube, mais inutile à cette heure. Il demanda à nouveau son chemin dans un hameau et on l'envoya sur un long chemin qui serpentait entre des hêtraies et le conduisit jusqu'au mur d'enceinte en brique du manoir des Carne. Il le longea jusqu'à un pavillon de gardien près d'un portail en fonte bordé de deux piliers de pierre surmontés de griffons sculptés. Une allée gravillonnée envahie par les mauvaises herbes partait des portes closes.

Sandman tira une douzaine de fois la cloche qui pendait contre le mur du pavillon, sans réponse, et il ne voyait personne à l'intérieur de la propriété. Un parc s'étendait de chaque côté de l'allée, une pelouse semée de beaux ormes, hêtres et chênes, mais aucun bétail, aucune biche ne paissait l'herbe haute et grêle parmi laquelle bleuets et pavots poussaient à foison. Sandman tira une dernière fois sur la cloche et, quand le tintement se fut évanoui dans la chaleur de l'après-midi, il se recula pour mieux voir les pointes dont le haut du portail était hérissé. Elles paraissaient redoutables. Il rebroussa donc chemin jusqu'à un endroit où un orme, qui poussait trop près du mur, l'avait déformé. La proximité de l'arbre facilitait l'ascension. Il resta une seconde sur le chaperon consolidé au mortier et se laissa tomber dans le parc. L'herbe était assez haute pour cacher un piège destiné aux braconniers et il avança donc avec précaution jusqu'à l'allée, puis la remonta en direction de la demeure que dissimulaient des bois.

Il marchait lentement, s'attendant à se faire héler par un garde-chasse ou quelque autre domestique, mais il ne vit personne. Il suivit l'allée à travers une jolie hêtraie. Une clairière envahie par la végétation entourait la statue moussue d'une femme nue tenant sur l'épaule une jarre. Il poursuivit son chemin et, de l'autre côté du bosquet, aperçut enfin le manoir, à sept ou huit cents mètres.

C'était une belle bâtisse en pierre avec une façade à trois pignons recouverte de lierre entre les fenêtres à meneaux. Les écuries, les remises et un jardin potager entouré d'un mur de brique se trouvaient à l'ouest, tandis que derrière la maison des pelouses en terrasses descendaient doucement jusqu'à une petite rivière paresseuse. Il continuait d'avancer dans l'allée. Son expédition lui parut brusquement vaine, vaine et coûteuse, car la réputation de reclus du comte ne laissait guère présager un bon accueil.

Ses pas semblèrent extraordinairement sonores quand il traversa l'esplanade recouverte de gravier où les voitures pouvaient tourner devant la maison. L'herbe et la mousse qui poussaient entre les pierres donnaient cependant à penser que les visites étaient rares. Il monta les marches de l'entrée. Deux lanternes encadraient le porche, mais un verre manquait à l'une d'elles et un oiseau avait fait son nid sur le bougeoir. Il tira sur la chaînette de la cloche, n'entendit aucun bruit, tira encore et attendit.

Avec le temps, la porte en bois était devenue grise et teintée par des coulures de rouille sous ses clous décoratifs. Des abeilles allaient et venaient sous le porche et un jeune coucou qui ressemblait étrangement à un faucon vola à travers l'allée. L'après-midi était chaud et Sandman aurait volontiers abandonné son enquête pour aller faire la sieste à l'ombre d'un grand arbre au bord de la rivière.

Il se recula en entendant des coups violents sur sa droite : un homme essayait d'ouvrir la fenêtre à tout petits carreaux de la pièce la plus proche de l'entrée. Les battants étaient manifestement bloqués et il tapait dessus si fort que les carreaux semblaient sur le point de voler en éclats. La fenêtre s'ouvrit brusquement et l'homme se pencha à l'extérieur.

— La maison n'est pas ouverte aux visiteurs, dit-il d'un ton irrité.

— Je n'en doutais pas, répondit Sandman.

Il avait cependant pensé demander au gardien, s'il en avait trouvé

un au pavillon, l'autorisation de voir les pièces ouvertes au public. La plupart des grandes maisons autorisaient les visites, mais de toute évidence le comte d'Avebury ne le faisait pas.

— Vous êtes le maître des lieux ?

— Est-ce que j'en ai l'air ? demanda l'homme, de plus en plus irrité.

— Je dois traiter d'une affaire avec M. le comte.

— D'une affaire ? répéta l'homme, comme s'il n'avait jamais rien entendu de pareil, puis, l'air alarmé : vous êtes avocat ?

— C'est une affaire délicate, dit Sandman d'un ton résolu, laissant entendre qu'il n'était pas un laquais. Mon nom est Sandman, capitaine Sandman.

Se présenter était de la pure courtoisie et aussi une sorte de reproche parce qu'on ne lui avait pas demandé de le faire. L'homme le regarda un instant, puis disparut à l'intérieur. Sandman attendit. Les abeilles bourdonnaient dans le lierre et des hirondelles passaient au-dessus du gravier en un vol capricieux. Comme le domestique ne revenait pas, il sonna de nouveau la cloche.

Un fenêtré s'ouvrit de l'autre côté du porche et le même serviteur apparut.

— Vous êtes capitaine de quoi ? demanda-t-il d'un ton péremptoire.

— Du 52<sup>e</sup> d'infanterie.

Le domestique disparut une deuxième fois.

— M. le comte voudrait savoir si vous étiez avec le 52<sup>e</sup> à Waterloo ? s'enquit-il à sa nouvelle réapparition.

— J'y étais.

Le domestique retourna à l'intérieur. Il y eut encore un moment d'attente, puis on tira les verrous de l'autre côté de la porte, qui s'ouvrit en grinçant, et le serviteur esquissa un salut.

— Normalement, nous ne recevons pas de visiteurs. Votre manteau et votre chapeau, monsieur... Sandman, vous avez dit ?

— Capitaine Sandman.

— Du 52<sup>e</sup> d'infanterie, en effet. Par ici, monsieur.

La porte s'ouvrait sur un hall lambrissé de bois foncé, d'où un bel escalier peint en blanc s'incurvait vers le premier étage sous les portraits d'ancêtres à lourdes bajoues et fraise autour du cou. Le domestique précéda Sandman dans un couloir jusqu'à une longue galerie bordée d'un côté par de hautes fenêtres tendues de rideaux de

velours et, de l'autre, de grands tableaux.

Sandman s'était attendu à ce que la maison soit aussi mal entretenue que le jardin, mais le sol était soigneusement balayé et une odeur de cire flottait dans les pièces. Les tableaux, pour autant qu'il pouvait en juger dans le demi-jour qui filtrait entre les rideaux, étaient d'une qualité exceptionnelle. Peinture italienne, pensa Sandman. Ils représentaient des dieux et des déesses s'ébattant dans des vignes et sur les flancs de montagnes vertigineuses. Des satyres poursuivaient des nymphes dévêtues et il lui fallut un moment pour se rendre compte que tous les tableaux étaient des nus : une exposition de chair féminine abondante et généreuse.

Le souvenir lui revint de certains de ses soldats bouche bée devant une peinture de ce genre dont s'étaient emparés les Français à la bataille de Vitoria. La toile, détachée de son châssis, avait été dérobée par un mulotier espagnol qui s'en servait comme d'une bâche. Les soldats anglais la lui avaient achetée deux pence pour l'utiliser comme tapis de sol. Sandman l'avait achetée à ses nouveaux propriétaires pour une livre et envoyée au quartier général, où on y avait reconnu l'un des nombreux chefs-d'œuvre pillés à l'Escorial.

— Par ici, monsieur, l'invita le domestique, interrompant sa rêverie.

L'homme avait ouvert une porte et annoncé Sandman. La pièce dans laquelle il était introduit était vaste et les fenêtres, face au sud et à l'est, dépourvues de rideaux, laissaient entrer le soleil qui illuminait une immense table. Pendant quelques secondes, ébloui, il ne comprit pas ce qu'il voyait. Le dessus de la table était vert, bosselé et recouvert de petits objets, qu'il prit d'abord pour des fleurs et des pétales. Ses yeux s'habituant à la forte lumière, il s'aperçut que c'étaient en fait des soldats de plomb. Il y en avait des milliers sur la table couverte de reps vert, sans doute drapée sur des morceaux de bois afin d'imiter la vallée où avait eu lieu la bataille de Waterloo. Sandman regardait la maquette, stupéfait par ses dimensions – au moins dix mètres de long sur six de large. Assises à une petite table voisine, deux jeunes filles peignaient les soldats de plomb. Un grincement le fit se retourner et, dans la lumière éblouissante d'une fenêtre, il vit le comte.

Il était assis sur un fauteuil roulant pareil à ceux qu'utilisait sa mère à Bath quand elle ne se sentait pas bien. Poussé par un domestique vers le visiteur, le fauteuil grinçait sur son axe mal graissé. Le comte

portait une redingote en soie à fleurs bleues et rouges, à poignets très larges et col énorme sur lequel dégringolait une profusion de dentelle. Sa perruque carrée encadrait un visage rougi et ridé, poudré de façon incongrue. L'une de ses joues creuses s'ornait d'une mouche de velours. Il n'était pas bien rasé et, par endroits, on apercevait une barbe blanche de plusieurs jours dans les replis de sa peau.

— Vous vous demandez comment les soldats sont déposés au milieu de la table, n'est-ce pas ? dit-il à Sandman d'une voix aiguë.

La question n'avait pas effleuré l'esprit de Sandman, mais elle l'intriguait désormais, car la table était en effet bien trop grande pour que l'on pût en atteindre le centre à partir des côtés. En s'appuyant sur la maquette, on aurait inévitablement écrasé les petits arbres au feuillage en éponge ou dérangé les rangs serrés de soldats de plomb.

— Comment faites-vous, *my lord* ? s'enquit Sandman.

Cela ne le gênait pas d'appeler le comte ainsi, car c'était un vieillard et la jeunesse devait à l'âge cette simple politesse.

— Betty, ma chérie, montre-lui, ordonna le comte.

L'une des filles posa son pinceau et disparut sous la table. On l'entendit avancer à quatre pattes, puis un secteur entier de la vallée fut soulevé dans les airs, coiffant Betty, souriante.

— C'est une maquette de Waterloo, expliqua fièrement le comte.

— Je le vois, *my lord*.

— Maddox m'a dit que vous étiez dans le 52<sup>e</sup>. Montrez-moi quelle était sa position.

Sandman s'approcha de la table et pointa le doigt vers l'un des bataillons de soldats en uniforme rouge sur la crête au-dessus du château de Hougoumont.

— Nous étions là, *my lord*.

La maquette était vraiment extraordinaire. Elle représentait les deux armées au début de la bataille, avant que les rangs n'aient été clairsemés et que le château de Hougoumont n'ait brûlé. Sandman distinguait même sa compagnie sur le flanc du 52<sup>e</sup> et il supposa que l'officier à cheval devant les rangs de soldats peints devait le représenter.

— Pourquoi souriez-vous ? demanda le comte.

— Sans raison, *my lord*, si ce n'est que je n'étais pas à cheval ce jour-là, répondit Sandman en regardant de nouveau la maquette.

— Quelle était votre compagnie ?

— Des grenadiers.

Le comte hocha la tête.

— Je vais vous remplacer par un fantassin.

Son fauteuil grinça quand il fit le tour de la table pour rejoindre Sandman. Le comte portait des bas en soie à jarretière bleue, mais l'un de ses pieds disparaissait sous un gros bandage.

— Alors, dites-moi, est-ce que Bonaparte a perdu la bataille en en retardant le début ?

— Non, répondit Sandman laconiquement.

Le comte fit signe au laquais de cesser de pousser le fauteuil. Parvenu tout près de lui, il levait vers Sandman ses yeux sombres bordés de rouge où se lisait de l'amertume. Il était beaucoup plus vieux que ne s'y était attendu Sandman. Celui-ci savait que la comtesse était encore jeune quand elle avait été assassinée et qu'elle était assez belle pour être peinte nue, et pourtant son mari avait l'air d'un vieillard malgré la perruque, le fard et le jabot à dentelle. Il sentait mauvais, une odeur de poudre éventée, de vêtements sales et de sueur.

— Qui diable êtes-vous ? grommela-t-il.

— Je viens de la part du vicomte Sidmouth, *my lord*, et...

— Sidmouth ? coupa le comte. Je ne connais pas de vicomte Sidmouth. Qui est-ce donc ?

— Le ministre de l'Intérieur, *my lord*.

Cette information ne provoqua aucune réaction et Sandman poursuivit son explication.

— Il était Henry Addington, *my lord*, et il a été Premier ministre. Il est maintenant ministre de l'Intérieur.

— Ce n'est donc pas un vrai lord, hein ? déclara le comte. Ce n'est pas un aristocrate ! Avez-vous remarqué comment ces satanés hommes politiques s'anoblissent ? Des latrines qui se font passer pour des fontaines ! Vicomte Sidmouth ? Ce n'est pas un gentleman, mais un fichu politicien, voilà ce qu'il est ! Un menteur qui s'est inventé un titre ! Un tricheur ! Je suppose qu'il est le premier vicomte de ce nom ?

— Sans doute, *my lord*.

— Ah ! Un aristo entré par la petite porte, hein ? De la merde dans un bas de soie ! Je suis le seizième du nom !

— Votre famille inspire à tous le respect, *my lord*, dit Sandman avec

une ironie qui échappa complètement au comte. Mais, aussi récent que soit son anoblissement, je n'en suis pas moins revêtu de l'autorité du vicomte.

Il sortit son mandat et le comte lui signifia d'un geste qu'il ne voulait pas le voir.

— J'ai entendu dire, *my lord*, poursuivit Sandman, que les domestiques de votre maison de Mount Street sont maintenant ici.

Il n'avait rien entendu de tel, mais espérait ainsi obtenir confirmation de cette affirmation hardie.

— Si c'est le cas, je souhaiterais m'entretenir avec l'un d'eux, *my lord*.

Le comte changea de position dans son fauteuil.

— Êtes-vous en train de laisser entendre que Blücher aurait pu arriver plus vite si Bonaparte avait attaqué plus tôt ? demanda-t-il.

— Non, *my lord*.

— Dans ce cas, s'il avait attaqué plus tôt, il aurait gagné ! insista le comte.

Sandman regardait la maquette. Elle était impressionnante, complète et entièrement fausse. Pour commencer, tous les soldats étaient trop propres. Même le matin, avant l'offensive française, tous étaient sales parce que, la veille, la majeure partie de l'armée était revenue péniblement de Quatre Bras à travers des brouillards avant de passer la nuit à la belle étoile sous des trombes d'eau incessantes. Sandman se souvenait du tonnerre, des éclairs qui frappaient la crête et de la terreur provoquée par des chevaux qui s'étaient échappés, partis au galop parmi les soldats trempés.

— Pourquoi alors Bonaparte a-t-il perdu ? demanda le comte d'un ton bougon.

— Parce qu'il a laissé sa cavalerie combattre sans le soutien de l'infanterie ou de l'artillerie. Puis-je vous demander, *my lord*, ce qu'il est advenu des domestiques qui étaient à Mount Street ?

— Pourquoi donc a-t-il engagé sa cavalerie à ce moment-là, hein ? Dites-le-moi ?

— C'était une erreur, *my lord*. Même les meilleurs généraux en commettent. Les domestiques sont-ils ici ?

Le comte tapa avec irritation sur les bras en osier de son fauteuil.

— Bonaparte ne commettait pas d'erreurs grossières ! C'était peut-



être un salaud, mais un salaud intelligent. Alors, pourquoi ?

Sandman soupira.

— Nos lignes étaient clairsemées, nous étions de l'autre côté de la colline et, de là où ils étaient, il a pu leur sembler que nous étions battus.

— Battus ?

— Il n'est même pas certain qu'ils nous aient vus, dit Sandman. Le duc avait ordonné aux hommes de se coucher et, de l'endroit de la vallée où se trouvaient les Français, cela devait donner l'impression que nous avions disparu. Les Français ne voyaient personne sur la crête, ils voyaient sans doute nos blessés se replier vers la forêt. Ils ont dû croire que nous battions en retraite et ont chargé. *My lord*, dites-moi ce que sont devenus les domestiques de votre femme.

— De ma femme ? Je n'ai pas de femme. Maddox !

— *My lord* ? dit en s'avancant le laquais qui avait introduit Sandman.

— Du poulet froid et du champagne, commanda le comte. Étiez-vous blessé ? demanda-t-il à Sandman en se renfrognant.

— Non, *my lord*.

— Vous étiez donc là quand la garde impériale a attaqué ?

— J'y étais, *my lord*, des coups de canon qui ont donné le signal de la première offensive française jusqu'au dernier coup de feu tiré ce jour-là.

Le comte frissonna.

— Je hais les Français, dit-il soudain. Je les déteste. Une race de maîtres à danser. Nous nous sommes couverts de gloire à Waterloo, capitaine, couverts de gloire !

Sandman se demandait quelle gloire il y avait à vaincre des maîtres à danser, mais se garda de le dire. Il avait déjà rencontré des hommes comme le comte, obsédés par Waterloo et qui voulaient connaître chaque instant de la bataille, qui ne se lassaient jamais d'entendre des récits sur cette affreuse journée et sur les combattants. Ils avaient un point commun : aucun n'y avait été. Pourtant, ils vénéraient ce jour et y voyaient le moment suprême de leur vie et de l'histoire de la Grande-Bretagne. Aux yeux de certains, il semblait même que l'Histoire s'était arrêtée le 18 juin 1815 et que le monde ne reverrait plus de rivalité pareille à celle de la Grande-Bretagne et de la France. Cette rivalité

avait donné un sens à la vie de toute une génération, elle avait mis la planète à feu et à sang, des armées et des flottes s'étaient affrontées en Asie, en Amérique et en Europe. Mais tout était fini et baignait dans la morosité. Pour le comte d'Avebury comme pour beaucoup d'autres, cette morosité ne pouvait être chassée qu'en ranimant cette rivalité.

— Alors, dites-moi, reprit le comte, combien de fois la cavalerie française a-t-elle chargé ?

— Avez-vous ramené ici les domestiques de Mount Street ? demanda Sandman.

— Les domestiques ? De Mount Street ? Vous radotez. Étiez-vous à la bataille ?

— Toute la journée, *my lord*. Et tout ce que je souhaite apprendre de vous, *my lord*, c'est si une servante appelée Meg est venue ici de Londres.

— Comment diable saurais-je ce que sont devenus les domestiques de cette garce ? Et pourquoi me le demandez-vous ?

— Un homme est en prison, *my lord*, en attendant d'être exécuté pour le meurtre de votre femme, et il y a de bonnes raisons de croire qu'il est innocent. C'est le motif de ma venue.

Le comte leva les yeux vers Sandman et se mit à rire. Un rire qui venait des profondeurs de sa poitrine étroite. Cela lui faisait mal, du flegme remontait et l'étouffait à moitié, il en avait les larmes aux yeux et haletait. Il chercha à tâtons un mouchoir caché dans sa manche à ruches en dentelle, s'essuya les yeux avec puis cracha dedans.

— Elle a fait du tort à quelqu'un au dernier moment ? demanda-t-il d'une voix rauque. Oh, elle s'y entendait, ma Celia, à faire le mal, elle s'y entendait à merveille.

Il cracha encore dans le mouchoir, puis lança un regard noir à Sandman.

— Alors, combien de bataillons des gardes de Napoléon ont gravi la colline ?

— Pas assez, *my lord*. Que sont devenus les domestiques de votre femme ?

Le comte ignore la question car le serviteur avait déposé le poulet froid et le champagne sur le bord de la table. Il demanda à Betty de découper le poulet et, pendant qu'elle s'exécutait, l'enlaça par la taille. Elle sembla frissonner légèrement, mais toléra les caresses. Un filet de

salive pendu à sa mâchoire caronculée, le comte tourna ses yeux rouges et chassieux vers son interlocuteur.

— J'ai toujours aimé les femmes jeunes. Jeunes et tendres. Viens ici ! lança-t-il à l'autre fille. Verse le champagne, mon petit.

Elle vint se placer de l'autre côté du fauteuil et le comte mit la main sous sa jupe pendant qu'elle versait le champagne.

— La jeune chair, jeune et tendre, grommela-t-il sans cesser de regarder Sandman avec défi.

Les jeunes filles, elles, fixaient le mur lambrissé. Sandman se détourna pour regarder par la fenêtre deux hommes qui tondaient la pelouse à la faux pendant qu'un troisième râtelait l'herbe coupée. Deux hérons passèrent au loin au-dessus de la rivière. Le comte lâcha les deux filles pour engloutir son poulet et boire son champagne à grand bruit.

— On m'a raconté que la cavalerie française avait chargé au moins vingt fois, dit-il en renvoyant les deux jouvencelles à leurs pinceaux d'une tape sur les fesses. Est-ce vrai ?

— Je n'ai pas compté, répondit Sandman, qui regardait toujours par la fenêtre.

— Peut-être n'étiez-vous pas là-bas, après tout ?

Sandman ne répondit pas à la provocation. Il regardait toujours par la fenêtre, mais au lieu des longues faux qui coupaient l'herbe en sifflant, il voyait un coteau couvert de fumée dans la campagne belge. C'était toujours le même rêve et il voyait la cavalerie française déferlant à l'assaut de la colline, les chevaux labourant de leurs sabots la terre détrempée. L'air au-dessus de la crête tenue par les Britanniques semblait chauffé, comme si les portes de l'enfer avaient été laissées entrouvertes et, dans cette chaleur et cette fumée, les cavaliers français ne cessaient d'arriver.

Sandman n'avait pas compté leurs charges car elles étaient trop nombreuses, des vagues successives de cavaliers qui martelaient le sol autour des carrés formés par les troupes britanniques. Leurs chevaux ensanglantés boitaient, la fumée des mousquets et des canons dérivait au-dessus des étendards britanniques et le sol était un enchevêtrement d'épis de seigle piétinés, épais comme un matelas de paille, mais pourri et trempé par la pluie. Les Français, les yeux rougis par la fumée, la bouche ouverte pour crier leur soutien à l'Empereur,

ressemblaient à des masques grimaçants.

— La seule chose dont je me souviens avec clarté, *my lord*, c'est d'avoir éprouvé de la reconnaissance envers les Français, dit Sandman en se détournant de la fenêtre.

— De la reconnaissance, pourquoi donc ?

— Parce que tant que les cavaliers tournaient autour de nos carrés en si grand nombre, leur artillerie ne pouvait ouvrir le feu.

— Mais combien de charges ont-ils lancées ? Quelqu'un doit bien le savoir ! redemanda le comte, irrité.

— Dix ? Vingt ? Ils arrivaient sans cesse et il était difficile de les compter à cause de la fumée. Je me souviens d'avoir eu très soif. Et puis il ne fallait pas seulement que nous les regardions arriver, nous devions aussi surveiller derrière nous.

— Derrière vous ? Pourquoi cela ?

— Lorsqu'une charge avait traversé nos rangs, *my lord*, ils revenaient.

— Ils attaquaient donc des deux côtés à la fois ?

— De tous les côtés, dit Sandman, se remémorant le tourbillon de cavaliers, la boue et la paille projetées par les sabots et les hennissements des chevaux agonisants.

— Combien de cavaliers y avait-il ? voulut savoir le comte.

— Je ne les ai pas comptés, *my lord*. Combien de domestiques votre femme avait-elle à Mount Street ?

Le comte sourit, puis se détourna.

— Apporte-moi un cavalier, Betty, ordonna-t-il, et la fille lui apporta docilement un dragon français en tunique verte. Très joli, ma chérie, dit le comte, qui posa le soldat de plomb sur la table et prit Betty sur ses genoux. Je suis un vieux monsieur, capitaine, et si vous voulez quelque chose de moi, vous devez m'obliger. Betty sait cela, n'est-ce pas, mon petit ?

Elle hocha la tête, puis tressaillit quand le comte passa une main squelettique sous sa robe pour lui prendre un sein. Elle devait avoir quinze ou seize ans, une fille de la campagne avec des taches de rousseur, des cheveux bouclés, le visage rond respirant la santé.

— Comment puis-je vous obliger, *my lord* ? demanda Sandman.

— Pas comme le fait Betty, bien sûr ! Non, non ! (Le comte lorgna Sandman.) En me disant tout ce que je veux savoir, capitaine, et quand

vous l'aurez fait, peut-être vous révélerai-je un peu de ce que vous souhaitez connaître. Le rang a ses privilèges !

Dans le hall, une horloge sonna six heures, un son mélancolique dans cette grande maison vide. Désespéré, Sandman sentit qu'il perdait son temps. Il lui fallait découvrir si Meg était venue là et retourner à Londres, et il était persuadé que le comte allait se jouer de lui toute la soirée pour le congédier finalement sans avoir répondu à ses questions. Percevant et se délectant de la désapprobation de Sandman, le comte sortit les seins de la robe de la fille.

— Commençons par le commencement, capitaine, dit-il en baissant le visage pour fourrer son nez dans la chair tiède. Commençons à l'aube, hein ? Il pleuvait, n'est-ce pas ?

Sandman fit le tour de la table et vint se placer derrière le comte. Il se baissa, plaça son visage tout près des cheveux raides de la perruque.

— Pourquoi ne pas parler de la fin de la bataille, *my lord* ? demanda-t-il à voix basse. Pourquoi ne pas parler de l'attaque de la garde impériale ? Parce que j'étais là quand notre ligne a pivoté pour prendre les Français par le flanc.

Il se pencha davantage encore. Il sentait la mauvaise odeur dégagée par le comte et aperçut un pou sur le bord de sa perruque. Il murmura d'une voix rauque :

— Ils avaient gagné la bataille, *my lord*. Tout était fini en dehors de la poursuite des fuyards, mais nous avons infléchi le cours de l'Histoire en un clin d'œil. Nous sommes sortis de la ligne et avons tiré une salve, puis nous avons mis la baïonnette au canon et je peux vous dire exactement comment ça s'est passé. Je peux vous dire comment nous avons gagné, *my lord*.

Sandman sentait la colère monter et sa voix se tintait d'amertume.

— Nous avons gagné ! Mais vous n'entendrez jamais le récit de cette victoire, *my lord*, jamais, parce que je vais m'assurer qu'aucun officier du 52<sup>e</sup> ne vous parle ! Vous comprenez ? Aucun officier ne vous parlera jamais. Je vous souhaite le bonsoir, *my lord*. Peut-être votre domestique aura-t-il l'amabilité de me reconduire ?

Il se dirigea vers la porte. Il allait demander au serviteur si Meg était venue là. Dans le cas contraire, comme il le craignait, ce voyage aurait été un gaspillage de temps et d'argent.

— Capitaine ! Attendez ! s'écria le comte, qui avait fait descendre la

filles de ses genoux.

Un nerf tressautait sur son visage rouge. On y lisait de la méchanceté, la malignité ancienne, amère, d'un cœur dur, mais il voulait tellement savoir avec précision comment la garde tant vantée de Napoléon avait été battue qu'il renvoya les deux filles et le domestique d'une voix rageuse.

— Laissez-moi seul avec le capitaine, ordonna-t-il.

Il fallut cependant du temps pour lui tirer les vers du nez. Du temps et une bouteille de brandy de contrebande, mais le comte débita finalement la triste histoire de son mariage, confirmant ce que lord Christopher avait dit à Sandman. Celia, seconde épouse du seizième comte d'Avebury, était sur les planches quand le comte l'avait vue pour la première fois.

— Elle avait des jambes ! Des jambes, capitaine ! C'est la première chose que j'aie vue d'elle.

— Au Sans Pareil ?

Le comte lança à Sandman un regard roué.

— Qui vous a renseigné ? demanda-t-il. Qui ?

— En ville, les gens parlent.

— Mon fils ? hasarda le comte avant d'éclater de rire. C'est ce petit sot ? Ce gringalet au teint de papier mâché ? Bon Dieu, capitaine, j'aurais dû le supprimer quand il était bébé. Sa mère était une grenouille de bénitier. Quand je la culbutais, j'avais l'impression de foutre une souris dévote, et ce crétin est persuadé qu'il tient d'elle, mais c'est faux. C'est à moi qu'il ressemble. Il a beau passer sa vie à genoux, capitaine, il pense sans arrêt au cul et aux tétons et aux cuisses. Peut-être s'abuse-t-il lui-même, mais il ne m'abuse pas. Il dit qu'il veut devenir prêtre ! Mais il ne le fera jamais. Ce qu'il veut, capitaine, c'est me voir mort pour prendre possession des biens familiaux, de tout ! Ils sont substitués à son profit, est-ce qu'il vous l'a dit ? Et il dépensera tout pour se payer des culs, des nichons et des cuisses, comme je le ferais à sa place. La seule différence entre ce petit bafouilleur et moi, c'est que je n'ai jamais eu honte. J'aimais ça, capitaine, et j'aime toujours ça, alors que lui se sent coupable. Coupable ! cracha-t-il dans un jet de salive. Alors, qu'est-ce que ce petit imbécile vous a dit ? Que j'ai tué Celia ? Peut-être l'ai-je fait, capitaine, ou peut-être ai-je envoyé Maddox le faire pour moi, mais

comment allez-vous le prouver, hein ?

Le comte attendit une réponse, mais Sandman ne dit rien.

— Savez-vous, capitaine, que l'on pend les aristocrates avec des cordes de soie ?

— Je l'ignorais, *my lord*.

— C'est ce qu'on dit. Les gens du commun sont envoyés ad patres avec un ou deux yards de vulgaire chanvre alors que nous, les nobles, avons droit à une corde en soie. Et j'en aurais volontiers porté une autour du cou pour voir cette garce morte. Bon sang, elle me dévalisait. Je n'ai jamais connu de femme qui dépense autant d'argent ! Quand j'ai retrouvé mon bon sens, j'ai tenté de lui supprimer sa rente. J'ai refusé de payer ses dettes et demandé aux curateurs de l'évincer de la maison, mais ces salopards l'y ont laissée. Il se peut qu'elle ait forniqué avec l'un d'eux. C'est comme ça qu'elle gagnait de l'argent, capitaine, en forniquant avec assidûment.

— Vous voulez dire que c'était une putain, *my lord* ?

— Oui, mais pas une putain ordinaire. Elle n'avait pas seulement sa paire de fesses, il faut le mettre à son actif. Elle se disait cantatrice, comédienne, danseuse, mais en fait c'était une maligne et j'ai été stupide de l'épouser pour jouir quelques mois de ses charmes, aussi bonne qu'elle ait été.

Il se sourit à lui-même, puis tourna ses yeux chassieux vers Sandman.

— Celia recourait au chantage, capitaine. Elle prenait un jeune amant, amenait le pauvre sot à lui écrire une lettre dans laquelle il la priait de lui accorder ses faveurs, puis, quand il se fiançait avec une héritière, elle le menaçait de produire les lettres. Elle se faisait de bons mois, capitaine ! Elle m'avait dit combien. Elle me l'avait dit en face. Elle m'avait dit qu'elle n'avait pas besoin de mon argent, qu'elle avait le sien.

— Savez-vous qui elle a traité ainsi ?

Le comte secoua la tête. Il fixait la maquette, ne voulant pas croiser le regard de Sandman.

— Je ne voulais pas connaître de noms, dit-il à mi-voix.

Pour la première fois, Sandman éprouva de la pitié pour le vieillard.

— Et les domestiques, *my lord* ? Les domestiques de la maison de Londres ? Que leur est-il arrivé ?

— Comment diable le saurais-je ? Ils ne sont pas ici. (Il lança à Sandman un regard furibond.) Pourquoi voudrais-je avoir ici les serviteurs de cette garce ? J'ai demandé à Faulkner de se débarrasser d'eux.

— Faulkner ?

— Un avocat, l'un des curateurs, et, comme tous les avocats, c'est une ordure. (Le comte leva les yeux vers Sandman.) Je ne sais pas ce qu'il est advenu des domestiques de Celia et je m'en fiche. Maintenant, allez chercher Maddox et dites-lui que nous prendrons du bœuf au dîner. Et ensuite, bon Dieu, vous me raconterez ce qui s'est passé quand la garde de l'Empereur a attaqué.

Ce que fit Sandman.

Il était venu jusque dans le Wiltshire, il n'avait pas trouvé Meg, mais il avait appris quelque chose. Était-ce suffisant ? Il ne le savait pas.

Le lendemain matin, il repartit pour Londres.



Sandman arriva à Londres le jeudi en fin d'après-midi. Il avait repris la malle-poste à Marlborough, justifiant la dépense par le temps gagné, mais juste après Thatcham l'un des chevaux avait perdu un fer, puis, près du village de Hammersmith, une charrette de foin avec un essieu cassé bloquait un pont. Il aurait beaucoup plus vite fait de parcourir à pied les derniers miles au lieu d'attendre que la route soit dégagée, mais, fatigué après une mauvaise nuit sur un tas de paille dans la cour du King's Head à Marlborough, il était resté dans la voiture. Il se sentait en outre irrité par le fait que son voyage dans le Wiltshire n'avait pas servi à grand-chose. Il doutait que le comte d'Avebury ait tué sa femme ou commandité son assassinat, mais il ne l'avait jamais cru coupable. La seule information récoltée était que la comtesse subvenait à ses besoins en exerçant un chantage sur ses amants, mais il n'avait pas découvert pour autant leurs noms.

Il passa par la porte latérale de la Gerbe de Blé. Elle ouvrait sur la cour de l'écurie, où il remplit d'eau une timbale retenue à une poignée par une chaînette. Il but, la remplit de nouveau, puis se retourna en entendant un petit bruit de sabots à l'entrée de l'écurie. Jack Hood était en train de seller un grand et beau cheval noir. Le voleur de grand chemin le salua d'un bref signe de tête, puis se pencha pour boucler la sangle.

Comme le cheval, Jack Hood était grand et brun. Il portait des bottes noires, ainsi qu'une culotte et une redingote ajustée et cintrée,

noires également. Un ruban de soie noire retenait ses longs cheveux noirs sur la nuque. Il se redressa.

— Vous avez l'air fatigué, capitaine.

— Fatigué, pauvre, affamé et assoiffé, renchérit Sandman en remplissant la timbale pour la troisième fois.

— C'est ce que vous vaut votre vie honnête, commenta Hood gaiement. Vous devriez vivre de combines, comme moi.

Sandman vida la timbale et la laissa pendre à sa chaînette.

— Et que ferez-vous, monsieur Hood, quand ils vous prendront ? demanda-t-il.

Hood fit sortir le cheval dans le soleil déclinant du soir. L'animal était de bonne race, nerveux, fringant et ombrageux : un cheval qui devait aller comme le vent quand il fallait s'échapper.

— Quand je me ferai prendre ? Je viendrai vous demander votre aide, capitaine. Sally m'a dit que vous enleviez du travail à Jemmy.

— J'essaie d'arracher des innocents à la potence, mais je n'en ai encore sauvé aucun.

— Et je doute que vous y parveniez jamais, dit Hood sombrement, parce que ce n'est pas comme ça que va le monde. Peu leur importe le nombre d'innocents qu'ils pendent, capitaine, tant que les autres savent qu'ils se servent de l'échafaud.

— Pourquoi alors m'aurait-on nommé ?

Hood lança à Sandman un regard sceptique, puis mit le pied droit à l'étrier et monta en selle.

— Vous essayez de me dire qu'on vous a nommé par grandeur d'âme, capitaine ? demanda-t-il en enfonçant son pied dans l'étrier. Le ministre de l'Intérieur aurait-il soudain douté de la justice rendue par le tribunal de Black Jack ?

— Non, admit Sandman.

— Ils vous ont nommé, capitaine, parce qu'un personnage influent a voulu que l'affaire Corday soit réexaminée. Une personne influente, ai-je raison ?

Sandman hocha la tête.

— Tout à fait.

— Un type peut être aussi innocent que le bébé qui vient de naître, s'il n'a pas d'ami influent, il se balancera quand même au bout d'une corde. N'est-ce pas ainsi que ça se passe ?

Jack Hood rejeta les pans de sa redingote sur la croupe du cheval, puis rassembla les rênes.

— Que je le veuille ou non, je finirai mes jours sur la piste de danse de Jem Botting et ça ne m'empêche pas de dormir. La potence est là, capitaine, et nous vivons avec jusqu'à ce que nous mourions au bout d'une corde. Nous n'y changerons rien parce que ces salauds ne veulent pas que ça change. C'est leur monde à eux, pas le nôtre, et ils luttent pour qu'il reste comme il est. Ils nous tuent, nous envoient en Australie ou nous brisent sur un manège de discipline, et vous savez pourquoi ? Ils craignent que nous réagissions comme la populace française. Ils craignent de voir une guillotine installée à White Hall et empêchent que ça se produise en construisant un échafaud à Newgate. Peut-être vous laisseront-ils en sauver un, capitaine, mais ne croyez pas que ça change quoi que ce soit. (Il enfila de fins gants noirs.) Il y a des drôles qui vous attendent dans l'arrière-salle de la taverne, capitaine. Mais avant d'aller leur parler, sachez que j'ai dîné au Dog and Duck.

— À St George's Fields ? demanda Sandman, déconcerté par cette déclaration apparemment hors de propos.

— Beaucoup de gouspins habitent et mangent là parce que c'est tout près des routes de l'ouest, expliqua Hood, voulant dire par là que les voleurs de grand chemin fréquentaient l'établissement. Et j'y ai entendu chuchoter que votre vie était mise à prix pour cinquante guinées. (Il leva un sourcil.) Vous avez déplu à quelqu'un, capitaine. J'ai fait passer le mot à la Gerbe que personne ne vous touche parce que vous avez été gentil avec ma Sally, et je protège ceux qui prennent soin d'elle, mais je n'ai pas la haute main sur tous les tripots de Londres.

Sandman sentit le cœur lui manquer. Cinquante guinées sur sa tête ? Était-ce flatteur ou insultant ?

— Vous ignorez, j'imagine, qui a offert cette somme, demanda-t-il.

— J'ai posé la question, mais personne ne le savait. Ce sont des espèces sonnantes et trébuchantes, capitaine. Alors, faites attention à vous. Je vous remercie, ajouta-t-il, Sandman lui ayant ouvert la porte de la cour.

— Vous n'allez pas voir Sally sur scène ce soir ? demanda ce dernier en levant les yeux vers le cavalier.

Hood secoua la tête.

— Je l'ai déjà vue assez souvent et j'ai des choses à faire de mon côté qu'elle ne viendra pas voir.

Il éperonna légèrement les flancs de sa monture et, sans un mot d'adieu, partit vers le nord à la suite d'un chariot de briques récemment sorties du four.

Sandman referma la porte. Lorsque le vicomte Sidmouth lui avait confié cette tâche, il avait insinué qu'elle serait facile : un mois de salaire pour une journée de travail. L'équivalence était soudain devenue : sa vie pour un mois de salaire.

Il se retourna et jeta un coup d'œil vers les fenêtres crasseuses de l'arrière-salle, mais le reflet de la lumière du soir sur les petits carreaux empêchait de voir à l'intérieur. En revanche, ceux qui l'attendaient, eux, pouvaient le voir. Au lieu de se rendre directement dans l'arrière-salle, il passa par le cellier pour gagner le couloir où se trouvait le passe-plat. Il entrebâilla le volet sans faire de bruit, puis se baissa pour regarder par la fente.

Il entendit des pas derrière lui, mais, avant d'avoir eu le temps de se retourner, il sentit contre son oreille le métal froid d'un canon de pistolet.

— Un bon soldat effectue toujours une reconnaissance, hein, capitaine ? dit le sergent Berrigan. Je savais que vous alliez d'abord venir ici.

Sandman se retourna. Le sergent souriait, content d'avoir manœuvré plus habilement que lui.

— Qu'allez-vous faire, sergent ? demanda-t-il. M'abattre ?

— Seulement m'assurer que vous n'avez pas d'artillerie sur vous, capitaine.

Il écarta les revers de la redingote de Sandman avec le canon de son pistolet et, convaincu qu'il ne portait pas d'arme, indiqua de la tête la porte de l'arrière-salle.

— Après vous, capitaine.

— Sergent... commença Sandman.

Il projetait de faire appel aux bons sentiments de Berrigan, mais comprit que la tentative était vaine car le sergent venait d'armer son pistolet et de le braquer vers sa poitrine. Il songea à écarter brusquement le canon et à donner un coup de genou dans les parties

génitales de Berrigan, mais celui-ci lui lança un demi-sourire et secoua imperceptiblement la tête comme s'il le dissuadait d'essayer.

— J'entre ? demanda Sandman.

Comme Berrigan acquiesçait, il tourna la poignée et pénétra dans l'arrière-salle.

Le marquis de Skavadale et lord Robin Holloway étaient installés sur le banc à dossier de l'autre côté de la longue table, tous deux d'une extrême élégance avec leurs redingotes noires magnifiquement coupées, leurs cravates bouffantes et leurs culottes serrées. Holloway se renfrogna en le voyant alors que Skavadale se leva avec courtoisie et lui sourit.

— Mon cher capitaine Sandman, comme c'est gentil de vous joindre à nous !

— Vous attendez depuis longtemps ? demanda Sandman agressivement.

— Une demi-heure, répondit plaisamment Skavadale. Nous espérions vous trouver là, mais l'attente n'a pas été trop ennuyeuse. Asseyez-vous, je vous en prie.

Sandman s'assit à contrecœur. Il regarda d'abord Berrigan, qui entra à son tour dans la salle, referma la porte et abaissa le silex de son pistolet en le gardant pourtant à la main. Il se posta à la porte et le surveilla. Le marquis de Skavadale déboucha une bouteille de vin et versa un verre.

— C'est un bordeaux assez jeune, capitaine, mais il sera sans doute bienvenu après votre voyage. De toute manière, nous ne pouvons guère nous attendre à trouver ici de grands crus, n'est-ce pas ? Nous sommes à la Gerbe de Blé. On y trouve la lie, y compris la lie de vin. Elle n'est pas mauvaise, celle-là. Qu'est-ce que tu en penses, Robin ?

Lord Robin Holloway ne daigna ni sourire ni dire quoi que ce soit, et se borna à fixer Sandman. Il avait encore sur les joues et le nez les balafres laissées par son fleuret. Skavadale poussa le verre vers Sandman et prit un air peiné quand celui-ci le refusa d'un signe de tête.

— Allez, capitaine, dit-il le sourcil froncé. C'est une réunion amicale.

— À laquelle j'assiste parce qu'on m'a menacé avec un pistolet.

— Rangez ça, sergent, ordonna Skavadale avant de lever son verre à la santé de Sandman. J'ai appris certaines choses sur votre compte ces

deux derniers jours, capitaine. Certes, je savais déjà que vous étiez un redoutable joueur de cricket, mais vous êtes aussi fameux pour autre chose.

— Pour quoi ? demanda Sandman d'un ton morne.

— Vous étiez un bon soldat.

— Et puis ?

— Et votre père vous a fait du tort, ajouta doucement Skavadale. Je comprends maintenant certaines choses, capitaine. Vous subvenez aux besoins de votre mère et de votre sœur. Je ne me trompe pas ?

Il attendit une réponse qui ne vint pas.

— Il est triste de voir des personnes de qualité condamnées à la pauvreté. Si vous n'étiez pas là, capitaine, votre mère serait depuis longtemps réduite à accepter la charité, et que serait devenue votre sœur ? Gouvernante ? Dame de compagnie ? Pourtant, avec une petite dot, elle pourrait encore faire un très beau mariage, n'est-ce pas ?

Sandman restait muet, bien que Skavadale n'ait dit que la réalité. Agée de dix-neuf ans, Belle, la sœur de Sandman, n'avait qu'un moyen d'échapper à la pauvreté, c'était de faire un beau mariage. Sans dot, elle ne pouvait espérer trouver un mari respectable. Elle aurait de la chance si elle trouvait un commerçant disposé à l'épouser. Si cela se produisait, il savait que sa sœur refuserait un tel mari car, à l'instar de sa mère, elle se faisait une trop haute idée de son rang.

Un an plus tôt, avant le décès de leur père, Belle pouvait espérer recevoir une dot de plusieurs milliers de livres, assez pour attirer un aristocrate et apporter un revenu convenable. Elle regrettait de ne plus pouvoir nourrir de telles espérances et, d'une certaine manière, blâmait son frère de leur perte. C'était pour cette raison qu'il vivait à Londres, parce qu'il ne pouvait plus supporter les reproches de sa mère et de sa sœur. Elles attendaient de lui qu'il leur assure indéfiniment une vie luxueuse, comme le faisait son père.

— Les paris aventureux de votre père ont plongé la famille dans l'embarras, poursuivit Skavadale. N'est-ce pas, capitaine ? Et, cependant, vous essayez de rembourser certaines de ses dettes. Vous avez choisi une voie difficile et c'est tout à votre honneur. N'est-ce pas, Robin ?

Lord Robin Holloway ne dit rien. Il se contenta de hausser les épaules en continuant de fixer sur Sandman un regard froid.

— Qu’allez-vous donc faire, capitaine ? demanda Skavadale.

— Ce que je vais faire ?

— Votre mère et votre sœur à entretenir, des dettes à payer et pas d’autre emploi qu’un match de cricket de temps à autre... continua Skavadale en levant les sourcils sous l’effet d’une feinte surprise. Et, si j’ai bien compris, la mission que vous a confiée le ministre de l’Intérieur est très temporaire et a fort peu de chances de vous apporter la fortune. Alors, qu’allez-vous faire ?

— Et vous ? demanda Sandman.

— Je vous demande pardon ?

— À ce que j’ai cru comprendre, vous n’êtes pas dans une situation très différente de la mienne, dit Sandman, se rappelant ce que lui avait dit lord Alexander à propos du marquis de Skavadale. Votre famille a naguère possédé une grande fortune, mais compte aussi des joueurs parmi ses membres.

Le marquis parut un instant irrité, puis avala l’insulte.

— Je vais faire un beau mariage, répondit Skavadale d’un ton léger. Autrement dit, je trouverai un bon parti. Et vous ?

— Peut-être ferai-je aussi un beau mariage, rétorqua Sandman.

— Vraiment ? (Skavadale leva un sourcil sceptique.) Je vais hériter d’un titre de duc, Sandman, et cela a beaucoup d’attrait pour les filles. Et vous, par quoi les attirez-vous ? Vos talents de joueur de cricket ? Vos fascinants souvenirs de Waterloo ? Les filles qui ont de l’argent épousent des hommes encore plus riches, ou bien elles cherchent le rang, parce que l’argent et le rang, capitaine, sont les deux seules choses qui comptent en ce monde.

— Et la vérité ? L’honneur ?

— L’argent et le rang, insista Skavadale. Ma famille est peut-être proche de la faillite, mais nous avons un rang. Nous avons un rang et nous rétablirons notre fortune.

— L’argent et le rang... répéta Sandman, songeur. Comment alors réconfortez-vous quelqu’un comme le sergent Berrigan, dont le rang est modeste et la fortune, je suppose, dérisoire ?

Skavadale lança au sergent un regard indolent.

— Je lui conseille d’attacher sa personne à un homme qui possède rang et fortune, capitaine. C’est ainsi que va le monde. Il me sert, je le récompense et nous prospérons tous deux.

— Et quelle est ma place dans ce plan divinement ordonné ? s'enquit Sandman.

Une ombre de sourire passa sur le visage de Skavadale.

— Vous êtes un gentleman, capitaine. Vous possédez donc un rang, mais votre part de richesse vous a été refusée. Si vous nous le permettez, expliqua-t-il avec un geste qui embrassait lord Robin Holloway, et par nous, j'entends l'ensemble des membres du Seraphim Club, nous aimerions remédier à cette impécuniosité.

Il tira un papier de sa poche et le posa sur la table devant Sandman.

— Remédier à mon impécuniosité ? répéta celui-ci d'un ton sceptique.

En guise de réponse, Skavadale se contenta de désigner le papier. Sandman le prit et le déplia. Il vit d'abord la signature extravagante de lord Robin, puis le chiffre. Il le regarda longuement, puis leva les yeux vers lord Skavadale, qui souriait. Sandman regarda de nouveau le document. C'était un effet payable à Rider Sandman, tiré sur le compte de lord Robin Holloway ouvert à la Courts Bank, pour une somme de vingt mille guinées.

Vingt mille. Ses mains tremblaient légèrement et il se força à prendre une profonde inspiration. Cela résolvait tous ses problèmes. Tous. Vingt mille guinées lui permettaient de rembourser toutes les petites dettes de son père, d'acheter une jolie maison à sa mère et à sa sœur, et il en resterait encore assez pour produire un revenu de six ou sept cents livres par an. Ce qui était peu en comparaison de l'argent auquel sa mère était naguère habituée, mais une telle rente permettait d'entretenir une femme et sa fille, à la campagne, sur un pied respectable. Peut-être n'était-ce pas suffisant pour s'offrir un équipage, mais elles pourraient engager une femme de chambre et une cuisinière, déposer une pièce d'or dans la sèbile à la quête du dimanche et recevoir décemment leurs voisins. Elles cesseraient de se plaindre de leur pauvreté auprès de lui.

Il y eut un grand fracas de sabots et de chaînes tandis qu'un haquet entraînait dans la cour, mais Sandman ne l'entendit pas. Penser qu'il n'était pas responsable des dettes de son père le tentait, et s'il ignorait les commerçants que le suicide de Ludovic Sandman avait conduits au bord de la ruine, il pourrait peut-être procurer à sa mère un revenu annuel de huit cents livres.



Cependant, le plus alléchant était que vingt mille guinées suffiraient à vaincre l'opposition de lady Forrest à son mariage avec Eleanor. Il regarda la lettre de paiement. Grâce à elle, tout devenait possible. Il pensa à Eleanor, à l'argent qu'elle lui apporterait en dot. Il serait de nouveau riche, aurait des chevaux dans son écurie, pourrait jouer au cricket tout l'été et chasser tout l'hiver. Il serait de nouveau en mesure de tenir son rang, n'aurait plus besoin de racler les fonds de tiroir et de s'inquiéter pour le nettoyage de son linge.

Il regarda lord Robin Holloway dans les yeux. Le jeune sot avait voulu le provoquer en duel et là il lui offrait une fortune ? Lord Robin ignorait son regard et fixait une toile d'araignée au plafond. Lord Skavadale lui souriait, le sourire de quelqu'un qui se réjouit de la bonne fortune d'un autre, mais un sourire qui le remplissait pourtant de honte. La honte d'avoir été tenté, tenté pour de bon.

— Vous croyez que nous essayons de vous acheter ? demanda anxieusement lord Skavadale, qui avait vu Sandman changer d'expression.

— Je ne m'attendais pas à une telle générosité de la part de lord Robin, répondit celui-ci d'un ton pince-sans-rire.

— Tous les membres du Seraphim ont apporté leur contribution et mon ami a recueilli les fonds, dit le marquis. C'est un don et non un pot-de-vin, il va sans dire.

— Un don ? Pas un pot-de-vin ? répéta Sandman avec amertume.

— Bien sûr que ce n'est pas un pot-de-vin, fit gravement Skavadale.

Il se leva et alla à la fenêtre, où il regarda les tonneaux de bière que l'on descendait du haquet en les faisant rouler sur des planches, puis il se retourna et sourit.

— Je suis offusqué, capitaine Sandman, quand je vois un gentleman dans la gêne. C'est contraire à l'ordre des choses, ne trouvez-vous pas ? Et quand ce gentleman est un officier qui s'est battu vaillamment pour son pays, le scandale n'en est que plus grand. Je crois vous avoir dit que le Seraphim Club se compose d'hommes qui s'efforcent d'exceller, qui célèbrent les hauts faits. Que sont les anges sinon des créatures qui font le bien ? Nous aimerions donc que votre famille et vous retrouviez la place qui vous revient dans la société. C'est tout.

Il haussa les épaules comme si ce n'était vraiment pas grand-chose. Sandman voulait le croire. Lord Skavadale s'était exprimé avec calme,

sur le ton de la raison, comme si ce geste généreux était tout à fait ordinaire. Mais Sandman n'était pas dupe.

— Vous me faites la charité, dit-il.

Lord Skavadale secoua la tête.

— Il s'agit seulement de corriger les effets néfastes d'un destin aveugle, capitaine.

— Et si je vous laisse corriger le destin, qu'attendez-vous en retour ?

Lord Skavadale prit l'air offensé, comme s'il ne lui avait même pas effleuré l'esprit que Sandman puisse rendre ne serait-ce qu'un petit service en retour d'un si modeste don.

— J'attends seulement, capitaine, dit-il sèchement, que vous vous comportiez en gentleman.

Sandman jeta un coup d'œil à lord Robin Holloway, qui n'avait toujours pas ouvert la bouche, et répondit, glacial :

— Je crois que je me suis toujours comporté comme tel.

— Vous savez donc, capitaine, que les gentlemen n'accomplissent pas de tâches rémunérées, fit remarquer Skavadale d'un ton plein de sous-entendus.

Sandman ne répondit pas. Ce silence agaça un peu lord Skavadale.

— Par conséquent, capitaine, en retour vous démissionnerez de toutes les fonctions rémunérées que l'on a pu vous confier.

Sandman baissa les yeux vers le papier qui représentait une petite fortune.

— Il me faudra donc écrire au ministre de l'Intérieur et me démettre de mes fonctions d'enquêteur ?

— C'est en effet ce que ferait un gentleman.

— Est-ce se comporter en gentleman que de laisser pendre un innocent ?

— Est-il innocent ? demanda lord Skavadale. Vous avez dit au sergent que vous rapporteriez des preuves de la campagne. L'avez-vous fait ?

Il attendit la réponse, mais, d'après l'expression de Sandman, il était évident que celui-ci ne possédait aucune preuve de l'innocence de Corday. Le marquis haussa les épaules, comme pour suggérer que Sandman ferait tout aussi bien de renoncer à de vaines recherches et d'accepter l'argent.

Et Sandman était tenté, très tenté, mais il avait aussi honte de l'être.

Il s'arma donc de courage et déchira la lettre de paiement en petits morceaux. Lord Skavadale cligna des yeux de surprise. Il semblait furieux, et Sandman eut soudain peur. Il n'avait pas peur de la colère de lord Skavadale, mais était effrayé par son avenir et par l'énormité de la fortune qu'il avait refusée.

Il éparpilla les bouts de papier sur la table. Le marquis de Skavadale et lord Robin Holloway se levèrent. Aucun des deux ne souffla mot. Ils regardèrent le sergent Berrigan. Il sembla qu'un message silencieux avait été transmis, puis, sans un regard à Sandman, ils s'en allèrent. Le bruit de leurs pas s'éloignait dans le corridor quand Sandman sentit le contact froid du métal contre sa nuque. Il savait que c'était le pistolet. Il se tendit, prêt à se projeter en arrière pour tenter de déséquilibrer Berrigan, mais le sergent lui enfonça le canon de l'arme dans le cou.

— Vous avez laissé passer votre chance, capitaine, dit celui-ci.

— Vous en avez toujours une, sergent.

— Mais je ne suis pas un imbécile, rétorqua Berrigan. Et je ne vais pas vous tuer ici. Ni ici, ni maintenant. Trop de monde. Si je vous tue ici, je me retrouverai au bout d'une corde à Newgate.

La pression du pistolet diminua et le sergent se pencha vers l'oreille de Sandman.

— Faites attention, capitaine, faites attention à vous.

Il lui donnait exactement le même conseil que Jack Hood. Sandman entendit la porte s'ouvrir et se refermer, puis le sergent s'éloigner. Vingt mille guinées, pensa-t-il. Envolées.

Le révérend lord Alexander Pleydell avait réservé l'une des loges du théâtre de Covent Garden pour la représentation.

— Je ne m'attends guère à du grand art, si ce n'est de la part de Mlle Hood, déclara-t-il en suivant Sandman à travers la foule. Je suis certain qu'elle va être éblouissante.

Comme Sandman, il serrait ses poches, car les cohues des théâtres étaient des terrains de chasse réputés pour les pickpockets, les coupeurs de bourse, les vide-goussets et autres pipeurs.

— Tu te rends compte, dit-il d'une voix aiguë, qu'il y a toute une hiérarchie chez les pickpockets ?

— J'ai écouté la conversation, Alexander.

Avant de quitter la Gerbe de Blé, lord Alexander avait insisté pour

recevoir une autre leçon particulière d'argot, cette fois-ci de l'aubergiste, un certain Jenks. Celui-ci était assez content de compter un révérend, lord de surcroît, parmi ses clients. Le révérend lord avait pris des notes, charmé de découvrir que le rang le plus bas était les tire-chiffons, des gamins qui chapardaient des mouchoirs, alors que les seigneurs de la profession étaient les vide-goussets, ceux qui volaient des montres. Les praticiens du métier, mais aussi les poches avaient des surnoms.

— Fouillouse, glaude, profonde, vague, valade, énuméra lord Alexander. Est-ce que je n'en ai pas oublié une ?

— Je n'ai pas fait attention, répondit Sandman en se faufilant vers l'entrée du théâtre.

— Fouillouse, glaude, profonde, vague, valade, psalmodia une nouvelle fois lord Alexander au grand étonnement de ses voisins.

Chacune désignait un type particulier : les goussets des gilets, les poches des culottes, les poches de poitrine, les poches intérieures des redingotes, celles avec rabat, etc.

— Crois-tu que Mlle Hood se joindra à nous pour aller souper après la représentation ? cria-t-il pour se faire entendre malgré le brouhaha.

— Je suis persuadé qu'elle sera ravie de recevoir les hommages de l'un de ses admirateurs.

— L'un de ses admirateurs ? répéta lord Alexander, alarmé. Tu ne penses pas à Kit Carne, j'espère ?

Sandman ne pensait pas à lord Christopher Carne, mais il haussa les épaules comme si le fils du comte d'Avebury était effectivement un prétendant à la main de Sally, et un rival. Lord Alexander parut désapprouver totalement cette hypothèse.

— Kit n'est pas un garçon sérieux, Rider.

— Il le semble, pourtant.

— Je le trouve léger, fit lord Alexander avec hauteur.

— Léger ?

— L'autre soir, il dévisageait Mlle Hood avec une expression vide ! Il avait un comportement ridicule. Je parlais avec elle, et il était là à la regarder bouche bée ! Dieu sait ce qu'elle pense de lui.

— Je ne puis l'imaginer.

— Il avait la bouche ouverte comme un poisson ! continua lord Alexander.

Il se retourna soudain, alarmé, en entendant un enfant pousser un cri de douleur auquel répondit un éclat de rire.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, inquiet.

— Quelqu'un a sûrement mis des hameçons au fond de ses poches et un tire-chiffons vient de se piquer les doigts, estima Sandman, évoquant une précaution courante contre les pickpockets.

— Une leçon que l'enfant n'est pas près d'oublier, commenta pieusement lord Alexander. Mais je ne dois pas être dur avec Kit. Il manque d'expérience avec les femmes et je crains qu'il soit sans défense contre leurs charmes.

— Et quelqu'un qui meurt d'envie de voir danser Sally Hood sait de quoi il parle !

Lord Alexander sourit.

— Même moi, je ne suis pas parfait. Kit voulait venir ce soir, mais je lui ai dit d'acheter son billet. Doux Jésus, il aurait sûrement voulu venir aussi souper ensuite avec Mlle Hood ! Tu crois qu'elle serait contente de nous accompagner à Newgate ?

— À Newgate ?

— Pour une pendaison ! Je t'ai dit que j'allais demander des places d'honneur aux autorités de la prison et je leur ai écrit. Je n'ai pas encore reçu de réponse, mais je suis certain qu'ils vont nous les donner.

— Et je suis certain que je n'irai pas, s'égosilla Sandman pour se faire entendre.

Au même instant, il y eut un mouvement de foule et il réussit à atteindre l'entrée. Si tous ces gens étaient payés pour venir assister au spectacle, pensa-t-il, cela devait coûter une fortune à M. Spofforth. Il avait loué le théâtre pour la soirée afin de permettre à sa protégée, Mlle Sacharissa Lasorda, annoncée comme la nouvelle Vestris, de monter sur les planches. On disait que Vestris, une comédienne italienne éblouissante d'à peine vingt ans, augmentait de trois cents livres par soirée les recettes d'un théâtre rien qu'en montrant ses jambes. M. Spofforth essayait de lancer Mlle Lasorda dans une carrière aussi lucrative.

— Tu connais Spofforth ? demanda Sandman à son ami, tandis qu'une vieille ouvreuse les précédait dans l'escalier qui sentait le moisi et menait à leur loge.

— Bien sûr que je le connais, répondit lord Alexander en montant vaillamment, son pied bot cognant contre les contremarches. Il était à Marlborough. C'est un garçon pas très malin dont le père a fait fortune dans le sucre. Spofforth junior, qui est notre hôte ce soir, tenait le guichet, mais il ne savait pas placer les joueurs de champ.

— J'ai toujours pensé que c'était le rôle du capitaine ou du lanceur, fit observer Sandman avec douceur.

— Absurde. Le cricket n'est plus le cricket quand le gardien renonce à ses fonctions d'organisateur du terrain. Il voit ce que fait le batteur et, par conséquent, qui d'autre est mieux placé que lui pour disposer ses hommes ? Vraiment, Rider, personne n'admire plus que moi ton jeu de batteur, mais, pour ce qui est de la compréhension théorique du jeu, tu es un gamin.

C'était une vieille querelle, qu'ils reprirent avec entrain en s'installant dans leur loge au-dessus de l'avant-scène. Lord Alexander avait apporté son sac de pipes et il alluma la première, dont la fumée enveloppa un écriteau interdisant de fumer. La salle était pleine, plus de trois mille spectateurs, et il y avait du chahut parce que bon nombre d'entre eux étaient déjà soûls. Cela donnait à penser que les laquais de M. Spofforth avaient écumé les tavernes pour former la claque.

Un groupe de gazetiers avaient été mis en condition par du champagne, du cognac et des huîtres dans la loge face à celle de lord Alexander. M. Spofforth, un dandy hautain dont le col dépassait les oreilles, se trouvait dans la loge voisine, d'où il couvait d'un regard inquiet ces journalistes qui lui coûtaient si cher et dont le verdict pouvait faire la carrière de sa maîtresse ou la briser. Mais l'un des critiques était déjà assoupi, un autre caressait une femme tandis que les deux derniers réclamaient encore du champagne à cor et à cri. Une douzaine de musiciens entrèrent dans la fosse et commencèrent à accorder leurs instruments.

— Je suis en train de constituer une équipe pour jouer contre le Hampshire à la fin du mois, annonça lord Alexander, et j'espère bien que tu en seras.

— J'aimerais bien. Le match aura lieu dans le Hampshire ? demanda Sandman, inquiet, car il n'avait pas particulièrement envie de s'approcher de Winchester, de crainte d'affronter les exigences et les récriminations de sa mère.

— Non, ici, à Londres, sur le terrain de Thomas Lord.

— Cette colline minable ?

— C'est un excellent terrain, répliqua lord Alexander avec humeur. Un petit peu en pente, peut-être. Et j'ai déjà parié cinquante guinées, raison pour laquelle j'aimerais que tu joues. Je monterai plus haut si tu es dans l'équipe.

— L'argent est en train de gâcher le sport, Alexander, maugréa Sandman.

— C'est pourquoi ceux d'entre nous qui luttent contre la corruption doivent apporter un appui énergique au jeu, insista lord Alexander. Alors, tu vas jouer ?

— Je manque beaucoup d'entraînement, avertit Sandman.

— Eh bien, entraîne-toi, répondit lord Alexander d'un ton irrité.

Il alluma une autre pipe et regarda son ami en fronçant les sourcils.

— Tu m'as l'air bien lugubre. Tu aimes le théâtre ?

— Beaucoup.

— Alors, montre-le !

Lord Alexander essuya les lentilles de ses jumelles de théâtre avec un pan de sa redingote.

— Tu crois que Mlle Hood aime le cricket ?

— Je ne la vois pas en train d'y jouer.

— Ne dis pas de sottises. Rider. J'entendais comme spectatrice.

— Demande-le-lui, Alexander.

Sandman se pencha pour regarder l'orchestre, où un groupe de clients de la Gerbe de Blé s'apprêtait à acclamer Sally. Deux courtisanes se frayaient un chemin autour de la fosse et l'une d'elles, en le voyant, lui fit comprendre par gestes qu'elle avait l'intention de monter dans la loge. Sandman se hâta de secouer la tête et se recula pour ne plus être vu.

— Je suppose qu'elle est morte, dit-il à brûle-pourpoint.

— Mlle Hood ? Morte ? Pourquoi le serait-elle ? fit lord Alexander, l'air très inquiet. Elle était malade ? Tu aurais dû me le dire !

— Je parle de Meg, la servante.

— Ah bon ! dit lord Alexander distraitement, puis il fronça les sourcils en regardant sa pipe. Tu te souviens de ces cigares espagnols qui faisaient fureur quand tu te battais contre les forces des Lumières en Espagne ?

— Bien sûr.

— On ne peut s'en procurer nulle part et je les appréciais beaucoup.

— Essaie chez Pettygrews dans Old Bond Street, dit Sandman, contrarié que son ami ait ignoré ses inquiétudes concernant Meg.

— J'ai essayé. Ils n'en ont pas.

— Je connais quelqu'un qui envisage d'en importer, dit Sandman, songeant à Berrigan.

— Avertis-moi s'il le fait, reprit lord Alexander en soufflant un nuage de fumée vers les chérubins dorés qui ornaient le plafond. Est-ce que tes amis du Seraphim savent que tu recherches Meg ?

— Non.

— Ils n'ont donc aucune raison de vouloir la tuer. S'ils avaient voulu le faire au moment du meurtre de la comtesse, à supposer que ce soit eux qui l'aient assassinée, ils auraient laissé son corps près du cadavre de sa maîtresse afin que Corday soit accusé des deux meurtres. Ce qui donne à penser que cette fille est toujours en vie, non ? Tes fonctions d'enquêteur exigent une grande capacité de déduction, Rider, c'est pourquoi tu me sembles mal choisi pour occuper ce poste. Mais tu peux toujours me demander conseil.

— Tu es très gentil, Alexander.

— J'essaie de l'être, répondit lord Alexander, content de lui.

Des acclamations saluèrent l'arrivée de jeunes garçons qui firent le tour du théâtre pour éteindre les lampes. Les musiciens émirent encore quelques grincements hésitants, puis attendirent que le chef d'orchestre baisse sa baguette. À l'orchestre, une partie du public commença à siffler pour réclamer le lever de rideau. Des marins, habitués à manier les cordages et à se trouver en hauteur, se chargeaient des changements de décor, mais, malgré l'impatience des spectateurs, les rideaux restaient obstinément fermés. Une fois toutes les lampes éteintes, les grosses lanternes réfléchissantes au bord de la scène furent démasquées et le tambour se mit à rouler solennellement. Un acteur enveloppé dans un manteau émergea alors d'entre les rideaux pour réciter le prologue sur l'avant-scène :

En Afrique, si loin de sa patrie,  
Un jeune garçon vivait en vagabond,  
De notre héros, Aladin était le nom...



Il n'alla pas plus loin parce que le public noya ses paroles sous une cacophonie de cris et de sifflements.

— On veut voir les gambettes de la fille, hurla un homme dans la loge voisine. Montrez-nous ses quilles !

— Je crois que les admirateurs de Vestris sont ici ! cria lord Alexander à l'oreille de Sandman.

M. Spofforth avait l'air de plus en plus inquiet. Puisque le public s'échauffait, les gazetiers commençaient à être attentifs. Habités au charivari, les musiciens avaient commencé à jouer. Cela calma un peu les spectateurs, qui acclamèrent l'abandon du prologue et l'ouverture des lourds rideaux écarlates sur une clairière en Afrique.

Des chênes et des roses jaunes encadraient une idole qui gardait l'entrée d'une caverne où dormaient une douzaine d'indigènes à peau blanche, curieusement vêtues de bas blancs, de jaquettes en velours noir et de jupes écossaises très courtes. Sally se trouvait parmi elles. Lord Alexander brailla des vivats quand les douze filles se levèrent pour danser. Les clients de la Gerbe de Blé lançaient également des bravos et les partisans de Vestris, supposant que les acclamations venaient de la claque appointée par Spofforth, commençaient à huer.

— Amenez la fille ! réclama le spectateur dans la loge voisine.

Une prune lancée sur la scène s'écrasa contre l'idole, qui ressemblait de manière suspecte à un totem de Peaux-Rouges. M. Spofforth gesticulait en vain pour essayer de calmer le public, ou du moins les partisans de Vestris, bien décidés à semer la pagaille. L'autre moitié de l'assistance, payée par lui, était trop intimidée pour répliquer. Certains spectateurs utilisaient des crécelles qui emplissaient la vaste salle des échos de leur crépitement.

— Ça va être très coquin ! s'exclama lord Alexander avec délectation. Oh, c'est splendide !

La direction du théâtre avait dû penser que l'apparition de Mlle Sacharissa Lasorda allait apaiser le tumulte, car la danseuse fut poussée sur scène plus tôt que prévu. M. Spofforth se leva pour applaudir à son arrivée ; sa claque suivit son exemple et l'acclama si fort qu'elle couvrit un moment les sifflets.

Mlle Lasorda, qui jouait le rôle de la fille du sultan d'Afrique, était brune et jolie, certes, mais la question de savoir si ses jambes méritaient de la rendre aussi célèbre que Vestris restait en suspens car

elle portait une longue jupe brodée de croissants de lune, de chameaux et de cimenterres. Elle semblait avoir le trac, mais s'inclina pour saluer ses fidèles avant de se mettre à danser.

— Montre-nous tes cannes ! cria l'homme de la loge voisine.

— La jupe ! La jupe ! La jupe ! scandèrent les spectateurs de l'orchestre tandis qu'une grêle de prunes et de pommes tombait sur la scène.

M. Spofforth essayait toujours de calmer le public avec force gestes, mais cela n'avait pour effet que de faire de lui une cible de choix et il se baissa pour esquiver une volée de fruits qui crépita dans sa loge. Des larmes de joie coulaient sur les joues de lord Alexander.

— Bon sang, j'adore le théâtre ! s'exclama-t-il. Cela a dû coûter au bas mot deux mille livres à ce jeune imbécile.

Sandman n'avait pas entendu ce qu'avait dit son ami et il se pencha vers lui en lui demandant de répéter. À ce moment-là, quelque chose claqua contre le mur du fond de la loge, soulevant de la poussière. Alors il se rendit compte qu'un coup de feu avait été tiré dans le théâtre et, stupéfait, leva les yeux et aperçut un petit nuage de fumée dans l'obscurité d'une loge du poulailler. Une carabine, pensa-t-il. La détonation était différente de celle d'un mousquet. Il se souvint des Green Jackets à Waterloo, du bruit caractéristique de leurs armes, et il comprit qu'on avait tiré sur lui.

Il resta tétanisé pendant quelques secondes. Il fixait la fumée qui se dissipait dans les hauteurs du théâtre et remarqua que le public était devenu silencieux. Certains avaient entendu le coup de feu malgré le vacarme des crécelles, des sifflets et des cris, d'autres avaient dû sentir l'odeur âcre de la poudre. Quelqu'un poussa un cri au dernier balcon. Mlle Lasorda regarda là-haut, bouche bée.

Sandman ouvrit vivement la porte de la loge et vit deux hommes monter l'escalier quatre à quatre, un pistolet à la main. Il referma la porte à toute volée.

— Rejoins-moi à la Gerbe de Blé, lança-t-il à lord Alexander.

Il enjamba la balustrade, marqua un temps d'arrêt puis sauta. Il atterrit lourdement sur l'avant-scène en se tordant la cheville gauche, manquant tomber de peu. Le public l'acclama, pensant que cela faisait partie du spectacle, mais certains se mirent à hurler en voyant les deux hommes armés de leurs pistolets surgir dans la loge de lord Alexander.

— Capitaine ! cria Sally en montrant les coulisses.

Sandman trébucha. Il avait mal à la cheville, une douleur telle qu'il se dirigea en chancelant vers l'idole qui gardait l'entrée de la caverne. Il se retourna : dans la loge, les deux hommes braquaient leurs pistolets vers lui, mais aucun n'osa tirer car la scène était encombrée par les danseuses. L'un des deux passa une jambe par-dessus la balustrade dorée à l'instant où Sandman disparaissait en boitant dans les coulisses. Il y croisa un arlequin et un autre comédien au visage noirci, coiffé d'une haute couronne et équipé d'une lanterne magique. Sandman passa entre eux en les bousculant, puis, au milieu d'un enchevêtrement de cordes, descendit un escalier et, en bas, obliqua dans un corridor.

Il ne pensait pas s'être cassé la jambe, mais il avait dû se faire une entorse et chaque pas le mettait au supplice. Il s'arrêta dans le couloir, le cœur battant, en se plaquant contre la paroi. Il entendit les danseuses crier sur la scène, puis des pas descendre pesamment les marches de bois et, l'instant d'après, un homme apparut. Sandman lui fit un croc-en-jambe et le cloua au sol en appuyant un pied sur sa nuque. L'homme poussa un grognement et Sandman lui arracha le pistolet de la main.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, l'homme cracha et Sandman le frappa avec le canon du pistolet, puis fouilla dans ses poches, où il trouva une poignée de cartouches. Il se releva en grimaçant de douleur et longea le couloir en boitant vers l'entrée des artistes. Des pas résonnaient derrière lui et il se retourna, le pistolet levé, mais c'était Sally qui courait après lui, ses vêtements de ville enveloppés dans un manteau.

— Ça va ? s'enquit-elle.

— Je me suis tordu la cheville.

— Quel chahut ! Il y a plus de fruits sur les planches qu'au marché, dit-elle en ouvrant la porte.

— Vous devriez retourner là-haut, conseilla Sandman.

— Il y a des tas de choses que je devrais faire et que je ne fais pas, alors venez.

Elle entraîna Sandman dans la rue. Un quidam émit un sifflement admiratif à la vue de ses jambes ; elle l'envoya au diable et passa le manteau sur ses épaules.

— Appuyez-vous sur moi, dit-elle à Sandman, qui boitait et grognait de douleur. Vous vous êtes pas arrangé, hein ?

— Une entorse. Je ne crois pas qu'elle soit cassée.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que ça ne grince pas à chaque pas.

— Bon sang de bon sang ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quelqu'un m'a tiré dessus. Un coup de carabine.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas, répondit Sandman.

Ceux du Seraphim Club ? Cela paraissait fort probable, surtout après qu'il eut refusé de se laisser acheter, mais ça n'expliquait pas la mise à prix évoquée par Jack Hood. Pourquoi le Seraphim Club aurait-il payé des tueurs pour exécuter la besogne qu'eux-mêmes ou leurs laquais étaient plus que capables d'accomplir ?

— Je n'en sais vraiment rien, ajouta-t-il, perplexe et inquiet.

Ils étaient arrivés à l'arrière du théâtre et traversaient maintenant le marché couvert de Covent Garden. Comme c'était l'été, il faisait encore jour et leurs ombres s'allongeaient sur les pavés jonchés de restes de légumes et de fruits écrasés. Un rat passa furtivement devant Sandman, qui regardait sans cesse derrière lui, mais il n'y avait pas d'ennemis en vue. Pas trace du sergent Berrigan ni de quelque autre homme en livrée noir et jaune. Pas trace de lord Robin Holloway ni du marquis de Skavadale.

— Ils s'attendent à ce que je retourne à la Gerbe de Blé, dit-il à Sally.

— Mais ils ne sauront pas par quelle porte vous entrez, non ? Et une fois que vous serez à l'intérieur, vous ne risquerez plus rien, capitaine, parce qu'il n'y en a pas un là-dedans qui ne soit prêt à vous protéger.

Elle se retourna brusquement, alarmée par un bruit de course précipitée derrière eux, mais ce n'était qu'un gamin fuyant un monsieur furieux qui l'accusait de lui avoir volé sa bourse. Des marchandes de fleurs arrangeaient leurs paniers sur le trottoir, se préparant pour la sortie des deux théâtres voisins. On entendit des coups de sifflet.

— Les guignols sont à la manœuvre, remarqua Sally.

Des gendarmes arrivaient effectivement de Bow Street et convergeaient vers le théâtre de Covent Garden. Elle fronça les sourcils en voyant le pistolet qu'il avait à la main.

— Cachez cette clarinette. Il s'agirait pas qu'un argousin vous alpague.

Sandman fourra le pistolet dans une poche.

— Vous êtes sûre que vous ne devriez pas être au théâtre ? s'inquiéta-t-il.

— Ils vont pas reprendre leur fichu cirque, qui n'avait d'ailleurs même pas commencé. Mort-né, qu'il était. Non, la grande soirée de Mlle Sacharissa est tombée à l'eau, à ce qui paraît. Vous savez que pour de vrai elle s'appelle pas Sacharissa Lasorda ?

— Je m'en doutais.

— Flossie, qu'elle s'appelle. C'était la souris d'un cracheur de feu d'Astleys. Elle a au moins trente piges et la dernière fois que j'ai entendu parler d'elle, elle gagnait sa croûte dans une académie.

— Elle était professeur ? s'étonna Sandman, car peu de femmes choisissaient ce métier et Mlle Lasorda n'avait pas l'allure d'une enseignante.

Sally se mit à rire au point qu'elle dut se tenir à Sandman.

— Seigneur Dieu, je vous adore, capitaine, dit-elle, toujours riant. Ce genre d'académie n'est pas fait pour apprendre. Les lettres, en tout cas. C'est un bordel.

— Ah !

— On est plus loin, maintenant, dit Sally comme ils approchaient du théâtre de Drury Lane, d'où s'échappa un tonnerre d'applaudissements. Comment va votre cheville ?

— J'arrive à marcher.

— Courage, l'exhorta-t-elle, puis le voyant boiter : n'enlevez surtout pas votre botte cette nuit. Sinon votre cheville va enfler affreusement.

Elle passa la première et ouvrit la porte de la Gerbe de Blé. Sandman s'attendait un peu à voir quelqu'un l'attendre avec un pistolet, mais il n'y avait personne dans l'entrée.

— On ne va pas regarder par-dessus notre épaule toute la soirée, dit Sandman. Je vais m'installer dans l'arrière-salle, s'il n'y a personne.

Il précéda Sally à travers la taverne bondée, où l'aubergiste tenait sa cour à une table.

— La salle du fond est libre ? demanda-t-il.

Jenks acquiesça.

— Le gentleman a dit que vous alliez arriver et il l'a gardée pour

vous. Et puis il y a aussi une lettre qu'a apportée un grison.

— Un valet de pied, traduisit Sally. Qui est ce gentleman qui a réservé la cambuse ?

— Ce doit être lord Alexander. Il voulait que nous soupions avec lui, vous et moi, expliqua Sandman.

Il prit la lettre des mains de M. Jenks et sourit à Sally.

— La compagnie d'Alexander ne vous gêne pas ?

— Si elle me gêne ? Pas du tout. Il se contente de me regarder bouche bée comme une morue de Billingsgate.

— Comme vous êtes inconstante, Mlle Hood, fit remarquer Sandman, ce qui lui valut une bourrade.

— C'est pourtant ce qu'il fait ! s'exclama Sally en imitant la dévotion béate et les yeux ronds de lord Alexander de manière cruellement exacte. Le pauvre, il n'est pas gâté par la nature... dit-elle avec commisération, avant de baisser les yeux vers la courte jupe qu'elle portait toujours sous son manteau. Je ferais bien de mettre quelque chose de décent, sinon les yeux vont lui sortir de la tête.

— Dommage, j'aimais assez cette jupe écossaise, dit Sandman en faisant semblant d'avoir le cœur brisé.

— Et moi qui croyais que vous étiez un gentleman, capitaine, répondit Sally.

Elle rit et monta l'escalier en vitesse tandis que Sandman ouvrait d'un coup d'épaule la porte de l'arrière-salle, où il se laissa tomber sur une chaise avec soulagement. Il faisait sombre, car les volets étaient clos et les chandelles éteintes.

Sandman se pencha et ouvrit le volet de la lanterne la plus proche. Ce n'était pas lord Alexander qui avait réservé la salle, mais un autre gentleman – pour autant que le sergent Berrigan en soit un. Jusque-là, il s'était prélassé sur le banc à dossier, mais il avait levé son pistolet et le braquait vers le front de Sandman.

— Ils veulent vous voir mort, capitaine. Alors ils m'ont envoyé, car, quand on veut qu'une sale besogne soit effectuée proprement, on envoie un soldat. C'est pas vrai ? On envoie un soldat.

Et ils avaient donc envoyé le sergent Berrigan.

Sandman savait qu'il devait réagir vite. Se jeter sur Berrigan ? Sa cheville le lançait et il ne pourrait en aucun cas se montrer plus rapide

que le sergent, qui était en pleine forme et aguerri. Il songea à sortir le pistolet qu'il avait pris à son agresseur au théâtre, mais le temps qu'il le tire de sa poche et Berrigan aurait déjà fait feu. Il décida donc d'entretenir la conversation jusqu'à ce que Sally revienne et puisse donner l'alarme. Il leva son pied gauche et le posa sur une chaise.

— Je me suis fait une entorse en sautant sur la scène, expliqua-t-il.

— Quelle scène ?

— À la représentation de Mlle Hood. Quelqu'un a tenté de me tuer.

— C'est pas nous, capitaine.

— Un type équipé d'une carabine.

— Il y en a beaucoup en circulation depuis la guerre, fit remarquer Berrigan. On peut trouver un vieux Baker pour sept ou huit shillings. Il y a donc, en dehors du Seraphim Club, quelqu'un d'autre qui veut vous supprimer, hein ?

— Vous êtes sûr que ce n'était pas quelqu'un du Seraphim ? demanda Sandman en fixant son interlocuteur.

— C'est moi qu'on a envoyé, capitaine. Moi seul. Et je n'étais pas au théâtre.

Sandman devisageait Berrigan tout en se demandant qui avait bien pu mettre sa tête à prix.

— Ça doit être utile d'être malhonnête, dit-il.

Berrigan sourit.

— Utile ?

— Personne n'essaie de vous tuer et vous n'avez aucun scrupule à accepter des milliers de guinées. C'est utile. Mon problème, sergent, c'est que j'ai tant redouté de ressembler à mon père que je me suis efforcé de me comporter d'une façon tout à fait différente. Je me suis efforcé d'être vertueux. Je devais être assommant et cela l'agaçait énormément. J'imagine que c'est pour cette raison que je l'ai fait.

Si Berrigan était surpris ou déconcerté par cet étrange aveu, il ne le montra pas. Mais il semblait intéressé.

— Votre père était malhonnête ?

Sandman acquiesça.

— S'il y avait une justice en ce bas monde, sergent, il aurait été pendu à Newgate. Ce n'était pas un vaurien, comme ceux qui habitent ici. Il ne volait pas les malles-poste, ce n'était ni un pickpocket ni un cambrioleur. Il escroquait les gens en les entraînant dans ses

combinaisons financières et il le ferait encore s'il n'avait pas rencontré plus malin que lui. Et moi, qui prétendais à la vertu, je n'en ai pas moins toujours vécu avec l'argent que je recevais de lui.

Le sergent Berrigan baissa le chien de son pistolet, puis posa l'arme sur la table.

— Mon père était un honnête homme, dit-il.

— Il était ?

Berrigan alluma deux chandelles avec un briquet à amadou, puis prit un pichet de bière qu'il avait caché par terre.

— Mon père est mort il y a deux ans. Il était forgeron à Putney et voulait que j'apprenne le métier, mais évidemment je ne l'ai pas fait. J'avais d'autres idées en tête, expliqua-t-il, l'air piteux. Je voulais une vie facile, je n'avais pas envie de ferrer des chevaux et de taper sur des chaînes de trait jusqu'à la fin de mes jours.

— Vous vous êtes donc engagé dans les forces armées pour échapper à la forge ?

— Je suis entré dans l'armée pour échapper à la pendaison.

Il versa la bière et poussa une chope vers Sandman.

— J'étais chasseur de coffres. Vous savez ce que c'est ?

— J'habite ici, ne l'oubliez pas.

La chasse aux coffres consistait à voler ceux-ci sur le porte-bagages à l'arrière des voitures en coupant les sangles. Si la besogne était bien faite, ni le cocher ni les passagers ne se rendaient compte que les malles avaient disparu. Pour empêcher cela, on attachait souvent les bagages au châssis avec des chaînes d'acier, mais les bons chasseurs de coffres se munissaient d'une pince-monseigneur pour les sectionner.

— Je me suis fait prendre, continua Berrigan, et le juge m'a donné le choix entre un procès et l'armée. Neuf ans plus tard, j'étais sergent.

— Et un bon, hein ?

— J'étais capable de faire régner l'ordre, répondit Berrigan d'un ton morne.

— Moi aussi, curieusement, fit Sandman.

Ce n'était pas aussi bizarre qu'il y paraissait. Beaucoup d'officiers s'en remettaient à leurs sergents pour maintenir l'ordre, mais Sandman possédait une autorité naturelle. Il avait été un bon officier, il le savait, et, pour être honnête, il regrettait d'avoir quitté l'armée. La guerre, les certitudes de la vie militaire, l'exaltation du combat et la



camaraderie qui régnait au sein de sa compagnie lui manquaient.

— L'Espagne a été la meilleure période, dit-il. Nous y avons eu de très bons moments. Des moments sacrément difficiles aussi, évidemment, mais je les ai oubliés. Vous avez été en Espagne ?

— De 1812 à 1814.

— Dans l'ensemble, ça a été le bon temps, mais j'ai détesté Waterloo.

Le sergent hocha la tête.

— C'était terrible.

— Je n'ai jamais eu une telle frousse de ma vie, commenta Sandman.

Il avait tremblé quand la garde impériale était montée à l'assaut de la colline et il en avait eu honte. Il ne lui était venu à l'esprit que beaucoup plus tard que tous les hommes présents sur la crête et ceux qui les attaquaient avaient eu peur eux aussi et avaient éprouvé une honte semblable.

— L'air était chaud comme si on avait ouvert la porte d'un four, vous vous souvenez ?

— Oui, très bien, confirma Berrigan avant de froncer les sourcils. Beaucoup de gens veulent votre mort, capitaine.

— Je ne comprends pas, admit Sandman. Lorsque Skavadale m'a proposé cet argent, j'étais persuadé que lord Robin ou lui avait assassiné la comtesse. Mais maintenant ? Il y a quelqu'un d'autre. C'est sans doute de ce côté qu'il faut rechercher le vrai meurtrier et, bizarrement, je n'ai pas la moindre idée de qui cela peut être.

À moins que la réponse ne soit là-dedans ? (Il montra la lettre que lui avait remise l'aubergiste.) Vous pouvez approcher une chandelle ?

Elle était écrite sur du fin papier vert pâle et il n'en connaissait que trop bien l'écriture. C'était celle d'Eleanor. Il avait le cœur battant chaque fois qu'une lettre d'elle lui arrivait en Espagne ou en France. Il fit sauter le cachet de cire et déplia le papier. Il avait espéré que la lettre lui apprendrait où se trouvait Meg, mais Eleanor lui donnait seulement rendez-vous chez Gunter, la confiserie de Berkeley Square. Il y avait un post-scriptum.

« J'aurai peut-être de bonnes nouvelles », avait-elle écrit, sans autre précision.

— Non, dit-il. Je ne connais pas encore la vérité, mais il se peut que

je la connaisse bientôt.

Il reposa la lettre.

— Vous êtes censé m’abattre ?

— Dans une taverne ? (Berrigan secoua la tête.) Vous couper la gorge, plutôt. C’est moins bruyant. Mais je me demande si Mlle Hood m’adressera encore la parole si je le fais.

— J’en doute, remarqua Sandman en souriant.

— Et la dernière fois que j’étais de votre côté, ça chauffait, mais nous avons gagné.

— Contre la garde impériale aussi.

— Je crois donc que je suis de votre côté, capitaine, dit le sergent.

Sandman sourit et leva sa chope par dérision.

— Mais si vous ne me tuez pas, pourrez-vous retourner au Seraphim Club ? Ou vont-ils considérer votre désobéissance comme une cause de renvoi ?

— Je ne peux pas retourner là-bas, répondit Berrigan en montrant un gros sac, une musette et son vieux havresac de soldat posés par terre.

Sandman ne montra ni plaisir ni surprise. Il était content, mais pas surpris, car dès le début il avait senti que Berrigan cherchait à quitter le Seraphim.

— Vous vous attendez à recevoir des gages ? demanda-t-il au sergent.

— Nous partagerons la récompense, capitaine.

— Il y a une récompense ?

— Quarante livres. C’est ce que les magistrats versent à quiconque livre un vrai coupable. Quarante.

Il vit que Sandman n’était pas au courant et secoua la tête, incrédule.

— Comment croyez-vous que les veilleurs de nuit gagnent leur vie ?

— Je l’ignorais.

Berrigan remplit leurs chopes.

— Vingt pour vous, capitaine, et vingt pour moi, dit-il avec un grand sourire. Qu’est-ce que nous faisons demain ?

— Demain, nous commençons par aller à Newgate. Ensuite, j’ai rendez-vous avec une dame et vous... bon, je ne sais pas ce que vous allez faire, mais nous nous verrons, n’est-ce pas ?

Il se retourna sur sa chaise en entendant la porte s'ouvrir derrière lui.

— Bon sang ! fit Sally en voyant le pistolet posé sur la table, puis elle lança un regard noir à Berrigan. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis venu souper avec vous, bien sûr, répondit-il.

Sally rougit et Sandman regarda par la fenêtre pour ne pas l'embarrasser. Ses alliés consistaient désormais en un ecclésiastique doublé d'un aristocrate, boiteux de surcroît, aux opinions radicales, une comédienne à la langue bien pendue, un sergent au passé douteux et, il l'espérait, Eleanor.

Il leur restait trois jours pour mettre la main sur le meurtrier.

Il pleuvait le lendemain matin quand Sandman et Berrigan se rendirent à la prison de Newgate. Sandman boitait toujours et grimaçait chaque fois qu'il s'appuyait sur son pied gauche. Il s'était bandé la cheville, mais elle le faisait encore terriblement souffrir.

— Vous ne devriez pas marcher, lui conseilla Berrigan.

— Je n'aurais pas dû marcher non plus quand je me suis foulé l'autre cheville à Burgos, mais c'était ça ou se faire capturer par les Français. Je suis donc rentré à pied au Portugal.

— À pied, vous, un officier ? dit Berrigan, étonné. Vous n'aviez pas de canasson ?

— Je l'avais prêté à un gars qui était blessé pour de bon.

Berrigan marcha quelques instants en silence.

— On avait vraiment beaucoup de bons officiers, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Je pensais alors être unique, dit Sandman.

— Les mauvais officiers ne faisaient pas de vieux os, surtout quand ça chauffait, poursuivit Berrigan. Stupéfiant ce que peut faire une balle dans le dos.

Le sergent avait dormi dans l'arrière-salle de la Gerbe de Blé. Il était apparu clairement qu'il n'était pas invité à partager le lit de Sally, bien qu'à les observer tous les deux durant la soirée, Sandman ait cru que c'était à deux doigts de se produire. Lord Alexander, qui ne s'était pas rendu compte qu'il était supplanté par ce rival de basse extraction,

l'avait couvée d'un regard admiratif jusqu'au moment où il avait trouvé le courage de lui raconter une histoire drôle. Comme l'humour dépendait de la compréhension du gérondif latin, la plaisanterie n'avait fait rire personne. Lorsque lord Alexander s'était finalement endormi, le sergent l'avait porté jusqu'à sa voiture, qui l'avait ramené chez lui.

— Il tient bien l'alcool, ce type, avait remarqué Berrigan, admiratif.

— Pas du tout, avait objecté Sandman, et c'est là son problème.

Lord Alexander s'ennuyait, pensait-il, et c'était par ennui qu'il buvait. Sandman, lui, ne s'ennuyait pas du tout. Il était resté éveillé la moitié de la nuit en essayant de comprendre qui, en dehors des membres du Seraphim Club, avait intérêt à le voir mort. C'est seulement lorsque l'horloge de St Paul avait sonné deux heures que la réponse lui était apparue avec une telle clarté et une telle force qu'il avait eu honte de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Il en fit part à Berrigan tout en descendant Holbom, sous un ciel très bas.

— Je sais qui offre une récompense pour qu'on me tue.

— Ce n'est pas le Seraphim Club, insista Berrigan. Ils m'avaient seulement demandé de m'assurer que je n'empêchais pas quelqu'un d'autre d'agir.

— Ce n'est pas le club en effet, admit Sandman, parce qu'ils ont décidé de m'acheter, mais le seul membre qui dispose d'assez de liquidités pour le faire est lord Robin Holloway, et il me déteste.

— C'est vrai, mais ils ont tous apporté leur contribution.

— Non, dit Sandman. La plupart des membres du club sont à la campagne et ils n'ont pas eu le temps de les solliciter. Skavadale ne dispose pas des fonds. Peut-être qu'un ou deux membres présents à Londres ont participé, mais je parierais volontiers que la majeure partie des vingt mille guinées venait de lord Robin Holloway, qu'il ne les a offertes que parce que Skavadale l'en a prié ou persuadé ou le lui a ordonné. Il a sans doute accepté de les verser, mais a pris des dispositions de son côté pour me faire assassiner avant que j'aie pu encaisser la somme.

Berrigan réfléchit à ses paroles et hocha la tête à contrecœur.

— Il en est capable. Quelle sale manigance !

— Mais peut-être a-t-il rappelé ses hommes de main puisque j'ai

refusé l'argent.

— Sauf si c'est lui qui a assassiné la comtesse, hasarda Berrigan. En ce cas, peut-être préfère-t-il encore vous voir refroidi. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

La seule chose qui bougeait sur Newgate Hill était le filet d'eau sale qui coulait dans le caniveau. Toutes les charrettes et voitures étaient immobilisées à cause d'un chariot dont on descendait le chargement – de jeunes poiriers –, à l'angle d'Old Bailey et de Newgate Street. Des hommes criaient, des fouets claquaient, les chevaux plongeaient la tête dans leur musette.

— Qui peut bien commander une demi-tonne de poiriers ? demanda-t-il, incrédule.

— Quelqu'un qui aime les poires ?

— Quelqu'un qui aurait besoin qu'on lui remette les idées en place, grommela le sergent.

Il s'arrêta pour regarder la façade de granit de la prison de Newgate, bâtiment massif et sinistre dans lequel s'ouvraient de rares fenêtres. La pluie redoublait de violence, mais il ne bougeait pas, fasciné.

— C'est là qu'on les pend ?

— Juste devant l'entrée des Débiteurs. Je ne sais pas laquelle c'est.

— Je ne suis jamais venu voir de pendaison ici, commenta Berrigan.

— Moi non plus.

— J'y ai assisté une fois à la prison de Horsemonger Lane, mais on les pend sur le toit au-dessus de l'entrée et on ne voit pas grand-chose de la rue. On les aperçoit gigoter un peu, c'est tout. Ma mère aimait aller à Tybum.

— Votre mère ?

— Ça lui faisait une sortie, répondit Berrigan sur la défensive, ayant perçu de la surprise dans le ton de Sandman. Elle aime bien partir pour la journée, comme ça, mais elle dit qu'Old Bailey est trop loin... Un de ces jours, je louerai une voiture pour l'y amener. (Il sourit en montant les marches devant la prison.) J'ai toujours pensé que je finirais là.

Un geôlier les accompagna dans le passage souterrain vers le Press Yard et montra la grande cellule où les condamnés passaient leur dernière nuit.

— Si vous voulez voir une pendaison, venez lundi, confia-t-il à

Sandman. Nous allons débarrasser l'Angleterre de deux fripouilles, mais il n'y aura pas foule. Pas une grosse foule en tout cas, parce qu'aucun des deux n'est comme qui dirait célèbre. Vous préférez qu'il y ait beaucoup de monde ? Pour ça faut qu'on pendre quelqu'un de connu, monsieur, ou bien une femme. Le Magpie and Stump a vendu autant de bière qu'en quinze jours lundi dernier, uniquement parce qu'on a tordu le cou à une donzelle. Les gens aiment ça. Vous avez entendu dire comment ça s'est terminé ?

— Comment ça s'est terminé ? répéta Sandman, déconcerté par la question. J'imagine qu'elle est morte.

— Elle est morte et on l'a envoyée aux anatomistes, monsieur, qui adorent découper les jeunesses en morceaux, mais elle a été pendue pour le vol d'un collier de perles et on m'a dit que sa propriétaire l'avait retrouvé la semaine dernière. (L'homme eut un petit rire amusé.) Il était tombé derrière un sofa ! C'est peut-être une rumeur, bien sûr, seulement une rumeur. (Il secoua la tête, s'étonnant des voies arbitraires du destin.) Quelle drôle d'histoire, la vie, hein ?

— La mort aussi, dit amèrement Sandman.

Le geôlier ouvrit à tâtons la porte verrouillée du Press Yard sans se rendre compte que son insensibilité avait provoqué la colère de Sandman. Berrigan s'en aperçut et tenta de distraire l'attention du capitaine.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous allez voir ce Corday ? demanda-t-il.

Sandman hésita. Il n'avait pas encore parlé au sergent de Meg, la servante introuvable, et il lui était venu à l'esprit que Berrigan n'avait peut-être pas changé de camp, que le Seraphim avait pu l'envoyer pour l'espionner. Cela paraissait cependant improbable et le retournement du sergent semblait sincère, même s'il était provoqué plus par son attirance pour Sally que par un véritable repentir.

— Il y avait un témoin et j'ai besoin d'en savoir plus sur son compte. Si je la trouve... dit-il sans achever sa phrase.

— Si vous la trouvez ?

— Quelqu'un sera pendu, mais ce ne sera pas Corday, dit Sandman.

Il remercia d'un signe de tête le geôlier qui venait d'ouvrir la porte, puis précéda Berrigan dans la cour puante et dans la salle de réunion. Elle était bondée parce que la pluie avait confiné les détenus et leurs

visiteurs à l'intérieur. Ils fixaient un regard hostile sur Sandman et son compagnon, qui se frayèrent un chemin entre les tables jusqu'au fond ombreux de la pièce, où Sandman s'attendait à trouver Corday.

L'artiste était manifestement devenu un autre homme car, au lieu de se tenir à l'écart de ses persécuteurs, il tenait maintenant sa cour à la table la plus proche du foyer. Une épaisse liasse de papiers posée devant lui, il faisait le portrait d'une détenue avec un morceau de charbon de bois. Un petit groupe l'entourait, admirant son talent, et ils s'écartèrent à contrecœur pour laisser passer Sandman. Corday sursauta en reconnaissant son visiteur, puis détourna rapidement le regard.

— Il faut que je vous parle, dit Sandman.

— Il te parlera quand il aura fini, grogna un énorme barbu aux cheveux noirs et à la poitrine massive, qui était assis sur le banc à côté de Corday. Et il en a pour un moment, alors attends, mon pote.

— Qui es-tu ? demanda Berrigan.

— Je suis celui qui vous demande d'attendre, répondit l'homme avec un accent de l'ouest.

Ses vêtements étaient tachés de graisse, sa barbe, épaisse et broussailleuse. Il se fourra le doigt dans le nez en lorgnant Berrigan d'un air belliqueux, puis retira son doigt et examina le produit de sa cueillette. Il essuya son ongle dans sa barbe, puis lança un regard de défi à Sandman.

— Le temps de Charlie est précieux, il ne lui en reste plus beaucoup, expliqua-t-il.

— Il s'agit de votre vie, Corday, dit Sandman.

— Ne l'écoute pas, Charlie ! fit le malabar. Je suis ton seul ami dans ce putain de monde et je sais...

Il s'interrompit brusquement et émit une exclamation étouffée, les yeux agrandis par le choc. Berrigan était venu se placer derrière lui et lui donna une grande bourrade de la main droite qui le fit grogner de douleur une nouvelle fois.

— Sergent ! s'exclama Sandman avec une inquiétude feinte.

— Je lui apprends seulement les bonnes manières, répliqua Berrigan en donnant au barbu un autre coup dans les reins. Lorsque le capitaine dit quelque chose, espèce de porc, tu te mets immédiatement au garde-à-vous, tu regardes en face de toi, la bouche fermée, les



talons collés et le dos bien droit ! Tu ne dis pas d'attendre. C'est pas poli.

— Ça va ? demanda Corday, anxieux, à son voisin.

— Ça ira, répondit Berrigan à la place de sa victime. Et maintenant, garçon, tu vas parler avec le capitaine, parce qu'il essaie de sauver ta peau. Tu veux qu'on continue à jouer, l'ami ? ajouta-t-il en s'adressant au barbu.

L'homme s'était levé et tentait de donner un coup de coude dans le ventre du sergent. Berrigan le frappa à l'oreille, lui fit un croc-en-jambe et le poussa vigoureusement en avant. L'homme heurta une table avec force et Berrigan lui cogna le visage sur le plateau.

— Tu vas rester là jusqu'à ce qu'on ait fini, dit-il en lui tapotant le dos comme pour l'encourager, avant de retourner à grandes enjambées à la table de Corday. Tout le monde est à son poste, capitaine.

Sandman poussa une femme légèrement de côté pour pouvoir s'asseoir face à Corday.

— J'ai besoin de vous parler de la servante, de Meg, dit-il doucement. Je suppose que vous ne connaissez pas son nom de famille. Non ? Alors, de quoi a-t-elle l'air ?

— Votre ami n'aurait pas dû le frapper ! se plaignit Corday, encore préoccupé de son compagnon.

— À quoi elle ressemble, petit ? brailla Berrigan en bon sergent qu'il était.

Terrorisé, Corday eut un mouvement de recul, puis il écarta le portrait à moitié fini et, sans un mot, commença à dessiner sur une feuille vierge. Il travaillait vite, le charbon de bois crissait dans le silence de la grande salle.

— Elle est jeune, dit-il. Peut-être vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle a le visage grêlé, les cheveux ternes, les yeux verdâtres et un grain de beauté ici. (Il le dessina sur le front de la fille.) Elle n'a pas de bonnes dents. Je n'ai représenté que son visage, mais sachez qu'elle a les hanches larges et la poitrine étroite.

— Tu veux dire des petits nichons ? grogna Berrigan.

Corday se mit à rougir.

— Elle était menue au-dessus de la taille et grosse au-dessous, expliqua-t-il.

Il avait fini son esquisse. Il l'examina quelques instants, le sourcil froncé, puis hocha la tête d'un air satisfait et la tendit à Sandman. La fille était affreuse. Pas uniquement à cause des cicatrices laissées sur sa peau par la petite vérole, de sa mâchoire étroite, de ses cheveux clairsemés et de ses petits yeux, mais du fait de l'impression de dureté et de méchanceté que dégageait étrangement ce jeune visage. Si le portrait était ressemblant, Meg n'inspirait pas seulement de la répulsion mais elle était aussi mauvaise.

— Pourquoi la comtesse employait-elle une telle créature ? demanda-t-il.

— Elles avaient travaillé ensemble au théâtre, répondit Corday.

— Elles avaient travaillé ensemble ? Meg était comédienne ? s'étonna Sandman.

— Non, elle était habilleuse.

Corday baissa les yeux vers le portrait et parut embarrassé.

— Je crois qu'elle n'était pas seulement habilleuse.

— Quoi d'autre ?

— Entremetteuse, dit Corday en regardant son interlocuteur.

— Comment le savez-vous ?

Le peintre haussa les épaules.

— C'est étrange comme les gens parlent quand on fait leur portrait. Ils oublient même que vous êtes là. Vous faites partie des meubles. La comtesse et Meg parlaient et moi j'écoutais.

— Saviez-vous que ce n'est pas le comte qui a commandé le portrait ?

— Ah bon ? fit Corday, surpris. C'est pourtant ce que disait sir George.

Sandman secoua la tête.

— Il a été commandé par le Seraphim Club. Vous en avez entendu parler ?

— Oui, mais je n'y suis jamais allé.

— Vous ne savez donc pas pourquoi ils ont commandé le tableau ?

— Comment le saurais-je ?

Berrigan était venu se placer à côté de Sandman. Il fit la grimace en voyant le portrait de Meg et Sandman tourna le dessin pour lui permettre de mieux le voir.

— Vous l'avez déjà vue ? demanda-t-il, pensant que la fille était

peut-être allée au Seraphim, mais Berrigan eut un geste de dénégation.

— Nous avons une possibilité de la retrouver, dit Sandman à Corday.

— C'est sérieux ? s'enquit ce dernier, les yeux brillants.

— Je n'en sais rien, dit Sandman, qui vit l'espérance s'évanouir dans les yeux du jeune peintre. Vous avez de l'encre ? demanda-t-il. Une plume ?

Corday avait tout cela. Sandman déchira en deux une des grandes feuilles de papier à dessin, trempa la pointe d'acier dans l'encre et se mit à écrire. « Cher Witherspoon, commença-t-il, le porteur de cette lettre, le sergent Samuel Berrigan, est un de mes amis. Il a servi dans le 1<sup>er</sup> régiment de gardes à pied et j'ai en lui une confiance absolue. » Il n'était pas certain que ces derniers mots étaient entièrement vrais, mais il n'avait d'autre choix que de supposer que Berrigan était digne de confiance. Il trempa de nouveau la plume dans l'encre, conscient du fait que Corday lisait ce qu'il écrivait. « Je risque malheureusement d'avoir besoin d'entrer en contact avec M. le ministre ce dimanche et, dans l'éventualité où il ne serait pas au ministère ce jour-là, veuillez me dire où je pourrai le trouver. Je vous prie de m'excuser d'accaparer votre temps précieux et vous assure que je ne le fais qu'en raison des sujets de la plus grande urgence dont je dois m'entretenir avec lui. » Sandman relut la lettre, la signa et souffla sur l'encre pour la sécher.

— Ce ne sera pas pour lui plaire, dit-il, puis il plia la lettre et se leva.

— Capitaine ! supplia Corday, les larmes aux yeux.

Sandman savait ce que le jeune homme avait envie d'entendre, mais il ne pouvait lui donner aucune assurance.

— Je fais de mon mieux, dit-il sans conviction, mais je ne puis rien vous promettre.

— Tout ira bien, fit le grand barbu pour consoler Corday.

Ne pouvant rien ajouter d'autre, Sandman fourra l'esquisse dans sa poche et repartit avec Berrigan vers l'entrée de la prison. Quand ils arrivèrent à la loge, le sergent secoua la tête, l'air étonné.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il était de la jaquette !

— En quoi cela importe-t-il ?

— J'aurais été content de savoir qu'on se mettait en quatre pour un vrai homme, grommela Berrigan.

— C'est un excellent peintre.

— Mon frère aussi.

— Vraiment ?

— Il est peintre en bâtiment, capitaine. Gouttières, portes, fenêtres. Et ce n'est pas une lope comme cette mauviette.

Sandman ouvrit la porte de la prison et frissonna à la vue de la pluie battante.

— Je n'ai pas non plus une grande sympathie pour lui, confessa-t-il, mais il est innocent, sergent, et il ne mérite pas la corde.

— La plupart de ceux qui sont pendus ne la méritent pas non plus.

— Peut-être. Mais c'est Corday qu'il nous est donné de sauver, lope ou pas. (Il tendit le pli à Berrigan.) Ministère de l'Intérieur. Demandez à voir un certain Sébastien Witherspoon, remettez-lui ça, puis venez me retrouver chez Gunter, sur Berkeley Square.

— Et tout ça pour un petit giton !

Berrigan fourra la lettre dans sa poche, puis, avec une grimace à l'adresse de la pluie, s'éloigna rapidement entre les voitures. Sandman le suivit plus lentement en boitant. Il craignait que la pluie n'ait persuadé Eleanor et sa mère de renoncer à leur sortie, mais il alla quand même à Berkeley Square et arriva trempé chez Gunter. Sous le store de la boutique, un valet de pied regarda de travers sa cape élimée, puis ouvrit la porte à contrecœur comme pour lui laisser le temps de renoncer à entrer.

La devanture du magasin était formée de deux grandes vitrines derrière lesquelles on voyait des comptoirs dorés, des chaises délicates, de hauts miroirs et de grands lustres qu'on avait allumés parce que la luminosité était faible. Une douzaine de femmes achetaient les fameuses confiseries de Gunter : chocolats, sculptures en meringue et friandises en sucre filé, pâtes d'amandes et fruits confits. Les conversations s'interrompirent à l'entrée de Sandman et les femmes le regardèrent arriver, dégoulinant. Elles se remirent à parler quand il se dirigea vers la grande arrière-salle, où une vingtaine de tables étaient installées sous les vitraux de la verrière. Eleanor n'était à aucune des six ou sept tables déjà occupées. Il accrocha donc sa cape et son chapeau à un portemanteau en bois courbé et prit une chaise au fond de la pièce, où il était à demi caché par un pilier. Il demanda un café et un exemplaire du *Moming Chronicle*.

Il lut le journal négligemment. On avait encore mis le feu à des

meules de foin dans le Sussex, il y avait eu une émeute à Newcastle à cause de la pénurie de pain, trois moulins incendiés et leurs machines brisées dans le Derbyshire. On avait convoqué la milice pour maintenir le calme à Manchester, où la farine s'était vendue à quatre shillings et neuf pence les quatorze livres. Les magistrats de Manchester demandaient au ministre de l'Intérieur de suspendre l'application de l'habeas corpus afin de pouvoir rétablir l'ordre.

Sandman jeta un coup d'œil à sa montre. Eleanor avait déjà dix minutes de retard. Il but son café à petites gorgées, mal à l'aise parce que la chaise et la table, trop petites, lui donnaient l'impression d'être assis sur un banc d'écolier. Il reprit sa lecture. Une rivière avait débordé en Prusse et on craignait qu'il n'y ait au moins une centaine de victimes. Une baleinière, la *Lydia*, de Whitehaven, était portée disparue avec tout son équipage au large du Labrador. La *Calliope*, qui faisait le service des Indes orientales, était arrivée au port de Londres avec une cargaison de porcelaines, de gingembre, d'indigo et de noix de muscade. Une émeute au théâtre de Covent Garden avait fait des blessés mais pas de morts. Les administrateurs du théâtre contestaient les témoignages selon lesquels un coup de feu avait été tiré.

Il y eut un bruit de pas légers, une bouffée de parfum et une ombre tomba soudain sur le journal.

— Vous avez l'air mélancolique, Rider, dit Eleanor.

— Il n'y a aucune bonne nouvelle, expliqua Sandman en se levant.

Il la regarda et son cœur battit plus vite. Il était à peine capable de parler.

— Il n'y a pas vraiment de bonnes nouvelles où que ce soit dans le monde, réussit-il à articuler.

— Alors, à nous de faire en sorte qu'il y en ait, dit-elle.

Elle donna son parapluie et sa pèlerine humide à une serveuse, puis s'approcha de Sandman et lui déposa un baiser sur la joue.

— Je crois bien que je suis en colère contre vous, ajouta-t-elle à voix basse, toujours tout près de lui.

— Contre moi ?

— Pour ne pas m'avoir dit que vous étiez à Londres.

— Vous avez oublié que nos fiançailles sont rompues ?

— Oh, j'avais tout à fait oublié, répondit-elle d'un ton acide avant de regarder vers les autres tables. Je suis en train de faire scandale, Rider,

seule avec un homme tout mouillé.

Elle l'embrassa derechef et se recula afin qu'il pût approcher une chaise pour elle.

— Laissons-les se scandaliser. Je vais prendre une glace à la vanille avec du chocolat en poudre et des amandes pilées. Vous aussi ?

— Je me contenterai de mon café.

— Allons, vous n'y échapperez pas. Vous êtes trop maigre.

Elle s'assit et retira ses gants. Ses cheveux roux étaient remontés sous un petit chapeau noir décoré de minuscules perles de jais et d'une modeste plume. Seule une petite broche de jais ornait sa robe discrète, presque simple, à col haut, d'une teinte marron foncé sourde à peine rehaussée d'un motif floral très discret en perles noires, et pourtant elle était plus séduisante que les danseuses en tenue légère que Sandman avait dispersées aux quatre coins de la scène en sautant sur les planches la veille au soir.

— Mère est allée faire prendre ses mesures pour un nouveau corset et elle en a pour au moins deux heures, dit-elle en faisant semblant de ne pas remarquer qu'il la regardait. Elle croit que je suis chez Massingbirds en train de choisir un chapeau. Lizzie, ma femme de chambre, me chaperonne, mais je l'ai soudoyée avec deux shillings et elle est allée voir une femme à tête de cochon au Lyceum.

— À tête de cochon ? Vous voulez dire entêtée ?

— Ne dites pas de bêtises, Rider. Toutes les femmes sont entêtées. Cette femme a une tête qui ressemble réellement à celle d'un cochon. Elle renifle la nourriture avec un groin, nous a-t-on dit, et elle a des poils roses. Cela semble fort bizarre, mais Lizzie était enchantée à la perspective d'aller la voir et j'étais très tentée d'y aller moi aussi, mais me voilà. Il me semble que je vous ai vu boiter.

— Je me suis fait une entorse à la cheville hier, dit-il, et il lui fallut raconter toute l'histoire, qui, naturellement, enchantait Eleanor.

— Je suis jalouse, dit-elle quand il eut fini. Mon existence est si terne ! Je ne saute pas sur des scènes de théâtre poursuivie par des spadassins ! Je suis excessivement jalouse !

— Mais avez-vous des nouvelles ?

— Je le crois. Oui, certainement.

Eleanor se tourna vers la serveuse et commanda du thé, une coupe glacée à la vanille avec du chocolat, des amandes, et elle ajouta à la

dernière minute à sa commande des cornets croquants.

— Ils ont une grande glacière à l'arrière, dit-elle quand la serveuse fut partie. J'ai demandé à la voir il y a quelques semaines. Ça ressemble à une cave avec un dôme, et chaque été ils font venir d'Écosse de la glace enveloppée dans de la sciure. Elle dure toute la saison. Il y avait un rat congelé entre deux blocs ; ils étaient très embarrassés.

— J'imagine.

Sandman était soudain très conscient de la pauvreté de sa mise, des poignets effrangés de sa redingote et des coutures défaites en haut de ses bottes. Elles venaient de chez Kennets, un bon bottier de Silver Street, mais même les meilleures chaussures ont besoin d'entretien. Une bonne heure était nécessaire quotidiennement pour rester convenablement habillé et Sandman ne disposait pas du temps nécessaire.

— J'ai essayé de convaincre Père de faire construire une glacière, dit Eleanor, mais il s'est renfrogné et plaint de la dépense. Il est dans une de ses périodes d'économie en ce moment, et je lui ai donc dit que je lui épargnerai le coût d'un mariage mondain.

Sandman la regarda dans les yeux, ses yeux gris-vert, en se demandant quel message elle voulait faire passer sous cette désinvolture apparente.

— Il était content ?

— Il a marmonné que la prudence était l'une des vertus cardinales. Je crois bien que ma proposition l'a embarrassé.

— Comment lui épargnerez-vous la dépense ? En restant célibataire ?

— En m'enfuyant, répondit-elle en le fixant.

— Avec lord Eagleton ?

Le rire d'Eleanor résonna dans la vaste arrière-salle et tout le monde se tut momentanément aux autres tables.

— Eagleton est un raseur de première ! s'exclama-t-elle. Maman tenait absolument à ce que je l'épouse parce que je serais devenue une lady. Maman aurait été insupportable. Ne me dites pas que vous me croyiez fiancée à lui ?

— J'ai entendu dire que vous l'étiez et que votre portrait était un cadeau qui lui était destiné.

— Mère disait que nous devrions le lui donner, mais Père tient à le garder. Mère ne veut qu'une chose, c'est que je prenne un mari titré. Peu lui importe qui et lord Eagleton veut m'épouser, ce qui est assommant parce que je ne peux pas le supporter. Il renifle à la fin de chaque phrase.) « Chère Eleanor – snif –, comme vous êtes charmante – snif. Je vois la lune se refléter dans vos yeux – snif. »

Sandman garda son sérieux.

— Je ne vous ai jamais dit que je voyais la lune se refléter dans vos yeux. C'est négligent de ma part.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire. Ils avaient toujours beaucoup ri depuis le premier jour où ils s'étaient rencontrés, lorsque Sandman était rentré chez lui après avoir été blessé à Salamanque. Eleanor venait d'avoir vingt ans et elle était bien décidée à ne pas se laisser impressionner par un militaire, mais le militaire l'avait fait rire et continuait à le faire, et elle ne manquait pas elle non plus de l'amuser.

— Je crois qu'Eagleton a répété son compliment pendant une semaine, mais il a raté son effet en reniflant sans arrêt. Discuter avec lui, c'est comme parler avec un toutou asthmatique. Maman et lui semblent croire que, s'ils insistent assez longtemps, je finirai par me rendre à ses reniflements, mais quelqu'un a fait courir le bruit que nous étions fiancés. J'ai donc chargé Alexander de vous informer que je n'allais pas épouser ce noble renifleur. Et je constate qu'il ne vous a rien dit.

— Hélas, non.

— Je me suis pourtant exprimée distinctement ! s'exclama Eleanor, indignée. Je l'ai rencontré à l'Egyptian Hall.

— Ça, il me l'a dit, mais il avait complètement oublié la teneur de votre message. Il avait même oublié pourquoi il était allé à l'Egyptian Hall.

— Pour assister à une conférence d'un certain Pr Popkin sur l'emplacement récemment découvert du jardin d'Eden. Il veut nous faire croire que le Paradis se trouve au confluent de l'Ohio et du Mississippi. Il nous a raconté qu'il y a un jour mangé une pomme.

— La preuve semble irréfutable, commenta gravement Sandman. A-t-il acquis la sagesse en mangeant ce fruit ?

— Il a acquis l'érudition, la sagacité et l'éveil de l'esprit.

Sandman vit qu'elle avait les larmes aux yeux.



— Et il nous a exhortés à nous expatrier et à le suivre dans ce nouveau monde où abondent lait, miel et pommes, poursuivit-elle. Vous plairait-il d'y aller, Rider ?

— Avec vous ?

— Nous vivrions nus au bord de rivières, innocents comme des nouveaux-nés et insensibles aux sollicitations du serpent, dit Eleanor tandis qu'une larme coulait sur sa joue. Je suis désolée, Rider.

— De quoi ?

— Je n'aurais jamais dû laisser maman me convaincre de rompre nos fiançailles. Elle affirmait que le déshonneur de votre famille était trop grand. Quelle absurdité !

— Le déshonneur est terrible, admit Sandman.

— Il est le fait de votre père, non le vôtre !

— Je pense parfois que je ressemble beaucoup à mon père.

— En ce cas, il était meilleur que je ne le croyais, dit Eleanor d'un air farouche avant de se tapoter les yeux avec son mouchoir.

La serveuse apporta les glaces et les cornets croquants et, supposant qu'Eleanor était attristée par ce qu'avait dit Sandman, elle lança à celui-ci un regard réprobateur. Eleanor attendit que la fille se soit éloignée et dit :

— Je déteste pleurer.

— Ça vous arrive rarement.

— Voilà six mois que je pleure comme une Madeleine. (Elle leva les yeux vers lui.) Hier soir, j'ai dit à maman que je me considérais comme fiancée à vous.

— J'en suis honoré.

— Vous êtes censé dire que c'est réciproque.

Sandman esquissa un sourire.

— J'aimerais vraiment que cela soit ainsi.

— Ça ne dérangerait pas mon père, dit Eleanor. Du moins, je le crois.

— Et votre mère ?

— Elle, si ! Quand je me suis ouverte à elle de mes sentiments, hier soir, elle a insisté pour que j'aie vu le Dr Harriman. Vous avez entendu parler de lui ? Non, bien sûr. C'est un spécialiste de l'hystérie féminine, m'a dit maman, et être examinée par lui est considéré comme un grand honneur. Mais je n'ai pas besoin de lui ! Je ne suis

pas hystérique. Je suis simplement, inopportunément, amoureuse de vous, et si votre fichu père ne s'était pas suicidé, nous serions déjà mariés. J'envie les hommes.

— Pourquoi ?

— Ils peuvent jurer sans que personne ne bronche.

— Ne vous en privez pas, jurez.

Elle jura et rit.

— Ça fait du bien. Oh, un jour, nous serons mariés et je jurerais tant que vous en aurez assez. (Elle renifla et soupira en goûtant la glace.) C'est vraiment divin, dit-elle en reprenant délicatement avec sa longue cuillère en argent, et je jure que rien au confluent de l'Ohio et du Mississippi ne peut se comparer à cela. Pauvre Rider ! Vous ne devriez même pas songer à m'épouser. Vous devriez faire votre cour à Caroline Standish.

— Caroline Standish ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Il goûta la glace qui, comme l'avait dit Eleanor, était divine.

— Caroline Standish est peut-être la plus riche héritière d'Angleterre, Rider. C'est une très jolie fille, mais vous devez savoir qu'elle est méthodiste. Elle a des cheveux d'or, un visage vraiment adorable et probablement trente mille livres de rente, la garce. L'inconvénient, c'est que vous ne pouvez pas boire une goutte d'alcool en sa présence, ni fumer, ni priser, ni blasphémer, ni prendre un quelconque plaisir. Son père a fait sa fortune dans la poterie, mais maintenant ils vivent à Londres et fréquentent cette vulgaire petite chapelle de Spring Gardens. Je suis certaine que vous pourriez lui taper dans l'œil.

— J'en suis sûr, fit Sandman avec un sourire.

— Et je suis persuadée qu'elle ne trouvera rien à redire au cricket, tant que vous ne jouez pas le jour du Sabbath. Vous vous adonnez toujours au cricket, Rider ?

— Pas aussi souvent que le voudrait Alexander.

— On raconte que lord Frederick Beauclerk gagne six cents livres par an en pariant aux matchs de cricket. Pourquoi ne faites-vous pas la même chose ?

— Je suis meilleur batteur que lui, dit Sandman sans mentir, mais plus mauvais parieur.

Lord Frederick, un ami de lord Alexander et, comme lui, un

aristocrate entré dans les ordres, était secrétaire du club de cricket de Marylebone, qui jouait sur le terrain de Thomas Lord.

— De plus, Beauclerk parie des sommes qu'il peut se permettre de perdre et dont je ne dispose pas.

— Alors, épousez la dévote Mlle Standish. Il est vrai qu'elle est déjà fiancée, mais, selon la rumeur, elle n'est pas entièrement convaincue que le futur duc de Ripon est aussi pieux qu'il le prétend. Il va à la chapelle de Spring Gardens, mais uniquement, soupçonne-t-on, pour pouvoir la plumer quand il sera marié avec elle.

— Le futur duc de Ripon ?

— Il a déjà un titre, bien sûr, mais je ne me rappelle pas lequel. Mère doit le savoir.

Sandman se figea.

— Ripon ?

— C'est une ville épiscopale du Yorkshire, Rider.

— Le marquis de Skavadale, voilà le titre que porte l'héritier du duché de Ripon.

— C'est lui ! Bravo ! (Eleanor le regarda en fronçant les sourcils.) Ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Skavadale n'a rien d'un homme pieux, dit Sandman.

Il se souvenait de ce que le comte d'Avebury lui avait dit à propos de sa femme, qui exerçait un chantage auprès de ses jeunes amants. La comtesse avait-elle fait chanter Skavadale ? Celui-ci avait la réputation d'être désargenté et les propriétés de son père devaient être hypothéquées. Pourtant, Skavadale avait réussi à se fiancer avec la plus riche héritière d'Angleterre et, s'il avait goûté aux charmes de la comtesse d'Avebury, celle-ci avait certainement vu en lui une victime idéale de ses chantages. Sa famille avait perdu le plus gros de sa fortune, mais il devait bien rester quelques fonds, de la vaisselle, de l'argenterie, des tableaux à vendre – plus qu'il n'en fallait pour satisfaire la comtesse.

— Vous ne me dites pas tout, se plaignit Eleanor.

— Je crois que le marquis de Skavadale est mon meurtrier. Lui ou l'un de ses amis.

S'il avait dû parier sur l'identité de l'assassin, Sandman aurait misé sur lord Robin Holloway plutôt que sur Skavadale, mais il était certain que c'était l'un des deux.

— Vous n’avez donc pas besoin de savoir ce que Lizzie a découvert ? demanda Eleanor, déçue.

— Votre servante ? Bien sûr que si, j’ai besoin de le savoir.

— Meg n’était pas très appréciée des autres domestiques. Ils la considéraient comme une sorcière.

— Elle en a l’apparence.

— Vous l’avez retrouvée ? demanda Eleanor, tout excitée.

— Non, j’ai vu son portrait.

— Décidément, de nos jours, tout le monde fait faire son portrait.

— Il est là, dit Sandman en tirant le dessin de la poche de sa redingote pour le montrer à Eleanor.

— Vous ne trouvez pas qu’elle a une tête de cochon ? Non, elle n’a pas de poils. (Elle soupira.) Pauvre fille. Comment peut-on être si laide ?

Elle regarda longuement le dessin, puis le roula et le rendit à Sandman.

— Qu’est-ce que je disais ? Ah, oui, Lizzie a appris qu’on était venu chercher Meg chez la comtesse avec une voiture, une voiture très élégante, noire ou bleu foncé, avec un étrange blason peint sur la portière. Ce n’étaient pas des armoiries complètes, seulement un écu avec un ange doré sur fond rouge. (Eleanor effrita un cornet croquant.) J’ai demandé à Hammond s’il connaissait ce blason et il a pris un air très connaisseur. « Un ange d’or sur champ de gueules, Mlle Forrest », a-t-il corrigé, mais curieusement il ignorait à qui il appartenait et ça l’a beaucoup contrarié.

Sandman sourit à la pensée que le majordome de sir Henry Forrest était incapable d’identifier des armoiries.

— Il n’aurait pas dû l’être, car je doute que le collège des hérauts ait conçu ce blason. C’est l’emblème du Seraphim Club.

Eleanor fit la grimace, se souvenant de ce que Sandman avait dit à son père et à elle quelques jours plus tôt, bien qu’il n’ait pas révélé tout ce qu’il savait sur le club.

— Et le marquis de Skavadale est membre du Seraphim Club ? s’enquit-elle à voix basse.

— Oui.

Elle fronça les sourcils.

— Il est donc votre meurtrier ? Ce serait si facile ?

— Les membres du Seraphim considèrent qu'ils sont au-dessus des lois, expliqua-t-il. Ils estiment que leur rang, leur argent et leurs privilèges les mettent à l'abri de toute poursuite. Et peut-être n'ont-ils pas tort... à moins que je ne retrouve Meg.

— Si elle est encore vivante, ajouta Eleanor à mi-voix.

— En effet.

Eleanor dévisagea Sandman et ses yeux semblaient immenses et brillants.

— J'ai l'impression d'être très égoïste, maintenant, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je me préoccupe de mes petits problèmes alors que vous devez trouver un meurtrier.

— Vous avez des petits problèmes ? dit-il en souriant.

Eleanor ne lui rendit pas son sourire.

— Je ne suis pas disposée à renoncer à vous, Rider. J'ai essayé, mais en vain.

Il savait ce qu'il lui en avait coûté de prononcer ces paroles. Il lui prit la main et la baisa.

— Je n'ai jamais renoncé à vous non plus et la semaine prochaine j'irai parler à votre père.

— Et s'il dit non ? demanda-t-elle en serrant ses doigts.

— Eh bien, nous irons en Écosse.

— Rider ? Mon honorable, prudent et bien élevé Rider ? Vous m'enlèveriez ? demanda-t-elle en souriant sans lâcher sa main.

— Récemment, j'ai repensé à l'après-midi et à la soirée que j'ai passés sur la crête à Waterloo et je me suis souvenu que j'y avais pris une décision, une décision que je risque constamment d'oublier. Je m'étais promis que, si je survivais, je ne mourrais pas avec des regrets, des rêves, des souhaits et des désirs non exaucés. Eh bien, oui, si votre père refuse de me donner votre main, je vous emmènerai en Écosse. Et adienne que pourra.

— Parce que vos souhaits, vos rêves et vos désirs me concernent ? demanda Eleanor en souriant, les larmes aux yeux.

— Parce que je n'ai jamais souhaité, rêvé et désiré autre chose qu'être avec vous et parce qu'en plus je vous aime.

À cet instant, le sergent Berrigan, dégoulinant de pluie et ravi de surprendre Sandman en un moment si délicat, apparut à leur côté.

Tandis qu'ils gravissaient Hay Hill en direction d'Old Bond Street, le sergent se mit à siffloter gaiement « Spanish Ladies ». Il proclamait ainsi que ce qu'il venait de voir ne l'intéressait pas du tout. À l'armée, siffler de cette façon serait passé pour une marque d'insubordination, mais une insubordination qu'il était impossible de punir. Toujours claudiquant, Sandman rit.

— J'ai été fiancé à Mlle Forrest, sergent.

— Vous avez vu ? Une voiture allemande. Sacré mastodonte.

Berrigan continuait à ne pas sembler intéressé. Il désigna une grosse voiture qui glissait dangereusement sur les pavés luisants de pluie. Le cocher tirait sur les freins, les chevaux trottaient nerveusement en frôlant le sol, mais ensuite les roues heurtèrent le bord du trottoir et le véhicule s'immobilisa.

— On ne devrait pas permettre à ces fichues voitures étrangères de défoncer nos routes, grommela Berrigan. Il faudrait taxer ces sauvages ou les renvoyer chez eux de l'autre côté de la Manche.

— Et Mlle Forrest a rompu les fiançailles parce que ses parents ne voulaient pas qu'elle épouse un pauvre, continua Sandman. Comme ça, vous savez tout, sergent.

— Ça n'a pas l'air de fiançailles rompues, à ce que j'ai vu. Vous vous regardiez dans les yeux comme s'il n'y avait eu personne d'autre au monde.

— Oui. La vie est compliquée.

— Je n'avais pas remarqué, fit Berrigan sur un ton sarcastique.

Il fit la grimace en regardant le ciel, bien que la pluie se fût transformée en crachin.

— À propos de complications, M. Sébastian Witherspoon n'avait pas l'air très content. Pas content du tout. En fait, il semblait extrêmement contrarié.

— Ah ! A-t-il estimé que je ne me comportais pas comme il l'espérait ?

— Il voulait savoir ce que vous fabriquez, capitaine. Je lui ai dit que je l'ignorais.

— Il ne vous a certainement pas cru ?

— Il a cru ce qu'il voulait, capitaine. Je lui disais, « oui, monsieur », « non, monsieur », « je n'en sais foutrement rien, monsieur », « allez vous faire voir, monsieur », tout ça en termes très respectueux,

évidemment.

— Autrement dit, vous vous êtes comporté en vrai sergent ! conclut Sandman en riant de nouveau au souvenir de l'insolence obséquieuse de ses subordonnés, de leur apparente coopération qui masquait une profonde intransigeance. Mais vous a-t-il dit où le ministre allait se trouver dimanche ?

— Monsieur le ministre ne sera pas chez lui, capitaine. Des maçons construisent un nouvel escalier dans sa maison. Ils avaient promis que tout serait terminé en mai dernier, mais la peinture n'est même pas encore commencée, alors le ministre emprunte une maison dans Great George Street. M. Witherspoon a dit qu'il espérait ne pas vous voir avant longtemps et que, de toute façon, M. le ministre ne serait pas content d'être dérangé un dimanche parce que c'est un homme pieux. Et puis M. Witherspoon espère bien que cette lope sera pendue lundi jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme elle le mérite amplement.

— Je suis certain qu'il n'a pas dit ça.

— Pas tout à fait, reconnut gaiement Berrigan, mais moi je l'ai dit et M. Witherspoon commence à avoir une bonne opinion de moi. Un peu plus, il vous congédiait et me confiait le poste d'enquêteur à votre place.

— Alors, Dieu seul aurait pu aider Corday !

— Ce petit con serait allé à la potence si vite que ses orteils n'auraient pas touché le sol, affirma joyeusement Berrigan. Où va-t-on, à propos ?

— Nous allons rendre une petite visite à sir George Phillips. Je veux voir s'il peut me dire exactement qui a commandé le portrait de la comtesse. Si nous connaissons son nom, nous tenons notre meurtrier, sergent.

— Faut l'espérer, commenta Berrigan, dubitatif.

— Mlle Hood se trouve aussi à l'atelier de sir George. Elle pose pour lui.

— Ah ! s'exclama Berrigan, ravi.

— Et même si sir George ne nous le dit pas, j'ai appris que mon témoin, Meg, a été emmenée dans la voiture du Seraphim Club.

— Dans l'une de leurs voitures. Ils en ont deux.

— Je suppose donc qu'un des deux cochers du club pourra nous dire où ils l'ont conduite.

— C'est possible, mais il faudra probablement l'en persuader.

— Plaisante perspective, remarqua Sandman en arrivant à la porte voisine de la bijouterie.

Il frappa et, comme la première fois, Sammy, le page noir, ouvrit la porte et tenta immédiatement de la refermer. Sandman entra de force.

— Dis à sir George que le capitaine Rider Sandman et le sergent Samuel Berrigan sont venus lui parler, fit-il d'un ton impérieux.

— Il ne veut pas vous voir, répondit Sammy.

— Va le lui dire, insista Sandman.

Au lieu d'obtempérer, Sammy essaya de se faufiler dans la rue. Berrigan l'attrapa au passage, le souleva de terre et le plaqua contre le montant de la porte.

— Où vas-tu, petit ? demanda-t-il.

— Partez ! lança Sammy avant de glapir : j'allais nulle part !

Berrigan leva de nouveau le poing.

— Il m'a dit que, si vous reveniez, je devais aller chercher de l'aide, s'empessa-t-il d'ajouter.

— Au Seraphim Club ? demanda Sandman.

Le jeune Noir acquiesça.

— Tenez-le, sergent, dit Sandman.

Il commença à monter l'escalier en chantant à tue-tête pour alerter Sally afin que Berrigan ne la voie pas nue. Il ne doutait pas que le sergent allait avoir bientôt ce plaisir, mais il savait aussi que Sally préférerait décider elle-même du moment.

— Sir George ! cria-t-il. Vous êtes ici ?

— Qui est là ? beugla sir George. Sammy ?

— Sammy est prisonnier, lança Sandman.

— Putain de Dieu ! Encore vous ?

Pour un homme aussi corpulent qu'il était, sir George se déplaça avec une rapidité remarquable. Il alla à un placard et en sortit un pistolet à canon long. L'arme à la main, il courut jusqu'en haut de l'escalier et la braqua vers Sandman.

— Pas un pas de plus, capitaine, sous peine de mort !

Sandman jeta un coup d'œil au pistolet et continua de monter.

— Ne faites pas l'imbécile, dit-il d'un ton las. Si vous me tuez, sir George, il vous faudra aussi tuer le sergent Berrigan, puis vous devrez aussi empêcher Sally de parler, autrement dit l'occire également, ce



qui vous fera trois cadavres sur les bras.

Il gravit les dernières marches et prit sans difficulté le pistolet de la main du peintre.

— Il est toujours préférable d'armer un pistolet quand on veut vraiment avoir l'air menaçant, ajouta-t-il. Permettez-moi de vous présenter le sergent Berrigan, fit-il en se retournant pour désigner son compagnon d'un signe de tête. Ancien du 1<sup>er</sup> régiment des gardes à pied, puis du Seraphim, et actuellement engagé volontaire dans mon armée de redresseurs de torts.

Sandman vit avec soulagement que Sally avait eu le temps de passer un manteau. Il ôta son chapeau et s'inclina devant elle.

— Mlle Hood, mes respects.

— Vous boitez toujours, à ce que je vois, dit-elle, puis elle se mit à rougir en voyant arriver Berrigan.

— Il m'a fait drôlement mal ! se plaignit Sammy.

— Et je vais drôlement t'estourbir si tu ne la fermes pas, grogna Berrigan avant de saluer Sally.

Il vit ensuite le tableau et écarquilla les yeux, admiratif. Sally rougit encore plus.

— Vous pouvez reposer Sammy, parce qu'il n'ira pas chercher de l'aide, dit Sandman à Berrigan.

— Il ira si je lui dis de le faire ! s'écria sir George d'un ton belliqueux.

Sandman s'approcha du tableau et regarda le personnage central de Nelson. Depuis la mort de l'amiral, les peintres et les graveurs avaient donné au héros une allure encore plus frêle, au point de le faire ressembler à un spectre.

— Si vous demandez à Sammy d'aller chercher du renfort, sir George, je raconterai que vous trompez les femmes que vous recevez dans votre atelier en les peignant habillées, puis les représentant nues sans qu'elles le sachent. (Il se retourna et sourit au peintre.) Quel en sera l'effet sur vos tarifs ?

— Ça les doublera ! rétorqua sir George avec un air de défi, puis, voyant que la menace était réelle, il se dégonfla comme une baudruche et agita sa main couverte de peinture à l'adresse du page.

— Tu restes ici, Sammy.

Berrigan reposa le garçon.

— Tu peux en profiter pour faire du thé, ordonna Sandman.

— Je vais t'aider, Sammy, proposa Sally en suivant le petit serviteur dans l'escalier.

Sandman soupçonnait qu'elle allait en profiter pour se rhabiller. Il se tourna vers le peintre.

— Vous êtes vieux et gros, sir George, et vous buvez. Vos mains tremblent. Vous êtes encore capable de peindre, mais pendant combien de temps ? Vous vivez sur votre réputation, mais je peux la ruiner. Je peux m'assurer que des gens comme sir Henry Forrest ne vous demanderont plus jamais de peindre leur femme ou leur fille de crainte que vous ne fassiez ce que vous avez fait à la comtesse d'Avebury.

— Je ne ferais jamais cela à... commença sir George.

— Taisez-vous, l'interrompit Sandman. Et je peux aussi écrire dans mon rapport au ministre de l'Intérieur que vous avez délibérément caché la vérité.

Cette dernière menace était bien moindre, mais sir George l'ignorait. Il craignait d'être poursuivi et de se retrouver sur le banc des accusés et emprisonné. Peut-être même pensait-il à la relégation en Australie, car il se mit à trembler pour de bon.

— Je sais que vous avez menti, continua Sandman. Vous allez donc me dire la vérité, maintenant.

— Et si je le fais ?

— Le sergent Berrigan et moi-même n'en parlerons à personne. En quoi nous importe ce qui vous arrive ? Je sais que vous n'avez pas tué la comtesse et seul le meurtrier m'intéresse. Alors, dites-moi la vérité, sir George, et nous vous laisserons tranquille.

Sir George se laissa choir sur un tabouret. Les apprentis et les deux hommes qui posaient pour Nelson et Neptune le regardaient ; il les congédia d'un ton rageur. Il attendit qu'ils soient descendus au premier, regarda Sandman et dit :

— C'est le Seraphim Club qui a commandé le portrait.

— Je sais, dit Sandman en se dirigeant vers le fond de l'atelier, derrière la table où s'entassaient chiffons, pinceaux et pots.

Il cherchait le portrait d'Eleanor, mais n'arrivait pas à le trouver. Il se retourna.

— Ce que je veux savoir, sir George, c'est qui, au club, a passé la

commande.

— Je n'en sais rien. Vraiment ! Je ne sais pas ! répondit le peintre. (Sa peur était presque palpable.) Ils étaient dix ou onze, je ne me souviens plus.

— Ils étaient dix ou onze ?

— Assis à une table. Comme dans la Cène, sauf qu'il manquait le Christ. Ils m'ont dit qu'ils faisaient faire le portrait pour l'exposer dans leur galerie et m'ont promis qu'il y en aurait d'autres.

— D'autres tableaux ?

— Oui, de femmes titrées, capitaine, nues, expliqua sir George en prononçant le dernier mot d'une voix hargneuse. Elle était leur trophée, m'ont-ils expliqué. Lorsque plus de trois membres du club avaient honoré une femme, elle pouvait figurer dans leur galerie.

Sandman jeta un coup d'œil à Berrigan, qui haussa les épaules.

— C'est très possible, dit-il.

— Ils ont une galerie ?

— Un corridor à l'étage, expliqua Berrigan, mais ils ne font que commencer à y accrocher des tableaux.

— Le marquis de Skavadale était l'un des onze ? demanda Sandman.

— Dix ou onze, corrigea sir George avec irritation. Oui, Skavadale était l'un d'eux. Il y avait aussi lord Pellmore. Je me souviens également de sir John Lassiter, mais la plupart m'étaient inconnus.

— Ils ne se sont pas présentés ?

— Non, dit sir George sur un ton de défi, car cette réponse confirmait qu'il avait été traité par le Seraphim Club comme un vulgaire commerçant et non comme un gentleman.

— Il est probable que l'un de ces dix ou onze hommes soit l'assassin de la comtesse, déclara Sandman à mi-voix, puis il regarda sir George d'un air perplexe comme s'il en attendait confirmation.

— Je ne sais pas, dit sir George.

— Mais vous avez bien dû vous douter que Charles Corday n'avait pas commis le meurtre ?

— Le petit Charlie ?

Sir George parut amusé, puis il vit la colère marquer le visage de Sandman et haussa les épaules.

— Cela semblait improbable, admit-il.

— Pourtant, vous n'avez pas pris sa défense. Vous n'avez pas signé la

requête de sa mère. Vous n'avez rien fait pour l'aider.

— Il a été jugé, non ? La justice a été rendue.

— J'en doute, conclut amèrement Sandman. J'en doute beaucoup.

Il leva le chien du pistolet qu'il avait pris à sir George et constata qu'il n'était pas amorcé.

— Vous avez de la poudre et des balles ? demanda-t-il, puis, lisant la peur dans les yeux du peintre, il précisa, l'œil mauvais : je ne vais pas vous tuer, espèce de sot ! Ce n'est pas pour vous.

— Dans le placard, répondit sir George en indiquant le meuble d'un signe de tête.

Sandman ouvrit la porte et découvrit un petit arsenal, dont la plus grande partie, supposa-t-il, devait être utilisée dans les tableaux. Il y avait des épées, des sabres d'abordage, des pistolets, des mousquets et une boîte de cartouches. Il lança un pistolet de cavalerie à Berrigan, ramassa une poignée de cartouches qu'il fourra dans sa poche et se baissa pour prendre un couteau.

— Vous m'avez fait perdre mon temps, reprocha-t-il à sir George. Vous m'avez menti et vous m'avez gêné.

Il retransversa la pièce le couteau à la main et remarqua la terreur inscrite sur le visage de sir George.

— Sally !

— Je suis là ! lança-t-elle de l'étage en dessous.

— Combien sir George vous doit-il ?

— Deux livres et cinq shillings !

— Payez-la.

— Je n'ai pas d'argent ici...

— Payez-la ! cria Sandman.

Sir George faillit tomber de son tabouret.

— Je n'ai que trois guinées sur moi, gémit le peintre.

— Je crois que les services de Mlle Hood valent bien ça, dit Sandman. Donnez-les au sergent.

Sir George tendit l'argent à Berrigan tandis que Sandman se retournait vers le tableau installé sur le chevalet. Les seins nus, le regard fier, assise sur son rocher au milieu des flots sous le soleil, Britannia était pratiquement achevée. La déesse avait indubitablement les traits de Sally, bien que le peintre ait remplacé sa gaieté habituelle par un air de supériorité sereine.

— Vous m’avez vraiment gêné, reprit Sandman, et, pis, vous étiez prêt à laisser mourir un innocent.

— Je vous ai dit tout ce que je savais !

— Aujourd’hui, oui, mais la première fois vous avez menti et je crois que vous avez besoin d’une bonne leçon, sir George, car pour chaque péché il y a un prix à payer. Bref, vous devez être châtié.

— Espèce d’insolent... commença sir George, puis il se leva en vacillant et s’écria : non !

Berrigan le maintint assis pendant que Sandman plantait le couteau dans *L’Apothéose de Nelson*. Sammy, qui venait d’arriver en haut de l’escalier avec le plateau à thé, le regarda, épouvanté, découper la toile : verticalement d’abord, puis horizontalement.

— Un de mes amis va sans doute se marier très bientôt, expliqua-t-il tout en poursuivant son œuvre de destruction. Il ne le sait pas encore, pas plus d’ailleurs que sa future épouse, mais de toute évidence ils se plaisent beaucoup et, le moment venu, je tiens à leur faire un cadeau.

Il découpa le haut de la toile, qui se déchira en grésillant, laissant des fils pendiller du châssis, puis fit glisser le couteau une dernière fois vers le bas, obtenant ainsi un portrait en buste de Sally. Il jeta le couteau par terre, roula la toile et sourit à sir George.

— Je vais le faire vernir et encadrer, cela fera un superbe cadeau. Merci de votre contribution. Sergent ? Je crois que nous en avons fini.

— Je viens avec vous ! lança Sally depuis l’escalier. Il faut seulement que quelqu’un m’aide àagrafer ma robe.

— Le devoir vous appelle, dit Sandman à Berrigan. Votre serviteur, sir George.

Ce dernier lui jeta un regard noir, mais il semblait incapable de parler. Sandman commença à sourire en s’engageant dans l’escalier, il riait pour de bon en arrivant dans la rue, où il attendit Berrigan et Sally. Ils le rejoignirent une fois la robe agrafée.

— Qui sont ces gens qui vont se marier ? demanda Berrigan.

— Deux amis, répondit Sandman évasivement. Et puis, s’ils ne se marient pas, je garderai peut-être le tableau pour moi.

— Capitaine ! le réprimanda Sally.

— Se marier ? répéta Berrigan, qui parut soudain comprendre.

— Je suis très vieux jeu, dit Sandman, et je crois fermement à la moralité chrétienne.

— À propos, demanda le sergent, pourquoi avons-nous pris des pistolets ?

— Parce que notre prochaine visite, sergent, est au Seraphim Club et que je n'ai pas envie d'aller là-bas sans être armé. Je préférerais aussi qu'ils ne sachent pas que nous sommes dans les locaux du club. Quel est le meilleur moment pour y passer inaperçus ?

— Pourquoi y allons-nous ?

— Pour parler aux cochers, bien sûr.

Le sergent réfléchit quelques instants, puis hocha la tête.

— Alors, allons-y après la tombée de la nuit. Il nous sera plus facile de nous faufiler à l'intérieur sans être vus, et un cocher au moins sera là.

— Espérons que ce sera le bon, dit Sandman en ouvrant sa montre de gousset. Pas avant la tombée de la nuit ? Cela veut dire que nous avons l'après-midi devant nous. (Il réfléchit un moment.) Je vais aller voir un ami. Retrouvons-nous, disons, à neuf heures ? Derrière le club ?

— Devant la porte cochère, suggéra Berrigan. Elle donne sur une ruelle adjacente à Charles II Street.

— À moins que vous ne préféreriez m'accompagner ? proposa Sandman. Je vais passer l'après-midi avec cet ami.

— Non, répondit le sergent en rougissant. J'ai envie de me reposer.

— Alors, soyez gentil de déposer cela dans ma chambre, dit Sandman en lui donnant le portrait roulé de Sally. Et vous, Mlle Hood ? Je ne sais pas ce que vous comptez faire de votre après-midi. Voulez-vous venir avec moi ?

Sally prit le bras de Berrigan, sourit gentiment à Sandman et dit à voix basse :

— Tirez-vous, capitaine.

Sandman rit et fit ce qu'on lui demandait. Il se tira.

« Bunny<sup>[2]</sup> » Barnwell était considéré comme le meilleur lanceur du club de cricket de Marylebone, malgré son étrange façon de courir en bondissant, course qui se terminait par un double saut avant le lancer de la balle. C'était ce double saut qui lui valait son surnom. Il lançait à Rider Sandman sur l'un des guichets d'entraînement en contrebas du nouveau terrain de cricket de Thomas Lord à St John's Wood.

Debout près du filet, lord Alexander Pleydell observait anxieusement chaque balle.

— Est-ce que Bunny la fait rebondir sur l'herbe ? demanda-t-il.

— Pas du tout.

— Il est censé lui donner de l'effet pour qu'elle t'arrive dans les jambes. En pleine vitesse. Selon Crossley, le mouvement est extrêmement déroutant.

— Crossley se laisse facilement dérouter, dit Sandman avant d'envoyer la balle dans le filet avec une telle force que lord Alexander se recula, effrayé.

Barnwell et Hughes, le valet de lord Alexander, se relayaient pour lancer la balle à Sandman. Hughes s'estimait bon lanceur par en dessous, mais il se sentait frustré, car incapable de prendre Sandman par surprise. Avec l'énergie du désespoir, il lança si fort une balle qu'elle ne rebondit même pas et Sandman la réexpédia d'un grand coup au-delà du filet, dans l'herbe humide. En atterrissant en haut de la butte où trois hommes fauchaient la pelouse, elle souleva un nuage

de gouttelettes argentées. De l'avis de Sandman, aménager un terrain de cricket sur une pente si prononcée ne rimait à rien – d'un bout à l'autre, le dénivelé devait atteindre au moins six ou sept pieds –, mais, curieusement, le nouveau terrain de Thomas Field plaisait beaucoup à Alexander.

Barnwell essaya de lancer par en dessous et la balle suivit la même trajectoire que celle de Hughes, vers le haut de la pente. L'un des garçons qui récupéraient les balles aux filets tenta d'en expédier une rapide dans les jambes de Sandman et faillit se faire décapiter par le coup que renvoya ce dernier.

— Tu es d'une humeur de chien, fit observer lord Alexander.

— Pas vraiment. À temps humide, balle lente, mentit Sandman.

Il était bel et bien d'une humeur massacrant et se demandait comment il allait tenir sa promesse à Eleanor et pourquoi même il la lui avait faite. Il connaissait la réponse à la seconde question. Il lui avait fait cette promesse parce que, comme toujours, il avait été subjugué par la jeune fille, par son allure, bouleversé par sa présence et par son désir d'elle. Était-il en mesure de tenir sa promesse ?

Il envoya une balle dans le filet avec une telle force que celui-ci vint ébranler la clôture, faisant s'envoler du même coup une douzaine de moineaux. Comment pouvait-il s'enfuir avec elle ? Comment pouvait-il épouser une femme sans avoir de quoi subvenir à ses besoins ? Était-il honorable de se marier furtivement en Ecosse sans autorisation ni bans ? La colère l'envahissant, il bondit sur la balle et l'expédia vers les écuries, où les membres du club laissaient leurs chevaux pendant les matchs.

— Une vraie humeur de chien, répéta pensivement lord Alexander, avant de prendre le crayon qu'il avait sur l'oreille et une feuille de papier toute froissée dans sa poche. Je pensais que Hammond pourrait garder le guichet, tu es d'accord ?

— Tu composes ton équipe contre le Hampshire ?

— Non, Rider, c'est ma proposition pour pourvoir aux fonctions de doyen et de chanoines de la cathédrale St Paul. Que crois-tu que cela puisse être ?

— Hammond serait parfait, dit Sandman en prenant appui sur sa jambe arrière pour bloquer une balle lobée. Bravo ! lança-t-il à Hughes.



— Edward Budd dit qu'il jouera pour nous.

— Excellent ! s'exclama Sandman, car Edward Budd était le seul batteur qu'il estimait supérieur à lui, un garçon de très agréable compagnie, de surcroît.

— Et Simmons est libre.

— En ce cas, je ne le serai pas, précisa Sandman en rattrapant la dernière balle avec le bout de sa batte et la renvoyant à Hughes.

— Simmons est un excellent batteur, insista lord Alexander.

— Oui, mais il a accepté de l'argent pour perdre un match il y a deux ans dans le Sussex.

— Cela ne se reproduira pas.

— Pas tant que je ferai partie de l'équipe. Il faut que tu choisisses, Alexander, c'est lui ou moi.

Lord Alexander soupira.

— Il est vraiment très bon !

— Alors, prends-le, dit Sandman en se mettant en position.

— Je vais y réfléchir, fit lord Alexander avec hauteur.

La balle suivante arriva comme un boulet dans les jambes de Sandman et le coup avec lequel il la reçut la renvoya jusqu'à la taverne près de la limite inférieure du terrain, où une douzaine d'hommes les regardaient jouer. L'un d'eux n'était-il pas un sicaire de lord Robin Holloway ? Il jeta un coup d'œil à sa redingote pliée dans l'herbe humide, rassuré à la vue de la crosse du pistolet qui dépassait d'une poche.

— Tu pourrais peut-être parler à Simmons ? suggéra lord Alexander. Le prendre dans l'équipe nous donnerait une force de frappe exceptionnelle, Rider, une puissance peu commune. Budd, lui et toi. Nous établirions de nouveaux records !

— Je lui parlerai, dit Sandman, mais je ne jouerai pas avec lui.

— Pour l'amour du Ciel, Rider !

Sandman se recula du guichet.

— J'adore le cricket, Alexander, mais si le jeu est faussé par des pots-de-vin, il n'y a plus de sport. La seule façon de lutter contre ça, c'est d'en punir la pratique, dit-il avec colère. Ce n'est pas étonnant que le jeu périclite. Ce club disposait d'un bon terrain, maintenant il joue sur une colline. Le jeu est sur le déclin, Alexander, parce qu'il a été corrompu par l'argent.

— C'est fort bien dit, rétorqua lord Alexander avec humeur, mais Simmons a une femme et deux enfants à nourrir. Tu ne comprends pas qu'il ait pu être tenté ?

— Je crois que si. On m'a offert vingt mille guinées, hier, répliqua Sandman en se reculant jusqu'à la marque.

— Vingt mille ? répéta lord Alexander d'une voix faible. Pour perdre un match de cricket ?

— Pour laisser pendre un innocent, répondit Sandman en jouant un coup défensif modeste. C'est trop facile.

— Quoi donc ?

— Ce lancer intellectuel.

Le coup porté le bras tendu à hauteur de l'épaule était curieusement appelé le style intellectuel.

— Il manque de précision, se plaignit Sandman.

— Mais pas de force, affirma énergiquement lord Alexander. Il en a bien plus que les balles lancées par en dessous.

— Nous devrions lancer par en dessus.

— Jamais de la vie ! Jamais ! Ça bousille le jeu ! C'est tout à fait ridicule. (Lord Alexander marqua un temps d'arrêt pour tirer sur sa pipe.) Le club ne va peut-être même pas autoriser le lancer sur le côté, sans parler du lancer par en dessous. Non, si nous voulons rétablir l'équilibre entre batteur et lanceur, la solution est évidente. Quatre piquets. Tu ne parles pas sérieusement ?

— Je pense seulement que le lancer par en dessus associe force et précision, et il peut même mettre le batteur en difficulté.

— Tu parlais sérieusement quand tu disais qu'on t'a offert vingt mille livres ?

— Vingt mille guinées, Alexander. Ceux qui m'ont fait cette proposition se considèrent comme des gentlemen.

Sandman se recula et frappa la balle violemment, l'envoyant dans le filet près de l'endroit où se trouvait son ami.

— Pourquoi t'ont-ils offert une somme pareille ?

— Ça vaut mieux que mourir sur l'échafaud, non ? L'ennui, c'est que je ne sais pas avec certitude quel membre du Seraphim Club est le meurtrier, mais j'espère bien le découvrir ce soir. Est-ce que tu me prêterais ta voiture ?

Lord Alexander ne comprenait pas pourquoi.

— Ma voiture ?

— Oui, cet objet à quatre roues avec des chevaux devant.

Sandman expédia une autre balle à toute volée vers le haut de la colline.

— C'est pour la bonne cause. Sauver un innocent.

— Bien sûr que je te la prête, dit lord Alexander avec un enthousiasme admirable. Je serai honoré de t'aider. J'attendrai à ton auberge ?

— En tenant compagnie à Mlle Hood ? Pourquoi pas.

Il rit en voyant Alexander rougir, puis se recula des piquets tandis qu'un jeune homme quittait la taverne pour se diriger vers le terrain d'entraînement. Il avait l'air décidé et Sandman s'apprêtait à aller prendre son pistolet quand il reconnut lord Christopher Carne, l'héritier du comte d'Avebury.

— Voilà ton ami qui arrive, dit-il à lord Alexander.

— Mon ami ? Oh, Kit !

Lord Christopher agita la main en réponse au salut enthousiaste de lord Alexander, puis remarqua la présence de Sandman. Il blêmit, s'arrêta et parut contrarié. Sandman crut un instant qu'il était sur le point de s'en aller, mais au contraire le jeune homme à lunettes se dirigea vers lui avec détermination.

— Vous ne m'avez pas dit que vous alliez voir mon père, fit-il d'un ton accusateur.

— Fallait-il que je le fasse ?

Une balle rebondit et Sandman s'écarta pour la laisser entrer dans le filet derrière lui.

— C'eût été c-courtois, se plaignit lord Christopher.

— Si j'ai besoin de leçons de courtoisie, fit sèchement Sandman, j'irai les prendre auprès de ceux qui me traitent de manière courtoise.

Lord Christopher regimba, mais n'eut pas le courage de demander à Sandman de s'excuser pour son agressivité.

— Je vous ai parlé en toute c-confiance, protesta-t-il, et j'étais à cent lieues de me douter que vous rapp-ppor-teriez mes paroles à mon père.

— Je n'ai rien rapporté à votre père, dit Sandman avec douceur. Je n'ai pas répété une seule de vos paroles. En fait, je ne lui ai même pas dit que je vous avais rencontré.

— Il m’a écrit pour me dire que vous étiez venu le voir et me demander de ne plus vous parler. Il tombe donc sous le sens que vous mentez ! Vous lui avez d-dit que nous avons discuté.

La lettre, pensa Sandman, devait avoir voyagé dans la malle-poste avec laquelle il était rentré à Londres.

— Votre père a dû procéder par déduction, expliqua-t-il, et vous ne devriez pas accuser quelqu’un de mentir à moins d’avoir la certitude d’être à la fois meilleur tireur et meilleur bretteur que lui.

Il ne s’intéressa pas à l’effet qu’avaient produit ses paroles et fit deux pas rapides vers le bas pour renvoyer une balle de toutes ses forces. Il savait que le coup était bon avant même que la batte ait frappé la balle. Elle partit comme l’éclair et les trois hommes qui fauchaient le terrain la regardèrent, impressionnés, foncer entre eux et ne rebondir que près de la limite en haut de la pente avant de disparaître dans les buissons sans avoir perdu de sa vitesse. Un vrai boulet, se dit Sandman en entendant la balle claquer contre la clôture et une vache pousser un mugissement de protestation dans le pré voisin.

— Bon Dieu, commenta lord Alexander à mi-voix en regardant vers le sommet de la pente.

— J’ai parlé trop vite, dit lord Christopher en manière d’excuse, mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez éprouvé le besoin de vous approcher de Carne Manor.

— Tu as vu ça ? demanda lord Alexander.

— Pourquoi ? insista lord Christopher.

— Je vous l’ai dit, répondit Sandman. Pour voir si des domestiques de votre belle-mère étaient allés là-bas.

— Bien sûr que non.

— La première fois que nous nous sommes rencontrés, vous pensiez que c’était possible.

— Parce que je n’y avais pas réfléchi c-comme il faut. Ces domestiques devaient savoir exactement quelles vilenies ma belle-mère commettait à Londres et mon père ne voulait certainement pas qu’ils en fassent des gorges chaudes dans le Wiltshire.

— C’est vrai, concéda Sandman. J’ai donc effectué ce voyage pour rien.

— Mais il y a quand même une bonne nouvelle, Rider ! intervint

lord Alexander. M. William Brown est d'accord pour que nous venions lundi ! C'est formidable, non ?

— M. Brown ? s'enquit Sandman.

— Le directeur de Newgate. Je pensais qu'un homme dans ta position savait ça.

Lord Alexander se tourna vers lord Christopher, stupéfait.

— Il m'est apparu évident, Kit, que, en tant qu'enquêteur du ministère de l'Intérieur, Rider doit aller voir comment fonctionne le gibet. Il doit savoir quel sort affreusement cruel attend des gens comme Corday. J'ai donc écrit au directeur de la prison et il nous a aimablement invités, Rider et moi, au petit déjeuner. Il nous a promis des rognons grillés au poivre et à la moutarde ! J'en ai toujours raffolé.

— Je n'ai aucune envie d'assister à une pendaison, dit Sandman en s'éloignant des piquets.

— Peu importe de quoi tu as envie, dit lord Alexander d'un ton dégagé. C'est une question de devoir.

— Mon devoir ne m'oblige en rien à être témoin d'une exécution.

— Bien sûr que si. J'avoue que j'ai de l'appréhension. Je n'approuve pas la pendaison, mais, en même temps, je suis curieux de voir ça. Ce sera de toute façon une expérience enrichissante, Rider.

— Tu parles !

Sandman recula jusqu'au guichet et renvoya une balle bien lancée.

— Je n'irai pas, un point c'est tout.

— J'aimerais bien y aller, dit lord Christopher d'une petite voix.

— Rider, enfin ! protesta lord Alexander.

— Non ! J'enverrai avec plaisir le véritable assassin à la potence, mais je n'irai pas assister au cirque de Newgate. (Il fit signe à Hughes de s'arrêter.) J'ai assez joué, dit-il en passant la main le long de sa batte. Tu as de l'huile de lin, Alexander ?

— Le véritable assassin ? répéta lord Christopher. Vous savez qui c'est ?

— J'espère l'apprendre ce soir. Si j'envoie chercher ta voiture, Alexander, tu sauras que j'ai trouvé mon témoin. Sinon, hélas...

— Votre témoin ? s'enquit lord Christopher.

— Si Rider persiste dans son entêtement, dit lord Alexander à lord Christopher, peut-être pourrais-tu venir avec moi, lundi, déguster les rognons à la moutarde du directeur de Newgate ?

Il s'escrima avec son briquet à amadou pour allumer une nouvelle pipe.

— Tu devrais vraiment t'inscrire au club, Rider. Nous avons besoin de membres.

— J'imagine. Qui peut avoir envie d'appartenir à un club où on joue sur une imitation de pâturage alpin ?

— La pente est tout à fait acceptable, rétorqua lord Alexander avec humeur.

— Vous parliez de votre témoin ? interrompit lord Christopher, toujours à son idée.

— J'espère que tu enverras chercher ma voiture ! s'exclama lord Alexander. Je veux voir ce fichu Sidmouth confondu. Oblige-le à accorder la grâce, Rider. J'attendrai à la Gerbe de Blé.

— J'attendrai avec toi, ajouta lord Christopher, au déplaisir manifeste de lord Alexander.

Sandman, à qui n'avait pas échappé cette contrariété, savait qu'Alexander tenait à faire sa cour à Sally sans rivaux. Lord Christopher avait dû prendre comme une insulte la réaction de son ami, car il se renfroigna.

Lord Alexander jeta un coup d'œil aux trois employés qui continuaient de manier la faux en discutant à n'en plus finir de la balle de Sandman qui était passée entre eux comme un boulet de canon.

— J'ai toujours pensé que celui qui inventerait une machine pour couper l'herbe ferait fortune, dit-il.

— C'est déjà fait, ça s'appelle un mouton, rétorqua Sandman.

— Une machine qui ne laisse pas de crottes, répliqua lord Alexander d'un ton acide avant de sourire à lord Christopher. Bien sûr que tu vas passer la soirée avec moi, mon cher ami. Peut-être pourras-tu m'expliquer Kant ? Quelqu'un m'a envoyé son dernier ouvrage. Tu le connais ? Tu devrais. Il semble très sain d'esprit, mais c'était un Prussien, n'est-ce pas ? Ce n'était pas sa faute, j'imagine. Mais allons prendre le thé d'abord. Rider ? Tu en prendras ? Évidemment. Et je veux que tu fasses la connaissance de lord Frederick. C'est le nouveau secrétaire du club, tu sais ? Tu devrais vraiment venir. Ah oui, tu voulais de l'huile de lin pour ta batte ? Ils font un excellent thé ici.

Sandman alla donc prendre le thé en bonne compagnie.

La soirée était nuageuse et le ciel londonien encore assombri par l'absence de vent et l'épaisse fumée de charbon qui stagnait au-dessus des toits et des clochers. Le silence régnait dans les rues près de St James Square : ce n'était pas un quartier d'affaires et les propriétaires des maisons alentour se trouvaient à la campagne.

Sandman vit un veilleur de nuit qui l'avait remarqué. Il se dirigea vers lui, lui souhaita le bonsoir et lui demanda dans quel régiment il avait servi. Ils échangèrent des souvenirs de Salamanque, qui était peut-être la plus belle ville que Sandman avait vue de sa vie. Un allumeur de réverbères s'approchait avec son échelle et les lumières s'allumaient l'une après l'autre, bleues d'abord, avant de blanchir.

— Certaines de ces maisons ont le gaz, dit le veilleur de nuit. À l'intérieur.

— À l'intérieur ?

— Oui. Il n'en sortira rien de bon, monsieur. C'est pas naturel, n'est-ce pas ?

L'homme leva les yeux vers le réverbère le plus proche, dont la lampe sifflait.

— Il va y avoir des flammes et des colonnes de fumée, monsieur, comme il est dit dans la Bible. Des flammes et des colonnes de fumée, oui. Ça va brûler comme une fournaise, monsieur.

Sandman échappa à la suite de ces prophéties apocalyptiques grâce à l'arrivée d'un fiacre, les sabots des chevaux résonnant contre les façades blanches plongées dans la pénombre. La voiture s'arrêta près de Sandman, la portière s'ouvrit et le sergent Berrigan en descendit. Il lança une pièce au cocher, puis tint la porte ouverte à Sally.

— Vous ne pouvez pas... commença Sandman.

— Je t'avais parié qu'il dirait ça, se vanta Berrigan auprès de Sally. Ne t'avais-je pas dit qu'il ne voudrait pas que tu viennes ?

— Sergent ! insista Sandman. Nous ne pouvons pas...

— Vous venez chercher Meg, non ? intervint Sally. Et vous croyez qu'elle va être contente que deux anciens soldats viennent l'entreprendre ? Il faut une présence féminine.

— Je suis persuadé que deux anciens soldats sont capables de gagner sa confiance, insista Sandman.

— Sally tient à venir, dit Berrigan.

— De plus, continua Sandman, Meg n'est pas au Seraphim Club.

Nous y allons uniquement pour essayer de trouver le cocher qui pourrait nous dire où il l'a conduite.

— Peut-être me dira-t-il des choses qu'il ne vous dirait pas, déclara-t-elle à Sandman avec un grand sourire, puis, s'en prenant au veilleur de nuit : vous n'avez rien de mieux à faire que d'écouter les conversations des autres ?

L'homme parut déconcerté et suivit l'allumeur de réverbères le long de la rue tandis que le sergent Berrigan fouillait dans la poche de son manteau. Il en tira une clé qu'il montra à Sandman.

— C'est celle de la porte de derrière, capitaine, annonça-t-il, puis regardant Sally : écoute, ma chérie, je sais...

— La ferme, Sam ! Je vais avec vous !

Berrigan ouvrit la marche en secouant la tête d'un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas pourquoi les femmes se plaignent de ce que la vie est injuste parce que les hommes ont tous les privilèges, alors qu'elles obtiennent tout ce qu'elles veulent. Vous avez remarqué, capitaine ? Elles râlent à tout propos, mais qui est-ce qui porte de la soie, de l'or et des perles, hein ?

— Tu parles de moi, Sam Berrigan ? demanda Sally.

— Ah, le grand amour ! murmura Sandman.

Berrigan leur intima le silence en posant un doigt sur ses lèvres. Ils arrivaient devant une grande porte cochère percée dans un mur blanc au fond d'une petite impasse.

— À cette heure, dit Berrigan à voix basse, nous devrions pouvoir entrer sans nous faire remarquer.

Il s'approcha d'un portillon aménagé dans l'un des battants de la porte, essaya de l'ouvrir, constata qu'il était fermé et se servit de la clé. Il poussa le portillon, jeta un coup d'œil dans la cour et ne vit manifestement rien d'alarmant car il franchit le seuil et fit signe à Sandman et à Sally de le suivre.

La cour était vide, à l'exception d'une voiture peinte en bleu rehaussé d'or qui venait de toute évidence d'être lavée, car elle luisait dans la semi-obscurité, l'eau ruisselant encore de ses flancs, et des seaux avaient été laissés près des roues. Les portières portaient l'écusson à l'ange d'or.

— Par ici, vite, dit Berrigan, suivi par Sandman et Sally vers l'ombre



des écuries. L'un des garçons est en train de la laver, mais les cochers doivent être là, dans l'arrière-cuisine, expliqua-t-il en montrant une fenêtre éclairée, avant de se retourner brusquement, une porte de la bâtisse principale venant de s'ouvrir. Par là ! lança-t-il d'une voix sifflante.

Ils se précipitèrent à la queue leu leu dans un passage le long de l'écurie. Des pas résonnèrent dans la cour.

— Ici ? demanda une voix que Sandman ne reconnut pas.

— Oui, un trou de douze pieds de profondeur, tapissé de pierres, surmonté par un dôme en maçonnerie.

— Ça ne laisse pas beaucoup de place. De quel diamètre, le trou ?

— Une dizaine de pieds.

— Mais enfin, c'est juste à l'endroit où on fait demi-tour !

— Vous manœuvrerez dans la rue.

— Ils projettent de construire une glacière, murmura Berrigan à l'oreille de Sandman. Ça fait un an qu'ils en parlent.

— Pourquoi ne pas l'aménager derrière l'écurie ? demanda le premier.

— Il n'y a pas la place.

— Je veux dire entre l'écurie et le mur de derrière, repartit le premier.

Le bruit de pas se rapprocha. Ils étaient sur le point d'être découverts. Depuis le fond du passage, Berrigan lança un coup d'œil de l'autre côté, ne vit personne et traversa à toute allure une cour plus petite, jusqu'à une porte qui s'ouvrait à l'arrière de la bâtisse.

— Par ici !

Sandman et Sally coururent à sa suite et se retrouvèrent dans un escalier de service qui reliait visiblement les cuisines aux étages supérieurs.

— Nous allons nous cacher là-haut jusqu'à ce que la voie soit libre, chuchota Berrigan.

— Pourquoi ne pas le faire ici ? demanda Sandman.

— Parce qu'ils pourraient rentrer par cette porte, répondit Berrigan avant de les précéder dans l'escalier sombre.

Au premier étage, il ouvrit doucement une porte qui donnait sur un couloir avec d'épais tapis au sol, aux murs couverts d'un papier rouge foncé, mais il faisait trop sombre pour en distinguer le motif décoratif

ou voir les détails des tableaux accrochés entre les portes bien astiquées. Berrigan en ouvrit une au hasard et trouva la pièce vide.

— Ici, nous ne risquons rien.

C'était une grande chambre, luxueuse et confortable. Le lit était haut et énorme, équipé d'un épais matelas et d'un couvre-lit écarlate sur lequel l'ange nu du Seraphim Club prenait son essor. Une cheminée chauffait la pièce en hiver.

Berrigan alla à la fenêtre et écarta le rideau pour regarder dans la cour. Sandman s'habitua peu à peu à la faible lumière. Il se retourna en entendant rire Sally. Elle examinait un tableau au-dessus de la tête de lit.

— Bon Dieu ! lâcha Sandman.

— Il y en a plein comme celui-là, commenta Berrigan d'un air pincésans-rire.

Le tableau représentait une joyeuse assemblée d'hommes et de femmes au milieu d'une arcade circulaire de colonnes en marbre blanc. À l'arrière-plan, un enfant jouait de la flûte, un autre de la harpe, tous deux ignorant les adultes qui s'accouplaient entre les colonnes éclairées par la lune d'une lueur surnaturelle.

— Sacré nom, dit Sally, impressionnée. Ça paraît pas croyable qu'une fille puisse faire ça avec ses jambes.

Sandman estima qu'aucune réponse n'était nécessaire. Il se dirigea vers la fenêtre et regarda en contrebas. La cour semblait de nouveau déserte.

— Je crois qu'ils sont rentrés, dit Berrigan.

— En voilà un autre, annonça Sally en se dressant sur la pointe des pieds pour examiner le tableau accroché au-dessus de la cheminée.

— Ils ne risquent pas de venir ici ? demanda Sandman.

Berrigan secoua la tête.

— Ils n'utilisent les chambres de derrière qu'en hiver.

Sally gloussa de rire en regardant le tableau, puis se retourna vers Berrigan.

— Tu travaillais dans une académie, Sam.

— C'est un club !

— Un bordel, oui !

— J'en suis parti, non ? protesta Berrigan. En plus, ce n'est pas une académie pour les domestiques. Seulement pour les membres.

— Quels membres ? demanda Sally en riant de son bon mot.

Berrigan lui intima le silence, non parce qu'elle se montrait grivoise, mais parce qu'il entendait du bruit dans le couloir. Des pas se rapprochèrent, dépassèrent la porte et s'éloignèrent.

— Ça ne nous sert pas à grand-chose d'être à l'étage, dit Sandman.

— Nous allons attendre que ça se calme, puis nous retournerons dans la cour.

La poignée de la porte bougea. Berrigan se glissa précipitamment derrière un paravent qui cachait un pot de chambre et Sandman s'immobilisa. Les pas avaient semblé s'éloigner dans le couloir, mais la personne qui essayait maintenant d'ouvrir avait dû entendre leurs voix et elle était revenue sur la pointe des pieds.

La porte s'ouvrit brusquement et une fille entra. Elle était grande et mince, ses cheveux noirs joliment remontés et maintenus en place par de longues épingles à tête en nacre. Elle avait des chaussures à talon également en nacre et un double rang de perles autour de son cou de cygne, mais, à part cela, elle était complètement nue. Elle ne fit pas attention à Sandman, qui avait à moitié tiré son pistolet, mais sourit à Sally.

— J'savais pas que tu travaillais ici, Sal !

— Je ne travaille pas là, Flossie.

Sandman reconnut alors la fille. C'était la danseuse qui se faisait appeler Sacharissa Lasorda. Elle s'était retournée pour le regarder, et bien qu'elle fût nue et lui habillé, il avait l'impression de ne pas être à sa place. Elle l'examina de la tête aux pieds, puis sourit derechef à Sally.

— T'as un beau gars, dis donc ! Mais j'ai l'impression qu'il prend son temps.

Elle écarquilla les yeux en voyant Berrigan sortir de derrière le paravent.

— Vous faites une partie à trois ? demanda-t-elle avant de reconnaître le sergent.

— Je ne suis pas ici, Flossie, gronda Berrigan. Tu fermeras la porte en partant et tu ne m'as pas vu. Je croyais que tu étais partie et avais trouvé mieux ?

— Ça n'a pas marché, Sam, dit-elle en fermant la porte mais en restant à l'intérieur.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Spofforth ? s'enquit Sally.

— S'est barré ce matin. (Elle renifla.) Le salaud ! Comme j'ai besoin de blé, je suis revenue ici. Il y a toujours quelques guinées à gratter, expliqua Flossie en s'asseyant sur le lit. Mais toi, qu'est-ce que tu fiches là ? demanda-t-elle à Berrigan.

— Et toi ? rétorqua Berrigan.

— On vient ici en cachette se reposer un peu. Comme personne n'y entre en été...

— Bon, n'oublie pas que nous ne sommes pas là, dit Berrigan d'un air inquiet. Nous ne sommes pas là, tu ne nous as pas vus et ne nous pose pas de questions.

— Bon sang ! s'exclama Flossie en lançant à Berrigan un regard assuré. Excuse-moi d'oser respirer.

— Avec qui es-tu censée être ?

— Tollemere. Mais il est soûl et il ronfle comme un sapeur. (Elle renifla encore et regarda Sally.) Tu ne travailles pas ici ?

— Non.

— On gagne bien, argua Flossie en retirant une de ses chaussures pour se masser le pied. Qu'est-ce qui se passerait si je descendais dire que vous êtes ici ? demanda-t-elle à Berrigan.

— Je te flanquerais une sacrée raclée la prochaine fois que je te vois.

— Sergent ! le reprit Sandman tout en remarquant que Flossie n'était pas le moins du monde émue par la menace.

— Elle n'y couperait pas à sa raclée, ça oui !

— Tu parles beaucoup mais tu ne fais pas grand-chose, Sam, rétorqua Flossie avec un grand sourire.

— Nous ne voulons faire de mal à personne, intervint Sally avec ardeur. Nous essayons seulement d'aider quelqu'un.

— Je ne dirai à personne que vous êtes là, promit Flossie. Pourquoi le ferais-je ?

— Bon. Alors dis-nous qui il y a ici ce soir, lui demanda Berrigan.

Elle débita une série de noms, dont aucun ne présentait d'intérêt pour Sandman car ni le marquis de Skavadale ni lord Robin Holloway n'était cité. Flossie était certaine qu'aucun des deux ne se trouvait au club.

— J'ai rien contre le marquis, c'est un vrai gentleman, mais lord Robin est un petit salaud de première. (Elle remit sa chaussure, bâilla

et se leva.) Mieux vaut que j'y aille pour m'assurer que Monsieur n'a pas besoin de moi. Il ne va pas tarder à réclamer son dîner. Ça me gêne pas de travailler ici, on gagne bien et c'est confortable, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, mais je déteste m'asseoir nue à table. Ça fait tout drôle d'être là avec tous ces hommes habillés comme des milords et nous complètement à poil. (Elle ouvrit la porte et secoua la tête.) En plus, je renverse toujours cette putain de soupe.

— Tu ne piperas pas mot, hein, Flossie ? demanda Berrigan avec inquiétude.

Elle lui souffla un baiser.

— Je ferai n'importe quoi pour toi, Sam, dit-elle avant de disparaître.

— Je ferai n'importe quoi pour toi, Sam ? répéta Sally, jalouse.

— C'est une façon de parler, se hâta de répondre Berrigan.

— M. Spofforth avait raison, intervint Sandman.

— À propos de quoi ? s'enquit Sally.

— Elle a de belles jambes.

— Capitaine !

— J'en ai vu de plus belles, dit galamment le sergent Berrigan, et Sandman fut amusé de voir Sally rougir.

— Par curiosité, combien cela coûte-t-il d'être membre du club ? demanda Sandman en se dirigeant vers la porte, qu'il entrebâilla pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Il était désert.

— Deux mille pour l'inscription, si on est invité, et cent de cotisation annuelle.

Les privilèges de la richesse, pensa Sandman. Si la comtesse d'Avebury avait fait chanter l'un des membres, voire deux ou trois d'entre eux, ne l'auraient-ils pas tuée pour garder leur place dans ce club d'hédonistes ? Il regarda de nouveau par la fenêtre. Il faisait sombre désormais, mais c'était la semi-obscurité lumineuse d'une nuit d'été dans une ville éclairée au gaz.

— Nous allons nous mettre à la recherche de notre cocher ? demanda-t-il à Berrigan.

Ils redescendirent l'escalier de service et traversèrent la cour. La voiture était encore luisante d'humidité sur les pavés, mais les seaux avaient disparu. Les chevaux tapèrent du pied dans l'écurie quand Berrigan s'approcha de la porte latérale de la remise. Il tendit l'oreille

quelques instants, puis leva deux doigts pour signaler qu'il y avait sans doute deux hommes à l'intérieur. Sandman tira le pistolet de la poche de sa redingote. Il décida de ne pas l'armer parce qu'il ne voulait pas que le coup parte accidentellement, mais il vérifia qu'il était amorcé. Il écarta Berrigan, ouvrit la porte et entra.

C'était à la fois une cuisine, une sellerie et une réserve. Une casserole d'eau bouillonnait sur le feu et deux bougies brûlaient sur la cheminée. D'autres étaient allumées sur la table à laquelle étaient assis deux hommes, l'un jeune, l'autre dans la cinquantaine, devant des chopes de bière blonde et des assiettes de bœuf froid, fromage et pain. Ils se retournèrent à son entrée et le regardèrent. Bouche bée, le plus âgé laissa tomber sa pipe en terre, dont le tuyau se brisa sur le bord de la table.

Sally suivit Sandman à l'intérieur, puis Berrigan entra à son tour et referma la porte derrière lui.

— Présentez-moi, dit Sandman.

Il ne pointait son pistolet vers aucun des deux hommes, mais le tenait bien en évidence et ils n'arrivaient pas à en détacher les yeux.

— Le jeune est un garçon d'écurie, dit Berrigan. Il s'appelle Billy. L'autre, avec la mâchoire qui pend, est M. Michael Mackeson. C'est l'un des deux cochers du club. Où est Percy, Mack ?

— Sam ? fit Mackeson d'une voix faible.

C'était un costaud au visage rougeaud, avec une fine moustache gominée et une tignasse noire, grisonnante sur les tempes. Il était bien habillé et pouvait sans aucun doute se le permettre, car les bons cochers étaient grassement payés. Sandman avait entendu parler d'un cocher qui gagnait plus de deux cents livres par an et on enviait leur savoir-faire, au point que tout jeune gentleman voulait leur ressembler. Les jeunes lords portaient la même pèlerine qu'eux et apprenaient à tenir le fouet d'une main en rassemblant les rênes de l'autre. Tant d'aristocrates aspiraient à être cochers qu'on ne savait jamais si telle voiture était menée par un duc ou par un conducteur appointé.

Malgré sa position enviable, Mackeson, ébahi, regardait Berrigan qui, comme Sandman, portait un pistolet.

— Où est Percy ? redemanda le sergent.

— Il est allé conduire lord Lucy à Weybridge, répondit Mackeson.

— Espérons que tu es celui dont nous avons besoin, dit Berrigan. Et toi, Billy, tu ne vas nulle part, à moins que tu ne veuilles te faire casser la tête, ajouta-t-il en donnant une claque au garçon d'écurie, vêtu d'une livrée élimée noir et jaune du Seraphim Club.

Le jeune garçon, qui s'était levé, se rassit.

Sandman n'en avait pas conscience, mais il était en colère. Il se pouvait que le cocher moustachu détienne l'information qu'il cherchait, et l'idée qu'il puisse se trouver si près du but sans pour autant découvrir la vérité le mettait hors de lui. C'était une rage maîtrisée, mais sa voix, dure et sèche, la trahissait, et Mackeson sursauta quand il reprit la parole.

— Il y a quelques semaines, dit-il, un cocher du club est allé chercher une servante chez la comtesse d'Avebury, à Mount Street. C'était vous ?

Mackeson avala sa salive, mais parut incapable de parler.

— C'était vous ? répéta Sandman en haussant le ton.

Mackeson hocha lentement la tête, puis regarda Berrigan comme s'il n'arrivait pas à croire à ce qui lui arrivait.

— Où l'avez-vous emmenée ? demanda Sandman.

Mackeson avala de nouveau sa salive, puis fit un bond en voyant Sandman taper sur la table avec le pistolet.

— Où l'avez-vous emmenée ?

Mackeson se détourna de Sandman et regarda Berrigan en fronçant les sourcils.

— Ils te tueront s'ils te trouvent ici, Sam.

— Mieux vaut donc qu'ils ne me trouvent pas.

Le cocher sursauta encore en entendant Sandman armer son pistolet. Il regarda la gueule de l'arme, les yeux écarquillés, puis laissa échapper un gémissement pathétique.

— Je ne vais vous poser la question poliment qu'une fois de plus, dit Sandman. Après quoi, monsieur Mackeson, je...

— À Nether Cross, se hâta de répondre le cocher.

— Où est-ce ?

— À sept ou huit heures d'ici, répondit Mackeson avec circonspection. C'est bien loin.

— Où est-ce ? répéta Sandman, sèchement.

— Sur la côte, monsieur. Dans le Kent.

— Et qui habite à Nether Cross ?

— Lord John de Sully Pearce-Tarrant, répondit Berrigan à la place du cocher, vicomte Hurstwood, comte de Keymer, baron Highbrook, héritier du duché de Ripon, appelé aussi marquis de Skavadale.

Sandman se sentit profondément soulagé. Il tenait enfin la réponse à sa question.

La voiture passait avec fracas dans les rues au sud de la Tamise. Ses deux lanternes étaient allumées, mais leur faible lueur n'éclairait en rien le chemin, si bien qu'en arrivant en haut de Shooters Hill, où il y avait peu de lumières et où la route s'étendait, toute noire, devant eux pour traverser Blackheath, ils s'arrêtèrent. On enleva le harnais des chevaux, les attacha à un piquet dans l'herbe et les deux prisonniers furent enfermés dans la voiture tout simplement en enroulant les rênes autour des poignées des portières avant d'en encercler le véhicule. Ils coincèrent les fenêtres hermétiquement avec des éclats de bois. Ni Sandman ni Berrigan ne souhaitaient monter la garde toute la nuit.

Les prisonniers étaient le cocher, Mackeson, et Billy, le garçon d'écurie. C'était Berrigan qui avait eu l'idée de prendre la voiture toute propre du Seraphim Club. Sandman s'y était d'abord opposé, arguant qu'il s'était déjà arrangé avec lord Alexander pour lui emprunter la sienne et qu'il doutait d'avoir le droit de réquisitionner l'un des équipages du club, mais Berrigan s'était moqué de ses scrupules. « Vous admettez que le cocher connaît le chemin de Nether Cross ? Il nous faut donc de toute façon l'emmener. Alors autant prendre le véhicule qu'il sait bien conduire. Et, compte tenu du mal qu'ont fait ces salauds, je pense que ni Dieu ni les hommes ne nous reprocheront d'avoir emprunté leur voiture. »

S'ils partaient avec la voiture et le cocher, il fallait également emmener Billy, le garçon d'écurie, pour s'assurer qu'il n'irait pas raconter que Sandman était à la recherche de Meg. Le jeune homme n'opposa aucune résistance et aida même à harnacher l'attelage, puis, pieds et poings liés, on le mit dans la voiture tandis que Berrigan prenait place à côté de Mackeson. Les quelques membres du club présents, bien installés dans la salle à manger, ne se doutaient pas qu'on était en train de réquisitionner leur voiture.



Échoués à Blackheath, Sandman et ses compagnons devaient attendre l'aube. Berrigan emmena Sally dans une auberge, prit une chambre et resta avec elle pendant que Sandman gardait la voiture. C'est seulement après que les horloges eurent sonné deux heures que Berrigan revint, émergeant de l'obscurité.

— Tout va bien, capitaine ?

— Ça va, répondit Sandman. Voilà longtemps que je n'avais pas été de garde, ajouta-t-il en souriant.

— Nos deux oiseaux ne font pas de bêtises ? demanda Berrigan en jetant un coup d'œil à la voiture.

— Ils sont doux comme des agneaux.

— Vous pouvez aller dormir, suggéra le sergent. Je vais monter la garde.

— Pas tout de suite, répondit Sandman.

Il était assis dans l'herbe, adossé à une roue. Il leva la tête pour regarder les étoiles qui émergeaient des nuages effilochés.

— Vous vous souvenez des marches de nuit en Espagne ? Les étoiles étaient si brillantes qu'on avait l'impression de pouvoir les toucher et les éteindre en levant la main.

— Je me souviens des feux de camp, dit Berrigan, des collines et des vallées couvertes de feux. (Il regarda vers l'ouest.) Un peu comme ça.

Sandman tourna la tête vers Londres, qui s'étendait au-dessous d'eux comme un kilt lumineux estompé par une nappe de fumée teintée de rouge. Là-haut sur la lande, l'air était pur et frais, mais on percevait malgré tout l'odeur de fumée qui émanait de la grande cité aux lumières vaporeuses déployées jusqu'à l'horizon occidental.

— L'Espagne me manque, avoua-t-il.

— Au début, j'étais dépaysé, mais j'aimais bien, dit Berrigan. Vous parlez l'espagnol ?

— Oui.

Berrigan rit.

— Je parie que vous le parlez bien.

— Assez couramment, oui.

Le sergent tendit à Sandman une bouteille en grès.

— C'est du brandy. Je pensais que, si j'allais acheter des cigares là-bas, j'aurais besoin de quelqu'un qui parle la langue. Nous pourrions y aller, travailler ensemble ?

— Ça me plairait bien, répondit Sandman.

— Il y a de l'argent à gagner. Les cigares s'achètent pour quelques pennies en Espagne et, quand on arrive à en avoir, ils coûtent une fortune ici.

— Je crois que c'est bien vu.

Sandman sourit à l'idée qu'il avait finalement un travail. Berrigan & Sandman, importateurs de cigares de qualité ? Le père d'Eleanor aimait les bons cigares et il payait bien pour s'en procurer. Une affaire de ce genre serait peut-être assez lucrative pour persuader sir Henry que sa fille n'épousait pas un pauvre. Lady Forrest ne reconnaîtrait certainement jamais qu'il était le mari convenant à Eleanor, mais Sandman avait le sentiment que celle-ci et son père auraient le dernier mot. Berrigan et lui auraient besoin d'argent pour lancer leur affaire, et qui trouver de mieux que sir Henry pour leur en prêter ? Il leur faudrait parcourir l'Espagne, payer le transport et louer un local dans un quartier à la mode de Londres, mais ça pouvait marcher. Il en était certain.

— C'est une excellente idée, sergent, dit-il.

— Pourquoi ne pas commencer quand cette histoire sera finie ?

— Pourquoi pas ? Marché conclu.

Il tendit la main et Berrigan la serra.

— Nous, les anciens soldats, nous devons nous serrer les coudes, capitaine, dit ce dernier. Comme des braves, nous avons fait la chasse aux Français à travers la moitié de l'Europe, et quand nous sommes revenus au pays, tout le monde s'en foutait, pas vrai ? (Il marqua une pause, pensif.) Ils ont établi une règle au Seraphim Club. Personne ne doit parler de la guerre.

— Aucun des membres du club ne l'a faite ? hasarda Sandman.

— Aucun. Ils ne vous laissent même pas entrer si vous avez été soldat ou marin.

— Ils sont jaloux ?

— Probablement.

Sandman but à la bouteille.

— Pourtant, ils vous employaient ?

— Ils voulaient que l'entrée soit gardée. Avec moi, ils se sentaient en sécurité. Ils pouvaient me donner des ordres et ça leur plaisait. « Faites ci, faites ça, Berrigan. »

Le sergent grommela « merci » quand Sandman lui passa la bouteille.

— Le plus souvent, ce n'était rien de mal : faire des courses, par exemple, mais de temps en temps, ils voulaient autre chose.

Il se tut et Sandman se garda de rompre le silence. La nuit était extraordinairement calme. Au bout d'un moment, comme Sandman l'avait espéré, Berrigan se remit à parler.

— Une fois, il y a un type qui a traîné l'un des membres du club devant les tribunaux et nous lui avons donné une leçon. Ils ont envoyé une charretée de fleurs sur sa tombe. Et puis, bien sûr, il y avait les filles... On les dédommageait. Pas celles comme Flossie, elles savent ce qu'elles font... Les autres. On leur donnait dix livres, parfois douze.

— Quelle sorte de filles ?

— Des filles du peuple, capitaine, des filles qui leur avaient attiré l'œil dans la rue.

— Elles étaient kidnappées ?

— Oui, kidnappées, violées et renvoyées chez elles avec un dédommagement.

— Tous les membres faisaient ça ?

— Certains étaient pires que d'autres. Comme dans une compagnie de soldats, il y en a toujours quelques-uns qui sont prêts à faire n'importe quelle mauvaise action. Et puis il y a ceux qui suivent le mouvement. Un ou deux étaient plus raisonnables. C'est pourquoi je suis surpris que ce soit Skavadale qui ait tordu le cou à la comtesse. Ce n'est pas un mauvais bougre. Il a un balai dans le cul et il croit sentir la violette, mais il n'est pas méchant.

— J'aurais préféré que ce soit lord Robin, admit Sandman.

— Lui, c'est un petit salaud et un dingue, confirma Berrigan. Il est riche comme Crésus, le salopard.

— Mais Skavadale a plus à perdre, expliqua Sandman.

— Il a déjà perdu le plus gros. C'est sans doute le plus fauché de tous. Son père a dilapidé leur fortune.

— Mais le fils est fiancé à une fille très riche. Peut-être la plus riche héritière de Grande-Bretagne. Je le soupçonne d'avoir couché avec la comtesse d'Avebury, et elle avait la mauvaise habitude de faire du chantage. (Sandman réfléchit un moment.) Skavadale est peut-être relativement pauvre, mais je parie qu'il est encore capable, si

nécessaire, de rassembler un millier de livres en grattant les fonds de tiroir. C'est probablement des sommes de cet ordre que réclamait la comtesse pour ne pas écrire une lettre à la riche et pieuse fiancée.

— Il l'a donc tuée ?

— Il l'a tuée.

Berrigan réfléchit à son tour.

— Pourquoi alors ont-ils commandé le portrait ?

— D'une certaine façon, cela n'a rien à voir avec le meurtre, dit Sandman. C'est tout simplement que les quelques membres du Seraphim Club qui avaient obtenu les faveurs de la comtesse voulaient avoir un portrait d'elle comme trophée. Ce pauvre Corday était en train de la peindre quand Skavadale est venu lui rendre visite. Nous savons qu'il est passé par l'escalier de service, la voie réservée aux intimes, et la comtesse s'est empressée de congédier Corday quand elle s'est rendu compte qu'un de ses amants arrivait.

Sandman avait acquis la certitude que cela s'était passé de cette façon. Il imaginait le silence gêné de Corday quand il peignait la comtesse étendue sur le lit en train de bavarder avec désinvolture avec sa femme de chambre. Il entendait comme s'il avait été là le fusain crisser sur le papier, puis le bruit de pas dans l'escalier. C'est alors que la terrible épreuve de Corday avait commencé.

Berrigan but une autre rasade de brandy et tendit la bouteille à Sandman.

— Alors, la Meg a emmené le petit pédé au rez-de-chaussée, dit-il, elle l'a foutu dehors, puis elle est remontée à l'étage pour trouver quoi ? La comtesse morte ?

— Probablement. Ou mourante. Et elle a trouvé aussi là le marquis de Skavadale.

La comtesse avait-elle été contente de voir le marquis, se demanda Sandman, où leur liaison était-elle déjà finie ? Peut-être Skavadale était-il venu la prier de renoncer à ses exigences et la comtesse, qui avait un grand besoin d'argent, avait-elle ri de lui. Peut-être même lui avait-elle laissé entendre qu'il lui faudrait payer encore davantage. Cela l'avait rendu furieux et il avait tiré un couteau. Lequel ? Un homme comme Skavadale n'en portait pas, mais peut-être y en avait-il un dans la pièce ? Meg devait le savoir. Peut-être la comtesse avait-elle pelé un fruit avec un couteau dont Skavadale s'était emparé pour le lui

plonger dans le corps, puis, quand elle était étendue mourante, avait-il eu l'idée de planter le couteau à palette de Corday dans l'une de ses blessures ? Meg était revenue à ce moment-là ou peu après. Ou bien elle avait entendu lutter et attendu hors de la chambre, où Skavadale l'avait trouvée quand il était sorti.

— Pourquoi alors n'a-t-il pas tué Meg aussi ? demanda Berrigan.

— Parce qu'elle ne représente pas une menace pour lui, supputa Sandman. La comtesse mettait en péril ses fiançailles avec une fille qui pouvait sans doute purger les hypothèques sur toutes les propriétés de sa famille... Toutes ! La comtesse risquait de provoquer la rupture de ses fiançailles et il n'y a pas pire tragédie pour les aristocrates que de perdre leur argent, car leur position sociale va de pair avec lui. Ils s'estiment mieux nés que le commun des mortels, mais ils ne le sont pas. Ils sont seulement beaucoup plus riches et il faut qu'ils le restent pour conserver l'illusion de cette supériorité. La comtesse pouvait mettre Skavadale à la rue. Il la haïssait donc et l'a assassinée, mais il n'a pas tué la servante parce qu'elle ne constituait pas une menace.

Berrigan réfléchit à tout cela un moment.

— Il a donc emmené la femme de chambre dans l'une des maisons familiales ?

— Quelque chose dans ce genre-là.

— Pourquoi alors lord Robin Holloway essaie-t-il de vous tuer ?

— Parce que je représente un danger pour son ami, bien sûr. Ils veulent éviter à tout prix que la vérité soit divulguée. Ils ont donc tenté de m'acheter et maintenant ils essaient de me tuer.

— Ils y avaient mis le prix, hein ?

— Ce n'est rien en comparaison de la richesse que la fiancée de Skavadale doit lui apporter, répondit Sandman, et la comtesse risquait de tout gâcher. Il fallait donc qu'elle meure, et maintenant c'est Corday qui doit mourir, parce qu'ensuite tout le monde oubliera le crime.

— Oui, concéda Berrigan. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi ils n'ont pas tout simplement éliminé cette Meg. S'ils estimaient qu'elle constituait un danger, ils ne l'auraient pas laissée en vie.

— Ils l'ont peut-être tuée, admit Sandman.

— En ce cas, nous perdons notre temps, dit sombrement Berrigan.

— Mais je ne crois pas qu'ils aient emmené Meg jusqu'à Nether

Cross pour la tuer.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait d'elle, alors ?

— Ils lui ont peut-être donné un logement, suggéra Sandman. Un endroit confortable pour qu'elle ne révèle pas ce qu'elle sait.

— C'est donc elle maintenant qui les fait chanter ?

— Je n'en sais rien, dit Sandman, mais en y songeant, la réflexion de Berrigan ne lui semblait pas dénuée de sens. Cela se peut, ajouta-t-il, et si elle est raisonnable, elle ne se montre pas trop exigeante et c'est pourquoi ils la laissent en vie.

— Mais si elle fait chanter Skavadale, je ne vois pas comment elle va accepter de nous dire la vérité. Elle le tient. Pourquoi renoncerait-elle à son revenu pour sauver la vie d'une lope ?

— Parce que nous ferons appel à ses bons sentiments.

Berrigan eut un rire aigre.

— Bien, dans ce cas, c'est comme si c'était fait !

— Ça a bien marché avec vous, sergent, lui fit remarquer gentiment Sandman.

— C'est à cause de Sally.

Berrigan marqua une pause, puis reprit, l'air embarrassé :

— La première fois, vous savez, à la Gerbe de Blé ? Je croyais que vous étiez ensemble.

— Hélas, non. Je suis déjà pris. Sally est pour vous, sergent, et vous avez de la chance. Moi aussi d'ailleurs. Je suis fatigué, ajouta Sandman.

Il se glissa sous la voiture et se cogna la tête à l'axe de devant.

— Après Waterloo, je pensais que je ne dormirais plus jamais dehors.

L'herbe était sèche sous la voiture. En bougeant à l'intérieur, l'un des prisonniers fit craquer les suspensions. Les chevaux tapaient du pied et le vent soupirait dans un bouquet d'arbres voisin. Sandman songea aux centaines de nuits qu'il avait passées à la belle étoile, puis, au moment même où il se disait que le sommeil ne viendrait pas cette nuit-là, il s'endormit.

Le lendemain matin aux aurores, Sally leur apporta un panier contenant du lard fumé, des œufs durs et une cruche de thé froid, petit déjeuner qu'ils partagèrent avec leurs prisonniers. Mackeson, le cocher, acceptait son sort avec flegme.

— Vous n'aviez guère le choix, hein ? dit-il à Berrigan. Il fallait que vous nous empêchiez de parler, mais vous n'arriverez à rien.

— Pourquoi cela ?

— Tu as déjà vu pendre un lord ?

— Le comte Ferrers a été pendu pour le meurtre de son serviteur, intervint Sandman.

— Non ! s'exclama Sally, incrédule. On a pendu un comte ? Vraiment ?

— Il est allé à l'échafaud dans sa propre voiture, vêtu de son habit de mariage, lui dit Sandman.

— Ça alors ! Un lord, hein ? répéta Sally, visiblement contente d'apprendre cela.

— Mais c'était il y a longtemps, fit observer Mackeson dédaigneusement. Il y a très longtemps.

Sa moustache, la veille relevée de façon crâneuse, tombait maintenant en désordre.

— Qu'allez-vous faire de nous ? demanda-t-il sombrement.

— Nous allons à Nether Cross chercher la fille, puis vous nous ramènerez à Londres, où j'enverrai une lettre à vos employeurs pour

leur dire que vous avez été contraint de vous absenter.

— Ça va m'être très utile, grommela Mackeson, ironique.

— Tu es cocher, Mack, dit Berrigan. Tu retrouveras du travail. Même si tout le monde crève de faim, il y aura toujours du boulot pour un cocher.

— Il est temps de se préparer, dit Sandman en levant les yeux vers les premières lueurs du jour.

Une petite brume dérivait sur la lande tandis qu'ils conduisaient les chevaux à un abreuvoir en pierre, puis les ramenaient à la voiture, où il fallut un bon moment pour attacher les quatre jeux de brides, sous-ventrières, dossières, martingales, attelles, traits, croupières, coussinets et étrivières. Lorsque Mackeson et Billy eurent fini de harnacher les chevaux, Sandman ordonna au garçon d'écurie d'enlever sa ceinture et ses chaussures. Il avait demandé à ne pas avoir les poignets et les chevilles ligotés et Sandman avait accepté. Sans chaussures, sa culotte tombant aux genoux, il aurait eu du mal à s'échapper. Sandman et Sally prirent place dans la voiture avec lui, Mackeson et Berrigan montèrent sur le siège du cocher et, dans un bruit de ferraille, la voiture s'ébranla en cahotant dans l'herbe, puis sur la route. Ils étaient repartis.

Ils se dirigeaient vers le sud-est et dépassaient des champs de houblon, des vergers et de grandes propriétés. Au bout d'un moment, Sandman s'assoupit. Il se réveilla en sursaut quand la voiture fit une embardée dans une ornière. Il cligna des yeux et vit que Sally lui avait pris son pistolet et surveillait Billy, effrayé.

— Vous pouvez continuer à dormir, capitaine, dit-elle.

— Je suis désolé, Sally.

— Il n'a pas osé tenter quoi que ce soit après que je lui ai dit qui est mon frère.

Sandman jeta un coup d'œil par la fenêtre. La route montait au milieu d'une hêtraie.

— J'ai pensé que nous allions peut-être le rencontrer la nuit dernière, dit-il.

— Il n'aime pas traverser le fleuve et ne travaille que sur les routes de l'ouest et du nord.

Elle vit que Sandman était bien réveillé et lui rendit son pistolet.

— Vous croyez qu'un homme peut mener une vie de hors-la-loi puis



revenir dans le droit chemin ? demanda-t-elle.

Sandman se doutait que la question ne concernait pas son frère, mais Berrigan. Non pas que le sergent ait été vraiment hors-la-loi au sens où on l'entendait à la Gerbe de Blé, mais, en tant que domestique du Seraphim Club, il avait certainement connu sa part de crime.

— Bien sûr que oui, répondit Sandman avec optimisme.

— Rares sont ceux qui le font, argua Sally, non pour contester mais par besoin d'être rassurée.

— Nous devons tous gagner notre vie, Sally, et si nous parlons franchement, aucun d'entre nous n'a envie de travailler trop dur. C'est ce qui fait l'attrait de la délinquance, non ? Votre frère peut gagner sa vie en travaillant une nuit sur trois.

— Oui, mais c'est Jack.

Elle semblait triste et, pour ne pas croiser le regard de Sandman, fixa un verger à travers la vitre sale.

— Peut-être votre frère se rangera-t-il quand il rencontrera la femme qui lui convient, suggéra Sandman. Beaucoup le font. Ils mènent d'abord une vie de gredin, puis trouvent un travail honnête, bien souvent après avoir rencontré une femme. Je ne saurais vous dire combien de mes hommes étaient de vrais chenapans, des têtes brûlées, plus utiles à l'ennemi qu'à nous, puis ils rencontraient une petite Espagnole et, en moins d'une semaine, devenaient des soldats modèles.

Elle se tourna pour le regarder et il lui sourit.

— Vous n'avez pas à vous en faire, Sally.

Elle lui rendit son sourire.

— Êtes-vous bon juge des hommes, capitaine ?

— Oui, Sally, je le suis.

Elle rit, puis regarda Billy.

— Ferme ton clapet, tu vas attraper des mouches, et cesse d'écouter les conversations des autres, lui dit-elle.

Il rougit et regarda une haie qui défilait sous la fenêtre. Ils ne pouvaient changer de chevaux et Mackeson menait l'attelage au pas. Ils allaient donc lentement et le voyage était encore ralenti par le mauvais état de la route. De plus, il leur fallait se ranger sur le côté chaque fois qu'un signal annonçait qu'une diligence ou une malle-poste arrivait derrière eux. L'approche de ces dernières, surtout, était

précédée d'un coup de corne impérieux, puis le véhicule léger et bien suspendu les dépassait en trombe dans un martèlement de sabots, en tanguant.

Sandman enviait leur vitesse et craignait de prendre du retard, mais si Meg se cachait effectivement à Nether Cross, ils seraient de retour à Londres le lendemain, dimanche, dans la soirée, ce qui lui laissait le temps de trouver lord Sidmouth et d'obtenir la grâce de Corday. Le ministre avait dit qu'il ne voulait pas être dérangé pour des affaires officielles le jour du Seigneur, mais Sandman se souciait comme d'une guigne des prières dominicales de M. le vicomte. Pour que justice soit faite, il aurait empêché tout le gouvernement d'accomplir ses dévotions.

En milieu de matinée, il changea de place avec Berrigan. Il surveillait maintenant Mackeson et il souleva sa redingote pour laisser voir son pistolet au cocher, qui se montrait docile. Les routes qu'ils suivaient, de plus en plus étroites, passaient sous des arbres chargés de leur feuillage estival, et il leur fallait sans cesse baisser la tête pour éviter des rameaux. Ils s'arrêtèrent à un gué pour laisser boire les chevaux. Sandman regarda les libellules bleu-vert voltiger entre les joncs, puis Mackeson fit claquer sa langue, les chevaux se remirent à tirer, ils traversèrent le gué au milieu des éclaboussures et montèrent entre des champs ensoleillés où des hommes et des femmes coupaient la moisson à la faucille. Vers midi, ils s'arrêtèrent près d'une taverne et Sandman acheta de la bière, du pain et du fromage, qu'ils mangèrent et burent pendant que la voiture parcourait les derniers miles.

Ils dépassèrent une église dont la porte surmontée d'un auvent était décorée de fleurs pour un mariage, puis traversèrent un village où des hommes jouaient au cricket sur la place gazonnée. Sandman les regarda pendant que la voiture longeait en bringuebalant la haie qui bordait la pelouse. C'était un cricket rustique, très différent du jeu sophistiqué qui se pratiquait à Londres. Les joueurs ne se servaient encore que de deux piquets et, pour couronner le guichet, d'un large bâtonnet, et ils lançaient uniquement par en dessous. Pourtant, le batteur avait une bonne position et un coup d'œil meilleur encore. Des cris d'approbation s'élevèrent quand il expédia une balle mal lancée dans la mare aux canards. Un gamin alla la récupérer en pataugeant.

Puis Mackeson, avec une habileté insouciance, fit tourner les

chevaux entre deux murs de brique et les poussa le long de deux sècheries à houblon, puis dans un étroit chemin qui courait entre deux épaisses chênaies.

— On n'est plus loin, maintenant, dit-il.

— Vous vous êtes bien rappelé la route, remarqua Sandman.

Le compliment était sincère, car le trajet était tortueux et il s'était demandé si Mackeson n'essayait pas de les égarer dans ce dédale de chemins creux, mais au dernier embranchement, près des sècheries à houblon, il avait vu un petit panneau indiquant Nether Cross.

— J'ai fait le voyage une demi-douzaine de fois avec M. le marquis, expliqua le cocher, puis il hésita avant de regarder Sandman de côté. Qu'allez-vous faire si vous ne trouvez pas la fille ?

— Nous la trouverons, répondit Sandman. Vous l'avez conduite ici, non ?

— Ça fait longtemps, monsieur.

— C'est-à-dire ?

— Près de sept semaines, dit le cocher.

Sandman se rendit compte que Meg avait dû être emmenée à la campagne juste après le meurtre, un bon mois avant le procès de Corday.

— Ça fait sept semaines et il peut arriver beaucoup de choses en sept semaines. (Il lança à Sandman un coup d'œil malin) Et si M. le marquis est là ? Votre affaire va tomber à l'eau, non ?

Sandman avait craint que Skavadale soit en effet dans sa maison de Nether Cross, mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter outre mesure. Qu'il soit là ou non, qu'il ait affaire à lui ou pas, il redoutait bien plus que Meg ait disparu. Peut-être était-elle morte ? Ou, si elle faisait chanter Skavadale, peut-être vivait-elle dans le luxe et ne voudrait-elle pas renoncer à sa nouvelle vie ?

— Quel genre de maison est-ce ? demanda-t-il.

— Rien de commun avec les grandes demeures du nord, dit Mackeson. J'ai entendu dire qu'ils avaient eu celle-là par mariage il y a longtemps.

— Elle est confortable ?

— Plus que toutes celles dans lesquelles vous et moi vivrons jamais, répondit Mackeson avant de faire claquer sa langue.

Les bêtes agitèrent les oreilles en arrière tandis qu'il secouait

doucement les rênes des chevaux de tête. Ils tournèrent promptement vers un haut portail entre deux piliers en granit.

Sandman ouvrit le portail, puis le referma après le passage de la voiture. Il remonta à côté du cocher. Mackeson mit les chevaux au pas dans la longue allée qui serpentait à travers un parc où l'on apercevait des biches entre de beaux hêtres pourpres, puis ils passèrent un petit pont. Entre les haies de buis mal taillées d'un jardin peu entretenu se dressait une ravissante petite maison élisabéthaine à façade blanche en plâtre, avec des colombages noirs et des cheminées en brique rouge.

— Voilà Cross Hall, annonça Mackeson.

— Jolie dot, dit Sandman, jaloux, tant la maison semblait parfaite dans le soleil de l'après-midi.

— Entièrement hypothéquée, à ce qu'on dit, commenta le cocher. Il faut une fortune pour l'entretenir, et moi, il faut que je m'occupe des chevaux. Ils ont besoin d'eau, de nourriture, d'un bon bouchonnage et de repos.

— Chaque chose en son temps.

Sandman regardait les fenêtres, mais ne voyait de mouvement par aucune d'elles. Aucune n'était ouverte et ce n'était pas bon signe car c'était une chaude journée d'été, puis il vit de la fumée sortir d'une des cheminées à l'arrière de la maison, ce qui ranima son optimisme. La voiture s'arrêta ; il sauta à terre et grimaça de douleur en se recevant sur sa mauvaise cheville. Berrigan ouvrit la portière et déplia le marchepied, mais Sandman lui dit d'attendre et de s'assurer que Mackeson ne repartait pas avec la voiture.

Il alla en boitillant jusqu'à la porte de la maison et frappa sur les vieux panneaux de bois sombre. Il n'avait pas le droit d'être là et s'était introduit dans la propriété d'autrui sans y être autorisé. Il tâta dans sa poche le mandat délivré par le ministère de l'Intérieur. Il ne s'en était pas encore servi, mais peut-être allait-il lui être utile maintenant.

Il toqua de nouveau et se recula pour voir si quelqu'un regardait par une fenêtre. Du lierre poussait autour du porche et sous les feuilles, au-dessus de la porte, il apercevait dans le plâtre un écusson sculpté, avec cinq coquilles Saint-Jacques. Comme personne n'apparaissait aux fenêtres, il retourna sous le porche. Il s'apprêtait à frapper encore une fois quand la porte s'ouvrit sur un grand vieillard au visage émacié et profondément ridé encadré par des cheveux blancs en désordre, qui le

regarda avant de jeter un coup d'œil à la voiture blasonnée du Seraphim Club.

— Nous n'attendions pas de visites aujourd'hui, fit-il, manifestement perplexe.

— Nous venons chercher Meg, répondit Sandman sur une impulsion.

L'homme, un domestique à en juger par sa mise, avait parfaitement reconnu la voiture et ne trouvait pas sa présence bizarre. Inopportune, peut-être, mais pas étrange, et Sandman espérait qu'il la croirait envoyée par le marquis.

— Personne n'a prévenu qu'elle devait aller quelque part, dit le domestique, soupçonneux.

— Londres, dit Sandman.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit. Nous venons chercher Meg, le sergent Berrigan et moi.

— Un sergent ?

Il n'avait pas reconnu le nom et semblait alarmé.

— Vous êtes venu avec un homme de loi ?

— Il travaille au club, dit Sandman, qui sentait que la conversation sombrait dans l'incompréhension mutuelle.

— M. le marquis n'a pas signalé qu'elle devait partir, objecta le domestique avec circonspection.

— Il veut qu'elle retourne à Londres, répéta Sandman.

— Bon, je vais la chercher, dit l'homme.

Avant que Sandman ait eu le temps de réagir, il claqua la porte et poussa les verrous précipitamment. Sandman fixait encore la porte, bouche bée, quand il entendit une cloche sonner à toute volée à l'intérieur de la maison, sans aucun doute pour avertir Meg. Il jura.

— Bon début, lâcha Berrigan, sarcastique.

— Mais la fille est là, rétorqua Sandman en retournant à la voiture, et il a dit qu'il allait la chercher.

— Vous croyez ?

— Non. Il va plus probablement la cacher. Ce qui veut dire qu'il va falloir se mettre à sa recherche. Mais qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là ? s'interrogea-t-il en montrant Mackeson.

— Leur flanquer une balle dans la peau et les enterrer, grommela

Berrigan, auquel répondit un geste sans équivoque du cocher.

Ils firent finalement le tour de l'écurie avec la voiture et trouvèrent les mangeoires vides, en dehors d'une vingtaine de poules couveuses. Ils découvrirent également une sellerie sans fenêtre fermée par une porte massive. Ils y enfermèrent Mackeson et le garçon d'écurie et laissèrent les chevaux dans la cour sans les dételer.

— On s'occupera d'eux plus tard, déclara Sandman.

— On pourra aussi ramasser quelques œufs, ajouta Berrigan avec un sourire.

Car la cour de l'écurie avait été dévolue aux poules, des centaines apparemment, certaines perchées sur le faîte du toit, d'autres sur le rebord des fenêtres, la plupart en quête des grains éparpillés sur les pavés blanchis par leurs fientes et envahis par les mauvaises herbes. Juché sur un billot de bois, un jeune coq les regarda de travers, puis agita sa crête et poussa un cocorico énergique tandis que Sandman précédait Berrigan et Sally vers l'arrière de la bâtisse.

Toutes les portes étaient fermées à clé, mais la maison n'était pas une forteresse. Sandman trouva une fenêtre mal fermée et la secoua jusqu'à ce qu'elle cède. Il l'escalada et entra dans un petit salon aux murs lambrissés, au mobilier recouvert de housses, avec une cheminée en pierre. Berrigan le suivit.

— Restez dehors, dit Sandman à Sally qui hocha la tête, mais passa par la fenêtre quelques instants plus tard. Il pourrait y avoir de la bagarre !

— Je viens avec vous, insista Sally. Je déteste ces putains de poules.

— La fille a eu le temps de sortir de la maison, remarqua Berrigan.

— C'est vrai, mais on va quand même la chercher, répondit Sandman.

Instinctivement, il pensait qu'elle se cachait à l'intérieur.

Il ouvrit la porte, qui donnait sur un long couloir également lambrissé. La maison était silencieuse. Il n'y avait aucun tableau aux murs, aucun tapis sur le parquet sombre qui grinçait sous les pieds. Sandman ouvrait les portes et jetait un coup d'œil dans des pièces où les quelques meubles qui restaient étaient protégés par des housses. Un bel escalier en colimaçon, au poteau central sculpté de manière élaborée, partait du vestibule. Au passage, Sandman regarda en l'air dans la cage obscure, puis continua vers l'arrière de la maison.

— Personne n'habite là en dehors des poules ! dit Sally tandis qu'ils découvraient d'autres pièces vides.

Sandman ouvrit la porte d'une salle à manger où trônait une longue table recouverte de draps.

— Lord Alexander m'a dit qu'il était arrivé à son père d'oublier complètement une maison dont il était propriétaire, raconta-t-il à Sally. C'était une grande maison. Elle est tombée en poussière jusqu'au moment où ils se sont souvenus qu'ils l'avaient.

— Quelle bande d'abrutis ! fit Sally avec mépris.

— Tu parles de ton admirateur ? demanda Berrigan, amusé.

— Attention, Sam, je n'ai qu'à lever le petit doigt pour devenir lady Machin. Tu me feras des courbettes et tu devras m'honorer.

— Je t'honorerai avec plaisir, petite.

— Allons, allons, les réprimanda Sandman avant de se retourner brusquement en entendant une porte s'ouvrir au bout du couloir.

Le grand vieillard aux cheveux blancs se tenait dans l'embrasure, un gourdin à la main droite.

— La fille que vous cherchez n'est pas ici, dit-il.

Il leva le gourdin sans conviction à l'approche de Sandman, puis l'abaissa et s'écarta en traînant les pieds. Sandman le bouscula au passage pour entrer dans une cuisine équipée d'un gros fourneau noir, d'un buffet et d'une longue table. Une femme, sans doute celle du vieux, assise au bout de la table, mélangeait de la pâte dans un grand bol en porcelaine.

— Qui êtes-vous ? demanda Sandman.

— Je suis l'intendant de la propriété et ma femme, la gardienne, répondit l'homme en désignant la vieille d'un signe de tête.

— Quand la fille est-elle partie ?

— Ça vous regarde pas ! fit la femme sèchement. Et vous n'avez rien à faire ici. Vous n'êtes pas chez vous ! Alors, sauvez-vous avant qu'on vous arrête.

Sandman remarqua une carabine sur la cheminée.

— Qui va nous arrêter ? demanda-t-il.

— On a envoyé chercher de l'aide, répondit la femme sur un ton de défi.

Elle avait des cheveux blancs tirés en un chignon et un visage dur au nez crochu recourbé vers un menton pointu. Un visage en forme de

casse-noix, pensa Sandman, un visage dépourvu du moindre signe de gentillesse.

— Vous avez envoyé chercher de l'aide, mais je suis envoyé par le ministre de l'Intérieur. Par le gouvernement. J'ai un mandat, dit Sandman avec force, et si vous voulez éviter les ennuis, je vous conseille de me dire où se trouve la fille.

L'homme lança un regard inquiet à sa femme, mais celle-ci n'était pas émue par les paroles de Sandman.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer ici, monsieur, dit-elle, alors je vous suggère de vous en aller avant que je vous fasse enfermer pour la nuit !

Sandman l'ignora. Il ouvrit la porte d'une arrière-cuisine, puis regarda à l'intérieur d'un cellier, mais Meg n'y était pas cachée. Il était cependant certain qu'elle se trouvait dans la maison.

— Continuez à fouiller au rez-de-chaussée, sergent. Je m'occupe de l'étage, dit-il à Berrigan.

— Vous croyez vraiment qu'elle est là ? demanda ce dernier, l'air d'en douter.

Sandman hocha la tête.

— Elle est ici, répondit-il avec une assurance qu'il ne pouvait justifier, mais il sentait que l'intendant et sa femme mentaient.

L'homme avait peur. Sa femme, non, mais lui était beaucoup trop nerveux. Il aurait dû se montrer défiant comme elle, insister sur le fait que les intrus n'avaient pas le droit d'être là, alors qu'il se comportait comme un homme qui a quelque chose à cacher. Sandman se dépêcha de monter à l'étage pour le trouver.

Les pièces du premier étaient aussi vides et désertes que celles du rez-de-chaussée. Puis, au fond du couloir, près d'un étroit escalier qui grimpait au grenier, Sandman se retrouva dans une grande chambre qui, de toute évidence, était habitée. Des tapis d'Orient aux couleurs passées recouvraient le parquet sombre tandis que le lit, un beau lit à baldaquin tendu de tapisseries usées, était pourvu d'un drap et de couvertures en désordre. Des vêtements féminins étaient posés sur une chaise et d'autres, entassés sans soin sur deux sièges placés sous les fenêtres ouvertes. Celles-ci donnaient sur une pelouse fermée par un mur de brique, de l'autre côté duquel on apercevait une église étonnamment proche. Un chat roux dormait sur un tas de jupons. La



chambre de Meg, pensa Sandman. Il avait le sentiment qu'elle venait d'en sortir. Il retourna à la porte et regarda le couloir en enfilade, mais ne vit rien en dehors des grains de poussière flottant dans les derniers rayons du soleil qui passaient par les portes qu'il avait laissées ouvertes.

Là où le soleil tombait sur les lames irrégulières du parquet, il éclairait ses traces de pas dans la poussière et Sandman retraversa lentement le couloir en regardant à nouveau dans chaque chambre. Dans la plus grande, celle qui se trouvait en haut du bel escalier, dotée d'une grande cheminée en pierre décorée d'un écusson montrant six merlettes, il y avait d'autres empreintes dans la poussière. Quelqu'un était venu dans la pièce récemment et ses traces de pas conduisaient à la cheminée, puis à la fenêtre la plus proche de celle-ci, mais elles ne revenaient pas à la porte. La chambre était vide et les deux fenêtres fermées.

Il regarda les empreintes, les sourcils froncés, en se demandant si ce n'étaient pas seulement des effets de lumière, mais il aurait juré que c'étaient vraiment des marques de pas qui allaient jusqu'à la fenêtre. Pourtant, il ne réussit pas à l'ouvrir, le châssis métallique étant coincé par la rouille. Meg ne s'était donc pas échappée par la fenêtre, alors que ses empreintes, maintenant brouillées par les siennes, finissaient là. Il jura. C'était un mystère. Pourtant, elle était bien ici ! Il souleva la housse du lit et ouvrit un placard, mais personne ne se cachait dans la chambre.

Il s'assit au bout du lit, à baldaquin lui aussi, et regarda dans la cheminée où deux chenets noircis trônaient sur le foyer de pierre. Sur une impulsion, il alla à la cheminée, se pencha et regarda en l'air dans le conduit, mais celui-ci se rétrécissait rapidement et ne cachait personne. Cependant, Meg était venue ici, il en avait la certitude.

En entendant un bruit de pas dans l'escalier, il se redressa et posa la main sur la crosse de son pistolet, mais c'étaient Berrigan et Sally, qui apparurent dans l'embrasure de la porte.

— Elle n'est pas là, dit Berrigan, dégoûté.

— Elle s'est enfuie, suggéra Sally.

Sandman se rassit sur le lit, le regard fixé sur la cheminée. Six merlettes sur l'écusson, trois dans la rangée supérieure, deux dans celle du dessous et une en dessous. Pourquoi y avait-il ce blason à

l'intérieur de la maison et cinq coquilles Saint-Jacques sur celui de l'extérieur ? Cinq coquilles. Il fixait les merlettes et un air lui revint, un air et quelques paroles à moitié oubliées qu'il avait entendu chanter pour la dernière fois autour d'un feu de camp en Espagne.

— Je vais vous donner un sept, dit-il.

— Vous allez quoi ? demanda Berrigan tandis que Sally le regardait comme s'il était devenu fou.

— Sept pour les sept étoiles dans le ciel, reprit Sandman, six pour les six fiers marcheurs.

— Cinq pour les symboles à votre porte, continua Berrigan, citant le vers suivant.

— Et il y a cinq coquilles Saint-Jacques sculptées au-dessus de la porte d'entrée, dit Sandman à voix basse, se rendant compte soudain qu'il risquait d'être entendu.

Les paroles de la chanson étaient énigmatiques. Quatre pour les auteurs des évangiles se comprenait bien, mais ce que signifiaient les sept étoiles, Sandman l'ignorait, comme il ignorait qui étaient ces six fiers marcheurs. En revanche, il savait ce que voulaient dire les cinq symboles à la porte. Il l'avait appris plusieurs années auparavant, lorsque lord Alexander et lui étaient à l'école ensemble. Son ami avait découvert que lorsque cinq coquilles Saint-Jacques étaient placées au-dessus d'une porte ou fixées au pignon d'une maison, cela indiquait que des catholiques y habitaient. Cela s'était pratiqué pendant les persécutions durant le règne d'Élisabeth, lorsqu'en Angleterre les prêtres catholiques risquaient la prison, la torture et la mort. Pourtant, certaines gens ne pouvaient vivre sans les consolations de leur foi et avaient placé ces signes sur leur maison afin que leurs coreligionnaires sachent qu'ils pouvaient y trouver refuge. Cependant, les sbires d'Élisabeth connaissaient aussi bien que les catholiques la signification des cinq coquilles. Si on voulait recevoir un prêtre chez soi, on devait donc aménager une cachette où les protestants ne le trouveraient pas, une cachette si astucieuse qu'elle pourrait déjouer leurs recherches pendant des jours.

— Vous avez l'air pensif, dit Berrigan.

— Il me faut du petit bois, répondit Sandman. Du petit bois, des bûches et un briquet, et voyez s'il y a un grand chaudron dans la cuisine.

Berrigan hésita. Il avait envie de lui demander ce qu'il projetait, puis estima qu'il le saurait assez tôt et redescendit au rez-de-chaussée avec Sally. Sandman traversa la pièce et passa les doigts sur les joints des lambris moulurés qui recouvraient les murs de chaque côté de la cheminée, mais, pour autant qu'il pût en juger, aucun des panneaux ne pouvait pivoter. Il tapa dessus, pas un ne sonnait creux. Pourtant, c'est bien ce qui caractérisait ces cachettes destinées aux prêtres : il était presque impossible de les trouver. Le mur extérieur et la cloison côté couloir semblaient trop minces pour dissimuler quoi que ce soit. Ce devait donc être celui de la cheminée ou celui d'en face, dans lequel était aménagé un profond placard, mais Sandman ne trouvait rien. Il ne s'attendait d'ailleurs pas à ce que la recherche fût facile. Les sbires d'Élisabeth étaient compétents, impitoyables et bien payés pour trouver les prêtres ; néanmoins, certaines cachettes avaient déjoué leurs efforts malgré des jours de recherches.

— Pèse une tonne cette cochonnerie... se plaignit Berrigan en entrant dans la chambre, chancelant, pour déposer un énorme chaudron par terre. Sally suivait, les bras chargés de bûches.

— Où est l'intendant ? demanda Sandman.

— À la cuisine, en train de tirer une tête de six pieds de long, répondit Berrigan.

— Et sa femme ?

— Elle a disparu.

— Il a demandé ce que nous voulons faire avec ça ?

— Je lui ai dit que je lui trouais la peau s'il osait demander, dit Berrigan gaiement.

— La délicatesse, ça marche toujours.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Sally.

— Nous allons faire brûler cette fichue baraque, répondit Sandman d'une voix assez forte pour qu'on l'entende deux chambres plus loin, puis il porta le chaudron sur le tablier du foyer. Personne ne se sert de cette maison et le toit a besoin d'être refait. Ça coûtera moins cher d'y flanquer le feu que de la remettre en état, vous ne croyez pas ?

Il plaça le petit bois sous le chaudron, fit jaillir une étincelle du briquet et souffla sur la mèche jusqu'à ce qu'il y ait une flamme suffisante pour faire partir le bois d'allumage. Il entretint la flamme quelques secondes et, quand elle commença à crépiter et se répandre,

il posa dessus des petites bûches.

Quelques minutes passèrent avant que prennent des bûches plus grosses, mais le chaudron dégageait alors une épaisse fumée blanc bleuté. Comme il se trouvait sur le tablier du foyer et non dans l'âtre, celle-ci n'était pratiquement pas aspirée par la cheminée. Sandman voulait enfumer Meg pour l'obliger à sortir de sa cachette et, dans le cas où celle-ci aurait donné dans le couloir, il avait demandé à Berrigan de monter la garde devant la chambre tandis que Sally et lui restaient à l'intérieur, la porte fermée. La fumée les étouffait et Sally était pelotonnée près du lit, mais elle répugnait à sortir de la pièce au cas où la ruse aurait marché. Malgré ses yeux qui larmoyaient et sa gorge sèche, Sandman alimenta encore le feu et le ventre du chaudron commença à rougeoyer. Il ouvrit la porte un instant pour laisser sortir la fumée et entrer de l'air frais.

— Vous voulez sortir ? demanda-t-il à Sally, qui secoua la tête.

Sandman s'accroupit, la fumée étant moins épaisse au ras du sol, et songea à Meg dans sa cachette, sans doute un espace resserré, sombre et angoissant. Il espérait que l'odeur de brûlé ajoutait déjà à ses craintes et que la fumée s'infiltrait par la trappe ou la porte dérobée qui dissimulait l'accès à sa cachette. Sally se protégeait la bouche avec la housse du lit et Sandman savait qu'ils ne pourraient pas tenir beaucoup plus longtemps, mais on entendit alors un craquement, un cri, un fracas pareil à l'impact d'un boulet de canon. Toute une partie des lambris s'ouvrit comme une porte, non pas près de la cheminée, mais entre les fenêtres, dans le mur extérieur qu'il avait cru trop mince pour qu'une cachette y soit aménagée.

Sandman tira sur ses manches pour se protéger les mains et poussa le chaudron sous la cheminée tandis que Sally saisissait le poignet de la femme terrifiée. Elle s'était crue prise au piège dans une maison en flammes et tentait de s'extirper de l'étroit puits doté d'une échelle auquel on accédait par les lambris démontables.

— C'est rien ! C'est rien ! disait Sally en entraînant Meg vers la porte.

Et Sandman, la redingote roussie et noircie, suivit les deux femmes sur le large palier, où il aspira l'air frais à pleins poumons et regarda Meg dans les yeux. Il se dit que Charles Corday était bel et bien un excellent peintre, car la jeune femme avait effectivement l'air

monstrueux, et même malveillant. Il l'avait trouvée, allait découvrir la vérité et se mit à rire. Elle crut qu'il se moquait d'elle, s'avança et le gifla.

À ce moment-là, un coup de feu retentit dans le vestibule. Sally cria quand Sandman la poussa par terre, à l'écart. Croyant pouvoir s'échapper, Meg se précipita vers l'escalier, mais Berrigan lui fit un croche-pied. Sandman l'enjamba et boitilla jusqu'à la balustrade : c'était la gardienne revêche, bien plus courageuse que son mari, qui avait tiré à la carabine dans la cage d'escalier. Mais, comme beaucoup de novices, elle avait fermé les yeux en appuyant sur la détente et tiré trop haut, si bien que les plombs étaient passés au-dessus de la tête de Sandman. Une demi-douzaine d'hommes étaient derrière elle, l'un armé d'un mousquet, et Sandman abaissa le pistolet de Berrigan d'une tape.

— Ne tirez pas ! cria-t-il. Pas de massacre !

— Vous n'avez rien à faire ici ! lui cria encore la gardienne.

Elle était devenue toute pâle, car elle n'avait pas eu l'intention de tirer. Quand elle avait arraché la carabine des mains de son mari et l'avait pointée vers le haut de l'escalier pour les menacer, elle avait poussé la détente par inadvertance. Le groupe d'hommes derrière elle était conduit par celui qui était équipé d'un mousquet, un géant blond, alors que les autres avaient des gourdins et des faucilles. Aux yeux de Sandman, ils faisaient plutôt l'effet de paysans décidés à incendier la demeure seigneuriale, alors que c'étaient probablement des métayers venus protéger la propriété du duc de Ripon.

— Nous avons parfaitement le droit d'être ici, déclara Sandman d'une voix calme en tirant le mandat du ministre de l'Intérieur qui, en vérité, ne lui en conférait aucun. Le gouvernement nous a chargés d'enquêter sur un meurtre, continua-t-il sur le même ton égal en descendant lentement l'escalier sans quitter des yeux l'homme armé.

Il était immense, musclé, âgé d'à peine plus de trente ans, vêtu d'une chemise blanche pas très nette et d'un pantalon crème retenu à la taille par une bande de tissu vert en guise de ceinture. Il lui semblait vaguement l'avoir déjà vu et Sandman se demanda s'il n'avait pas été soldat. Son mousquet était certainement un vieux mousquet de l'armée, abandonné après la dernière défaite de Napoléon, mais il était fourbi, armé, et le géant le tenait avec assurance.

— J'ai ici la lettre d'habilitation du ministre, dit Sandman en brandissant le parchemin muni de son sceau imposant, et nous ne sommes pas là pour nuire à qui que ce soit, pour voler ou faire des dégâts. Nous sommes là uniquement pour poser des questions.

— Vous n'avez pas le droit ! glapit la vieille.

— Silence ! fit Sandman d'un ton de commandement.

Ce qu'elle disait était tout à fait juste, mais elle s'était mise en colère et il espérait que ces hommes écouterait plus volontiers quelqu'un qui s'exprimait avec mesure que des fulminations hystériques.

— Quelqu'un veut-il lire la lettre de M. le ministre ? demanda-t-il en tenant le document, sachant que la mention officielle les calmerait. Et la maison n'est ni en flammes ni en péril, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers le palier du premier où la fumée se dissipait. Qui veut lire la lettre de M. le ministre ?

L'homme au mousquet ignora le papier. Il regardait Sandman en fronçant les sourcils et abaissa le canon de son arme.

— Vous n'êtes pas le capitaine Sandman, par hasard ?

— Si, répondit l'intéressé en hochant la tête.

— Par Dieu, je vous ai vu nous prendre soixante-dix points à Tunbridge Wells ! Et c'était Pearson et Willes qui lançaient pour nous ! Pearson et Willes, rien que ça ! Et vous les avez fait cavalier dans tous les sens.

Il avait désarmé son mousquet et souriait jusqu'aux oreilles.

— C'était l'année dernière et je jouais dans l'équipe du Kent. Vous étiez en train de nous battre à plates coutures, mais la pluie s'est mise de la partie et nous a sauvés.

Grâce à Dieu, le nom du bonhomme revint subitement à Sandman.

— Vous êtes monsieur Wainwright, non ?

— Oui, Ben Wainwright, monsieur, confirma le colosse en esquissant un salut militaire.

À en juger par ses vêtements, il jouait au cricket quand on l'avait appelé.

— Vous avez expédié une balle par-dessus la meule de foin, si je me souviens bien, dit Sandman. Vous avez failli nous battre à vous tout seul.

— Rien de comparable à ce que vous avez fait, monsieur, rien de comparable.

— Benjamin Wainwright, fit sèchement la gardienne, vous n'êtes pas ici pour...

— Du calme, Doris, tonna le géant en abaissant le silex de son mousquet. Vous ne craignez rien avec le capitaine Sandman !

Ses compagnons poussèrent des grognements d'assentiment. Peu importait qu'il ait été là illégalement et qu'il ait enfumé le premier étage : c'était un joueur de cricket et un joueur célèbre. Tous lui souriaient et quêtaient son approbation.

— J'ai entendu dire que vous aviez arrêté de jouer, monsieur ? Est-ce vrai ? demanda Wainwright, l'air contrarié.

— Oh, non. C'est seulement que je ne veux pas jouer dans des matchs truqués.

— Il y en a de plus en plus, confirma Wainwright. Mais j'aurais bien aimé vous avoir dans notre équipe aujourd'hui, monsieur. Nous prenons une belle déculottée contre une équipe de Hastings. J'ai déjà eu mon tour de batte, ajouta-t-il, expliquant son absence du jeu.

— Il y aura d'autres matchs, le consola Sandman, mais pour l'heure j'aimerais emmener cette jeune personne dans le jardin pour avoir une conversation avec elle. Ou peut-être y a-t-il une taverne où nous pourrions parler autour d'une pinte ? ajouta-t-il.

Il était effectivement préférable de faire sortir Meg de la propriété du duc de Ripon avant que quelqu'un ayant une connaissance rudimentaire du droit ne l'accuse de s'être introduit dans une propriété privée et explique à Meg que rien ne l'obligeait à parler avec eux.

Wainwright lui assura que le Castle and Bell était une bonne taverne et la gardienne, écoeurée par sa trahison, s'en alla. Sandman poussa un soupir de soulagement.

— Meg ? dit-il en se tournant vers la fille. S'il y a quelque chose que vous souhaitez emporter à Londres, allez le chercher maintenant.

Il remarqua qu'elle voulait protester, peut-être même le gifler encore, mais il ne lui laissa pas le temps de discuter.

— Sergent ? Assurez-vous que les chevaux ont été abreuvés. Peut-être serait-il bon de les amener jusqu'à la taverne. Sally, ma chère, veillez à ce que Meg ait tout ce qu'il lui faut. Monsieur Wainwright, ajouta-t-il en souriant au joueur du Kent, me ferez-vous l'honneur de m'accompagner à la taverne ? Si je me souviens bien, vous fabriquez

des battes ? J'aimerais bien en parler avec vous.

Les choses étaient arrangées. Si elle était amère, Meg n'essayait pas de s'échapper et Sandman osait espérer que tout se passerait bien. Une bonne conversation rapidement, un retour à Londres à toute allure et justice, la plus rare de toutes les vertus, serait faite.

Meg était amère, morose et furieuse. Elle n'appréciait pas l'incursion de Sandman dans sa vie et, pendant un moment, assise dans le jardin à l'arrière du Castle and Bell, elle refusa même de lui parler. Elle regardait au loin, but un verre de gin, en demanda un autre d'une voix geignarde, puis, quand Benjamin Wainwright fut parti pour voir où en était son équipe, insista pour que Sandman la ramène à Cross Hall.

— Faut que je m'occupe de mes poules, fit-elle sèchement.

— Vos poules ? répéta Sandman, surpris.

— J'ai toujours aimé les volailles, dit-elle d'un air de défi.

Sandman, la joue encore cuisante, secoua la tête d'étonnement.

— Je ne vous ramènerai pas là-bas, gronda-t-il, et vous aurez de la chance si on ne vous exile pas à vie. C'est ce que vous voulez ? Terminer vos jours en Australie dans une colonie pénitentiaire ?

— Allez vous faire voir, rétorqua-t-elle.

Elle portait un bonnet blanc et une robe en serge brune toute simple à laquelle était accroché du duvet de poule. Ces vêtements étaient très laids, mais ils lui allaient, étant elle-même vraiment défavorisée par la nature. Elle se montrait en même temps particulièrement intraitable. Sandman se prit à admirer son caractère belliqueux tout en sachant qu'il n'allait pas être facile de traiter avec elle. Elle posait sur lui un regard entendu et semblait sentir son hésitation, car elle eut un petit rire moqueur. Elle se détourna pour regarder la voiture du Seraphim Club, couverte de poussière après le voyage, qui venait d'apparaître sur la place engazonnée du village.

Berrigan abreuvait les chevaux à une mare tandis que Sally achetait un pichet de bière et un autre de gin avec les pièces du sergent. Des pigeons faisaient du tapage dans un champ de blé moissonné juste derrière la haie du Castle and Bell, et des dizaines de martinets étaient juchés sur le faîtage du toit de chaume de la taverne.

— Vous aimiez bien la comtesse, n'est-ce pas ? dit Sandman.



Elle cracha vers lui au moment où Sally sortait de la taverne à grandes enjambées.

— Quels cons ! lança Sally. Quels cons de culs-terreux ! Ils ne veulent pas servir une femme !

— Je vais y aller, proposa Sandman.

— Non, inutile, un garçon apporte des pichets, dit-elle. Ils refusaient de me servir, mais ils ont changé d'avis quand je leur ai dit ce que je pensais.

Elle chassa une guêpe, la dirigeant vers Meg qui poussa un petit cri, puis, comme l'insecte ne la lâchait pas, se mit à hurler pour de bon.

— Pourquoi est-ce que tu chiales ? demanda sèchement Sally à la fille, qui la regarda sans comprendre. T'as aucune raison de chialer. T'es là à te prélasser sans te faire de mouron alors qu'il y a une pauvre petite tapette qui attend d'être pendue.

Le garçon, manifestement terrifié par Sally, apporta des chopes, des verres et des pichets sur un plateau. Sandman versa de la bière dans une chope d'une pinte, qu'il tendit à Sally.

— Vous voulez bien apporter ça au sergent ? Je dois discuter avec Meg.

— Autrement dit, vous voulez que je débarrasse le plancher ? s'exclama-t-elle.

— Laissez-moi quelques minutes, suggéra Sandman en offrant un verre de gin à Meg, qui le lui arracha de la main pendant que Sally emportait la chope. Vous aviez de l'affection pour la comtesse, hein ? s'enquit-il à nouveau.

— J'ai rien à vous dire, rien, fit Meg.

Elle vida son verre et tendit la main pour prendre le pichet, que Sandman éloigna brusquement.

— Quel est votre vrai nom ? demanda-t-il.

— Ça vous regarde pas. Redonnez-moi un verre !

Elle se pencha pour attraper le pichet, mais Sandman le tint à l'écart.

— Quel est votre nom ? interrogea-t-il de nouveau, recevant un coup de pied dans le tibia pour toute réponse.

Il versa du gin dans l'herbe et Meg s'immobilisa immédiatement, l'air circonspecte.

— Je vous emmène à Londres, lui dit-il, et vous avez deux façons de

faire le voyage. Vous vous comportez comme il faut et il sera confortable ou bien vous continuez à être désagréable, auquel cas je vous conduis en prison.

— Vous ne pouvez pas le faire ! railla-t-elle.

— Je peux faire ce qui me plaît ! rétorqua sèchement Sandman, l'étonnant par son accès de colère. J'ai un mandat du ministre de l'Intérieur, mademoiselle, et vous dissimulez des preuves dans une affaire de meurtre ! La prison ? Vous aurez de la chance d'être condamnée seulement à la prison et pas à la potence.

Elle fixa sur lui un regard noir pendant un moment, puis haussa les épaules.

— Je m'appelle Hargood, dit-elle d'une voix bourrue. Margaret Hargood.

Sandman lui versa un autre verre de gin.

— D'où êtes-vous, mademoiselle Hargood ?

— D'un endroit que vous ne connaissez pas.

— Ce que je sais, répliqua Sandman, c'est que le ministre m'a chargé d'enquêter sur le meurtre de la comtesse d'Avebury. Il l'a fait, mademoiselle Hargood, parce qu'il craint qu'une grave injustice ne soit sur le point d'être commise.

Le jour où le vicomte Sidmouth s'inquiétera qu'une injustice soit commise envers un membre des basses classes, se dit Sandman, les poules auront des dents, mais il ne pouvait l'avouer à cette fille stupide, qui venait de vider son quatrième verre de gin comme si elle mourait de soif.

— Le ministre croit comme moi que Charles Corday n'a pas assassiné votre maîtresse, poursuivit Sandman. Et nous pensons que vous pouvez en apporter confirmation.

Meg tendit son verre, mais ne dit rien.

— Vous étiez là le jour où la comtesse a été assassinée, non ?

Elle agita son verre pour réclamer à boire, mais resta muette.

— Et vous savez, continua Sandman, que Charles Corday n'a pas commis ce crime.

Elle regarda une pomme gâtée que le vent avait fait tomber dans l'herbe. Une guêpe se promenait sur sa peau ridée et Meg poussa un cri, laissa choir le verre et porta les mains à son visage. Sandman écrasa la guêpe du pied et le fruit en même temps.

— Meg, la supplia-t-il.

— J'ai rien à vous dire, répondit-elle en surveillant le sol, craignant de toute évidence que la guêpe ne revienne à la vie.

Sandman ramassa son verre, le remplit et le lui tendit.

— Si vous coopérez, mademoiselle Hargood, dit-il d'un ton cérémonieux, je vous assure qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Je ne sais rien de cette histoire de meurtre, dit-elle en lui lançant un regard de défi, dur comme le silex.

Sandman soupira.

— Vous voulez que meure un innocent ?

La fille ne répondit pas et se détourna pour regarder à travers la haie. Sandman eut une bouffée d'indignation. Il avait envie de la frapper, honteux de la force de ce désir, si impérieux qu'il se leva pour faire les cent pas.

— Pourquoi logez-vous chez le marquis de Skavadale ? demanda-t-il sans obtenir de réponse. Vous croyez que le marquis va vous protéger ? Il veut que vous restiez là jusqu'à ce que Charles Corday soit pendu, mais quand il sera mort, de quelle utilité lui serez-vous ? Il vous tuera pour vous empêcher de témoigner contre lui. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne l'ait pas encore fait.

Ces derniers mots provoquèrent au moins une réaction chez la fille, qui se retourna et le regarda.

— Réfléchissez ! dit Sandman avec force. Pourquoi le marquis vous garde-t-il en vie ? Pourquoi ?

— Vous ne savez rien du tout, hein ? dit-elle, méprisante.

— Je vais vous dire ce que je sais, fit-il, se retenant à grand-peine d'exploser de colère. Je sais que vous pouvez sauver un innocent de la potence, mademoiselle, et que vous ne le faites pas. Je sais que cela vous rend complice de meurtre, mademoiselle, et qu'on peut vous pendre à cause de ça.

Sandman attendit, mais elle ne dit rien et il savait qu'il avait échoué. Le fait qu'il se soit mis en colère témoignait de cet échec et il en était honteux, mais, si la fille ne parlait pas, Corday ne pouvait être sauvé. Par son silence, Meg était à même de le faire échouer.

Puis d'autres ennuis, de petits ennuis stupides, vinrent le contrarier. Il voulait ramener Meg à Londres le plus vite possible, mais Mackeson maintenait que les chevaux étaient trop fatigués pour faire un mile de

plus et il avait sans aucun doute raison. Il leur fallait donc passer la nuit au village et garder leur trois prisonniers. Les garder, les nourrir et surveiller les chevaux. On plaça Meg dans la voiture, dont les portières furent attachées et les fenêtres bloquées avec des coins. Elle dormit certainement, mais réveilla cependant Sandman deux fois par des cris et des coups frappés aux fenêtres. Elle en brisa finalement une et tenta de s'échapper, mais Sandman perçut un grognement, un cri étouffé et l'entendit retomber pesamment sur la banquette.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Rien de grave, répondit Berrigan.

Le sergent, Sandman et Sally dormirent dans l'herbe, gardant Mackeson et Billy, bien que tous deux, troublés, effrayés et dociles, aient perdu leur combativité. Ils rappelaient à Sandman un colonel français que ses hommes avaient capturé dans les montagnes galiciennes, un homme pompeux qui avait gémi et s'était plaint des conditions de sa captivité, jusqu'au moment où, exaspéré, le colonel de Sandman lui avait purement et simplement rendu la liberté. « Foutez le camp, lui avait-il dit en français. Vous êtes libre. » Le Français, terrifié par les paysans espagnols, avait supplié qu'on le garde en captivité. Mackeson et Billy auraient pu fausser compagnie à leurs gardiens fatigués, mais ils étaient trop effrayés par ce village inconnu, l'obscurité complète de la nuit et la perspective de retrouver leur chemin jusqu'à Londres.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Berrigan au cours de cette courte nuit estivale.

— On va la conduire auprès du ministre de l'Intérieur et le laisser lui tirer les vers du nez, répondit Sandman avec lassitude.

Ça ne servirait pas à grand-chose, pensa-t-il, mais que faire d'autre ? Un chien aboya dans l'obscurité, puis, pendant que Berrigan montait la garde, Sandman s'endormit.

Juste après l'aube, le dimanche, on ouvrit la porte principale de la prison de Newgate pour porter les premières pièces de l'échafaud dans Old Bailey. La barrière qui entourait le gibet fut la première sortie et partiellement installée pour barrer la moitié de la rue et détourner le peu de circulation qu'il y avait à cette heure matinale entre Ludgate Hill et Newgate Street. William Brown, le directeur de la prison, apparut à la porte, bâilla, gratta son crâne chauve, alluma une pipe, puis s'écarta pour laisser passer les ouvriers qui portaient les lourdes poutres formant la charpente de l'échafaud.

— On va avoir une superbe journée, monsieur Pickering, dit-il au contremaître.

— Il va faire chaud, monsieur.

— La bière va couler à flots dans la rue.

— Que Dieu en soit remercié, monsieur, fit Pickering.

Le contremaître se tourna et leva les yeux vers la façade de la prison. Il désigna de la tête la fenêtre percée au-dessus de la porte des Débiteurs.

— Voyez-vous, monsieur, je pensais que nous pourrions nous épargner bien des complications en installant de manière permanente une plate-forme sous cette fenêtre. On aménagerait une trappe là et la potence juste au-dessus. Ça nous éviterait de monter l'échafaud à chaque fois.

Le directeur leva la tête vers l'endroit indiqué.

— Vous proposez de supprimer votre travail, monsieur Pickering !

— Je préférerais passer mes dimanches à la maison avec ma femme, monsieur. Et en installant la plate-forme là-haut, cela éviterait de bloquer la circulation et permettrait à la foule de mieux voir.

— De voir peut-être trop bien ? suggéra le directeur. Je ne suis pas certain qu'il soit souhaitable que la foule voie les condamnés dans les affres de l'agonie.

Dans l'installation actuelle, les flancs de l'échafaud étant drapés, seuls les spectateurs qui louaient les pièces aux étages supérieurs en face de la prison pouvaient voir par la trappe les pendus mourir.

— À Horsemonger Lane, on les voit se débattre, fit remarquer Pickering, et les gens aiment bien assister à l'agonie. C'est pour ça que Tyburn était tant apprécié ! On avait une bonne vue, à Tyburn.

Au siècle précédent, les condamnés de Newgate étaient conduits en charrette à l'esplanade de Tyburn, où était installé un échafaud triangulaire permanent entouré de sièges en gradins. Le trajet durait deux heures, ponctué d'arrêts là où la foule des tavernes bloquait la route, et les autorités détestaient l'atmosphère de kermesse qui entourait les pendaisons à Tyburn. Pour ces raisons et, persuadées que les exécutions à la porte de Newgate seraient plus dignes, elles avaient fait démolir le vieil échafaud, éliminant du même coup l'invariable chahut au cours du trajet.

— J'ai assisté à la dernière pendaison à Tyburn, ajouta Pickering. J'avais tout juste sept ans et je ne l'ai jamais oubliée !

— Les exécutions sont censées être mémorables, sans quoi elles n'ont pas d'effet dissuasif, n'est-ce pas ? Pourquoi en effet cacher l'agonie des condamnés ? Je crois que vous avez raison, monsieur Pickering, et je ferai part de votre suggestion au conseil des échevins.

— C'est aimable à vous, monsieur, remercia Pickering en saluant. On va donc avoir une journée bien remplie demain, n'est-ce pas, monsieur ?

— Ils ne sont que deux, dit le directeur, mais l'un est Corday, le peintre. Vous vous souvenez de lui ? C'est lui qui a tué la comtesse d'Avebury à coups de couteau. (Il soupira.) Ça devrait attirer pas mal de monde.

— Surtout si le temps est de la partie.

— Oui, oui, il va faire beau.

Brown s'écarta pour laisser passer l'une des filles de cuisine de sa femme qui, une cruche en porcelaine à la main, descendait les marches précipitamment à la rencontre d'une laitière, qui portait sur l'épaule une planche où étaient suspendus deux seaux fermés par un couvercle.

— Sens-le bien, Betty ! lança-t-il. Tu nous as acheté du lait tourné la semaine dernière.

La charpente de la plate-forme fut montée et chevillée tandis qu'on apportait le revêtement des côtés et le reps noir qui recouvrait l'ensemble de l'échafaud. Le gardien tapota sa pipe pour la vider contre le heurtoir de la porte, puis rentra se changer pour l'office du matin. Il n'y avait pas beaucoup de passage dans Old Bailey ; seuls quelques badauds assistaient au montage de l'échafaud et une demi-douzaine d'enfants de chœur, qui se hâtaient vers St Sepulchre, s'étaient arrêtés pour regarder, bouche bée, la lourde potence équipée de ses crocs de boucher que l'on sortait de la prison. Un garçon du Magpie and Stump apporta aux ouvriers des bières blondes sur un plateau, offertes par le tavernier qui allait approvisionner en boissons la douzaine d'hommes toute la journée. Il était de tradition d'offrir de la bière aux constructeurs de l'échafaud, et aussi profitable, car la pendaison allait amener le lendemain des clients à profusion.

À Wapping, à l'est, un shiphandler ouvrit la porte arrière de sa boutique à un unique client. Le magasin était fermé, car c'était dimanche, mais ce n'était pas un client ordinaire.

— Je crois qu'on va avoir une belle journée demain, Jemmy, dit le commerçant.

— Ça va amener du monde et j'aime quand il y a foule, répondit M. Botting en se faufilant dans la boutique entre des rouleaux de corde et des moques suspendus.

— Le talent mérite un public de connaisseurs, commenta le shiphandler en conduisant son client à une table où il avait disposé deux cordes de chanvre d'une douzaine de pieds à l'intention de Botting. Un pouce de diamètre, Jemmy, huilée et bouillie.

— Très belle, Léonard. Très belle, fit le bourreau en se penchant pour renifler les cordes.

— Devinez d'où elles viennent ? demanda le marchand.

Il était fier de ces deux cordes, qu'il avait fait bouillir pour les

nettoyer et enduites d'huile de lin pour les assouplir avant de faire un nœud coulant à une extrémité et d'épisser un œil à l'autre bout.

— On dirait du chanvre de Bridport, remarqua Botting pour faire plaisir au shipchandler, sachant pertinemment que les cordes ne venaient pas de là.

Le commerçant eut un petit rire ravi.

— Personne ne pourrait voir que ce n'est pas du chanvre de Bridport, Jemmy, mais ça n'en est pas. C'est du sisal, du sisal pour aussière.

— Non ! s'exclama Botting, stupéfait, le visage grimaçant à cause de son tic nerveux, en se penchant pour regarder la corde de plus près.

Il avait pour consigne de n'acheter que le meilleur chanvre de Bridport et l'achat de ces cordes coûteuses lui était remboursé par le conseil des échevins, mais ça lui avait toujours fait mal au cœur de gaspiller de la bonne corde avec des gibiers de potence.

— Il vient d'un charbonnier de Newcastle, dit le shipchandler. Probablement de la camelote d'Afrique de l'Ouest, mais faites-la bouillir, huilez-la et passez-la légèrement au cirage noir et tout le monde n'y verra que du feu. Je vous les fais à un shilling pièce, Jemmy.

— C'est un bon prix, reconnut Botting.

Il allait payer deux shillings le tout et se faire rembourser neuf shillings et neuf pence pour les deux cordes, puis, quand elles auraient rempli leur fonction, les couper en morceaux qu'il vendrait à la pièce. Aucun des deux condamnés n'était vraiment très célèbre, mais la curiosité suscitée par le meurtre de la comtesse d'Avebury pouvait faire grimper le prix de la corde de Corday à six pence le pouce. De toute façon, cela produirait un joli profit. Il vérifia que le nœud coulant d'une des cordes se serrait bien, puis hocha la tête, satisfait.

— Il me faut aussi quatre longueurs de corde plus fine pour les ligoter, poursuivit-il.

— J'ai un bout de cordelette suédoise qui fera très bien l'affaire, Jemmy. C'est donc toujours vous qui leur attachez les mains et les coudes ?

— Plus pour longtemps. Merci ! dit Botting en prenant le gobelet de brandy que le shipchandler venait de lui verser. Deux échevins sont venus la dernière fois, comme s'ils étaient venus seulement pour se



distraire, mais je ne suis pas dupe. M. Logan était l'un des deux. C'est un type bien et il sait ce qui est nécessaire. L'autre a bien regretté d'être venu. Il a vomi tout ce qu'il avait dans les boyaux ! Supportait pas le spectacle ! (Il eut un petit rire.) Mais après, M. Logan m'a soufflé à l'oreille qu'ils allaient me donner un assistant.

— Il vous en faut un.

— Ça, oui, confirma Jemmy Botting en vidant son gobelet avant de ramasser ses cordes et de suivre le commerçant jusqu'à un tonneau dans lequel était rangée la cordelette suédoise. Ce sera un petit boulot de rien du tout demain matin. Ils ne sont que deux. Je vous verrai peut-être là-bas ?

— C'est bien possible, Jemmy.

— Après, on ira boire une bière et manger une côtelette.

Il partit dix minutes plus tard, les cordes dans son sac. Il ne lui restait plus qu'à aller chercher deux cagoules en coton chez une couturière et il serait fin prêt. C'était le bourreau d'Angleterre et il allait faire son office le lendemain à l'aube.

Le dimanche matin, Sandman était d'une humeur exécrable. Ayant à peine dormi, il était à bout de nerfs, tendu, et les jérémiades de Meg n'étaient pas pour améliorer son humeur. Berrigan et Sally n'étaient guère plus joyeux, mais ils avaient la bonne idée de se taire alors que Meg se plaignait d'être emmenée à Londres contre son gré, puis elle s'était mise à brailler et à protester quand Sandman l'avait violemment accusée d'égoïsme et de stupidité.

Ils avaient laissé Billy, le garçon d'écurie, dans un village. Il pouvait difficilement arriver à Londres avant la voiture et avertir ceux du Seraphim Club de ce qui se passait. On ne risquait donc rien à le laisser en plan.

— Comment je vais rentrer chez moi ? avait-il demandé d'un ton plaintif.

— Tu vas faire ce qu'on a tous fait pour rentrer de Lisbonne à Toulouse. Tu marcheras, rétorqua sèchement Sandman.

Les chevaux étaient fatigués. Ils avaient brouté l'herbe de la place du village, effarouchés par des oies agressives mécontentes de leur présence, mais ils étaient habitués à l'avoine et au blé, et l'herbe les avait rendus apathiques. Pourtant, ils réagissaient assez bien au fouet

de Mackeson et, quand le soleil eut dépassé la cime des arbres à l'orient, ils filaient vers le nord à bonne allure. Les cloches des églises résonnaient dans le ciel estival où des nuages blancs dérivait vers l'ouest à haute altitude.

— Vous êtes pratiquant, capitaine ? demanda Berrigan, jugeant que la rapidité de leur progression avait dû améliorer l'humeur de Sandman.

— Bien sûr, répondit ce dernier, qui partageait le siège du cocher avec Berrigan et Mackeson.

Sally avait souhaité rester seule avec Meg à l'intérieur de la voiture, arguant qu'elle ne lui faisait pas peur et qu'il y avait plus de chances que la domestique parle à une autre fille.

— Je ne suis pas du genre à fréquenter l'église, dit Berrigan. J'ai pas le temps d'y aller, mais j'aime bien entendre les cloches.

Tout autour d'eux, cachés par les bois feuillus du Kent, les clochers et les flèches des églises sonnaient les heures. Une charrette anglaise pleine d'enfants endimanchés, leur missel à la main, les dépassa à toute vitesse. Les enfants agitèrent la main.

Quand les services commencèrent, les cloches se turent. La voiture entra dans la grand-rue déserte d'un village. Ils dépassèrent l'église dans un crépitement de sabots et Sandman entendit un violoncelliste accompagner le vieil hymne : « Éveille-toi, mon âme et, avec le soleil, accomplis ton lot quotidien. » Ils l'avaient chanté le matin de la bataille de Salamanque ; les voix des hommes, dures et graves, s'étaient élevées dans le ciel qui, au plus fort du combat, allait devenir un enfer brûlant. Mackeson arrêta l'équipage à un gué de l'autre côté du village et, tandis que les chevaux s'abreuvaient, Sandman déploya le marchepied pour permettre à Sally et à Meg de se dégourdir les jambes. Il interrogea du regard Sally, qui secoua la tête.

— Une vraie tête de mule, murmura-t-elle.

Meg descendit de voiture et jeta un regard noir à Sandman, puis elle se pencha pour boire à la rivière. Elle s'assit ensuite sur la berge et contempla les libellules.

— Je vous tuerai si les renards ont mangé mes poules, dit-elle à Sandman.

— Vous semblez vous soucier davantage de vos poules que de la vie d'un innocent.

— Qu'il soit pendu, continua Meg, qui avait perdu son bonnet et dont les cheveux étaient raides, ternes et ébouriffés.

— Vous allez devoir vous expliquer devant d'autres hommes à Londres et ils ne seront pas tendres.

La fille ne dit rien. Sandman soupira :

— Je sais ce qui s'est passé, dit-il. Vous étiez dans la chambre où Corday peignait la comtesse et quelqu'un est arrivé par l'escalier de service. Vous avez donc emmené Corday par l'escalier principal, n'est-ce pas ? Vous ne lui avez pas laissé le temps d'emporter la toile et ses pinceaux, et vous l'avez fait sortir précipitamment de la maison parce que l'un des amants de la comtesse arrivait, et je sais lequel. C'était le marquis de Skavadale.

Meg fronça les sourcils et parut sur le point de dire quelque chose, puis elle se contenta de regarder au loin.

— Et le marquis de Skavadale, continua Sandman, est fiancé à une très riche héritière ; il a absolument besoin de conclure ce mariage, car sa famille est à court d'argent. Mais la jeune fille se serait refusée à l'épouser si elle savait qu'il avait une liaison avec la comtesse, et celle-ci lui faisait du chantage. C'est ainsi qu'elle se procurait de l'argent, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

— Vous devez le savoir, vous étiez son entremetteuse, non ?

Meg tourna ses petits yeux pleins d'amertume vers Sandman.

— J'étais sa protectrice, l'ami, et elle en avait bien besoin. Elle était trop bonne.

— Mais vous ne l'avez pas protégée comme il fallait, puisque le marquis l'a tuée. Et vous l'avez découvert. Est-ce que vous avez trouvé l'assassin dans la chambre ? Ou bien vous l'avez entendu la tuer ? Peut-être même avez-vous assisté au meurtre ! Il vous a donc fait disparaître et vous a promis de l'argent. Mais un jour, Meg, il se lassera de vous payer. Il ne vous laissera en vie que jusqu'à ce que Corday soit pendu. Ensuite, personne ne croira à la culpabilité de qui que ce soit d'autre.

Meg sourit à demi.

— Pourquoi alors il m'a pas tuée tout de suite, hein ? dit-elle en lançant un regard de défi à Sandman. S'il a tué la comtesse, pourquoi il n'a pas éliminé la servante ? Dites-le-moi, allez-y !

Sandman en était incapable. C'était en fait la seule chose qu'il ne pouvait expliquer, alors que tout le reste se tenait, et il pensait que ce mystère finirait aussi par s'éclaircir.

— Peut-être parce qu'il a de l'affection pour vous ? suggéra-t-il.

Meg posa sur lui un regard incrédule pendant quelques secondes, puis elle eut un bref rire rauque.

— Un homme comme lui ? De l'affection pour moi ? Non. (Elle chassa un insecte de sa manche.) Il me laisse m'occuper des poules, c'est tout. J'aime bien les poules. Je les ai toujours aimées.

— Capitaine ! appela Berrigan qui, assis sur le siège du cocher, regardait vers le nord. Capitaine !

Sandman se leva, alla jusqu'à la voiture et regarda à travers champs vers le nord, en direction d'un petit groupe de cavaliers. Ils se tenaient en haut d'une colline basse sur la crête de laquelle la route de Londres touchait l'horizon et ouvrait une brèche entre les arbres.

— Ils ont regardé par ici comme des dragons qui se demandent combien d'ennemis ils ont en face d'eux.

Sandman n'avait pas de lunette et les cavaliers étaient beaucoup trop loin pour qu'ils les voient distinctement. Ils étaient six ou sept, et Sandman avait l'impression qu'ils regardaient bel et bien vers la voiture et que l'un d'eux, au moins, avait une longue-vue.

— Ça peut être n'importe qui, dit-il.

— Ça peut, sauf que lord Robin Holloway a un grand cheval noir et qu'il aime bien porter une veste d'équitation blanche.

L'homme au centre du groupe portait en effet une veste blanche et montait un grand cheval noir.

— Bon sang, fit Sandman à mi-voix.

Flossie avait-elle vendu la mèche au Seraphim Club ? Avait-elle raconté qu'il s'était introduit dans leurs locaux ? Auquel cas, ils auraient sans aucun doute établi le lien avec la voiture manquante et commencé à s'inquiéter au sujet de Meg, au point d'envoyer une équipe dans le Kent pour s'assurer que Sandman ne la ramenait pas à Londres. Au moment même où il se faisait ces réflexions, les cavaliers poussèrent leurs chevaux et disparurent entre les arbres.

— On repart, lança Sandman à Mackeson. Sergent, faites monter Meg dans la voiture ! Dépêchez-vous !

Combien de temps fallait-il aux cavaliers pour arriver jusque-là ?

Dix minutes ? Probablement moins. Sandman pensa à faire faire demi-tour à la voiture et à revenir au village, où il y avait un embranchement, mais il n'y avait pas la place de manœuvrer. Une fois Meg embarquée, Mackeson repartit donc dans le même sens et Sandman lui demanda de prendre le premier chemin de traverse. N'importe quelle piste ou allée de ferme aurait fait l'affaire, mais, hélas ! il n'y en avait aucune, et la voiture continua en faisant des embardées, Sandman s'attendant à tout instant à voir apparaître les cavaliers. Il regardait droit devant et cherchait à repérer de la poussière s'élevant au-dessus des arbres. Heureusement, la région était très boisée et la voiture allait rester cachée jusqu'au dernier moment avant de rencontrer les cavaliers. Tandis que Sandman désespérait de trouver une échappée, un chemin étroit apparut subitement sur la droite et il ordonna à Mackeson de le prendre.

— Un mauvais chemin défoncé, l'avertit le cocher.

— Prenez-le !

Le véhicule vira brusquement, manquant heurter de peu le tronc noueux d'un vieux chêne, et s'engagea dans le chemin.

— J'espère que ça mène quelque part, sinon on l'a dans le cul, commenta Mackeson, amusé.

La voiture tanguait et se balançait de manière alarmante, car le chemin était creusé de profondes ornières. Il s'enfonçait entre deux haies épaisses et de grands vergers, et chaque tour de roue les éloignait de la route de Londres. Sandman demanda à Mackeson d'arrêter après deux ou trois cents mètres, monta sur le toit de la voiture et regarda en arrière, mais il ne vit pas les cavaliers sur la route. Ses craintes l'avaient-elles rendu trop prudent ? Alors Meg poussa un cri, cria encore et, tout en descendant précipitamment du toit, Sandman entendit un bruit de claque. Les cris cessèrent et il sauta sur le chemin.

— C'était seulement une guêpe, expliqua Berrigan en baissant la fenêtre. Elle en faisait un tel plat qu'on aurait plutôt pensé que c'était un crocodile !

— Je croyais qu'elle était en train de vous égorger, dit Sandman en s'apprêtant à remonter sur la voiture, mais Berrigan l'arrêta de la main.

Il s'immobilisa, tendit l'oreille et entendit un martèlement de sabots. Le bruit s'éloigna. Les cavaliers étaient passés sur la route

principale et n'avaient pas emprunté le chemin creux sur lequel ils se trouvaient. Sandman toucha la crosse du pistolet fourré dans sa ceinture et se rappela le jour où, dans les Pyrénées, il avait été pris en chasse avec une petite équipe de reconnaissance par une vingtaine de dragons. Il avait perdu trois hommes, taillés en pièces par les Français à coups d'épée. Il n'en avait réchappé que parce qu'un officier du Yorkshire était passé par là avec une douzaine d'hommes, qui avaient mis en fuite les cavaliers ennemis à coups de fusil.

Dans le Kent, il n'y avait aucun espoir de tomber sur un officier ami. Les cavaliers allaient-ils chercher dans le chemin ? Le martèlement de sabots s'était éloigné, mais Sandman hésitait à ordonner à Mackeson de reprendre la route car la voiture faisait beaucoup de bruit, puis il se dit que les cris de Meg en avaient fait encore plus et n'avaient pourtant ameuté aucun poursuivant. Il se hissa sur le siège du cocher et fit un signe à Mackeson.

— Doucement, maintenant, ordonna-t-il.

— De toute façon, je ne peux pas faire autrement, répondit Mackeson en indiquant d'un signe de tête le brusque virage à gauche que faisait le chemin devant eux. Il va falloir que je passe sur le bas-côté, capitaine, et ça tourne très serré.

— Allez lentement, c'est tout, dit Sandman en se dressant pour s'assurer qu'aucun cavalier n'était en vue.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda le cocher.

— On va bien finir par arriver à une ferme et, dans le pire des cas, on détellera les chevaux, on fera tourner la voiture à la main et on réattellera après.

— Elle n'est pas faite pour les mauvais chemins, cette voiture, dit Mackeson d'un ton réprobateur, mais il fit claquer sa langue et donna aux rênes une secousse imperceptible.

Le chemin était étroit et le virage extrêmement serré, mais les chevaux le négocièrent lentement. La voiture pencha quand les roues montèrent sur l'accotement et les chevaux, sentant une résistance, relâchèrent leur effort. Mackeson fit claquer le fouet au-dessus de leur tête et tira de nouveau sur les rênes. Au même instant, la roue avant gauche glissa dans une ornière cachée par de l'herbe et des feuilles. La voiture s'inclina dangereusement, Mackeson battit des bras pour ne pas perdre l'équilibre et Sandman s'agrippa à la main courante du toit.

Les chevaux émirent un hennissement de protestation, Meg, un cri d'effroi. Les rayons de la roue, qui supportaient tout le poids de la voiture dans l'ornière, claquèrent les uns après les autres. La jante s'effondra, le véhicule vacilla et heurta durement le sol. Mackeson avait réussi à rester sur son siège.

— Je vous avais dit qu'elle n'était pas faite pour la campagne, dit-il avec ressentiment. C'est une voiture de ville.

— Et maintenant, ce n'est plus une voiture du tout, ajouta Berrigan, qui venait de sortir de la berline et aidait les deux jeunes femmes à en descendre.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Mackeson à Sandman.

En équilibre sur le toit de la voiture, celui-ci regardait la route derrière eux et écoutait. La roue et la carrosserie de la voiture avaient fait beaucoup de bruit, l'une en se cassant, l'autre en s'affaissant sur le talus, et Sandman croyait entendre à nouveau un martèlement de sabots.

— Taisez-vous ! Tous ! ordonna-t-il sèchement en tirant son pistolet.

Il était sûr d'entendre des sabots et que le bruit se rapprochait. Il arma le pistolet, sauta à terre et attendit.

Le révérend Horace Cotton, ordinaire de Newgate, parut se ramasser dans sa chaire, les yeux fermés, comme s'il rassemblait toutes ses forces physiques et mentales pour quelque suprême effort. Il prit une profonde inspiration, ferma les poings, puis poussa un cri angoissé dont les hautes poutres de la chapelle de la prison renvoyèrent l'écho.

— Le feu ! gémit-il. Le feu, les flammes et la souffrance ! Tous les supplices bestiaux du diable vous attendent. Feu éternel, douleur inimaginable, larmes sans fin et grincements de dents. Et quand la souffrance vous semblera insupportable, quand vous aurez l'impression qu'aucune âme, pas même une âme aussi corrompue que la vôtre, ne peut endurer un tel supplice un instant de plus, vous vous rendrez compte que ce n'était que le commencement !

Il laissa ces mots résonner autour de la chapelle pendant quelques secondes, puis baissa la voix pour prendre un ton raisonnable – à peine plus qu'un murmure :

— Ce n'est que le commencement de votre martyre, le début de votre châtement éternel. Même lorsque les astres mourront, quand de nouveaux firmaments naîtront, vous continuerez à hurler de douleur dans les flammes qui tortureront votre chair aussi sûrement que la déchirerait un crochet ou la brûlerait un fer rouge.

Il se pencha sur le bord de la chaire, les yeux écarquillés, et regarda le Banc Noir, où les deux condamnés étaient assis près d'un cercueil peint en noir.

— Vous serez le jouet des démons, suppliciés, brûlés, battus et déchirés. Ce sera une souffrance sans fin, une torture sans rémission, un tourment impitoyable.

Le silence de la chapelle était rompu par les coups de maillet des ouvriers qui montaient l'échafaud de l'autre côté des hautes fenêtres et par les sanglots de Charles Corday. Le révérend Cotton se redressa, content d'avoir brisé l'un des deux malheureux. Il jeta un coup d'œil vers les bancs où étaient assis les autres détenus, certains attendant leur tour de s'asseoir sur le Banc Noir, d'autres, d'être embarqués sur les navires qui allaient les conduire vers l'Australie et l'oubli. Il leva ensuite les yeux vers la galerie réservée au public, bondée comme toujours la veille d'une pendaison. Les fidèles payaient pour avoir le privilège de voir des condamnés entendre leur service des morts. Il faisait chaud et, un peu plus tôt, des femmes avaient tenté de se rafraîchir avec des éventails. Désormais, tout le monde était immobile et silencieux, sous l'emprise des paroles terribles que l'ordinaire déversait en un flot apocalyptique sur la tête des deux condamnés.

— Ce n'est pas moi qui vous réserve ce triste sort, ce n'est pas moi qui vois le tourment à venir de votre âme, mais Dieu ! reprit le révérend Cotton. Dieu vous a promis ce destin ! Pour l'éternité, tandis que les saints seront rassemblés près de la rivière de cristal pour chanter les louanges de Dieu, vous hurlerez de douleur.

Charles Corday se tenait tête basse, ses frêles épaules secouées par des sanglots. Les fers de ses chevilles, liés à une ceinture de fer autour de la taille, cliquetaient légèrement à chaque secousse. Le directeur, sur le banc réservé à sa famille juste derrière le Banc Noir, fronçait les sourcils. Il n'était pas certain que ces fameux sermons contribuaient beaucoup à maintenir l'ordre dans la prison, car ils terrorisaient hommes et femmes ou bien suscitaient chez eux une attitude de défi



impie. Le directeur aurait préféré de beaucoup un service paisible et digne, marmonné et pondéré, mais Londres attendait de la grandiloquence de la part de l'ordinaire et Cotton savait se montrer à la hauteur de ces attentes.

— Demain, tonna-t-il, vous serez conduits dans la rue, vous lèverez les yeux et vous verrez le ciel lumineux de Dieu pour la dernière fois. Ensuite, on vous passera la cagoule sur les yeux, la corde au cou, et vous entendrez battre les ailes du diable rôdant dans l'attente de votre âme. Vous crierez : « Sauve-moi, Seigneur ! Sauve-moi ! »

Il agita les mains vers le plafond comme pour faire signe à Dieu.

— Mais ce sera trop tard. Trop tard ! Vos péchés, vos péchés délibérés, votre vilenie vous auront menés à ce redoutable gibet où vous vous balancerez au bout d'une corde : vous serez secoués de mouvements convulsifs, vous chercherez désespérément à aspirer l'air, mais en vain, et la douleur s'emparera de vous ! Puis viendra l'obscurité et vos âmes s'élèveront au-dessus de ces souffrances terrestres jusqu'au lieu du jugement où Dieu vous attend. Dieu !

Cotton leva de nouveau ses mains potelées, en supplication cette fois-ci.

— Dieu ! Dieu vous attendra dans toute Sa miséricorde et toute Sa majesté, et Il vous examinera ! Il vous jugera ! Et Il vous trouvera faibles ! Demain ! Oui, demain !

Il pointa le doigt vers Corday, qui gardait la tête baissée.

— Vous verrez Dieu, tous les deux, aussi distinctement que je vous vois, vous verrez le Dieu redoutable, notre Père à tous. Déçu, Il secouera la tête et Il ordonnera que vous soyez chassés de Sa présence, parce que vous avez péché. Vous l'avez offensé. Lui qui ne nous a jamais offensés. Vous avez trahi votre créateur, qui a envoyé Son fils unique pour notre salut, et vous serez éloignés de Son trône de miséricorde et jetés dans les profondeurs de l'enfer. Dans les flammes. Dans le feu. Dans les souffrances éternelles !

Il prononçait ces paroles d'une voix gémissante et tremblante, puis, comme une femme avait poussé un petit cri d'effroi dans la galerie publique, il répéta la dernière phrase en montant dans les aigus sur le dernier mot.

— Dans les souffrances éternelles !

Il marqua une pause afin que tout le monde entende la femme

sangloter, puis se pencha vers le Banc Noir et reprit en un murmure rauque :

— Et vous souffrirez, oh, combien vous souffrirez, et vos souffrances, votre tourment commenceront demain.

Il écarquilla les yeux en élevant la voix :

— Pensez-y ! Demain ! Pendant que nous autres, qui restons sur cette Terre, prendrons notre petit déjeuner, vous serez au supplice. Pendant que nous fermerons les yeux en joignant les mains dans le geste de la prière pour remercier le Dieu bienveillant de nous avoir donné notre porridge, nos œufs et notre lard, notre pain grillé et nos côtelettes, notre foie braisé ou peut-être même un plat de rognons grillés au poivre et à la moutarde, ajouta le révérend en souriant, car il aimait émailler ses sermons de notes bon enfant, au même moment, vous hurlerez dans les premières souffrances éternelles ! Et pour l'éternité ! Ces tourments ne cesseront de devenir plus terribles, plus effrayants ! Vos souffrances ne connaîtront pas de fin et elles vont commencer demain.

Il se penchait hors de la chaire et sa voix tombait comme une pique sur le Banc Noir.

— Demain, vous rencontrerez le diable, vous serez face à face avec lui et je verserai des larmes pour vous. Je tremblerai pour vous. Et, surtout, je remercierai mon Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, de m'avoir épargné ces souffrances et donné la couronne des justes, car je serai sauvé.

Il se redressa et serra les mains contre sa poitrine.

— J'ai été sauvé ! Racheté ! J'ai été lavé dans le sang de l'Agneau et béni par la grâce de Celui seul qui peut nous soulager de nos souffrances.

Le révérend Horace Cotton s'arrêta. Son sermon était commencé depuis trois quarts d'heure et il n'en était qu'à la moitié. Il but une gorgée d'eau en regardant les deux condamnés. L'un pleurait alors que l'autre tenait bon, et il lui fallait donc redoubler ses efforts.

Il prit une inspiration, rassembla ses forces et reprit son prêche.

Aucun cavalier n'arrivait dans le chemin. Le bruit de sabots résonna un moment sur la route de Londres, puis s'éloigna et s'évanouit dans la chaleur du jour. Au loin, des cloches sonnèrent les matines.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? redemanda Mackeson, cette fois-ci avec un accent de triomphe non dissimulé.

Il avait le sentiment que la panne de voiture avait ôté à Sandman toute chance de réussite et le plaisir qu'il en éprouvait le vengeait en quelque sorte des humiliations qu'il subissait depuis un jour et deux nuits.

— Ce que je vais faire ne vous regarde pas, rétorqua Sandman, mais vous, ce que vous allez faire, c'est rester ici avec la voiture. Sergent ? Coupez les traits pour libérer les chevaux.

— Je ne peux pas rester là ! protesta Mackeson.

— Alors, partez à pied, répliqua Sandman d'une voix rageuse, puis, se tournant vers Meg et Sally : vous deux, vous monterez à cru.

— Je ne sais pas monter à cheval, objecta Meg.

— Dans ce cas, vous marcherez jusqu'à Londres, dit Sandman, sur le point de se mettre en colère. Et je m'assurerai que vous y arriviez ! fit-il en arrachant le fouet des mains du cocher.

— Elle montera, capitaine, dit Sally laconiquement.

Quand les traits furent coupés, Meg grimpa cependant sur le marchepied de la voiture pour se hisser sur le dos du cheval, agrippée à une sangle. Elle paraissait terrifiée, alors que Sally, même sans selle, avait de la grâce.

— Et maintenant ? demanda Berrigan.

— La grand-route, répondit Sandman.

Ils prirent le chemin en sens inverse avec les quatre chevaux. Suivre la route de Londres présentait un risque, mais les cavaliers, s'ils étaient effectivement à la poursuite de la voiture du club, continuaient leurs recherches vers le sud. Sandman avançait avec précaution, mais ils ne rencontrèrent personne avant d'arriver à un village où un chien aboya après les chevaux. Meg poussa un cri de peur quand sa jument voulut prendre la fuite. Une femme sortit d'un cottage et chassa le chien à coups de balai.

À la sortie du village, une borne indiquait que Londres se trouvait à quarante-deux miles.

— Une bonne journée de trajet, commenta Berrigan.

— Oui, une journée et une nuit, admit Sandman, sombrement.

— Je ne vais pas rester sur cet animal toute la journée et toute la nuit, se plaignit Meg.

— Vous ferez ce qu'on vous dira, rétorqua Sandman.

Au village suivant, Meg se mit à crier qu'elle avait été enlevée et un attroupement de gens indignés suivit les chevaux jusqu'à ce que le pasteur du village, une serviette autour du cou parce qu'il avait interrompu son repas, vînt voir ce qui se passait.

— Elle est folle, dit Sandman à l'ecclésiastique.

— Folle ? répéta le pasteur, qui leva les yeux vers Meg et frissonna en voyant son air malveillant.

— J'ai été enlevée ! cria-t-elle.

— Nous l'emmenons à Londres voir des médecins, expliqua Sandman.

— Ils me kidnappent ! brailla Meg.

— Elle a des chauves-souris dans le beffroi, argua Sally, venant à la rescousse.

— Je n'ai rien fait ! cria Meg, avant de sauter à terre et d'essayer de s'enfuir, mais Sandman courut après elle, lui fit un croche-pied et s'agenouilla à côté d'elle.

— Je vais te casser la tête, ma fille, siffla Sandman.

Le pasteur, un petit rondouillard à tignasse blanche, tenta d'écarter Sandman.

— Je voudrais parler avec elle, dit-il. J'insiste pour lui parler.

— Lisez d'abord ceci, dit Sandman en lui tendant le mandat délivré par le ministre.

Sentant que la lettre n'allait rien apporter de bon, Meg essaya de la lui arracher des mains et le pasteur, impressionné par le sceau ministériel, s'écarta pour lire le document chiffonné.

— Mais, si elle est folle, pourquoi le vicomte Sidmouth intervient-il ? demanda-t-il à Sandman quand il eut fini sa lecture.

— Je ne suis pas folle, protesta Meg.

— En vérité, elle est recherchée pour meurtre, mais je n'ai pas voulu effrayer vos paroissiens, confia Sandman à voix basse au pasteur. Mieux vaut qu'ils la croient folle.

— Tout à fait juste.

L'air alarmé, le prêtre rendit brusquement la lettre à Sandman, comme si elle était contaminée.

— Peut-être feriez-vous bien de lui attacher les mains ? ajouta-t-il.

— Vous entendez cela ? demanda Sandman en se tournant vers

Meg. Il dit que je devrais vous lier les mains et je le ferai si vous continuez à vous montrer bruyante.

Reconnaissant sa défaite, elle se mit à jurer comme un sapeur, ce qui, aux yeux du pasteur, confirma les dires de Sandman. Le prêtre se servit de sa serviette de table comme d'une tapette pour éloigner ses paroissiens de la blasphématrice qui, voyant que sa tentative avait échoué et craignant que Sandman ne la ligote si elle ne coopérait pas, grimpa sur un abreuvoir en pierre pour remonter sur sa jument. Elle jurait encore quand ils sortirent du village.

Ils continuèrent péniblement leur chemin. Tous étaient fatigués, irritables, et la chaleur, la longue route sapaient les forces de Sandman. Ses vêtements sales lui collaient à la peau et il souffrait d'une ampoule au talon droit. Il boitait toujours à cause de sa cheville foulée, mais comme tous les fantassins il persistait à croire que le meilleur moyen de soigner une entorse consistait à marcher. Cela faisait pourtant longtemps qu'il n'avait pas parcouru à pied une telle distance.

Sally l'incita à monter à cheval, mais il tenait à garder une monture fraîche. Il secoua la tête et poursuivit sa déambulation machinale de soldat. Remarquant à peine le paysage, il se retrouva mentalement à traîner les pieds sur les longues routes poussiéreuses d'Espagne, au long desquelles le blé poussait là où des graines étaient tombées des chariots de l'intendance. Même alors, il montait rarement, préférant ménager son cheval.

— Qu'est-ce qui va se passer quand on sera arrivés à Londres ? s'enquit Berrigan, rompant le silence à la sortie d'un village.

Sandman cligna des yeux comme s'il venait de se réveiller. Le soleil descendait sur l'horizon et les cloches des églises appelaient à l'office du soir.

— Meg va dire la vérité, répondit-il au bout d'un moment.

L'intéressée émit un grognement moqueur mais Sandman se maîtrisa.

— Meg, dit-il doucement, vous voulez retourner chez le marquis, n'est-ce pas ? Vous voulez retourner auprès de vos poules ?

— Vous le savez bien.

— Vous pourrez le faire, mais il faut d'abord que vous racontiez une partie de la vérité.

— Une partie ? répéta Sally, intriguée.

— Une partie de la vérité, insista Sandman.

Sans s'en rendre compte, il avait réfléchi à son dilemme et, soudain, la solution lui était apparue clairement. On ne l'avait pas engagé pour trouver le meurtrier de la comtesse, mais pour déterminer si Corday était coupable ou non. Il se bornerait donc à cela.

— Peu importe qui a assassiné la comtesse, dit-il à Meg. Ce qui importe, c'est que, comme vous le savez, Corday ne l'a pas tuée. Vous l'avez fait sortir de sa chambre alors qu'elle était encore en vie. C'est la seule chose que je veux que vous disiez au ministre de l'Intérieur.

Elle le regardait fixement sans mot dire.

— C'est la vérité, non ? demanda Sandman. Comme elle ne disait toujours rien, il soupira et reprit : Meg, vous pouvez retourner chez le marquis. Vous pouvez faire ce que vous voulez de votre vie, mais il faut d'abord que vous disiez cette petite partie de la vérité. Vous savez que Corday est innocent, n'est-ce pas ?

Elle hocha enfin la tête.

— Je l'ai reconduit jusqu'à la rue, dit-elle à voix basse.

— Et la comtesse était encore vivante ?

— Bien sûr. Elle lui a demandé de revenir le lendemain après-midi.

— Vous répéterez cela devant le ministre ?

Elle hésita et hocha la tête.

— Oui, je le lui répéterai, mais je ne dirai rien de plus.

— Merci, dit Sandman.

Une borne lui apprit que Charing Cross n'était plus qu'à dix-huit miles. La fumée de la ville emplissait le ciel comme un brouillard brunâtre tandis que, sur la droite, entrevue entre les collines envahies par le crépuscule, la Tamise luisait comme une lame de poignard. Sa fatigue s'évanouit. Une partie de la vérité suffirait, pensa-t-il, et, grâce à Dieu, sa tâche serait accomplie.

Jemmy Botting, bourreau d'Angleterre, se rendit à Old Bailey en début de soirée pour examiner l'échafaud. Un ou deux passants le reconnurent, lui lancèrent des salutations ironiques, mais il les ignora.

Il n'y avait pas grand-chose à inspecter. Il supposait que les poutres avaient été convenablement boulonnées, les planches clouées, le reps fixé comme il fallait. La plate-forme oscillait un peu, mais elle le faisait

toujours et pas plus que le pont d'un navire sur une houle très légère. Il enleva la cheville qui maintenait en place la trappe, puis descendit dans la pénombre sous l'échafaud, où il saisit la corde qui permettait de la libérer en tirant sur la poutrelle. Celle-ci céda en vibrant et la trappe s'ouvrit brusquement, laissant passer le soleil du soir.

Botting n'aimait pas cette vibration. Personne ne se trouvait sur la trappe, et pourtant la poutrelle avait rechigné à bouger. Il ouvrit son sac et en sortit un petit pot de suif donné par le shipchandler. Il grimpa sur la charpente et graissa la poutrelle jusqu'à ce que sa surface soit glissante, puis il releva la trappe et remit tout en place maladroitement. Deux rats le regardaient et il poussa un grognement pour les mettre en fuite. Il redescendit, tira de nouveau sur la corde. Cette fois-ci, la poutrelle glissa sans difficulté et la trappe, en s'ouvrant, vint heurter avec fracas deux montants verticaux.

— Saloperie de boulot, hein ? dit-il aux deux rats, pas le moins du monde effrayés par sa présence.

Il remit en place trappe et poutrelle, rangea le pot de suif dans son sac et remonta sur l'échafaud. Il commença par remplacer la cheville de verrouillage, puis s'assura avec précaution de la résistance de la trappe en posant le pied dessus et portant progressivement son poids sur cette jambe. Il savait qu'elle tiendrait, mais vérifia quand même qu'elle ne cédait pas sous son poids, ne voulant pas être la risée de tout Londres en voyant la trappe s'ouvrir avant d'avoir eu le temps de passer la corde au cou du premier condamné. Il sourit à cette pensée, puis, sûr que tout était prêt, il alla frapper à la porte des Débiteurs. On allait lui servir à dîner et lui donner une petite chambre au-dessus de la loge.

— Vous avez de la mort-aux-rats ? demanda-t-il au geôlier qui lui ouvrit. Il y a des rats gros comme des renards sous l'échafaud. La plate-forme a été montée il n'y a pas deux heures et ils sont déjà là.

— Il y en a partout, répondit le geôlier en refermant la porte.

Alors même que la soirée était tiède, sous leurs pieds les caves de la prison de Newgate restaient froides et, avant que Charles Corday et l'autre condamné n'aient été placés dans la cellule de la mort, on y avait allumé un feu de charbon dans un petit foyer. Au début, la cheminée tira mal et la cellule se remplit de fumée, puis le conduit se réchauffa et la fumée se dissipa, sans pour autant que son odeur

disparût. On déposa un pot de chambre métallique dans un coin de la cellule, mais aucun paravent ne permettait de s'isoler. Deux lits de camp équipés d'une paille et d'une fine couverture étaient installés contre le mur, deux chaises et une table mises à la disposition des geôliers qui allaient surveiller les condamnés toute la nuit. On avait suspendu des lampes à des crochets de fer.

Au crépuscule, les deux hommes qui allaient mourir le lendemain furent emmenés dans la cellule et on leur apporta un dîner composé d'une soupe de pois cassés, de côtelettes de porc et de chou bouilli. Le directeur vint les voir pendant leur repas. Tout en attendant qu'ils aient fini de manger, il pensa que les deux hommes étaient complètement différents. Charles Corday était frêle, pâle et nerveux, et Reginald Venables, un grand malabar à l'abondante barbe brune, au visage dur. Pourtant, c'était Corday qui était censé avoir commis un meurtre, alors que l'autre allait être pendu pour le vol d'une montre.

Corday toucha à peine à la nourriture, puis, dans un cliquetis de fers, alla s'étendre sur son lit de camp, où il resta les yeux fixés sur les pierres humides du plafond voûté.

— Demain... commença le directeur tandis que Venables terminait son repas.

— J'espère que ce foutu pasteur ne sera pas là, coupa le condamné.

— Taisez-vous quand que le directeur parle, gronda le geôlier-chef.

— Le pasteur sera là pour vous apporter un réconfort spirituel, fit le directeur, puis il attendit que le geôlier ait débarrassé les cuillères de la table. Demain, reprit-il, on vous conduira à la salle de réunion, où on enlèvera vos fers et attachera vos bras. On vous aura déjà servi un petit déjeuner, mais un brandy vous attendra dans la salle de réunion et je vous conseille de le boire. Après quoi, nous sortirons dans la rue.

Il marqua une pause. Venables le regardait avec animosité alors que Corday semblait ignorer sa présence.

— Il est de coutume, continua le directeur, de glisser une pièce au bourreau afin qu'il rende moins pénible votre passage dans l'autre monde. Je n'approuve pas cet émolument, mais c'est la ville qui l'emploie et non la prison, et il n'est pas en mon pouvoir de mettre un terme à cette pratique. Mais, même sans cette faveur, vous constaterez que votre châtement ne sera ni douloureux ni long.

— Sale menteur, fit Venables d'une voix rageuse.



— Silence !

— Ce n'est pas grave, monsieur Carlisle, dit le directeur au geôlier, choqué. Certains hommes manifestent de la mauvaise volonté pour aller à l'échafaud et tentent de gêner le bon déroulement de la procédure. Ils n'y parviennent pas. Que vous résistiez, que vous vous débattiez ou non, vous n'en serez pas moins pendus, et le châtiment n'en sera que plus douloureux. Mieux vaut coopérer. Ce sera plus facile pour vous et vos proches qui pourraient se trouver dans l'assistance.

— Plus facile pour *vous*, vous voulez dire, fit observer Venables.

— Aucun devoir n'est aisé s'il est accompli avec le zèle qui convient, dit le directeur sur un ton moralisateur avant de se diriger vers la porte. Les geôliers vont rester ici toute la nuit. Si vous avez besoin d'un réconfort spirituel, ils peuvent appeler l'ordinaire. Je vous souhaite une bonne nuit.

Corday prit la parole pour la première fois.

— Je suis innocent, dit-il, d'une voix près de se briser.

— Oui, fit le directeur, embarrassé, oui, bien sûr.

Ne trouvant plus rien à ajouter sur le sujet, il salua les geôliers d'un signe de tête et leur souhaita bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur, répondit Carlisle, le geôlier-chef.

Il se mit au garde-à-vous jusqu'à ce que les pas du directeur se soient éloignés dans le couloir. Alors, il se détendit et regarda les deux détenus :

— Si vous voulez un réconfort spirituel, grogna-t-il, vous ne me dérangez pas et le révérend Cotton non plus, mais vous vous mettez à genoux et vous dérangez le Très-Haut en Lui demandant de bien vouloir vous pardonner, nom de Dieu. D'accord ? Atout pique, hein, George, dit-il en se tournant vers son collègue pour commencer leur partie de cartes.

Dans la Cage à Oiseaux, le passage souterrain qui menait de la prison aux tribunaux, deux criminels maniaient la pelle et la pioche. Des lanternes avaient été suspendues au plafond et les dalles du sol, de grandes plaques de granit, soulevées et rangées d'un côté. Une puanteur emplissait le passage, celle d'un mélange nocif de gaz, de chaux et de chair pourrie.

— Bon Dieu ! s'exclama l'un des deux criminels en se reculant.

— Tu ne Le trouveras pas là, dit un geôlier en se reculant de

l'endroit où les dalles avaient été enlevées.

Lorsque la Cage à Oiseaux avait été construite, on avait posé le dallage à même le sol argileux de Londres, mais, à la lumière incertaine des lanternes, cette argile avait l'air sombre, tachetée.

— Quand est-ce que cette portion du passage a été utilisée pour la dernière fois ? s'enquit l'un des détenus.

— Ça doit faire deux ans, au moins deux ans, répondit le geôlier sur un ton hésitant.

— Deux ans ? Ils respirent encore, là-dessous !

— Termine le boulot, Tom. Ensuite t'y auras droit, l'encouragea le geôlier en montrant une bouteille de brandy.

— Putain de putain, que Dieu nous aide ! fit Tom sombrement.

Il prit une profonde inspiration et donna un coup de pelle. Son camarade et lui creusaient les tombes destinées aux deux hommes qui seraient exécutés le lendemain. Certains des corps étaient emmenés pour être disséqués, mais aussi avides de cadavres qu'aient été les anatomistes, ils ne les prenaient pas tous et la plupart étaient enterrés là, dans des tombes anonymes.

Le passage n'était pas long. Bien que les corps aient été ensevelis dans de la chaux vive pour accélérer leur décomposition et que le sol ait été creusé en respectant une rotation méthodique, afin qu'aucune partie du passage ne soit excavée trop tôt après une inhumation, les pioches ou les pelles heurtaient des ossements et de l'argile déliquescente en putréfaction. Tout le sol était déformé comme par un tremblement de terre alors qu'en fait c'étaient les dalles qui bougeaient au fur et à mesure que les cadavres se décomposaient. Pourtant, malgré la puanteur et bien que l'argile ait été saturée de chair humaine à demi pourrie, de nouveaux cadavres étaient enterrés dans cette immondice.

Tom, dans le trou jusqu'à la cheville, exhuma un crâne jauni qu'il fit rouler dans le passage.

— Il a l'air en pleine forme, vous trouvez pas ? dit-il, et les deux geôliers et l'autre détenu se mirent à rire.

M. Botting mangea des côtelettes de veau accompagnées de pommes de terre bouillies et de navets. La cuisinière du directeur lui servit ensuite un pudding au sirop, puis un gobelet de thé fort et un verre de brandy.

Deux hommes montaient la garde près de l'échafaud. Juste après minuit, le ciel se couvrit et une courte averse apporta un souffle froid de Ludgate Hill. Quelques personnes qui, désireuses d'avoir les meilleures places près des barrières qui entouraient l'échafaud, dormaient sur les pavés, furent réveillées par la pluie. Elles s'enfoncèrent en grommelant dans leurs couvertures et essayèrent de se rendormir.

L'aube arriva vite. Les nuages se dissipèrent, découvrant un ciel nacré parcouru par des traînées de fumée brune. Londres s'éveillait. Et, à Newgate, on allait servir des rognons grillés au poivre et à la moutarde au petit déjeuner.

Le cheval de Sally, un hongre, s'était mis à boiter juste après la tombée de la nuit, puis Berrigan avait perdu la semelle de sa botte droite. Ils avaient attaché le hongre à un arbre, Berrigan était monté sur le troisième cheval et Sandman, dont les bottes tenaient encore tout juste, menait les chevaux des deux filles par la bride.

— Si nous ne ramenons pas tous les chevaux au Seraphim Club, ils peuvent nous accuser de les avoir volés, fit remarquer Sandman, s'inquiétant pour celui qu'ils avaient abandonné.

— C'est suffisant pour nous faire pendre, renchérit Berrigan avant de sourire. Mais, à votre place, je ne me soucierais pas de ça. Avec ce que je sais sur le Seraphim Club, ils ne nous accuseront de rien du tout.

Les trois chevaux restants étaient si épuisés que Sandman et ses compagnons seraient sans doute allés plus vite en les abandonnant aussi. Comme Meg s'était résignée à révéler une partie de la vérité, il ne voulait pas la perturber en lui proposant de marcher, d'autant plus qu'elle avait recommencé à se plaindre en disant que ses poules allaient être mangées par les renards. Sally s'était mise alors à chanter et Meg avait cessé ses jérémiades. La première chanson de Sally était une chanson de troupiers, « Le tambour-major », qui racontait l'histoire d'une fille si amoureuse de son beau militaire qu'elle avait suivi le régiment, dont elle était devenue le tambour-major, réussissant à ne pas se faire repérer jusqu'au jour où elle avait pris un

bain dans une rivière et failli se faire violer par un autre soldat. Elle lui avait échappé, les officiers avaient découvert son identité et avaient insisté pour qu'elle épousât son amant.

« J'aime les histoires qui finissent bien », avait fait remarquer Berrigan, qui s'était mis à rire quand Sally avait attaqué une deuxième chanson, de troupiers elle aussi.

Celle-ci parlait d'une fille qui n'avait pas réussi à échapper à ses poursuivants. Sandman était un peu choqué, mais pas surpris outre mesure que Sally ait connu les paroles. Berrigan chantait avec elle et Meg éclata de rire quand le colonel, ayant voulu prendre son tour, n'avait pu continuer. Sally chantait toujours quand, sorti de derrière un arbre creux au bord de la route, un rouge-gorge se précipita sur eux.

Le garde monté soupçonnait les quatre voyageurs dépenaillés d'avoir volé les trois chevaux, ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort, et il leur faisait face, un pistolet à la main. Le canon de l'arme et les boutons d'acier de la veste bleue et du gilet rouge de son uniforme luisaient au clair de lune.

— Au nom du roi, dit-il, ne voulant pas être pris pour un voleur de grand chemin, arrêtez ! Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

— Quel est votre nom ?

Sandman renvoya sèchement la question.

— Votre nom, votre grade ? Dans quel régiment avez-vous servi ?

Les rouges-gorges avaient tous servi dans la cavalerie. Aucun n'était jeune, car on pensait qu'un jeune homme serait plus sensible à la tentation. On avait donc engagé des cavaliers plus âgés, plus sérieux, disposant de bons états de service, pour tenter d'éloigner les voleurs des routes du roi.

— C'est moi qui pose les questions, avait répliqué le rouge-gorge, non sans hésitation.

Il y avait une autorité indéniable dans la voix de Sandman et, même si ses vêtements étaient chiffonnés et couverts de poussière, il avait d'évidence été officier.

— Abaissez cette arme et vite ! fit Sandman, s'exprimant délibérément comme s'il avait été encore dans l'armée. Je suis en mission officielle, mandaté par le vicomte Sidmouth, le ministre de l'Intérieur. Ce document porte son cachet et sa signature ; si vous ne

savez pas lire, vous feriez bien de nous emmener tout de suite auprès de votre supérieur.

Le rouge-gorge abaissa avec précaution le silex de son pistolet, puis glissa l'arme dans sa sacoche de selle.

— Vous avez perdu votre voiture, monsieur ? demanda-t-il.

— Nous avons cassé une roue à une trentaine de miles d'ici. Bon, vous lisez cette lettre ou vous nous emmenez voir votre supérieur ?

— Je suis sûr que tout est en ordre, monsieur.

Le rouge-gorge ne voulait pas avouer qu'il ne savait pas lire et il ne souhaitait certainement pas déranger son supérieur, qui, à l'heure qu'il était, venait sans doute de s'attabler devant un copieux dîner. Il écarta donc son cheval pour laisser passer Sandman et ses trois compagnons.

Sandman aurait pu insister pour se faire conduire auprès du magistrat et user de son mandat pour obtenir que l'on mît à sa disposition une autre voiture ou, au moins, des chevaux de selle frais, mais tout cela eût pris du temps, beaucoup de temps, et risqué de perturber le calme relatif de Meg. Ils continuèrent donc à marcher, et c'est bien après minuit qu'ils franchirent le pont de Londres en traînant les pieds et arrivèrent enfin à la Gerbe de Blé, où Sally prit Meg dans sa chambre. Sandman laissa la sienne à Berrigan et s'écroula de fatigue dans l'arrière-salle de la taverne, non pas sur une chaise mais à même le plancher.

Il se réveilla souvent et, quand les cloches de St Giles sonnèrent six heures, se traîna au premier étage pour réveiller Berrigan et le charger de tirer les filles du lit. Puis il se rasa, passa sa chemise la plus propre, brossa sa redingote et épousseta ses bottes, qui avaient atteint un stade avancé de délabrement.

À six heures et demie, avec Berrigan, Sally et, en remorque, Meg, très réticente, il se mit en route pour Great George Street et, espérait-il, la fin de son enquête.

Lord Alexander Pleydell et son ami lord Christopher Carne faillirent avoir des haut-le-cœur en entrant dans le Press Yard, car la puanteur était terrible, pire que celle des égouts de la ville. Le geôlier qui les escortait eut un petit rire.

— Je ne fais plus attention à l'odeur, *my lords*, dit-il, mais j'imagine qu'elle est fétide. Attention aux marches, *my lords*.

— Pourquoi appelle-t-on cela le Press Yard ? demanda lord Alexander en enlevant avec précaution le mouchoir qu'il tenait sous son nez.

— Dans le temps, *my lords*, c'était là qu'on faisait pression sur les détenus, qu'on les écrasait sous des pierres pour qu'ils avouent la vérité. On ne le fait plus, et c'est bien dommage, parce qu'ils mentent comme ils respirent.

— Vous les écrasiez jusqu'à ce qu'ils meurent ? demanda lord Alexander, choqué.

— Oh, non, *my lord*, pas jusqu'à ce qu'ils meurent.

À moins de se tromper et d'entasser sur eux trop de pierres ! ajouta-t-il avec un petit rire, trouvant l'idée amusante. Non, *my lord*, on ne les écrasait que jusqu'à ce qu'ils avouent. Une demi-tonne de roche sur la poitrine, ça persuade beaucoup de gens de dire la vérité ! fit-il en riant de nouveau. C'est difficile de respirer comme ça, très difficile.

L'odeur nauséabonde fit frissonner lord Christopher.

— Il n'y a pas de canalisations sanitaires ? demanda-t-il.

— Si, si, et l'installation est même très moderne, avec des cabinets, mais ça ne sert à rien. Ils salissent tout.

Il posa son gourdin pour refermer la porte par laquelle ils avaient pénétré dans la cour, longue, étroite et encaissée. Les pierres en étaient humides, même par cette belle matinée, comme si la détresse et la peur accumulées au fil des siècles avaient pénétré le granit.

— Si vous ne soumettez plus les détenus à cet aimable traitement, à quoi sert la cour, maintenant ?

— Ils peuvent y venir dans la journée, monsieur, ce qui montre combien nous sommes bien disposés à leur égard. Nous les gâtons trop. Il fut un temps où une prison était une prison, et non une taverne.

— On vend de l'alcool, ici ? demanda lord Alexander d'un ton acide.

— Plus maintenant, monsieur. M. Brown, le directeur, a fermé le débit de boissons parce que ces vauriens se soûlaient et semaient le désordre, *my lord*, mais ça n'a pas servi à grand-chose. L'alcool est livré par les tavernes voisines, le Lamb et le Magpie and Stump.

Il tendit l'oreille pour écouter les cloches.

— Dieu me garde ! Il est déjà sept heures moins le quart à St Sepulchre ! En prenant sur la gauche, *my lords*, vous trouverez

M. Brown et les autres messieurs dans la salle de réunion.

— La salle de réunion ?

— Là où se retrouvent les condamnés dans la journée, *my lords*. Sauf les jours de fête comme aujourd'hui. Et ces petites fenêtres sur la gauche sont celles des boîtes à sel.

Bien qu'il fût contre la pendaison des criminels, lord Alexander était fasciné par tout ce qu'il voyait et il fixait les quinze fenêtres à barreaux.

— Quelle est l'origine de cette expression ?

— Je n'en sais rien, *my lord*. J'imagine seulement qu'on les appelle ainsi parce qu'elles sont empilées comme des boîtes.

— Que sont ces b-boîtes à sel ? demanda lord Christopher, qui était très pâle, ce matin-là.

— Vraiment, Kit ! s'exclama lord Alexander avec rudesse. Tout le monde sait que ce sont les cellules où les condamnés passent leurs derniers jours.

— Les salles d'attente du diable, *my lord*, ajouta le geôlier, avant d'ouvrir la porte de la salle commune et de tendre la main ostensiblement.

Lord Alexander, qui se flattait d'avoir des conceptions égalitaristes, fut sur le point de lui serrer la main, puis il comprit ce que signifiait cette paume ouverte.

— Ah ! fit-il, déconcerté, et il se hâta de fouiller dans sa poche, d'où il tira la première pièce venue. Merci, mon brave, dit-il.

— Merci à vous, *my lord*, merci mille fois, répondit le geôlier en ôtant précipitamment son chapeau, stupéfait de voir qu'on lui avait donné un souverain. Dieu vous bénisse, *my lord*, Dieu vous bénisse.

William Brown vint accueillir avec empressement ses deux nouveaux invités. Il ne les avait jamais rencontrés, mais, ayant reconnu lord Alexander à son pied bot, il tira son chapeau et s'inclina respectueusement.

— Soyez les bienvenus, *my lords*, dit-il.

— Vous êtes Brown, n'est-ce pas ? demanda lord Alexander.

— Oui, *my lord*, William Brown, directeur de Newgate.

— Voici lord Christopher Carne, dit lord Alexander avec un geste vague de la main. Le meurtrier de sa belle-mère est pendu aujourd'hui. Le directeur s'inclina devant lord Christopher.

— J'ose espérer que l'exécution sera pour vous à la fois un réconfort



et une vengeance, *my lord*. Permettez-moi de vous présenter l'ordinaire de Newgate.

Il les conduisit auprès d'un homme petit et gros qui portait une perruque à l'ancienne mode, une soutane, un surplis et le rabat ecclésiastique, et attendait en souriant.

— Voici le révérend et docteur Horace Cotton.

— Vous êtes les bienvenus, *my lords*, fit Cotton en s'inclinant. Vous êtes, comme moi, dans les ordres, *my lord* ?

— Oui, répondit lord Alexander, et mon ami lord Christopher Carne, que voici, espère y entrer un jour.

— Ah ! s'exclama Cotton en joignant les mains dans le geste de la prière et en levant les yeux vers le ciel. C'est une bénédiction lorsque nos nobles, les véritables chefs de file de notre société, sont de bons chrétiens. Quel exemple éclatant pour les gens du commun, ne trouvez-vous pas ? Et, si j'ai bien compris, *my lord*, ajouta-t-il en s'adressant à lord Christopher, justice sera faite ce matin au grave affront subi par votre famille ?

— Je l'espère.

— Oh, vraiment, Kit ! s'indigna lord Alexander. La vengeance à laquelle aspire ta famille lui sera donnée pour l'éternité dans les feux de l'enfer...

— Loué soit le Seigneur ! plaça l'ordinaire.

— Et il n'est ni convenable ni civilisé de notre part d'imposer prématurément à des hommes ce sort mérité.

— Vous n'êtes pas, je pense, pour l'abolition de la pendaison, *my lord* ? s'enquit le directeur, surpris.

— Pendre un homme, répondit lord Alexander, c'est lui refuser la possibilité de se repentir. La chance d'être tourmenté jour et nuit par sa conscience. Il suffirait, je crois, d'exiler les criminels en Australie. Je me suis laissé dire que c'est l'enfer sur Terre.

— Leur conscience les torturera dans l'enfer, intervint Cotton.

— C'est vrai, reconnut lord Alexander, mais je préférerais qu'ils viennent à résipiscence en ce monde, car ils n'ont aucune chance d'être sauvés dans l'autre. En les exécutant, nous leur refusons leur chance de recevoir la grâce de Dieu.

— C'est un argument nouveau, admit Cotton, dubitatif.

Lord Christopher avait suivi la conversation d'un air tourmenté. Il

lâcha subitement :

— Etes-vous apparenté à Henry Cotton ? demanda-t-il à l'ordinaire.

La conversation se tarit momentanément à la suite de cette intervention.

— À qui, *my lord* ? le fit répéter l'ordinaire.

— À Henry Cotton.

Lord Christopher semblait en proie à une vive émotion tant il trouvait insupportable de se trouver à l'intérieur de la prison de Newgate. Il était pâle, des gouttes de sueur perlaient sur son front et ses mains tremblaient.

— Il enseignait le g-grec à Christ Church, expliqua-t-il, et il est maintenant libraire adjoint à la bibliothèque Bodléienne.

L'ordinaire s'écarta de lord Christopher, qui paraissait sur le point de se trouver mal.

— Je crois plutôt être parent du vicomte Combermere, *my lord*, répondit Cotton. Un parent éloigné.

— Henry Cotton est un homme de qua-qualité. Il a une solide érudition.

— C'est un pédant, grommela lord Alexander. Vous êtes apparenté à Combermere, à sir Stapleton Cotton ? Il a failli perdre le bras droit à Salamanque. Ç'eût été une perte tragique.

— En effet, confirma pieusement l'ordinaire.

— En général, tu n'es pas si tendre avec les militaires, fit observer lord Christopher à son ami.

— Combermere est parfois un fin batteur, surtout quand les balles ont de l'effet, répondit lord Alexander. Vous jouez au cricket, Cotton ?

— Non, *my lord*.

— C'est bon pour les vents, déclara énigmatiquement lord Alexander.

Il se tourna pour inspecter la salle commune d'un air hautain : il leva les yeux vers les poutres, tapota l'une des tables puis regarda d'un air dubitatif les casseroles et les chaudrons empilés près des braises du foyer.

— Je vois que vos détenus vivent dans un certain confort, fit-il remarquer, puis il jeta un coup d'œil à son ami en fronçant les sourcils. Tu te sens bien, Kit ?

— Oui, oui, se hâta de répondre lord Christopher, qui

manifestement n'avait pas l'air dans son assiette.

Il était en sueur et plus pâle qu'à l'habitude. Il ôta ses lunettes et les essuya avec son mouchoir.

— C'est seulement que la perspective de voir un homme envoyé ad patres fait réfléchir, beaucoup réfléchir, expliqua-t-il. Ce n'est pas une expérience à prendre à la légère.

— Je ne le crois pas, en effet, confirma lord Alexander.

Il lança un regard impérieux sur les autres invités, qui semblaient attendre les événements de la matinée avec une jubilation impie. Trois d'entre eux, qui se tenaient près de la porte, rirent d'une plaisanterie, et il leur jeta un coup d'œil mauvais.

— Pauvre Corday, dit-il.

— Pourquoi prenez-vous ce garçon en pitié, *my lord* ? s'enquit le révérend Cotton.

— Il n'est probablement pas coupable, mais il semble que l'on n'ait pas pu trouver les preuves de son innocence.

— S'il était innocent, *my lord*, je suis certain que le Seigneur nous l'aurait révélé, fit observer l'ordinaire avec un sourire condescendant.

— Vous êtes en train de me dire que vous n'avez jamais pendu d'innocents ? rétorqua lord Alexander.

— Dieu ne l'aurait pas permis, affirma le révérend.

— Alors Dieu ferait bien de commencer tôt sa journée, répliqua lord Alexander.

Il se retourna en entendant une porte garnie de barreaux s'ouvrir brusquement en grinçant à l'autre bout de la pièce. Tous retinrent leur respiration, et l'instant d'après un homme solidement charpenté entra avec un gros sac en cuir à la main. Il enleva respectueusement son chapeau en apercevant la noble assistance, mais aucune salutation ne fut prononcée.

— Voici Botting, chuchota l'ordinaire.

— Un nom bien solennel pour un bourreau, fit observer lord Alexander à voix haute avec son manque de tact habituel. Ketch, voilà un nom qui aurait convenu. Mais Botting ? Ça évoque une maladie du bétail.

Botting lança un regard hostile à ce grand jeune homme roux qui n'en fut nullement ému. Lord Christopher recula d'un pas, horrifié peut-être par le visage rougeaud et couvert de verrues et de cicatrices

du bourreau qui, de surcroît, grimaçait sans arrêt. Botting jeta un coup d'œil sardonique aux autres invités, puis, suivant le sempiternel rituel, tira de son sac les cordes, cordelettes et cagoules, qu'il disposa sur la table. Il échangea avec le directeur les salutations et les considérations habituelles sur le temps et l'assistance.

— Botting ! intervint lord Alexander en s'avancant vers lui, son pied bot martelant lourdement le plancher. Dites-moi, Botting, est-il vrai que vous pendez les membres de l'aristocratie avec une corde en soie ?

Botting parut étonné d'être ainsi apostrophé par l'un des invités du directeur, et plus encore par un personnage aussi extraordinaire que le révérend et lord Alexander Pleydell, avec sa tignasse rousse, son nez busqué et sa silhouette dégingandée.

— Alors ? demanda lord Alexander d'un ton péremptoire. Est-ce vrai ? C'est ce que j'ai entendu dire, mais en ce qui concerne les pendaisons, vous êtes sans doute le *fons et origo* de toute information fiable. Confirmez-vous ces dires ?

— Une corde en soie, monsieur ? répéta Botting faiblement.

— *My lord*, corrigea l'ordinaire.

— *My lord* ! Ah ! s'exclama le bourreau, qui avait retrouvé son aplomb et était amusé à la pensée que lord Alexander envisageait peut-être d'être exécuté. Je regrette beaucoup de vous décevoir, *my lord*, mais je ne saurais pas où poser les mains sur une corde en soie. Par contre, je sais où les poser là-dessus, expliqua-t-il en caressant l'un des nœuds coulants posés sur la table. C'est du chanvre de Bridport, et de la meilleure qualité. Mais la soie ? C'est autre chose et je ne saurais pas comment m'y prendre. Non, *my lord*, si m'échoit un jour le privilège de pendre un noble, je le ferai avec du chanvre de Bridport, comme pour tout le monde.

— C'est fort bien, mon brave, approuva lord Alexander avec un grand sourire, satisfait des tendances progressistes du bourreau. C'est très bien. Je vous remercie.

— Voulez-vous m'excuser, *my lord* ? dit le directeur en faisant signe à lord Alexander de s'écarter de l'allée centrale.

On entendit alors le cliquetis des fers des condamnés qui arrivaient en traînant les pieds. Les autres invités se redressèrent et prirent un air solennel. Lord Christopher Came recula d'un pas, encore plus pâle qu'avant, puis se tourna face à la porte du Press Yard.

Un geôlier équipé d'un gros marteau alla se placer près du billot de bois posé par terre, puis les invités se découvrirent à l'arrivée du shérif et de son adjoint, qui firent entrer les deux condamnés dans la salle.

— Un brandy, monsieur ? demanda un serviteur du directeur apparu au côté de lord Christopher.

— Merci, répondit lord Christopher sans pouvoir détacher les yeux du jeune homme mince et pâle qui était entré le premier, les fers aux pieds. C'est Corday ? demanda-t-il au domestique.

— Oui, *my lord*, c'est bien lui.

Lord Christopher avala son brandy d'un trait et en prit un autre.

Les deux cloches, le tocsin de la prison et celle de St Sepulchre, commencèrent à sonner pour ceux qui allaient mourir.

Sandman s'attendait à ce qu'un domestique vînt ouvrir la porte de la demeure de Great George Street, mais c'est Sébastien Witherspoon, secrétaire particulier du vicomte Sidmouth, qui s'en chargea.

— Une heure tout à fait indue, capitaine, fit-il observer avant de froncer les sourcils en voyant l'allure débraillée de Sandman et de ses trois compagnons. J'imagine que vous n'êtes pas tous venus ici pour prendre le petit déjeuner ? ajouta-t-il d'un ton méprisant.

— Cette femme peut témoigner que Charles Corday n'est pas le meurtrier de la comtesse d'Avebury, rétorqua-t-il sans se mettre en peine de saluer son interlocuteur.

Witherspoon tamponna ses lèvres avec une serviette maculée de jaune d'œuf. Il regarda Meg, puis haussa les épaules comme pour signifier que son témoignage ne valait rien.

— C'est très gênant, murmura-t-il.

— Le vicomte Sidmouth est ici ? demanda Sandman.

— Nous sommes au travail, répondit Witherspoon d'un ton sévère. Comme vous ne l'ignorez sans doute pas, M. le vicomte est veuf et, depuis cette triste perte, il cherche une consolation dans le travail. Il commence tôt, finit tard et ne souffre pas d'être dérangé.

— Il s'agit de travail, répliqua Sandman.

Le secrétaire regarda de nouveau Meg et, cette fois-ci, parut remarquer combien elle était laide.

— Dois-je vous rappeler, dit-il, que ce jeune homme a été jugé coupable et que la justice doit suivre son cours dans une heure ? Je ne

vois pas très bien ce que l'on peut faire à un moment aussi tardif.

— Mes compliments à lord Sidmouth, déclara Sandman en se reculant de la porte, et dites-lui que nous allons solliciter une audience auprès de la reine.

Il ignorait complètement si la reine le recevrait, mais il était tout à fait sûr que Witherspoon et le ministre de l'Intérieur n'avaient aucune envie de s'attirer le déplaisir de la famille royale et de risquer de perdre les honneurs et les pensions qu'ils attendaient de la Couronne.

— Sa Majesté s'est intéressée à cette affaire et sera sans doute surprise d'entendre parler de votre attitude cavalière. Je vous souhaite le bonjour, Witherspoon.

— Capitaine ! s'exclama le secrétaire en ouvrant grand la porte. Capitaine ! Vous feriez mieux d'entrer.

Il les introduisit dans un salon vide. La maison, quoique située dans une rue élégante proche du Parlement, semblait être une résidence pour hôtes de passage. Personne n'y habitait de manière permanente et elle était manifestement louée pour de courtes périodes à des hommes politiques comme lord Sidmouth qui cherchaient un logement temporaire. Pour tout mobilier, il y avait dans le salon deux fauteuils rembourrés aux housses passées et un troisième, pareil à un trône, derrière un bureau massif.

Le rituel de l'Église anglicane, magnifiquement relié, était posé sur le bureau à côté d'une pile de journaux locaux, dont certains articles étaient entourés à l'encre. Quand on les laissa seuls, Sandman constata que ces articles étaient des comptes rendus d'émeutes. Dans toute l'Angleterre, on descendait dans la rue pour protester contre la cherté du blé ou l'introduction de machines dans les fabriques.

— Il m'arrive de penser que le monde moderne va bien mal, dit Sandman.

— On y trouve des consolations, fit Berrigan négligemment en jetant un coup d'œil vers Sally.

— Émeutes, incendies de meules de foin. Ce n'était pas comme cela dans le temps ! Ces fichus Français ont semé l'anarchie dans le monde entier.

— C'est vrai que c'était mieux avant. On jouait au cricket, on se la coulait douce.

— Quand nous n'étions pas en guerre contre les Français ? Oui,

c'était comme ça.

— C'est surtout qu'on avait de l'argent, capitaine. Tout est tellement plus simple quand on en a.

— Je suis bien de cet avis, dit Sally avec ferveur avant de se tourner en entendant la porte s'ouvrir.

Witherspoon s'effaça pour laisser passer le vicomte Sidmouth. Celui-ci portait une robe de chambre en soie à carreaux sur sa chemise et sa culotte. Rasée de près, sa peau luisait comme si on l'avait tendue et polie. Comme toujours, il avait un regard froid et désapprobateur.

— Vous avez décidé, semble-t-il, de nous importuner, capitaine Sandman, fit-il d'un ton acide.

— Je n'ai rien décidé de tel, monsieur le ministre, répliqua Sandman avec agressivité.

Sidmouth fronça les sourcils, puis regarda Berrigan et les deux jeunes femmes. Un bruit de vaisselle qu'on débarrassait rappela à Sandman combien il avait faim.

— Alors, fit le ministre d'un ton dégoûté, qui m'amenez-vous là ?

— Mes associés : le sergent Berrigan et Mlle Hood...

— Vos associés ? répéta Sidmouth, amusé.

— Je leur suis reconnaissant de m'avoir aidé, *my lord*, comme le sera certainement Sa Majesté lorsqu'elle sera informée du résultat de notre enquête.

Cette insinuation dénuée de subtilité fit faire la grimace au ministre. Il jeta un coup d'œil à Meg et eut presque un mouvement de recul sous l'intensité du regard de ses petits yeux et à la vue de son visage grêlé et de ses dents abîmées.

— Et vous, madame ? demanda-t-il froidement.

— Mlle Margaret Hargood, répondit Sandman. Elle était au service de la comtesse d'Avebury et présente dans sa chambre le jour du meurtre. Elle a personnellement raccompagné Charles Corday jusqu'à la porte avant le meurtre et peut témoigner qu'il n'est pas rentré dans la maison. Bref, *my lord*, elle peut témoigner de l'innocence de Corday.

Sandman s'était exprimé avec une certaine fierté et satisfaction. Il était fatigué, il avait faim, sa cheville lui faisait mal, ses bottes et ses vêtements portaient les stigmates de leur longue marche depuis le Kent, mais il avait découvert la vérité.

Les lèvres de Sidmouth, minces en temps normal, ne formèrent plus qu'une ligne exsangue.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il en regardant Meg.

Celle-ci se redressa de toute sa hauteur. Pas le moins du monde impressionnée par le vicomte, elle le regarda de haut en bas, puis, avec une moue dédaigneuse :

— Je ne sais rien, dit-elle.

— Je vous demande pardon ? fit le ministre, que son ton insolent avait fait blêmir.

— Il m'a kidnappée ! s'écria Meg d'une voix aiguë en montrant Sandman. Il n'en avait pas le droit ! Il m'a enlevée à mes poules. Qu'il fiche le camp. Je me soucie comme d'une guigne de savoir qui l'a tuée et qui va être pendu !

— Meg, voulut argumenter Sandman en posant la main sur son bras.

— Enlevez vos pattes !

— Doux Jésus, fit le vicomte Sidmouth, l'air froissé, en reculant vers la porte. Witherspoon, nous perdons notre temps.

— Pardonnez-moi d'intervenir, monsieur le ministre, mais il y a d'énormes guêpes en Australie, dit Sally.

En dépit de son esprit sec et étroit de juriste, le vicomte Sidmouth n'était pas insensible aux charmes de Sally. Dans cette pièce sombre, elle était comme un rayon de soleil et il lui sourit, bien qu'il n'eût pas compris ce qu'elle voulait dire.

— Je vous demande pardon ? s'étonna-t-il.

— Il y a de grosses guêpes en Australie, et c'est là que cette femme va être envoyée pour la raison qu'elle n'a pas témoigné au procès de Charlie. Elle aurait dû le faire, mais elle ne l'a pas fait. Elle protège quelqu'un. Et vous allez l'y envoyer, n'est-ce pas, monsieur le ministre ? continua Sally, appuyant sa question d'une gracieuse révérence.

Le ministre fronça les sourcils.

— L'exiler ? Il appartient aux tribunaux et pas à moi, ma chère, de décider qui doit être...

Il ne finit pas sa phrase et regarda avec étonnement Meg, qui tremblait de peur.

— Il est bien connu que les guêpes d'Australie sont énormes, dit



Sandman.

— *Aculeata Gigantus*, précisa Witherspoon.

— Non ! s'écria Meg.

— Des mastodontes, avec des dards gros comme des épingles à chapeau, renchérit Sally avec délectation.

— Il n'a rien fait ! s'exclama Meg. Et je ne veux pas aller en Australie !

Sidmouth la dévisageait comme les curieux devaient regarder la femme à tête de cochon au Lyceum.

— Voulez-vous dire que Charles Corday n'a pas commis ce meurtre ? demanda-t-il d'un ton glacial.

— Le marquis ne l'a pas tuée !

— Le marquis ? répéta Sidmouth, qui n'y comprenait plus rien.

— Le marquis de Skavadale chez qui elle était hébergée, *my lord*, précisa Sandman.

— Il est arrivé après le meurtre, continua Meg, terrifiée par les guêpes mythiques et acharnée maintenant à fournir des explications. Elle était déjà morte quand le marquis est arrivé. Il rendait souvent visite à la comtesse. L'autre était encore là !

— Qui cela ? demanda Sidmouth.

— Il était encore là !

— Corday ?

— Non ! s'écria Meg en fronçant les sourcils. Lui !

Elle s'interrompit, regarda Sandman, puis de nouveau le ministre, visiblement perplexe.

— Le beau-fils de la comtesse. Il couchait avec elle depuis six mois.

— Son beau-fils ? répéta Sidmouth avec une grimace de dégoût.

— Lord Christopher Carne, *my lord*, expliqua Sandman, beau-fils de la comtesse et héritier du titre.

— Je l'ai vu le couteau à la main et le marquis aussi l'a vu, dit Meg d'une voix rageuse. Il chialait, lord Christopher ! Il la détestait, vous comprenez, mais il n'arrivait pas à se détacher d'elle. C'est lui qui l'a assassinée, pas ce freluquet de peintre !

Il y eut quelques secondes de silence durant lesquelles une foule de questions vinrent à l'esprit de Sandman.

— Transmettez mes compliments au poste de police de Queen Square, dit sèchement lord Sidmouth à Witherspoon. Je leur serai

obligé de mettre immédiatement à notre disposition quatre agents et six chevaux de selle. Mais donnez-moi d'abord de quoi écrire, Witherspoon – une plume, du papier, de la cire et un cachet.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil à la pendule sur le dessus de la cheminée.

— Dépêchons-nous, fit-il d'un ton aigre.

Ce surcroît de travail semblait l'indisposer, mais Sandman devait convenir qu'il faisait ce qu'il fallait et le faisait vite.

Ils se dépêchèrent.

— Le pied droit sur le billot, garçon ! Ne lanterne pas ! ordonna le geôlier à Charles Corday, qui obtempéra dans un sanglot.

Le geôlier appuya le poinçon contre le premier rivet et le fit sauter à coups de marteau. Corday poussait une petite exclamation à chaque coup et il gémit quand le fer tomba. Lord Alexander remarqua que sa cheville était à vif.

— L'autre pied, commanda le geôlier.

Les deux cloches sonnaient à toute volée et elles ne s'arrêteraient pas avant que la mort des deux hommes soit consommée. Les invités du directeur dévisageaient en silence les deux condamnés comme si leurs yeux, qui allaient bientôt voir de l'autre côté, avaient pu leur révéler quelque secret de l'éternité.

— Très bien, garçon, va trouver le bourreau ! dit le geôlier.

Charles Corday poussa un petit cri de surprise en faisant ses premiers pas sans les fers. Il trébucha et réussit à se rattraper à une table.

— Je ne sais pas... commença lord Christopher Carne avant de s'interrompre brusquement.

— Quoi donc, Kit ? demanda lord Alexander avec sollicitude.

Lord Christopher sursauta, ne s'étant même pas rendu compte qu'il avait parlé, mais il se ressaisit.

— Tu dis qu'il y a des doutes sur sa culpabilité ? demanda-t-il.

— En effet.

Lord Alexander s'arrêta pour allumer une pipe.

— Sandman est tout à fait convaincu de son innocence, mais, hélas !, j' imagine qu'il ne peut en apporter la preuve.

— Mais si l'on trouvait le véritable m-meurtrier, pourrait-il être

déclaré coupable du crime si Corday a déjà été c-condamné et pendu ? demanda lord Christopher, les yeux fixés sur le jeune peintre qui, frissonnant, était venu se placer devant le bourreau.

— Excellente question ! s'exclama lord Alexander. Et je confesse que je ne peux y répondre. Mais j'imagine que si le vrai coupable est appréhendé, un pardon posthume devra être accordé à Corday. On peut espérer que ce pardon sera reconnu au Ciel et qu'on ira tirer le pauvre garçon des profondeurs de l'enfer.

— Tiens-toi tranquille, dit Jemmy Botting à Corday d'une voix bourrue. Bois ça si tu veux. Ça aide, ajouta-il en montrant un verre de brandy, mais Corday secoua la tête. Libre à toi, petit.

Le bourreau prit ensuite l'une des quatre cordelettes et attacha les coudes de Corday derrière son dos en tirant si fort que la poitrine du jeune homme fut projetée en avant.

— Pas trop serré, Botting, intervint le directeur.

— Avant, le bourreau avait un assistant qui se chargeait de ligoter les condamnés, grommela Jemmy. C'est son boulot, pas le mien.

Corday ne lui avait pas donné la pièce, raison pour laquelle il lui avait fait mal, mais il relâcha cependant un peu la tension de la corde avant de lui attacher les poignets par-devant.

— Ça comptera pour nous deux, dit Reginald Venables, l'autre condamné, en posant une pièce sur la table. Alors, détends les liens de mon ami.

Botting jeta un coup d'œil à la pièce et, impressionné par la générosité de Venables, détendit les deux cordelettes avant de passer le nœud coulant autour du cou de Corday. Celui-ci broncha au contact du sisal. Le révérend Cotton s'avança et lui posa la main sur l'épaule.

— Dieu est ton refuge et ta force, mon fils, dit l'ordinaire. Son aide est très précieuse dans les moments difficiles. Fais appel au Seigneur et Il t'entendra. Te repens-tu de tes ignobles péchés ?

— Je n'ai rien fait ! pleurnicha Corday.

— Du calme, mon fils, de la décence. Médite sur tes péchés en silence.

— Je n'ai rien fait ! cria Corday.

— Charlie ! Ne leur donne pas ce plaisir, lui conseilla Venables. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Sache mourir en homme !

Venables avala un verre de brandy, puis se tourna pour que Botting

puisse lui attacher les coudes.

— Mais du fait qu'un homme a déjà été c-condamné et p-puni, les autorités seront sans doute peu disposées à rouvrir le dossier ? dit lord Christopher à son ami.

— Justice doit être faite, répondit évasivement lord Alexander, mais tu as certainement raison. Personne ne reconnaît de gaieté de cœur qu'il s'est trompé, un homme politique moins que quiconque, et le vrai meurtrier se sentira certainement bien plus à l'abri lorsque Corday sera mort. Pauvre garçon, pauvre garçon... Il est sacrifié à l'incompétence de nos instances judiciaires.

Botting plaça la seconde corde sur les épaules de Venables, puis le révérend se recula d'un pas des condamnés et ouvrit son missel à la page du service des morts.

— Je suis la résurrection et la vie, entonna-t-il. Celui qui croit en moi...

— Je n'ai rien fait ! s'écria Corday, et il se tourna à droite et à gauche comme pour chercher un moyen de s'échapper.

— Calme-toi, Charlie, calme-toi, lui dit Venables à voix basse.

Le shérif et son adjoint, tous deux en robe, porteurs des chaînes de leur office et d'un bâton à embout d'argent, et tous deux manifestement satisfaits de voir les condamnés prêts à être exécutés, s'approchèrent du directeur, qui s'inclina cérémonieusement avant de leur présenter le document de décharge. Les condamnés étaient remis au shérif, qui lui-même allait les confier au diable. Le shérif écarta le pan de sa robe pour regarder sa montre de gousset et annonça :

— Il est huit heures moins le quart. Êtes-vous prêt ? demanda-t-il en s'adressant à Botting.

— Fin prêt, Votre Honneur, et à votre service.

Botting remit son chapeau, ramassa les deux sacs de cotonnade et les fourra dans sa poche.

Le shérif referma sa montre et se dirigea vers le Press Yard.

— On nous attend à huit heures, messieurs, dit-il. Allons-y.

— Des rognons grillés au poivre et à la moutarde ! s'exclama lord Alexander. Doux Jésus, j'en sens déjà le fumet. Viens, Kit !

Ils se joignirent à la procession tandis que les cloches continuaient à sonner.

Ce n'était pas loin. Un quart de mile jusqu'à Whitehall, puis le Strand et trois quarts de mile jusqu'à Temple Bar. Ensuite, il ne restait plus qu'à longer Fleet Street sur un tiers de mile, traverser le fossé et grimper Ludgate Hill avant de tourner à gauche dans Old Bailey. Le trajet était court, surtout avec les chevaux fournis par le poste de police de Queen Square. Sandman et Berrigan étaient tous les deux à cheval, le sergent sur une jument qui, au dire d'un agent, était placide, le capitaine sur un hongre qui louchait et avait davantage de tempérament.

Witherspoon sortit de la maison pour remettre à Sandman la lettre de grâce. La cire du cachet était encore chaude.

— Dieu vous garde, capitaine, dit-il.

— On se retrouve à la Gerbe, Sal ! cria Berrigan, un instant déséquilibré quand sa jument emboîta le pas au hongre de Sandman en direction de Whitehall.

Trois agents chevauchaient en tête pour dégager le passage dans le flot des voitures et des chariots, l'un équipé d'un sifflet, les deux autres de bâtons. Un balayeur fit un bond de côté pour les éviter en poussant un juron. Sandman fourra le précieux document dans sa poche, puis, se retournant, constata que Berrigan s'escrimait pour faire avancer sa jument.

— Baissez vos talons, sergent ! Ne tirez pas sur les rênes, laissez-la aller ! C'est elle qui va vous mener ! lança-t-il.

Ils dépassèrent les écuries royales, puis s'engagèrent dans le Strand. Ils passèrent devant chez Kidman, l'apothicaire, obligeant deux piétons à se réfugier sous un porche, puis devant chez Carrington, un magasin de coutellerie, où Sandman avait acheté sa première épée. Il l'avait brisée au cours de l'assaut contre Badajoz. L'acte n'avait rien eu d'héroïque : dépité par l'incapacité apparente de l'armée anglaise à pénétrer dans la forteresse tenue par les Français, il en avait donné un coup sur un chariot de munitions abandonné et la lame s'était cassée près de la garde.

Ils passèrent ensuite au galop devant le Sans Pareil, le théâtre où la comédienne Celia Collet avait envoûté le comte d'Avebury. Le vieux fou avait épousé la jeune femme cupide et, lorsque leur amour éternel s'était révélé n'être rien de plus que de la luxure et une conjonction d'intérêts mal assortis, après leur séparation, elle était revenue

s'installer à Londres. Là, pour continuer à mener la vie luxueuse qu'elle estimait lui être due, elle avait pris avec elle son ancienne servante du théâtre pour en faire son entremetteuse. La comtesse avait pris au piège ses amants, elle les avait fait chanter et avait ainsi prospéré.

Puis la plus grosse proie de toutes était venue se prendre dans ses filets. Lord Christopher Carne, innocent et naïf, était tombé amoureux de sa belle-mère, elle l'avait séduit et ensorcelé, elle lui avait fait connaître les plaisirs de l'amour charnel, puis l'avait menacé de tout raconter aux curateurs de la fortune familiale, à son père et au monde entier s'il ne lui versait pas une fraction de plus en plus considérable de sa rente, au demeurant généreuse. Sachant que, lorsqu'il prendrait possession de son héritage, sa belle-mère se montrerait encore plus gourmande et lui mangerait sa fortune, il l'avait tuée.

Tout cela, Sandman l'avait appris pendant que le vicomte Sidmouth griffonnait la lettre de grâce.

« La règle voudrait que ce document soit rédigé par le Conseil privé de Sa Majesté, avait dit le ministre de l'Intérieur.

— Nous n'en avons guère le temps, avait fait remarquer Sandman.

— J'en suis bien conscient, capitaine, avait répondu Sidmouth. Vous présenterez ça, avec mes compliments, au shérif de Londres ou à l'un de ses adjoints, qui seront certainement sur l'échafaud, avait-il ajouté après avoir signé dans un crissement de sa plume d'acier. Peut-être vous demanderont-ils pourquoi un tel ordre n'a pas été signé en Conseil et transmis par le greffier de Londres. Vous leur expliquerez que le temps manquait pour que la procédure régulière fût suivie. Voulez-vous avoir l'amabilité de me donner cette bougie et le bâton de cire à cacheter ? »

Sandman et Berrigan chevauchaient alors que le cachet de cire était encore frais, et Sandman songeait au sentiment de culpabilité qui avait dû tenailler lord Christopher. De plus, le meurtre de sa belle-mère ne lui avait apporté aucun répit, car le marquis de Skavadale l'avait surpris l'arme du crime à la main et avait vu là le moyen de résoudre d'un seul coup les problèmes d'argent de sa famille. Meg était le témoin qui pouvait attester la culpabilité de lord Christopher et, tant qu'elle vivrait, tant qu'elle serait sous la protection du marquis, lord Christopher serait contraint de payer pour acheter son silence. Quand

il serait devenu comte en héritant la fortune de son grand-père, il lui aurait fallu tout reverser. Tout serait revenu à Skavadale, alors qu'un poulailler suffisait à soudoyer Meg, le moyen de pression qui lui permettait de saigner lord Christopher aux quatre veines.

Sidmouth avait envoyé des messagers vers les ports de la Manche, à Harwich et Bristol, pour avertir les autorités locales d'empêcher lord Christopher Carne de quitter le pays.

« Et Skavadale ? s'était enquis Sandman.

— Nous ignorons s'il a déjà extorqué de l'argent sous la menace, avait répondu Sidmouth d'une manière compassée. Si cette fille a dit la vérité, ils projetaient de ne commencer à exercer leur chantage que lorsque lord Christopher aurait hérité du titre. Il nous est loisible de désapprouver leurs intentions, capitaine, mais nous ne pouvons les punir pour un forfait qui n'a pas encore été commis.

— Skavadale a caché la vérité ! s'était indigné Sandman. Il a appelé la police, raconté qu'il ne connaissait pas le véritable meurtrier et il aurait laissé mourir un innocent !

— Comment pouvez-vous le prouver ? avait rétorqué sèchement Sidmouth. Estimez-vous déjà satisfait d'avoir identifié le vrai coupable.

— Et d'avoir gagné les quarante livres de récompense, avait ajouté gaiement Berrigan », ce qui lui avait valu d'être regardé d'un sale œil par le ministre.

Tandis que se poursuivait leur course contre la montre, l'église St Clement répercutant le martèlement des sabots de leurs chevaux, Sandman vit son reflet démultiplié et déformé par les carreaux ronds de la gargote Clifton's et se prit à rêver d'une bonne côtelette de porc. Ils arrivaient au Temple Bar et l'espace sous l'arche était encombré de chariots et de piétons. Les agents crièrent aux voituriers de dégager le passage en usant de leur fouet et poussèrent rudement leurs chevaux dans la foule. Un chariot chargé de fleurs coupées bloquait presque toute l'arche et l'un des agents se mit à taper dessus avec son bâton, éparpillant pétales et feuilles sur les pavés.

— Laissez-le ! brailla Sandman.

Il avait repéré une brèche dans la cohue et dirigea sa monture dans cette direction, renversant au passage un homme fluet coiffé d'un chapeau haut. Berrigan le suivit et, quand ils eurent franchi l'arche, ils

repartirent à bride abattue vers Fleet Ditch, Sandman debout sur les étriers, les sabots de son cheval soulevant des étincelles au contact du pavé.

Les premières cloches des églises commencèrent à sonner huit heures et Sandman avait l'impression que la ville entière résonnait d'une cacophonie de tintements et de bruits de sabots dans une lugubre atmosphère d'urgence. Il se rassit sur sa selle, donna une tape sur la croupe du cheval et continua à chevaucher comme le vent.

Tandis que lord Alexander passait sous la haute voûte de la porte des Débiteurs, l'espace sombre sous l'échafaud lui apparut, qui lui rappela le dessous de la scène d'un théâtre. De l'extérieur, là où la foule était rassemblée dans la rue, l'échafaud drapé de serge noire donnait une impression de lourdeur et de solidité, alors que de l'entrée de la prison, d'où l'on voyait la structure de poutres en bois brut, l'illusion disparaissait. C'était une scène montée de toutes pièces pour une tragédie dont la mort était le dénouement. Les marches en bois aménagées sur la droite permettaient d'accéder à un pavillon sur l'arrière de l'échafaud – les premières loges, qui offraient aux invités de marque la meilleure vue sur le drame.

Lord Alexander arriva le premier en haut de l'escalier, et son apparition fut saluée par d'immenses acclamations. La foule était lasse d'attendre et son arrivée annonçait celle des condamnés. Ébloui par le soleil, lord Alexander cligna des yeux, ôta son chapeau et s'inclina devant l'assistance qui, appréciant le geste, rit et applaudit. La foule n'était pas énorme, mais elle occupait la rue sur une centaine de mètres vers le sud et bloquait complètement l'intersection avec Newgate Street, de l'autre côté. Toutes les fenêtres du Magpie and Stump étaient prises et il y avait même quelques spectateurs sur le toit de la taverne.

— On nous demande de prendre place dans le fond, fit remarquer lord Christopher à son ami, qui s'était déjà assis au tout premier rang.

— On nous demande de laisser libres deux places au premier rang pour le shérif, corrigea lord Alexander, et ils sont déjà installés. Assieds-toi, Kit. Quelle magnifique journée ! Tu crois que le beau temps va durer ? On a Budd samedi, hé hé !

— Budd samedi ? répéta lord Christopher sans comprendre, bousculé par les autres invités qui gagnaient les places du fond.



— Cricket, mon vieux ! J'ai réussi à persuader Budd de jouer un match en tête à tête contre Jack Lambert, et Lambert, bon gars comme il est, a accepté de se désister si Rider prend sa place ! Il m'a annoncé ça hier après la messe. Un match de rêve, non ? Budd contre Sandman ! Tu vas venir, j'espère ?

Des acclamations couvrirent les conversations qui se déroulaient sur l'échafaud : les shérifs, revêtus de leur robe bordée de fourrure, de leur culotte et de leurs bas de soie, chaussures à boucle d'argent aux pieds, venaient d'apparaître. Le regard fixé sur la potence, lord Christopher ne semblait pas avoir remarqué leur arrivée. Il paraissait déçu que la potence ne soit pas teintée de sang, puis il baissa les yeux et tressaillit à la vue des deux cercueils en bois non raboté qui attendaient de recevoir leurs occupants.

— C'était une mauvaise femme, murmura-t-il.

— Bien sûr que tu viendras, déclara sir Alexander avant de froncer les sourcils : qu'as-tu dit, mon cher ami ?

— Ma belle-mère. Elle était mauvaise.

Lord Christopher semblait frissonner alors qu'il ne faisait pas froid.

— Sa servante et elle, c'étaient de vraies sorcières !

— Es-tu en train de justifier son meurtre ?

— Elle était mauvaise, répéta lord Christopher avec emphase, paraissant ne pas avoir entendu la question de son ami. Elle disait qu'elle s'adresserait aux curateurs parce que je lui avais écrit des lettres. Elle mentait, Alexander, elle mentait !

Il fit la grimace au souvenir des longues lettres qu'il lui avait écrites, dans lesquelles il épanchait son adoration pour elle. Avant qu'elle l'ait mis dans son lit, il n'avait connu aucune femme et s'était entiché d'elle. Il avait voulu s'enfuir à Paris avec elle et elle l'avait encouragé dans sa folie jusqu'au jour où, en se moquant de lui, elle avait refermé le piège. Qu'il lui donne de l'argent, sinon elle ferait de lui la risée de Londres, Paris et les autres capitales européennes. Elle l'avait menacé de faire copier ses lettres et de distribuer les copies à tout le monde pour le couvrir de honte. Il avait donc commencé à lui verser de l'argent et elle lui en demandait toujours plus. Sachant que le chantage n'aurait jamais de fin, il l'avait tuée.

Il ne se serait pas cru capable de commettre un meurtre, mais, dans la chambre, alors qu'il la suppliait une dernière fois de lui rendre ses

lettres, elle l'avait raillé, traité d'avorton, de godichon et d'idiot. Il avait tiré le couteau de sa ceinture. Ce n'était pas vraiment une arme, seulement une vieille lame dont il se servait pour couper les pages des livres neufs, mais, dans sa folie furieuse, elle avait suffi. Il l'avait frappée avant de taillader sa belle peau dans tous les sens. Puis il s'était précipité sur le palier, où il avait vu la servante de la comtesse et un homme qui le regardait depuis le hall du rez-de-chaussée. Il avait battu en retraite dans la chambre et, pris de panique, s'était mis à pleurnicher. Il s'attendait à entendre des pas dans l'escalier, mais personne n'était venu, et il s'était efforcé de rester calme et de réfléchir. Il n'était apparu sur le palier qu'une fraction de seconde, pas le temps d'être reconnu !

Il avait pris un couteau sur la table du peintre et l'avait plongé dans le corps ensanglanté, puis avait fouillé le secrétaire de la morte pour récupérer ses lettres et s'était enfui par l'escalier de service. Il était resté tapi dans ses appartements en craignant à tout moment d'être arrêté, puis il avait appris le lendemain que le peintre avait été emmené par la police.

Il avait prié pour Corday. Il n'était pas juste, évidemment, que le peintre soit exécuté, mais lord Christopher ne parvenait pas non plus à se persuader qu'il méritait de mourir pour le meurtre de sa belle-mère. Il ferait le bien avec son héritage ! Il se montrerait charitable. Il paierait cent fois pour racheter son crime et pour l'innocence de Corday.

Sandman avait mis son repentir en péril. Lord Christopher avait donc consulté son valet de chambre et, prétendant que Rider Sandman lui en voulait et avait l'intention d'entamer une action contre les curateurs pour faire mettre sous séquestre la fortune des Avebury, il avait promis mille guinées à celui qui éliminerait cette menace. Le valet de chambre avait engagé d'autres hommes et lord Christopher les avait généreusement récompensés pour avoir seulement tenté de tuer Sandman. Ce dernier ayant manifestement échoué dans son enquête, il semblait désormais inutile de continuer à leur verser des gages. Corday allait être exécuté et personne ne serait prêt à admettre qu'on avait pendu un innocent.

— Mais ta belle-mère n'avait aucun droit sur la fortune de ta famille, à moins que la substitution n'ait comporté des dispositions relatives à

la veuve de ton père, dit lord Alexander, qui avait réfléchi aux paroles de son ami.

Lord Christopher parut troublé, mais il fit un gros effort pour se concentrer sur ce que son ami venait de dire.

— Non, répondit-il, tous les biens sont substitués au profit de l'héritier. À mon seul profit.

— Tu vas donc devenir prodigieusement riche, Kit, et je te souhaite bien du plaisir avec ta fortune.

Lord Alexander se détourna, une immense acclamation ayant salué l'arrivée du bourreau sur l'échafaud.

— Je garderai ma bouche en bride tant que les impies demeurent sous mes yeux, prononçait le révérend Cotton, sa voix se faisant de plus en plus forte à mesure qu'il montait l'escalier derrière le premier condamné.

Un geôlier apparut d'abord, puis Corday, qui se déplaçait toujours gauchement, n'étant pas encore habitué à marcher sans les fers. Il trébucha contre la dernière marche et tomba sur lord Alexander, qui le retint par le coude.

— Doucement, mon garçon, dit celui-ci.

— Chapeaux bas ! beuglait la foule à l'intention de ceux qui se trouvaient aux premiers rangs.

Dans une grande clameur, la cohue se porta en avant et vint s'écraser contre les barrières qui entouraient l'échafaud. Les gardiens de la paix, postés derrière les barrières, levèrent leurs bâtons et leurs piques.

Lord Alexander se sentait agressé par le bruit que répercutait la façade de granit de la prison. C'étaient les jeux du cirque à la mode de Grande-Bretagne, pensa-t-il. On faisait respirer l'odeur du sang à la populace, dans l'espoir qu'elle n'en demanderait pas plus. Un enfant, assis sur les épaules de son père, criait des obscénités à Corday, qui pleurait ouvertement. La foule aimait ceux et celles qui allaient à la mort avec courage et les larmes de Corday ne lui valaient que du mépris. Lord Alexander eut soudain envie d'aller le réconforter, de prier avec lui, mais il resta assis parce que le révérend Cotton était déjà auprès du jeune condamné.

— Ô, apprends-nous à compter nos jours afin que nous puissions appliquer nos cœurs à la sagesse, psalmodiait l'ordinaire.

Puis la foule hurla de rire parce que Corday s'était effondré. Botting était à mi-hauteur de l'échelle et venait de prendre l'extrémité de la corde au cou du condamné pour en passer l'œil épissé à l'un des crochets de la potence quand les jambes de Corday se dérochèrent sous lui. Le révérend Cotton fit un bond en arrière et un geôlier se précipita, mais, tremblant et sanglotant, Corday ne tenait pas debout.

— Finis-le, Jemmy ! cria un homme dans la cohue.

— J'ai besoin d'un aide et d'une chaise, grommela Botting à l'adresse du shérif.

L'un des invités se dévoua pour rester debout et on porta sa chaise au soleil, sur la trappe. Se rendant compte que l'exécution allait sortir de l'ordinaire, la foule applaudit. Botting et un geôlier hissèrent Corday sur le siège, puis le bourreau délia prestement les coudes et refit le nœud en attachant le condamné au dossier de la chaise. On pouvait maintenant le pendre.

Botting grimpa à l'échelle, fixa la corde, redescendit et passa sans ménagement le nœud coulant autour de la tête de Corday.

— Espèce de pleurnichard, meurs en homme, chuchota-t-il en serrant le nœud d'une secousse.

Il tira l'un des sacs en coton de sa poche et lui en couvrit la tête. Lord Alexander, désormais silencieux, voyait la cotonnade se soulever et s'abaisser alternativement au rythme de sa respiration. Sa tête s'était affaissée sur sa poitrine, si bien que, s'il n'y avait pas eu ce léger mouvement du tissu à la hauteur de la bouche, on aurait pu le croire déjà mort.

— Montre Ton œuvre à Tes serviteurs et Ta gloire à Tes enfants, lisait le révérend Cotton.

Venables monta l'escalier et ne fut accueilli que par une acclamation de pure forme, la foule s'étant déjà épuisée en se gaussant de Corday. Le grand gaillard n'en salua pas moins l'assistance, puis alla se placer sur la trappe et attendit calmement qu'on lui mît la corde au cou et la cagoule sur la tête.

— Fais ton office, Jemmy, et fais-le vite, dit-il à haute voix.

— Je prendrai soin de toi, promit le bourreau en tirant le second sac blanc de sa poche.

— Le Seigneur donne et le Seigneur reprend, disait le révérend.

Lord Alexander, épouvanté par les dernières scènes auxquelles il

venait d'assister, avait vaguement conscience d'une agitation à l'extrémité sud, la plus étroite, d'Old Bailey.

— Béni soit le nom du Seigneur, continuait Cotton.

— Nom de Dieu ! s'exclama Sandman en se retrouvant bloqué au croisement de Farrington Street et de Ludgate Hill.

Sur la droite, le fossé qu'était devenue la Fleet puait sous le soleil du matin. Un chariot transportant du charbon virait pour entrer dans Fleet Street et s'était coincé à l'angle. Une douzaine d'hommes donnaient leur avis sur ce qu'il fallait faire et un avocat en fiacre ordonnait à son cocher de fouetter les chevaux du charbonnier alors qu'ils n'avaient pas la place de se mouvoir. Un chariot encore plus gros, avec un chargement de poutres en chêne, avançait en frottant contre les murs.

Dans le claquement des sabots, bâton tiré, s'époumonant dans leur sifflet, les policiers montés s'engagèrent dans le croisement à la suite de Sandman, qui écarta un passant d'un coup de pied, tira violemment sa monture vers la gauche et accabla de jurons l'avocat dont le fiacre l'empêchait de passer. Puis un piéton bien intentionné prit son cheval par la bride, pensant qu'il fuyait les policiers.

— Retirez vos pattes de là ! s'écria Sandman.

Berrigan vint se porter à son côté, donna un coup sur la tête du piéton, écrasant son chapeau. Voyant son cheval libéré, Sandman le poussa le long du chariot chargé d'énormes poutres.

— Pas la peine de vous presser ! lança le conducteur. Si vous allez voir la pendaison, en tout cas. Ils doivent déjà se balancer au bout de leur corde !

Toutes les cloches de la ville avaient sonné l'heure, celles qui carillonnaient toujours en avance et les traînardes, toutes avaient annoncé huit heures, mais le tocsin de St Sepulchre continuait de tinter. Quand il s'échappa enfin de l'encombrement et talonna sa monture vers la cathédrale St Paul dont le parvis, les colonnes et le dôme occupaient toute la crête de Ludgate, Sandman osait espérer que Corday était encore en vie.

À mi-hauteur de la colline, il obliqua dans Old Bailey. Le début de la rue, devant le tribunal, était heureusement vide, mais ensuite elle s'élargissait au niveau de la grande cour de la prison de Newgate,

soudain bondée sur toute sa largeur. Il aperçut la potence barrer le ciel au-dessus de la plate-forme de l'échafaud tendu de noir, puis son cheval arriva à hauteur de la foule. Debout sur les étriers, il se mit à crier comme l'avaient fait les Royals, les Scots Greys et les Inniskillings lorsque, montés sur leurs grands chevaux, ils avaient enfoncé les régiments français à Waterloo.

— Dégagez le passage ! beugla-t-il. Dégagez le passage !

Il voyait les hommes sur l'échafaud, qui occupait la moitié de la rue dans sa partie la plus large, et remarqua que l'un semblait assis, ce qui était bizarre. Il voyait aussi qu'à l'arrière de la plate-forme il y avait un prêtre et un petit groupe de spectateurs ou de notables. La foule protestait contre sa brutale incursion, lui résistait, et il aurait voulu avoir une arme pour les frapper, mais les policiers montés vinrent se porter à son côté et avec leurs longs bâtons obligèrent la cohue à s'écarter.

Un soupir parut alors parcourir la foule. Sur l'échafaud, Sandman ne voyait plus que le prêtre. Ce qui voulait dire qu'on avait ouvert la trappe.

Et les cloches de St Sepulchre continuaient de sonner pour les agonisants.

Venables injuriait l'ordinaire et maudissait le directeur de la prison, mais il n'insultait pas Jemmy Botting, sachant fort bien que celui-ci pouvait hâter sa fin.

— Cesse de chialer, dit-il à Corday.

— Je n'ai rien fait ! protesta celui-ci.

— Tu crois que tu es le premier innocent à mourir là-dessus ? Le centième, oui ! C'est un échafaud, Charlie, et il ne sait pas faire la différence entre le coupable et l'innocent. Tu es là, Jemmy ? demanda-t-il, la cagoule l'empêchant de voir si le bourreau était allé à l'angle de la plate-forme retirer la cheville de sécurité.

— Ça ne va plus être long maintenant, les gars. Prenez patience, répondit Botting avant de disparaître par l'escalier de derrière.

— C'est Rider ! s'exclama lord Alexander, qui s'était levé de sa chaise au grand déplaisir des spectateurs placés derrière lui.

La foule s'était enfin rendu compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. Les spectateurs avaient d'abord vu lord Alexander, à la

longue silhouette, se mettre debout près du pavillon et pointer le doigt en direction de Ludgate Hill, puis ils s'étaient retournés et avaient aperçu les cavaliers qui tentaient de se frayer un passage à travers la presse.

— Laissez-les passer ! criaient certains.

— Qu'est-ce qui arrive ? rugit Venables.

— Asseyez-vous, *my lord*, demanda le shérif à lord Alexander, qui l'ignora.

— Rider ! cria-t-il.

Sa voix fut couverte par le brouhaha général.

Jemmy Botting jura parce qu'il avait tiré sur la corde et que la poutrelle graissée au suif avait vibré, mais n'avait pas changé de place. Il tira à nouveau, de toutes ses forces, et cette fois-ci la poutrelle glissa si vite que Botting fut projeté en arrière tandis que le ciel s'ouvrait au-dessus de lui. La trappe tomba lourdement et les deux condamnés disparurent dans le trou. Venables se contorsionnait et s'étranglait tandis que Corday donnait des coups de pied contre la chaise.

— Shérif ! Shérif ! criait Sandman en approchant de l'échafaud.

— Il est gracié ? rugit lord Alexander. Il est gracié ?

— Oui !

— Kit ! Aide-moi !

Lord Alexander se précipita en claudiquant jusqu'à la corde au bout de laquelle Corday pendait et s'étouffait en gigotant.

— Aide-moi à le hisser !

— Laissez-le ! brailla le shérif en voyant lord Alexander tendre la main vers la corde.

— Laissez, *my lord* ! lança le révérend Cotton avec autorité. Ce n'est pas bienséant !

— Écartez-vous de là, espèce de sot ! fit lord Alexander d'une voix rageuse en poussant Cotton d'un coup d'épaule.

Il saisit la corde et tenta de hisser Corday sur la plate-forme, mais il lui manquait un peu de force pour y parvenir. Le sac de coton frémissait sur la bouche de Corday.

Sandman écarta les derniers spectateurs qui l'empêchaient d'atteindre l'échafaud et poussa son cheval contre la barrière. Il chercha la lettre de grâce dans sa poche, paniqua un instant en croyant l'avoir perdue, puis trouva le document et le tendit vers l'échafaud,

mais le shérif n'approchait pas.

— C'est une lettre de grâce ! cria-t-il.

— Kit, aide-moi !

Lord Alexander tirait sur la corde mais n'arrivait pas à faire remonter d'un pouce Corday agonisant. Il appela encore son ami, mais lord Christopher, les yeux écarquillés derrière ses épaisses lunettes, les mains devant la bouche, ne bougeait pas.

— Qu'est-ce que vous fichez là, bon sang ? cria Jemmy Botting à lord Alexander de dessous l'échafaud, puis, pour s'assurer qu'on n'allait pas le frustrer d'un mort, il grimpa sur les poutres de soutien pour tirer sur les jambes de Corday. Vous ne l'aurez pas ! cria-t-il de nouveau. Vous ne l'aurez pas ! Il est à moi !

— Prenez ça ! cria Sandman au shérif, qui refusait toujours de se pencher pour accepter la lettre qu'il lui tendait.

À cet instant, un homme vêtu de noir se fraya un chemin jusqu'à Sandman.

— Donnez-la-moi, dit le nouveau venu.

Il n'attendit pas que Sandman ait obtempéré, lui arracha le document des mains, se hissa sur la barrière qui protégeait le gibet et, d'un bond prodigieux, vint se rattraper au bord de l'échafaud. Ses bottes noires cherchèrent un instant une prise à travers la draperie, puis il réussit à s'agripper au bord de l'embrasement de la trappe et se hissa sur la plate-forme.

C'était le frère de Sally, tout de noir vêtu, ses cheveux noirs retenus par un ruban de même teinte. Les habitués l'acclamèrent, car ils l'avaient reconnu et l'admiraient. C'était Jack Hood, Robin Hood, bref Robin des Bois, l'homme que tous les magistrats et agents de Londres voulaient voir danser au bout d'une corde sur la scène de Jem Botting. Jack Hood leur faisait la nique en venant se montrer à chaque pendaison qui avait lieu à Newgate. Parvenu sur l'échafaud, il tendit avec autorité au shérif la lettre de grâce de Corday en disant d'une voix impérieuse :

— Prenez ça, bon sang !

Étonné par l'assurance du jeune homme, le shérif prit enfin le document.

Hood se retrouva auprès de lord Alexander en quelques enjambées et saisit la corde à son tour, mais Jemmy Botting, craignant qu'on ne le



prive de sa victime au dernier moment, monta sur le giron de Corday afin de peser de tout son poids sur le nœud coulant.

— Il est à moi ! cria-t-il à lord Alexander et à Hood.

La respiration sifflante de Corday était couverte par le vacarme général. Hood tirait, mais ne parvenait pas à hisser les poids combinés de Corday et de Botting.

— Il est à moi ! À moi ! continuait de brailler le bourreau.

— Vous ! (Sandman apostropha sèchement l'un des gardes) Donnez-moi votre arme ! Vite !

Stupéfait, mais intimidé par son ton péremptoire, l'homme tira nerveusement sa courte épée incurvée, plus décorative qu'utile. Sandman la lui arracha des mains avant d'être agressé par un autre garde posté autour de l'échafaud qui croyait qu'il voulait attaquer le shérif.

— Foutez le camp ! s'écria Sandman, tandis que Berrigan assenait un coup de poing à assommer un bœuf sur le crâne du bonhomme.

— Attendez ! cria le shérif. Un peu d'ordre !

La foule hurlait et les clameurs emplissaient la rue.

— Marshal ! lança le shérif. Marshal !

— Rendez cette épée ! beugla le marshal à Sandman.

— Hood ! appela celui-ci, debout sur les étriers.

Des mains se levaient pour le tirer de sa selle, mais il avait réussi à capter l'attention du bandit de grand chemin et il lui lança l'épée.

— Coupez la corde, Hood ! Coupez-la.

Hood attrapa adroitement l'arme. Les policiers qui avaient escorté Sandman et Berrigan depuis Whitehall repoussaient maintenant les hommes du marshal. Lord Christopher Carne, bouche bée et les yeux toujours écarquillés, regardait avec horreur Rider Sandman, qui avait enfin remarqué sa présence.

— Voilà l'homme que vous devez arrêter, dit-il au cavalier le plus proche de lui en montrant du doigt Carne, qui se retourna comme pour s'échapper, mais l'escalier qui descendait du pavillon débouchait dans la prison.

James Botting avait passé ses bras autour du cou de Corday ; l'étreignant comme un amant, il soulevait et abaissait le poids de son corps sur les jambes du pendu pour hâter sa fin.

— Il m'appartient ! Il m'appartient ! chantonnait-il en entendant le

raclement dans la gorge du jeune peintre.

Puis, quand Jack Hood se mit à scier la corde :

— Non ! Non !

La corde, qui était censée être du chanvre de Bridport de qualité supérieure, se laissa couper aussi facilement que de la paille. Toujours unis dans leur mortelle étreinte, Corday et Botting chutèrent soudain. Les pieds de la chaise se brisèrent sur les pavés tandis que le bout de corde coupée se balançait doucement dans la brise matinale.

— Nous devons faire descendre le pendu, dit le shérif, qui avait enfin lu la lettre de grâce.

La foule, comme toujours inconstante, poussait des acclamations parce que le condamné qu'elle avait hué avec mépris avait échappé au bourreau. Il allait vivre, il allait repartir libre, il allait peindre.

Sandman se laissa glisser de son cheval et tendit les rênes à un agent. D'autres policiers étaient montés par l'échelle qu'utilisaient les spectateurs désireux de toucher la main d'un pendu et s'étaient emparés de lord Christopher. Sandman le vit sangloter sans éprouver nulle pitié. Pis, il entendait Venables étouffer et voyait la corde à laquelle il était pendu vibrer au-dessus de la plate-forme. Il se détourna et essaya de se consoler, en vain, en se disant qu'une âme au moins avait été arrachée à la potence.

— Merci, sergent, dit-il.

— Nous en avons donc fini, répondit Berrigan en mettant pied à terre.

— Nous avons fini.

— Rider ! Rider !

Lord Alexander l'appelait depuis l'échafaud. Il se retourna. Son ami clopinait autour de la trappe.

— Rider ! Est-ce que tu disputerais un match en tête à tête ? Samedi prochain ?

Sandman regarda son ami avec étonnement quelques instants, puis Hood. Il cria : « Merci ! », mais le mot se perdit dans le vacarme. Il s'inclina et cria encore : « Merci ! »

Hood s'inclina à son tour, puis il leva un doigt :

— Juste un, capitaine, cria-t-il, juste un, et ils en pendront mille avant que vous ne leur en arrachiez un autre.

— C'est contre Budd ! lança lord Alexander. Tu m'entends, Rider ?

Rider ! Où vas-tu ?

Sandman s'était de nouveau détourné et avait pris Berrigan par l'épaule.

— Si vous voulez prendre votre petit déjeuner à la Gerbe de Blé, sergent, vous feriez bien de vous dépêcher avant que la foule n'envahisse la taverne. Et remerciez Sally de ma part, s'il vous plaît. Sans elle, nous n'y serions pas parvenus.

— C'est bien vrai. Et vous, où allez-vous ?

Sandman s'éloigna de la potence en boitillant, ignoré de la foule qui exigeait que Corday, son nouveau héros, fût porté sur la plate-forme de l'échafaud.

— Moi, Sam ? Je vais voir quelqu'un qui serait peut-être disposé à nous prêter de l'argent afin que nous puissions, vous et moi, aller en Espagne acheter des cigares.

— Vous allez solliciter un prêt avec des bottes pareilles ?

En baissant les yeux, Sandman constata en effet que ses semelles bâillaient.

— Je vais lui demander un prêt et en même temps la main de sa fille et, bien que je ne sois pas joueur dans l'âme, je vous parie le prix d'une nouvelle paire de bottes qu'il va m'accorder les deux. Il n'aura pas un gendre riche, Sam, mais il m'aura, moi.

— Quel veinard !

— Vous aussi, avec Sally, vous avez de la veine.

Il sourit à son nouvel associé et ils descendirent Old Bailey. Derrière eux, Venables agonisait lentement pour avoir dérobé une montre pendant qu'au-dessus de lui Corday clignait des yeux sous le soleil d'un jour nouveau.

Au coin de Ludgate Hill, Sandman se retourna vers le gibet noir comme le cœur d'un démon, puis il dépassa l'angle et disparut.

## Note historique

Je me suis efforcé de décrire les faits de ce récit de la manière la plus exacte possible. Il arrivait effectivement qu'un enquêteur fût nommé pour reprendre l'instruction de certaines affaires criminelles. Il était choisi par le ministre de l'Intérieur qui, en 1817, était Henry Addington, vicomte Sidmouth.

C'est l'une des périodes où la potence a fonctionné le plus en Angleterre et au pays de Galles (le droit était et reste différent en Écosse). On estimait qu'un châtimement exemplaire et brutal réduirait la criminalité. C'est ainsi que fut conçu le « code sanglant » et, en 1820, on trouvait plus de 200 crimes passibles de la peine capitale dans les textes de loi. La plupart étaient des atteintes à la propriété d'autrui (vol, incendie volontaire, faux), mais le meurtre, la tentative de meurtre et le viol étaient également punis de mort comme l'était la sodomie (entre 1805 et 1832, 102 personnes furent exécutées pour viol en Angleterre et au pays de Galles, et 50 pour sodomie). La plupart des exécutions sanctionnaient des vols (938 entre 1805 et 1832), le meurtre venant en deuxième rang (395). En tout, il y eut 2 028 exécutions en Angleterre et au pays de Galles au cours de cette période ; parmi les victimes, on comptait des femmes et au moins un jeune garçon de quatorze ans. Cela fait 75 exécutions par an en moyenne, sur lesquelles un cinquième environ eurent lieu à Newgate, le reste dans les villes possédant une cour d'assises ou à Horsemonger Lane. Certaines années, le gibet fonctionna à un rythme bien plus

soutenu. La période 1816-1820 fut l'une des plus actives, avec plus de 100 exécutions par an.

Pourtant, et c'est essentiel, seuls 10 % environ des condamnés à mort étaient en fait exécutés. L'immense majorité bénéficiait d'une commutation de peine (presque toujours la relégation en Australie). Ainsi, entre 1816 et 1820, alors que 518 exécutions eurent lieu en Angleterre et au pays de Galles, 5 853 condamnations à mort avaient été prononcées.

Comment s'explique cet immense écart ? La clémence ? On n'était pas tendre à cette époque. Ces chiffres trahissent plutôt une volonté cynique de contrôle social. Les amis et parents de la personne condamnée adressaient presque toujours un recours en grâce à la Couronne (ce qui voulait dire au ministre de l'Intérieur) et ils faisaient leur possible pour obtenir les signatures de notables – aristocrates, hommes politiques, membres du haut clergé –, sachant que la requête aurait ainsi plus de chances d'être reçue. Ainsi se forgeaient des liens de dépendance fondés sur la reconnaissance. Ce ne fut jamais rendu explicite, mais le processus de condamnation, requête et grâce était si bien compris et établi qu'il ne peut y avoir d'autre explication.

Beaucoup de criminels avaient la malchance de voir leur recours en grâce rejeté ou bien n'en déposaient pas, et leur exécution devenait un spectacle public. À Londres, les exécutions avaient généralement lieu au fameux gibet de Tyburn, le « triple arbre », qui se dressait à l'emplacement de l'actuelle Marble Arch, mais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'échafaud fut déplacé à Old Bailey. J'ai tenté, aux premier et dernier chapitres, de décrire une exécution à Newgate avec autant d'exactitude qu'il est possible de le faire deux cents ans plus tard, et j'ai utilisé les noms de plusieurs participants. Le directeur de la prison de Newgate était bien William Brown (qui faisait effectivement servir des rognons grillés au poivre et à la moutarde aux invités de marque venus assister aux pendaisons), l'ordinaire était Horace Cotton et le bourreau, James (« Jemmy ») Botting, auquel manquait un aide en 1817. Charles Corday est naturellement un personnage inventé, mais il était effectivement possible de survivre à la pendaison. Cela se produisait parce que la corde du condamné était coupée trop tôt, et c'est seulement quelques années plus tard que fut adopté le procédé dans lequel la chute du pendu était plus longue (le *long drop*), provoquant

une mort plus ou moins instantanée.

Je dois beaucoup à Donald Rumbelow, auteur, entre autres ouvrages, de *The Triple Tree*, qui m'a aidé à démêler certains des détails les plus confus dans la procédure d'exécution suivie à Newgate pendant la Régence. Je suis aussi reconnaissant à Elizabeth Cartmale-Freedman, dont les recherches m'ont été précieuses, et à James Hardy Vaux qui, en 1812, au cours de son exil involontaire en Australie, a compilé son *Vocabulary of the Flash Language*, un dictionnaire d'argot.

*L'Affaire du tableau* a été inspiré au départ par *The Hanging Tree* (Oxford, 1994), le livre de V.A.C. Gatrell, une histoire érudite du système des exécutions en Angleterre et au pays de Galles entre 1770 et 1868, dans laquelle transparaît son opposition virulente à la peine capitale. Le dessin de Géricault qui représente une pendaison publique en Angleterre en 1820 et illustre la couverture de *The Hanging Tree* exprime une condamnation terrible de ce châtiment barbare. Je remercie le Pr Gatrell et l'assure que toute éventuelle erreur dans *L'Affaire du tableau* n'est pas de son fait, ni de qui que ce soit d'autre, mais du mien.

## Notes

---

<sup>[1]</sup> En français dans le texte.

<sup>[2]</sup> Jeannot Lapin.